

Jacques Vallée, conseiller scientifique à la N.A.S.A., a constaté que des apparitions de "soucoupes volantes" avaient été consignées à toutes les époques de l'Histoire. Par exemple, des documents japonais indiquent que le 27 octobre 1180 un objet lumineux, semblable à "une nacelle en terre", s'envola la nuit d'une montagne de la province Kū.

De même, il remarqua que l'expérience d'un fermier du Wisconsin, Joe Simonton, qui aurait reçu la visite de créatures fantastiques en 1960, ne diffère guère d'un témoignage analogue d'un Indien du Mexique au XVI<sup>e</sup> siècle.

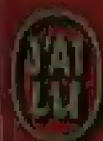
Grâce à une étude exhaustive de ces témoignages, Jacques Vallée a pu définir quelques éléments constants : à toutes les époques de l'Histoire, la Terre a reçu la visite d'êtres venus de l'espace, doués de pouvoirs surhumains. Ils ont influencé notre civilisation soit par des révélations directes, soit par un enseignement mystique.

Qui sont-ils, d'où viennent-ils ? Voilà deux des plus importantes questions qui se posent à l'Homme aujourd'hui.

Jacques Vallée / les apparitions extra-terrestres

A 308

★ ★



L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE

# Chroniques des apparitions extra-terrestres

Jacques Vallée



**VISA POUR  
LA MAGONIE**



LES AUTRES MONDES ET LEURS ÉNIGMES



JACQUES VALLÉE

VISA POUR LA  
MAGONIE

Traduit de l'américain  
par Dominique PASCALI  
et pour l'appendice par Raymond VEILLITH

ROBERT LAFFONT

Cet ouvrage a paru sous le titre original :

PASSPORT TO MAGONIA

*Pour ALLEN ET DON*

*« Comment vous en retournerez-vous ? » dit la femme.*

*« Ça, je n'en sais rien. Parce que j'ai entendu dire, que pour ceux qui entraîent dans le pays des fées, il n'y a pas de retour.*

*Ils doivent suivre leur route et aller jusqu'au bout. »*

R. MACDONALD ROBERTSON,  
Select Highland Tales

*« Des Goules et des Fantômes,  
et des Bêtes bottées,  
Et des Choses qui sautent dans la nuit,  
Dieu Bon ! délivre-nous ! »*

Ancienne litanie

© 1969, Jacques Vallée

© 1972, Editions Denoël, pour la traduction française  
© 1978, Editions Robert Laffont, S.A., pour l'édition reliée

## Préface

Ce livre tente de bâtir un pont — mince et fragile — entre une chimère et un mythe. Ce n'est pas un livre scientifique. On pourrait le dire philosophique, s'il existait une philosophie de ce qu'il faudrait appeler des « non-faits ». Ce n'est pas un documentaire, à moins que les rêves d'enfants qui jouent et les cris des femmes brûlées vives puissent s'appuyer sur des documents. Cependant, beaucoup de vies ont changé (secrètement, d'une manière parfois imperceptible) et, en fait, beaucoup d'innocents ont été brûlés vifs à cause de cette chimère. Ce livre est un hommage à tous ceux qui ont osé sauvegarder du rêve.

On admet facilement que notre temps a surpassé toutes les époques de l'histoire en ce qui concerne l'accumulation de connaissances techniques, de pouvoir physique sur l'environnement, et de puissance économique. Pourtant, on met moins souvent en évidence que l'époque actuelle a engendré, et continue d'engendrer, une matière mythique presque sans équivalent en quantité et en qualité dans les riches archives de l'imagination humaine. Plus précisément, je me réfère au fait que, ces vingt dernières années, des gens ont très fréquemment relaté qu'ils avaient observé des objets aériens étonnants, qu'on appelle sou-

coupes volantes, objets volants non identifiés (O.V.N.I.<sup>1</sup>), etc ; que des descriptions d'atterrissages sont courantes dans ces récits, et un bon nombre d'entre eux visent à nous informer des caractéristiques physiques, du comportement psychologique et des mobiles de leurs occupants. Ce sont toutes ces choses qui forment le sujet de *Visa pour la Magonie*.

Ces mêmes vingt dernières années ont connu une fureur de conjectures relatives à la nature des O.V.N.I. et ces conjectures ont donné lieu à de minutieuses recherches conduites par des commissions composées de scientifiques et de militaires. Au cours de ces études, les faits relatifs aux atterrissages d'équipages — qui avaient trouvé peu de crédit dans la grande presse —, ont en général été résolument ignorés. On a négligé de la sorte, le seul point de vue d'où l'on aurait pu envisager l'ensemble du phénomène sous son vrai jour : les enquêteurs n'ont jamais reconnu le fait que des croyances identiques à celles qui se maintiennent de nos jours reparaissent périodiquement dans des documents authentiques, tout au long de l'histoire, et sous les formes les mieux adaptées au pays de ceux qui y croient, à leur race et aux structures sociales qui les régissent.

Si l'on fait un large échantillonnage de ce matériel historique, on s'aperçoit qu'il s'organise autour d'un thème central : l'apparition d'êtres aériens venus d'un ou de plusieurs pays reculés et légendaires. Leurs noms et leurs attributs varient, mais non pas — et c'est très clair — l'idée principale. Que ce soit Magonie, Ciel, Enfer, terre des Elfes — tous ces lieux ont en commun la même caractéristique : nous sommes incapables de les atteindre vivants, sauf — comme nous le verrons — dans des occasions très spéciales. Les émissaires de ces demeures surnaturelles viennent sur terre parfois sous la forme humaine, parfois sous forme de monstres. Ils accomplissent des merveilles. Ils servent l'homme ou le combattent. Ils influent sur les civilisations par le truchement de la révélation mystique. Ils séduisent les femmes de la terre, et les quelques héros qui osent rechercher leur amitié trouvent les filles du pays des Elfes

1. O.V.N.I. correspond à l'anglais U.F.O. (Unidentified Flying Object).

dotées de désirs qui trahissent que leur nature est charnelle bien plus que purement éthérée.

Ce livre essaie donc de jeter un pont entre deux amas d'on-dit, de rumeurs, d'observations, et de rapports : d'un côté, les déclarations d'hommes et de femmes vivant à l'heure actuelle et qui affirment avoir observé de tels êtres ; et, d'autre part, le vaste corps de données similaires que la tradition nous a transmises.

Jusqu'à un certain point, ce livre choque, voire scandalise ; comme il est bon qu'il le fasse. Le public s'intéresse grandement aux solutions scientifiques possibles des problèmes des soucoupes volantes, comme l'illustrent les controverses variées que nous pouvons lire dans les quotidiens. Mais ce n'est pas à ce besoin que ce livre répond. Je le dis encore une fois : ce n'est pas un livre scientifique. Il n'a pour but que d'appuyer sur des documents un mythe qui se perpétue, c'est-à-dire le mythe du contact entre l'être humain et une race intelligente, apparemment douée de pouvoirs surnaturels. Dans la poursuite de ce but, il m'a fallu prendre de grandes libertés à l'égard de maintes croyances reçues, avec l'orthodoxie scientifique, et avec certains articles de foi. J'ai résisté cependant à la tentation « d'extrapoler » notre système de connaissances scientifiques pour m'efforcer d'expliquer ce phénomène. Deviner les solutions ne me tente pas, car la nature veut que de telles conjectures se soldent généralement par un échec. Ce n'est pas mon but d'évaluer l'apport des enquêteurs officiels ou de me substituer à eux. Je n'essaie de résoudre aucun problème, d'avancer aucune théorie, de ne rassurer personne, ou de prêter appui à aucune croyance. Quelle que soit la lumière que je projette sur ce sujet, elle créera plus de zones d'ombres que je ne me soucie d'en dénombrer. Mais si je puis apporter quelques éléments d'information à l'intention de ceux qui en ont besoin, j'aurai accompli ma tâche.

Et maintenant, résumons-nous : le livre que vous allez lire est un effort pour fournir une documentation systématique et une illustration littéraire au folklore moderne, replacé dans la perspective des anciens mythes et de la matière légendaire traditionnelle.

Je le confesse franchement : J'ai oublié complètement

## VISA POUR LA MAGONIE

que j'étais un scientifique de profession quand j'ai commencé le manuscrit de *Visa pour la Magonie*. Mon seul guide a été le sentiment tenace que la science n'avait offert aucune réponse à certains besoins fondamentaux de notre cœur, et que peut-être la solitude actuelle de l'homme, dont on trouve l'écho dans les grandes souffrances des temps passés, avait fourni, avait mobilisé la plus grande part de la puissance émotive, la plus grande part de la valeur intellectuelle à Magonie, but bien inaccessible — où une race d'êtres amis et de fées gracieuses danse, et déplore le monde brutal et grossier d'en bas.

JACQUES VALLÉE

## Première Partie

# VISIONS D'UN MONDE PARALLÈLE

Ainsi l'Homme, qui ici semble être seul  
maître,  
N'agit peut-être qu'en second au regard  
d'une sphère inconnue,  
Il touche une roue, ou tend vers un but.  
Nous n'en voyons qu'une partie, et non un  
tout.

Alexander POPE (*Essay on Man*)

Le 5 juin 1952, dans la jungle du Yucatan, une expédition d'archéologie conduite par Alberto Ruz Lhuillier et trois de ses compagnons fit une découverte remarquable. L'équipe dirigeait ses recherches autour des impressionnants monuments de Palenque, qui s'élevaient dans le comté de Chiapas, auprès d'une cité maya bien connue que des savants étaient en train de restaurer et de cartographier selon la méthode systématique habituelle. Le Yucatan est une région d'humidité constante et de température élevée, et la végétation tropicale avait abîmé considérablement les temples et les pyramides érigés par les Mayas dont la civilisation fut marquée par le génie de ses architectes, et qu'on considère avoir peu à peu décliné aux premiers siècles de notre ère, pour disparaître presque complètement au IX<sup>e</sup> siècle environ, c'est-à-dire au moment où Charlemagne vivait en Europe.

Une des plus impressionnantes constructions de Palenque est la « Pyramide des inscriptions », une énorme pyramide tronquée, et flanquée à l'avant d'un long escalier. La forme de la pyramide est quelque peu inhabituelle en ce sens qu'à son sommet se trouve un grand temple. On se demandait ce à quoi pouvait servir un tel monument jus-

qu'au jour où Lhuillier et ses compagnons eurent l'idée qu'il avait pu être érigé pour servir de tombeau à un roi exceptionnel ou à un prêtre illustre. Cette idée en tête, ils commencèrent à chercher dans le temple s'il n'existait pas un passage ou un escalier qui conduirait au sommet de la pyramide directement au sein du monument. Et le 15 juin 1952, ils découvrirent toute une file d'escaliers creusés dans l'énorme masse et qui descendait jusque sous terre. Ce passage avait été fait selon la tradition des Mayas, les murs inclinés donnant au sommet une forme haute et conique se terminant par un plafond étroit. On trouve encore au Yucatan des huttes d'Indiens ayant cette forme tout à fait appropriée pour le climat tropical, puisque, en permettant à l'air chaud de monter, l'intérieur de la hutte jouit d'une température agréable. Au bas du passage de l'escalier se trouvait une splendide crypte, et dans la crypte était un sarcophage recouvert d'une simple grille gravée mesurant douze pieds sur sept. Epaisse de dix pouces, la dalle pesait à peu près six tonnes. Le travail de la scène exécuté par les artistes n'avait pas souffert ; le moindre détail apparaissait clairement, et les archéologues ne parviennent pas encore à interpréter sa signification.

On a coutume de dire que la race maya s'est éteinte sans avoir inventé même les rudiments d'une technologie. Certains archéologues doutent qu'elle ait su ce qu'était une roue, et cependant le dessin exécuté sur le sarcophage de Palenque, d'un homme aux commandes d'une machine compliquée, semble ressortir d'une idée complexe et confuse. Du fait que l'homme en question soit dessiné avec les genoux repliés presque sur la poitrine et qu'il soit adossé à une machine compliquée d'où sortent des flammes, certains — et parmi eux le Soviétique Alexander Kazantsev, écrivain et savant — ont supposé que les Mayas avaient été en rapport avec des visiteurs d'une civilisation supérieure à la leur — visiteurs qui se servaient d'engins spatiaux. L'interprétation de Kazantsev est difficile à prouver. Cependant, le seul objet que nous connaissons aujourd'hui qui ressemble de près au dessin maya est le vaisseau spatial.

Le demi-dieu pour lequel le sarcophage, la crypte et la pyramide ont été exécutés avec tant d'habileté par les

artistes mayas, est aussi quelque chose qui nous intrigue. Le corps est radicalement différent de la morphologie des Mayas tels que nous les imaginons ; ce corps est celui d'un homme de presque six pieds de haut, donc environ de huit pouces de plus que celui d'un Maya de taille moyenne. Selon Pierre Honoré<sup>1</sup> le sarcophage a été fait pour « Le Grand Dieu Blanc », Kulkulkan, mais en fin de compte, la clef du mystère n'a pas encore été découverte et les jungles tropicales de l'Amérique centrale où des douzaines de temples et de pyramides sont encore enfouis sous la végétation luxuriante, n'ont pas encore permis de percer le secret du sarcophage de Palenque.

### L'ÂGE DES DIEUX

C'est dans la littérature religieuse que l'on est confronté le plus souvent avec des objets volants venus de célestes contrées, et avec la description de l'organisation, de la nature et de la philosophie de leurs occupants. Vraiment, certains écrivains ont souvent fait remarquer que les textes fondamentaux de chaque religion font allusion aux rapports entre les humains et une « race supérieure » d'être venus du ciel. On trouve cette terminologie particulièrement dans la Bible où il est dit :

« Ils viennent d'une terre lointaine, des confins du ciel, même l'Éternel et les instruments de sa colère, pour détruire toute la terre (Isaïe XIII-5). »

Les visiteurs ont reçu le pouvoir de voler dans l'espace au moyen d'engins lumineux appelés parfois « chariots célestes ». Les manifestations vont de pair avec d'impressionnants effets physiques et météorologiques, que les auteurs primitifs appelaient « tourbillon », « pilier de feu », etc. Les occupants de ces engins que l'imagerie populaire pourvoira un peu plus tard d'ailes et de luminosité, ressemblent à l'homme et communiquent avec lui. Ils sont régis par un strict système militaire :

1. Pierre Honoré, *L'Enigme du dieu précolombien*, Plon, Paris.

## VISA POUR LA MAGONIE

« Les chars de Dieu se comptent par myriades, et par milliers les anges ; le Seigneur est avec eux... (Psaume 68-17). »

Gustave Doré, l'artiste français à qui nous devons de splendides illustrations de la Bible, en a laissé une dans laquelle il nous montre ces « chariots célestes » en leur vol puissant et fantastique au-dessus des montagnes de nuages et d'abîmes.

Une période de la préhistoire du Japon se terminant aux environs de l'an 3000 avant Jésus-Christ a reçu le nom de « Ere Jomon ». Une importante activité artistique eut lieu pendant cette période où l'on fabriqua des statues en terre<sup>2</sup>. Au début, ces statues furent très simples. De petite taille, elles voulaient représenter des humains. Mais, vers le milieu de cette période, les artistes commencèrent à modeler de plus grandes statues, aux lignes standard mais d'un dessin tout à fait différent : poitrine large, jambes arquées, bras très courts et grosses têtes complètement recouvertes d'un casque.

Les archéologues ne sont pas d'accord sur la nature même des casques. En 1924, parce qu'il avait trouvé que son expression ressemblait à celle relevée sur un masque de bois qu'il avait découvert en Afrique, le Dr Gento Hasebe insinua que cette coiffe devait être en réalité un masque dont on se servait aux enterrements. Dans le nord du Japon, près de Tohoku, quelques statues des mieux travaillées paraissent munies de « lunettes de soleil » : elles ont des yeux énormes pourvus d'une fente horizontale à la manière d'un insecte — dessin vraiment remarquable. On suppose que les statues datant de la fin de l'ère Jomon, qui avaient d'abord été faites de terre, furent copiées sur du roc ou de la pierre friable. Celles qu'on a trouvées à Komukai, dans la province de Nambu, sont taillées à même le roc et portent des casques. Pour l'une d'elles — un Dogu Jomon datant de 4300 avant J.-C. et ayant été extraite des ruines de Amadaki dans la préfecture d'Iwate — des détails se détachent sur la partie frontale du casque : un trou rond à la base du nez sur ce qui apparaît comme un large palais perforé.

2. Maladostz (Minsk) Review, 8, 1965, pp. 126-128.

## VISIONS D'UN MONDE PARALLÈLE

La ressemblance du costume du Dogu avec celui dont se servent divers astronautes est ici un facteur important. Il a incité les étudiants de l'ère Jomon à suggérer que les statues étaient susceptibles de rappeler le souvenir de visiteurs de l'espace. Le casque pourvu d'un filtre, les grosses lunettes, le col haut et évasé du vêtement fait d'un seul tenant ressemblent de près à la moderne combinaison spatiale. Le fait que les sculpteurs ont modelé ces statues creuses pose aussi une question qui intrigue. L'Extrême-Orient tout entier est une source riche en documents sur des êtres surnaturels et des signes célestes, comme nous allons maintenant le constater.

## LES SORCIERS DES NUAGES

On croit généralement que l'expression « soucoupes volantes » vient d'Amérique. N'avait-elle pas à voir avec un homme d'affaires américain en 1947 ? N'était-elle pas à la base de la première recherche officielle faite quelques semaines plus tard par des autorités militaires des États-Unis pour éclaircir le mystère ? Eh bien, oui. Mais un fermier du Texas avait décrit, dès janvier 1878<sup>3</sup>, un objet volant de couleur sombre ressemblant à une grande « soucoupe », et d'anciens documents japonais nous informent que, le 27 octobre 1180, un objet peu commun, lumineux, semblable à « une nacelle en terre » s'envola la nuit d'une montagne de la province Kü vers la montagne de Fukuhara située au nord-est. Au bout d'un certain temps l'objet changea de direction, alla vers le sud et fut perdu de vue, laissant derrière lui une traînée lumineuse.

En considération du laps de temps qui s'est écoulé depuis cette vision — comme les chercheurs de l'aéronautique des États-Unis aiment le dire — il serait difficile d'obtenir de nos jours des éléments d'information supplémentaires. Il est intéressant cependant de trouver un chroniqueur japonais du Moyen Âge qui parle de « poterie volante ». Nous devons féliciter les Japonais pour avoir mis sur pied les premières recherches officielles, et l'histoire est si amu-

3. Jacques Vallée, *Anatomy of a Phenomenon*, Regnery, Chicago, 1965.

sante et s'accorde si bien avec les activités récentes de l'aviation américaine, que je ne peux résister au plaisir d'en faire état ici.

La date : 24 septembre 1235, sept siècles avant le nôtre, le général Yoritsume campait avec son armée. Soudain, on observa un curieux phénomène : des sources mystérieuses de lumière allaient et venaient, tournoyaient au sud-ouest, dessinant des traînées, et cela jusqu'au matin. Le général Yoritsume ordonna qu'il soit procédé à un « examen scientifique approfondi », comme nous disons maintenant ; et ses collaborateurs se mirent au travail. Il leur fallut peu de temps pour dresser leur rapport. « Le phénomène est tout à fait naturel, général », disaient-ils en substance. « C'est seulement le vent qui fait remuer les étoiles. » Ma source de renseignements concernant ce rapport est en l'espèce Yusuke J. Matsumura, de Yokohama, qui ajoute tristement : « Les savants rétribués par le gouvernement ont toujours établi des rapports ambigus dans le genre de celui-ci ! »

Les phénomènes célestes semblent avoir été si communs dans le ciel du Japon au Moyen Age, qu'ils agissent directement sur les événements des humains. Des émeutes, soulèvements et remous sociaux de toutes sortes furent souvent liés à des apparitions célestes. Les paysans japonais avaient la désagréable tendance d'interpréter « les signes du Ciel » comme de sérieuses indications venant à l'appui de leurs révoltes et de leurs revendications contre le système féodal ou les invasions étrangères, et pensaient que leurs rébellions seraient couronnées de succès. On peut citer un bon nombre d'exemples se rapportant à de semblables événements. Par exemple, le 12 septembre 1271, le fameux prêtre Nichiren était sur le point d'être décapité à Tatsunokuchi, Kamakura, quand apparut dans le ciel un objet semblable à la pleine lune, lumineux et brillant. Inutile de dire que la panique s'empara des officiels et que l'exécution n'eut pas lieu<sup>4</sup>.

Le 3 août 989, pendant une période de grands remous sociaux, on observa trois objets ronds et d'un brillant peu ordinaire. Peu après, ils se réunirent. En 1361 un objet volant, décrit comme étant « en forme de tambour, mesu-

4. *Bulletin of the C.B.A. Association, Yokohama, III, I, 1964.*

rant vingt pieds de diamètre environ», surgit d'une île située à l'ouest du Japon. Le 2 janvier 1458, on aperçut dans le ciel un objet brillant qui ressemblait à la pleine lune, et cette apparition fut suivie de « signes bizarres » dans le ciel et sur la terre. Les gens demeuraient « confondus ». Deux mois après, le 7 mars 1458, cinq étoiles apparurent, formant cercle autour de la lune. Elles changèrent trois fois de couleur et disparurent soudainement. Les chefs, profondément troublés, crurent que ce signe était annonciateur de grands troubles dans le pays. Tous les habitants de Kyoto s'attendaient à ce que des désastres s'ensuivent et l'empereur lui-même en était affecté. Dix ans plus tard, le 8 mars 1468, un objet sombre qui faisait « le bruit d'une roue », s'envola du mont Kasuga, la nuit, et fit route vers l'ouest. La combinaison du bruit et de la teinte de l'objet volant est difficile à expliquer en termes courants.

Le 3 janvier 1569, dans la soirée, une étoile en flammes apparut dans le ciel. On la considéra comme un présage annonçant de sérieux changements : la chute de la dynastie Chu. De tels phénomènes se répétèrent aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Par exemple, en mai 1606, on nota à chaque instant l'apparition de balles de feu au-dessus de Kyoto, et, un soir, de nombreux Samurai remarquèrent qu'une balle de feu ressemblant à une roue rouge tournait et planait au-dessus du château de Nijo. Le lendemain matin, la ville n'était que rumeurs et les gens murmuraient : « Ce doit être un présage. »

Un après-midi de septembre 1702, pendant plusieurs jours consécutifs, le soleil prit une couleur de sang et l'on eût dit que des fils de coton tombaient, qui apparemment venaient du soleil lui-même — phénomène qui rappelle celui de 1917 observé à Fatima, Portugal.

Un chaos se répandit sur tout le Japon lorsque le 2 janvier 1749 apparurent trois objets ronds « ressemblant à la lune », qui demeurèrent quatre jours. Un tel trouble social se développa alors, attribué aux mystérieux « objets célestes », que le gouvernement prit la décision d'agir. Ceux qui avaient participé aux émeutes furent exécutés. Mais la confusion devint totale quand les gens remarquèrent trois « lunes » alignées dans le ciel et, quelques jours plus tard, deux « soleils ».

## VISA POUR LA MAGONIE

Sans doute tout ceci provenait-il de phénomènes naturels semblables aux mirages qui furent interprétés incorrectement, vu le contexte de rébellion existant alors.

Cependant, examiné avec le recul du temps, il semble impossible de séparer les observations pertinentes de l'interprétation due à l'émotion. Ce qui importe ici, c'est le lien s'établissant entre certain phénomène inhabituel — observé ou imaginé — et le changement de comportement des témoins. En d'autres mots, ces récits prouvent qu'il est possible que la vie de beaucoup de gens soit affectée par la vue des scènes qu'ils ne peuvent comprendre, ou bien si on les persuade que les phénomènes qu'ils ont vus sont vrais, ou encore si on les encourage à croire que leur destin est bien réglé par des forces occultes.

Il suffit d'examiner brièvement les archives des légendes de l'Europe occidentale au Moyen Age, pour se rendre compte que des bruits semblables couraient là aussi au sujet d'objets volants et de manifestations paranormales. En 1575, Pierre Boaistuau remarque :

« La face du ciel a été si souvent défigurée par des comètes barbuës et cheveluës, des torches, des flammes, des colonnes, des lances, des boucliers, des dragons, des lunes, des soleils multipliés et autres choses du même genre, que si l'on voulait conter en bon ordre les phénomènes survenus depuis la naissance de Jésus-Christ, et rechercher les causes de leur origine, la vie d'un homme n'y suffirait pas<sup>5</sup>. »

Selon l'édition de 1594 du même livre, voici ce qui s'est passé à quelques milles de Tübingen, Allemagne, le 5 décembre 1577, à 7 heures du matin.

« De nombreux nuages noirs apparurent autour du soleil, comme ceux que nous voyons quand sévissent de gros orages ; et peu après d'autres nuages de feu et de sang émergèrent du soleil, et d'autres jaunes comme du safran. De ces nuages sortirent des effets de lumière ayant la forme de chapeaux grands, hauts et larges, et la terre apparut elle-même jaune et sanglante et recouverte de cha-

5. Pierre Boaistuau, *Histoires prodigieuses*, C. Macé, Paris, 1575.

## VISIONS D'UN MONDE PARALLÈLE

peaux hauts et larges qui prirent différentes couleurs telles que rouges, bleus, verts et la plupart noirs... Chacun peut facilement comprendre la signification de ce miracle et savoir que Dieu veut que les hommes se repentent et fassent pénitence. Que le Dieu Tout-Puissant aide tous les hommes à le reconnaître. Amen<sup>6</sup>. »

Il est pour nous particulièrement intéressant de remarquer que ces rapports d'objets célestes ont un lien commun avec ceux d'étranges créatures — état de fait comparable à celui des atterrissages d'O.V.N.I. de nos jours.

Puisque ces rumeurs ont intrigué de nombreuses personnalités de l'Eglise catholique romaine, peut-être est-il bon de commencer par une citation tirée de la vie de saint Antoine, né en Egypte, fondateur de l'ordre monastique chrétien, qui vécut 300 ans après Jésus-Christ.

Au désert, saint Antoine fit la rencontre d'un être étrange, de petite stature, qui s'enfuit après avoir échangé avec lui une brève conversation :

« Peu après, dans une vallée petite et rocheuse fermée de tous côtés, il voit un nain au groin renflant, avec des cornes sur la tête et des extrémités fourchues comme celles des chèvres. A cette vue, Antoine, comme un bon soldat, saisit le bouclier de la foi et le casque de l'espérance ; la créature néanmoins lui offrit le fruit du palmier pour le sustenter le long de son voyage et comme sorte de gage de paix. Antoine, voyant cela, s'arrêta et lui demanda qui il était. La réponse qu'il reçut fut celle-ci :

« Je suis un être mortel et un des habitants du Désert de qui les Gentils abusèrent en les désignant dans un culte erroné de formes variées sous les noms de Faunes, Satyres et Incubes. Je suis envoyé pour représenter ma peuplade. Nous vous prions de solliciter à notre intention la faveur de votre Seigneur et le nôtre, qui, nous l'avons appris, vint une fois pour sauver le monde, et dont la voix a pénétré toute la terre. »

« Comme il prononçait ces mots, les larmes ruisselèrent sur les joues du vieux voyageur, témoins de son émotion profonde, et qu'il versait dans la plénitude de sa joie. Il se

6. *Ibid.*, 1594, p. 614.

## VISA POUR LA MAGONIE

réjouissait de la gloire du Christ et de la destruction de Satan, et s'émerveillait de pouvoir, pendant tout ce temps, comprendre le langage du satyre, et, frappant le sol de son bâton, il dit :

« Malheur à toi, Alexandrie qui, au lieu de Dieu, as adoré des monstres ! Malheur à toi, ville de prostitués, dans laquelle se ruent ensemble les démons du monde entier. Qu'avez-vous à dire maintenant ? Bêtes qui parlez du Christ, et vous qui, au lieu de Dieu, adorez les monstres... »

« Il n'avait pas fini de parler que — comme si elle avait des ailes — la créature sauvage s'enfuit au loin.

« Que personne n'ait de scrupule de croire cet incident ; sa vérité s'en trouve affirmée par ce qui se passa quand Constantin fut sur le trône, affaire dont le monde entier fut témoin. Car un homme de ce genre fut amené vivant à Alexandrie et montré au peuple comme un merveilleux spectacle. Plus tard, pour empêcher que son cadavre ne pourrisse par la chaleur, on le conserva dans le sel et il fut emmené à Antioche pour que l'Empereur puisse le voir<sup>7</sup>. »

De nouveau nous sommes confrontés avec un récit dont la véracité ne peut être mise en doute : les vies des premiers saints sont remplies de miracles étonnants qui doivent être considérés plus comme des narrations d'ordre littéraire que comme des données scientifiques. L'important est que les textes à base religieuse contiennent une matière qui, pour ainsi dire, fournit des lettres de noblesse à une catégorie d'êtres que beaucoup croient d'origine surnaturelle. Des observations telles que celles de saint Antoine feront autorité quand les personnalités religieuses devront résoudre le problème posé par la valeur de ces observations médiévales concernant les êtres venus du ciel, l'évocation des démons par le truchement de moyens occultes, et même les miracles de notre temps.

Les détails et la terminologie des observations comme celles de saint Antoine sont ici de peu d'importance. Il suffit de remarquer que dans le récit fait par saint Antoine, l'être étrange est indifféremment appelé satyre ou nain, et que lui-même nous dit que les Gentils employaient aussi les

7. Saint Jérôme, *Vie de Paul, le premier ermite*, chap. VIII.

## VISIONS D'UN MONDE PARALLÈLE

mots faunes ou incubes. Saint Jérôme, lui, parle d'un « homme de cette espèce ». Nous serons en butte à la même confusion au long de toute cette étude des légendes. Cependant, dans le récit ci-dessus, il ressort clairement que pour saint Antoine, la créature n'est ni un ange ni un démon. S'il en avait été ainsi, il l'aurait reconnue immédiatement !

Dans le livre indien d'astronomie primitive vieux de vingt siècles, *Surya Siddhanta*, on relève que « sous la lune et au-dessus des nuages tournent les Siddhas (hommes parfaits), et les Vidyakaras (les possesseurs de savoir) ». Selon Andrew Tomas, la tradition indienne veut que les Siddhas puissent devenir « très lourds à volonté ou aussi légers qu'une plume, franchir l'espace et disparaître<sup>8</sup>. »

Dans les écrits d'Agobard, archevêque de Lyon, on trouve aussi des propos relatifs aux êtres qui traversent le ciel et atterrissent. Agobard, né en Espagne en 779, arriva en France à l'âge de trois ans, et devint archevêque à trente-sept. Quand il mourut, en 840, « un des prélats les plus célèbres et les plus savants du IX<sup>e</sup> siècle », il laissa un récit intéressant d'un incident particulièrement significatif.

« Nous avons cependant vu et entendu beaucoup d'hommes plongés dans une si grande stupidité, noyés dans de telles profondeurs de folie, qu'ils croient qu'il existe une certaine région, qu'ils appellent Magonie, où des bateaux voguent dans les nuages pour emporter dans ce lieu les fruits de la terre qu'ont détruits la grêle et les tempêtes ; les marins payant des gratifications aux sorciers de l'orage et recevant eux-mêmes du blé et d'autres produits. Parmi ces gens dont la folie aveugle était assez profonde pour leur permettre de croire ces choses possibles, j'en ai vu quelques-uns extirpant d'une assemblée quatre personnes garrottées — trois hommes et une femme qui, prétendaient-ils, étaient tombés de ces bateaux ; après les avoir gardés en captivité ils les avaient amenés devant cette multitude comme nous l'avons dit, en notre présence, afin qu'ils soient lapidés. Mais la vérité a prévalu<sup>9</sup>. »

8. Andrew Tomas, *Science or Science Fiction in Antiquity*, Bulletin australien U.F.O. ; mars 1958.

9. Agobard, *Liber de Grandine et Toinitrius*, chap. XI.

Nous verrons au cours des pages suivantes que les occultistes donnent une interprétation tout à fait différente du même incident.

### LES SEPT VISITEURS DE FACIUS CARDAN

Pendant tout le Moyen Age il exista un important courant de pensée distinct de la religion officielle, et qui s'intensifia dans les travaux des alchimistes et des hermétistes. Au sein de ces groupes figurèrent certains des premiers savants modernes et des hommes remarquables par l'indépendance de leur pensée et leur vie aventureuse, tel Paracelse. La nature des êtres qui apparaissaient mystérieusement habillés de vêtements brillants ou couverts de poils sombres, et avec qui il était si difficile d'entrer en communication, intrigua intensément ces hommes. Ils furent les premiers à apparenter ces êtres étranges aux créatures décrites dans la Bible et dans les ouvrages des premiers cabalistes.

Selon les bibliographes, la hiérarchie céleste comprend des êtres de forme humaine appelés chérubins, un nom qui, en hébreu, signifie « plein de savoir ». Ezéchiel les décrit en ces termes :

« Ils apparaissaient comme des charbons en feu, incandescents, et comme des flambeaux ; ils allaient et venaient parmi les vivants, et le feu avait un rayonnement d'où sortaient des éclairs (Ezéchiel 1-13). »

Ces mystérieuses créatures qui traversent le ciel et la terre dans leurs « bateaux à nuages » nonobstant l'autorité d'Agobard — sont-elles de la même race que celle des anges, demandent les anciens philosophes ? Non, parce qu'ils sont mortels :

« Les Hébreux avaient coutume d'appeler ces créatures qui sont entre les anges et l'homme, *Sadaim*, et les Grecs, intervertissant les lettres et n'ajoutant qu'une syllabe, les appelaient *Daimones*. Les anciens philosophes tenaient ces démons pour être d'une race aérienne, qui régissaient les éléments mortels, engendrant, et inconnus dans ce si-

cle de ceux qui rarement cherchent la Vérité dans son ancienne demeure, c'est-à-dire dans la Cabale et dans la Théologie des Hébreux qui possèdent l'art spécial d'être en communion avec ce Peuple aérien et de converser avec tous ces habitants de l'air<sup>10</sup>. »

Plutarque même écrit une théorie complète sur la nature de ces êtres :

« Il trouve absurde qu'il n'y ait pas de milieu entre les deux extrêmes : un immortel et un mortel ; qu'il ne peut y avoir dans la nature un si grand manque, sans une sorte de vie intermédiaire tenant des deux. C'est pourquoi, comme nous trouvons la liaison entre l'âme et le corps faite par l'esprit des animaux, ainsi, entre la divinité et l'humanité, il y a cette race de démons<sup>11</sup>. »

Il n'est pas surprenant alors de constater que les « philosophes » ne sont pas d'accord avec Agobard sur la nature des trois hommes et de la femme qui furent capturés par la foule à Lyon.

« C'est en vain qu'un philosophe met en lumière la fausseté des chimères que les gens ont fabriquées, et offre des preuves manifestes du contraire. Qu'importe ce qu'est son expérience ou la solidité de son argument et de son raisonnement ; qu'un homme survienne avec un bonnet de docteur et que par écrit il les déclare fausses<sup>12</sup> — expérience et démonstration ne comptent pour rien, et il est désormais au-delà de la force de la vérité de rétablir son empire. Les gens croient plus volontiers dans le bonnet d'un docteur qu'en leurs propres yeux. Il y a eu dans votre France natale une preuve mémorable de cette folie populaire.

« Le fameux cabaliste Zedechias, au règne de votre Pépin, se mit en tête de convaincre le monde que les Eléments sont habités par ces gens dont je viens de vous décrire la nature. L'expédient dont il s'avisa fut de conseiller aux Sylphes de se montrer à tout le monde, dans l'air.

10. Montfaucon de Villars, *Le comte de Gabalis, ou Entretiens sur les sciences secrètes*, Claude Barbin, Paris, 1670, chap. XI.

11. A.-H. Clough, *Introduction aux « Vies » de Plutarque*.

12. *Ibid.*

Ce qu'ils firent d'une manière somptueuse. Ces êtres furent vus dans l'air sous forme humaine, parfois en tenue de combat, marchant au pas, faisant halte sur des branches, ou campant sous des tentes magnifiques ; parfois sur des bateaux aériens merveilleusement construits, dont les escadrons volants se laissaient voguer au gré des Zéphirs.

« Qu'arriva-t-il ? Supposez-vous que cet âge ignorant voulait même réfléchir sur la nature de ces merveilleux spectacles ? Les gens crurent immédiatement que des sorciers avaient pris possession de l'air dans le but de soulever des tempêtes et de faire tomber la grêle sur leurs récoltes. Les savants théologiens et juristes furent bientôt du même avis que la masse. L'Empereur le crut tout aussi bien ; et cette chimère ridicule alla si loin que le sage Charlemagne, et après lui Louis le Débonnaire imposèrent de lourdes amendes à tous ces supposés tyrans de l'air. Vous pouvez lire un récit sur ce sujet dans le premier chapitre des Capitulaires de ces deux empereurs.

« Les Sylphes voyant la populace, les pédants et même les têtes couronnées s'alarmer ainsi à leur sujet, décidèrent de dissiper la mauvaise opinion que les gens avaient de leur flotte innocente, en s'emparant d'hommes de chaque localité pour leur montrer leurs belles femmes, leur République, leur genre de gouvernement, et puis de les ramener sur terre dans les diverses parties du monde. Ils mirent leur plan à exécution. Les gens qui virent ces hommes descendre, arrivèrent en courant de tous les côtés, convaincus à l'avance que ceux-ci étaient des sorciers qui avaient quitté leurs compagnons pour venir répandre des poisons sur les fruits et les pousses. Emportés par cette frénésie suscitée par de telles fantasmagories, ils s'empressèrent de torturer ces innocents. Le grand nombre de ceux qui subirent la mort du feu et de l'eau dans tout le royaume est incroyable.

« Un jour — entre autres, par exemple — il arriva qu'à Lyon on vit descendre de ces nacelles aériennes trois hommes et une femme. La cité tout entière se rassembla autour d'eux, criant qu'ils étaient des magiciens envoyés par Grimaldus, duc de Berreventum, l'ennemi de Charlemagne, pour détruire les moissons françaises. En vain, les quatre innocents se défendirent en disant qu'ils étaient des

leurs et avaient été emportés peu de temps auparavant par des hommes extraordinaires qui leur avaient montré des merveilles dont on n'a jamais entendu parler, et ils avaient désiré leur faire eux-mêmes le récit de ce qu'ils avaient vu.

« La populace déchaînée ne tint aucun compte de leur défense et était sur le point de les jeter dans le feu quand le valeureux Agobard, évêque de Lyon, qui ayant été moine dans cette ville, avait acquis une autorité considérable, alerté par le bruit, arriva en courant, et après avoir entendu les accusations des gens et la défense des accusés, déclara gravement que les uns et les autres étaient dans l'erreur, qu'il n'était pas vrai que ces hommes étaient tombés du ciel, et que ce qu'ils disaient avoir vu était impossible. Les gens crurent en la parole de leur bon père Agobard plus qu'en leurs propres yeux, ils s'apaisèrent, remirent en liberté les quatre ambassadeurs des Sylphes, et reçurent, émerveillés, le livre qu'Agobard écrivit pour confirmer le jugement qu'il avait prononcé. Ainsi le témoignage de ces quatre témoins fut-il rendu inutile. »

De telles histoires avaient si bien pris corps pendant le Moyen Age que le problème de la communication avec les élémentaux fut une préoccupation majeure des hermétistes et une part importante de leur philosophie. Paracelse écrivit un livre entier sur la nature de ces êtres, mais il prit grand soin d'avertir le lecteur des dangers qu'il y aurait à s'associer avec eux.

« Je ne voudrais pas parler ici, à cause des maux qui pourraient tomber sur ceux qui voudraient l'essayer, de ce pacte qui fait s'associer avec ces êtres, grâce auquel ils nous apparaissent et nous parlent. »

Et dans un traité intitulé *Pourquoi ces êtres nous apparaissent*, il propose cette théorie ingénieuse :

« Chaque chose que Dieu crée se manifeste à l'homme tôt ou tard. Quelquefois Dieu le confronte avec le diable et les esprits pour le convaincre de leur existence. Du haut du ciel, il envoie aussi ses anges, ses serviteurs. Ainsi, ces êtres nous apparaissent, non pour rester parmi nous et s'unir à nous, mais afin qu'il nous soit possible de les comprendre. A dire vrai, ces apparitions sont rares. Mais pour-

quoi en serait-il autrement ? N'est-il pas suffisant qu'un d'entre nous voie un ange, pour que tous nous croyions en d'autres anges ? »

Paracelse naquit probablement en 1491, et c'est la même année que Facius Cardan nota l'apparition des sept étranges visiteurs s'apparentant aux créatures des éléments qui intriguaient tellement le grand philosophe. Ce compte rendu est inclus dans les écrits de son fils, Jérôme Cardan (1501-1576), qui nous est bien connu comme mathématicien.

Jérôme Cardan vécut à Milan et ne fut pas seulement un mathématicien mais un occultiste et un physicien. Dans son livre *De Subtilitate*, Cardan explique qu'il a souvent entendu son père raconter l'histoire, et pour finir extrait de ses archives le récit de l'événement.

« 13 août 1491. Quand j'en eus terminé avec les rites habituels, à peu près à la vingtième heure du jour, sept hommes exactement m'apparurent, revêtus d'habits soyeux, ressemblant aux toges des Grecs, et portant également de brillants souliers. Les vêtements qu'ils portaient sous leur plastron brillant et rouge semblaient tissés d'écarlate et étaient d'une extraordinaire beauté.

« Cependant tous n'étaient pas habillés de la même façon, mais seulement deux d'entre ceux qui semblaient appartenir à un rang plus noble que les autres. Le plus grand, rougeaud de teint, était accompagné de deux camarades, et le second, de teint plus clair et plus petit de taille, par trois camarades. Ainsi, en tout, ils étaient sept. Il ne spécifie pas si leur tête était couverte. Ils devaient avoir quarante ans environ mais n'en paraissaient pas plus de trente. Quand on leur demanda qui ils étaient, ils dirent qu'ils étaient des hommes faits d'air et soumis à la naissance et à la mort. Il est vrai que leur vie était plus longue que la nôtre, et pouvait durer jusqu'à trois cents ans. Questionnés sur l'immortalité de notre âme, ils affirmèrent que rien ne survit de l'individu qui lui soit personnel. Quand mon père leur demanda pourquoi ils n'avaient pas révélé aux hommes les lieux où se trouvaient les trésors, s'ils les connaissaient, ils répondirent que cela leur était interdit en vertu d'une loi spéciale qui condamnait aux plus lourdes

amendes celui qui communiquerait ce renseignement aux hommes. Ils demeurèrent avec mon père pendant plus de trois heures. Mais quand il leur posa la question concernant la cause de l'univers, ils ne furent pas d'accord. Le plus grand d'entre eux refusait d'admettre que Dieu avait créé le monde de toute éternité. Au contraire, l'autre ajouta que Dieu le créait petit à petit, de sorte que s'Il s'arrêtait de le faire, ne fût-ce qu'un instant, le monde périrait... Que ce soit fait ou fable, il en est ainsi <sup>13</sup>. »

Presque trois siècles plus tard, en septembre 1768, un jeune homme de seize ans se rendait à l'Université de Leipzig avec deux passagers de Francfort. La plus grande partie du voyage s'était déroulée sous la pluie et la voiture avait parfois du mal à monter les côtes. Une fois, alors que les voyageurs avaient quitté leurs sièges pour marcher derrière les chevaux, le jeune homme remarqua un objet étrange et lumineux au niveau du sol.

« Soudain, dans un ravin à droite de la route, je vis une sorte d'amphithéâtre merveilleusement illuminé. Dans un espace en forme de tuyau brillait un nombre incalculable de petites lumières posées comme des marches les unes sur les autres ; et elles brillaient si fort que l'œil en était ébloui. Mais ce qui troublait le plus dans cette vision, c'était que les lumières n'étaient pas fixes, elles sautaient de-ci, de-là, allaient de haut en bas et vice versa, dans toutes les directions. Le plus grand nombre d'entre elles, pourtant, restaient stables, et rayonnaient. C'est avec la plus grande répugnance que je consentis, lorsqu'on m'appela, à m'écarter de ce spectacle que j'aurais bien désiré examiner de plus près. Le postillon, quand je l'interrogeai, déclara qu'il n'avait jamais eu connaissance d'un tel phénomène, mais qu'il y avait dans le voisinage une ancienne carrière de pierre dont l'excavation était remplie d'eau. Reste à savoir maintenant si cela était un pandémonium de farfadets, ou une assemblée de créatures lumineuses, je ne saurais décider. »

13. Jérôme Cardan, *De Subtilitate* XIX, trouvé dans les Commentaires de Montfaucon de Villars, op. cit.

Le jeune homme en question était Goethe. On peut trouver cette description dans le sixième livre de son autobiographie, selon Kenneth Anger, à qui je dois cette très intéressante découverte. Le poète et homme de science allemand aurait-il eu l'occasion d'en savoir davantage sur ces « lumineuses créatures », s'il avait vécu au XX<sup>e</sup> siècle ? Si Paracelse revenait, trouverait-il de nouveaux matériaux pour ses théories sur la nature de ces races étranges et fugitives d'êtres venus du ciel ? Nous pouvons avancer avec certitude que leur attention se serait immédiatement portée sur les archives des atterrissages d'O.V.N.I.

Dans les paragraphes suivants nous examinerons quelques-uns des cas récents qui pourraient présenter quelque intérêt.

Que prouvent-ils ? Rien. Ils indiquent seulement que, s'il fut un temps où les savants durent baisser la tête de frayeur devant la diversité et la force d'un phénomène naturel et l'imagination humaine, à notre époque de technologie et de pensée rationaliste, la preuve peut être trouvée, mais non dans la confusion des philosophies médiévales.

## RETOUR DES HUMANOÏDES

Une nuit de janvier 1958, une dame, dont je ne suis pas autorisé à publier le nom, roulait en voiture sur l'autoroute de New York, en pleine tempête de neige. Il était exactement 1 h 30 du matin. La dame allait voir son fils, alors dans l'armée, et elle conduisait très prudemment, essayant de chercher une issue, car elle craignait que l'autoroute ne fût bouchée un peu plus loin. La visibilité était extrêmement mauvaise. Elle ne pouvait même pas penser quand, soudain, il lui sembla voir une carcasse d'avion au milieu de la route.

« On apercevait une grande forme, et une baguette mince, haute au moins de cinquante pieds, était illuminée, et en se raccourcissant semblait s'enfoncer dans le sol. Mon moteur ralentit, et alors que je m'approchais, ma voiture stoppa complètement. Je fus prise de panique et

essayai — désespérément — de la remettre en route, car je n'avais plus de lumières.

« Ma première pensée fut de sortir pour voir ce qui se passait, quand tout d'un coup j'aperçus deux formes se dresser auprès de la même baguette qui raccourcissait de plus en plus. Ils étaient comme suspendus, mais tournaient autour. On aurait dit des animaux à quatre pattes et avec une queue, mais avec deux antennes sous la tête, comme des bras. Alors, avant même que j'aie eu le temps de respirer, les choses disparurent, et la forme s'éleva dans l'air ; je me rendis compte alors que c'était une soucoupe, elle tourna et zigzagua à environ dix pieds du sol, puis monta davantage et je ne pus même pas me rendre compte où elle partit.

« Soudain, mes lumières revinrent. Je mis le moteur en marche et tout alla bien. Je roulai jusqu'à l'endroit en question, sortis ma torche puis marchai jusque sur le lieu même de la scène. Dans un grand trou d'environ un pied de large où la neige avait fondu, on voyait un peu d'herbe. L'herbe était tiède mais on n'avait pas creusé alentour. »

La dame raconta l'histoire à sa famille qui ne voulut pas la croire, mais elle l'écrivit à Otto Binder quand ses chroniques « Our Space Age <sup>14</sup> » commencèrent à paraître dans pas mal de journaux.

Ce qui nous rend le plus perplexe dans ce récit ce n'est pas tant ce qui y est décrit mais le fait que de telles histoires soient devenues, depuis 1946, pour ainsi dire communes dans toutes les parties du monde. Au physicien elles apparaissent, naturellement, incroyables, aussi étrange que le nain qu'avait rencontré saint Antoine pourrait paraître incroyable à un biologiste. Et cependant on a enregistré certains cas de récits semblables, auxquels s'ajoutent des traces qui ne peuvent, pour ainsi dire, pas faire de doute.

Dans le fameux incident de Socorro, Nouveau-Mexique, c'est un policier, Lonnie Zamora, qui déclara avoir vu deux petits êtres, habillés de blanc, auprès d'un objet brillant en forme d'œuf, qui était posé sur quatre coussins avant de s'envoler avec un bruit de tonnerre — pour devenir parfait-

14. Notre ère de l'espace.

tement silencieux alors qu'il s'envolait. L'incident eut lieu le 24 avril 1964 et fut l'occasion (pour les officiels de la police locale et le délégué du Bureau fédéral de la Recherche) de mesures intéressantes des traces laissées par l'objet et de déductions encore plus intéressantes de William T. Powers<sup>15</sup> sur la construction mécanique possible du dispositif d'atterrissage. Ici encore nous constatons un genre d'émotion qui nous rappelle étrangement celui de la scène médiévale dont nous venons de parler : le témoin de l'affaire de Socorro, sur le point d'être interrogé par les enquêteurs de l'aéronautique, fut si peu convaincu qu'il avait bien vu un modèle de construction humaine, qu'il demanda à voir un prêtre avant de communiquer son rapport aux autorités.

Et puis, naturellement, il y a le rapport de la famille du Kentucky qui prétend avoir été assaillie par plusieurs « petits hommes » à l'aspect tout à fait fantastique.

Cet incident survint au cours de la nuit du 21 avril 1955, et donna lieu à des observations nombreuses et étranges sur le comportement des « visiteurs ». On vit une créature s'approcher de la ferme les deux mains levées. Quand elle en fut à environ dix pieds, deux des témoins tirèrent sur l'intrus. Il « fit un saut » et disparut dans les ténèbres. Puis il apparut de nouveau à la fenêtre quand les hommes rentrèrent dans la maison, et de nouveau on tira sur lui. Une autre créature, vue sur le toit, reçut une balle, mais au lieu de tomber sous le choc, elle *flotta* jusqu'à ce qu'elle touchât terre.

Les entités avaient des têtes dépassant la normale, presque parfaitement rondes, et de très longs bras qui se terminaient par d'énormes mains pourvues de serres. Ils portaient une sorte de vêtement d'aluminium brillant qui rappelle celui des Sylphes de 1491. Leurs yeux étaient très gros et apparemment très sensibles. Ils approchaient toujours de la maison, en émanant du coin le plus sombre. Les yeux n'avaient ni pupille ni paupière. Ils étaient bien plus gros que ceux des humains, et se trouvaient de chaque côté de la tête. Les créatures, généralement, marchaient

15. William T. Powers, « The Landing at Socorro », « The Humanoids » (N° spécial), *Flying Saucer Review*, novembre 1966, p. 47.

debout, mais lorsqu'elles étaient visées, elles couraient à quatre pattes, à toute vitesse, et leurs bras semblaient fournir l'essentiel à leur rapidité.

Le 10 septembre 1954, à Quarouble, un petit village français près de la frontière belge, à 22 h 30 à peu près, Marius Dewilde sortit et fut tout de suite intrigué à la vue d'une masse sombre sur la voie du chemin de fer. Dewilde entendit alors des pas dans la nuit. Allumant sa lampe, il se trouva en face de deux êtres coiffés de très large casques et revêtus de ce qui ressemblait à de lourdes combinaisons de plongeurs. Ils avaient de larges épaules, mais Dewilde ne vit pas leurs bras. Ils mesuraient moins de quatre pieds de haut. Dewilde se dirigea vers eux avec l'intention de les empêcher d'avancer, mais une lumière apparut sur un côté de l'objet sombre qui se trouvait sur les rails et Dewilde se sentit dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Quand il reprit le contrôle de son corps, les deux visiteurs étaient rentrés dans la supposée machine et s'étaient envolés.

Cette performance classique eut une étrange conséquence qui ne fut jamais publiée. Des enquêteurs civils français qui étudiaient le cas coopéraient de très près avec les officiels de la police locale, mais il y avait aussi d'autres personnes sur les lieux, notamment les représentants de la police de l'Air venus de Paris. Quand on procéda à une enquête concernant les analyses des pierres trouvées calcinées à l'endroit où Dewilde avait vu la soucoupe, on découvrit que la police elle-même ne pouvait obtenir de renseignements sur les résultats de ces analyses. Le chef de la police locale déclara :

« Le corps officiel qui travaille en liaison avec la police de l'Air appartient au ministère de la Défense nationale. Le nom seul de ce ministère exclut l'idée de quelque communication que ce soit. »

Le 19 novembre 1954, furent dévoilés les faits suivants : la police confirmait que Dewilde avait établi un second rapport concernant un objet qu'il avait vu « auprès de sa maison ». (Plus tard nous devons apprendre qu'en fait, le rapport décrivait un atterrissage.) Cependant, la police disait :

« Dewilde et sa famille ont décidé, par crainte de publicité adverse, de ne mettre personne dans leur confiance en ce qui concerne ce second événement. C'est pourquoi aucun des journaux locaux n'en fera mention. »

De plus, on fit savoir aux enquêteurs civils — poliment mais fermement — que la police garderait dorénavant confidentiels tous autres renseignements se rapportant à de tels incidents.

Cependant, les rapports continuèrent, et quelques-uns d'entre eux auraient fait la joie de Paracelse. Le 14 octobre 1954, un mineur du nom de Starovski prétendit avoir rencontré sur une route de campagne, près d'Erchin (situé également dans le Nord de la France) un être étrange, de petite taille et d'épaisse stature, avec de gros yeux en oblique et un corps couvert de fourrure. Le nain, ayant moins de quatre pieds de haut, avait une grosse tête et portait une calotte brune qui prenait la forme d'un bandeau de quelques pouces au-dessus des yeux. Les yeux exorbités avaient un iris très petit, le nez était plat; les lèvres épaisses et rouges. Petit détail : le témoin ne prétendit pas avoir vu la créature émerger d'une soucoupe volante et y rentrer. Il avait seulement rencontré par hasard l'être étrange qui ne portait aucune sorte d'appareil respiratoire. Avant qu'il ne pensât à l'arrêter, la créature disparut.

Six jours plus tard, le 20 octobre 1954, à Parravicino d'Erba près de Côme, Italie, un homme venait de mettre sa voiture au garage, quand il aperçut un être étrange, vêtu d'un habit lumineux, haut d'à peu près quatre pieds, debout près d'un arbre. Quand elle aperçut l'automobiliste, la créature le visa d'un rayon sortant d'une sorte de torche, paralysant le témoin jusqu'à ce que le mouvement qu'il fit de serrer le poing qui tenait les clefs du garage parût le libérer. Il bondit en avant pour attaquer l'étranger, qui *s'éleva de terre* et s'envola en un tourbillon presque silencieux. L'auteur de cette incroyable histoire, âgé de trente-sept ans, était considéré dans son pays comme un honnête homme. Il arriva chez lui dans un état d'abattement si intense qu'il dut se coucher en proie à une forte fièvre. C'est par une enquête de la police italienne que l'on a pu obtenir les détails sur ce cas.

Onze ans plus tard, les archives de rapports d'atterrissages, et des étranges créatures qui en faisaient l'objet, étaient vraiment devenues très importantes. Et puis, une nouvelle pluie de rapports commença. Le 1<sup>er</sup> juillet 1965, Maurice Masse, un fermier français habitant Valensole, eut l'expérience suivante : alors qu'il arrivait dans son champ à 6 h du matin et s'apprêtait à mettre en route son tracteur, il entendit un bruit qui le surprit. Faisant quelques pas, il vit qu'un appareil s'était posé dans son champ de lavande. Il pensa que ce devait être une sorte de prototype et se dirigea vers lui, décidé à dire aux pilotes, en termes sans équivoque, d'aller chercher un autre lieu d'atterrissage pour leur invention. Ce fut seulement quand il fut à vingt pieds de l'engin qu'il embrassa toute la scène — et comprit son erreur.

L'objet avait la forme d'un œuf, avec un cockpit rond, supporté par six pieds minces et un pivot central, il n'était pas plus grand qu'une voiture. Devant lui deux pilotes semblaient examiner de la lavande. Ils étaient vêtus d'une combinaison d'un gris-vert faite d'un seul tenant. Au côté gauche de leur ceinture un petit récipient était accroché ; il y en avait un plus grand du côté droit. Ils ne mesuraient pas plus de quatre pieds de haut et avaient des yeux humains, mais de très grosses têtes : environ trois fois le volume d'une tête d'homme. Ils n'avaient pratiquement pas de bouche, seulement une petite ouverture, sans lèvres. Ils ne portaient ni appareil respiratoire, ni casque, ni gants. Leurs mains étaient petites, normales. Quand Masse arriva près d'eux, ils parurent soudain prendre conscience de son existence, et cependant ce fut sans le moindre indice de peur ou de surprise qu'un des « pilotes » sortit un petit tube de son récipient, le brandit dans la direction de Masse ; le résultat fut que le témoin se trouva sur-le-champ incapable de faire un mouvement.

Pendant quelque soixante secondes, les deux entités dévisagèrent Masse. Elles paraissaient échanger leurs impressions vocalement, on aurait dit un bruit de gargarisme, ces sons sortaient de leur gorge, insista le témoin, mais leur bouche ne remuait pas. Les yeux, pendant ce temps, avaient des expressions humaines. Masse confessa à un enquêteur civil que leur comportement ne lui avait pas

fait peur et qu'il y avait en eux plus de curiosité amicale que d'hostilité à son égard.

Après quelques instants — estimés par Masse à une minute — comme je l'ai déjà dit, les créatures réintégrèrent leur engin. La porte se referma « comme se ferme le devant d'un placard d'archives », mais Masse pouvait les voir à travers le cockpit. Ils le regardaient tandis que l'objet prenait la direction opposée, planant d'abord à quelques pieds du sol, puis montant en obliquant à la vitesse d'un *jet*. Quand il eut parcouru environ une cinquantaine de mètres, il disparut.

Des savants français interrogèrent le témoin de façon très précise sur ce dernier point, car ils étaient personnellement intéressés par cette affaire, mais Masse insista sur le fait qu'il ne pouvait dire si l'objet s'enfuyait si vite que l'œil ne pouvait le suivre, ou bien s'il avait effectivement disparu. Cependant, il tint à spécifier tout à fait clairement qu'« à l'instant l'objet était là, l'instant d'après il n'y était plus ». Masse demeura dans son champ comme paralysé.

Le mot « paralysé » n'est pas le mot dont on devrait se servir à l'occasion d'incidents de ce genre.

Masse dit qu'il garda sa connaissance durant toute la scène. Ses fonctions physiologiques (respiration, battements de cœur) ne furent pas altérées. Mais il ne pouvait bouger. Puis il eut vraiment peur. Seul dans son champ, incapable même d'appeler au secours, Masse pensa qu'il allait mourir. Ce fut seulement au bout de vingt minutes environ qu'il reprit graduellement le contrôle de ses muscles et put rentrer chez lui.

Cette expérience eut une conséquence. Pendant plusieurs semaines après l'incident, Masse parut comme écrasé par l'envie de dormir, et toutes ses connaissances — comme aussi les enquêteurs — remarquèrent qu'il avait tellement besoin de sommeil qu'il trouvait difficile de rester éveillé ne fût-ce que quatre heures de suite. Ceci est un autre signe caractéristique peu connu des cas dans lesquels le témoin observe les événements de près. Pour Masse qui était habitué à travailler « du lever au coucher du soleil » — comme le montre l'heure matinale de son observation — ce fut là une conséquence très impressionnante et troublante de son expérience. Un autre résultat, dû à la

publicité suscitée autour du cas, fut le grand dommage causé au champ de Masse par la foule de touristes venus voir les traces laissées par l'engin. Je devrais dire maintenant que Masse était respecté par tous ceux qui le connaissaient, Combattant de la Résistance, il était aussi un fermier consciencieux et heureux en affaires, les gendarmes qui s'occupaient de son cas sous la direction du capitaine Valnet, de Digne, le considéraient comme un parfait honnête homme. Pourtant cet homme nous conte une histoire qui ne semble pas seulement fantaisiste ; elle est absolument incroyable.

Quelle impression les visiteurs avaient-ils faite sur Masse ? Pour une raison quelconque, il dit qu'il *sait* qu'ils ne lui voulaient pas de mal. Ils ne lui étaient pas hostiles, seulement indifférents. Quand il se trouvait en face d'eux, pendant cette longue minute, il eut soudain l'entière certitude qu'ils étaient « bons » — certitude dont il était incapable de donner la raison puisqu'il ne pouvait comprendre quoi que ce soit à leur étrange langage.

L'histoire est fantastique. Cependant elle nous remet en mémoire le récit que Barney et Betty Hill firent, sous l'hypnose, de leur rapt dans le New Hampshire. Le récit contient la même description d'une langue étrangère, d'entités dont les expressions étaient presque humaines, d'un sentiment extraordinaire de confiance, et pas la moindre impression que l'incident avait un but déterminé ou qu'il faisait l'objet d'un plan intelligemment préparé.

Constater que les entités sont douées de la même rapidité de fuite, que leur comportement fait preuve de la même ignorance des lois de la logique ou de la physique, tout comme le reflet d'un rêve, des monstres de nos cauchemars et des sorcières inimaginables de notre enfance, est pour le psychologue un fait d'un intérêt considérable. Pourtant leur nacelle laisse indubitablement dans le sol des traces profondes, aux dires des observateurs qui étaient parfaitement éveillés et absolument capables de se rendre compte de ce qu'ils voyaient.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Comment peut-on concilier ces faits apparemment contradictoires ? Certains, bien intentionnés, s'adonnent à la recherche classique « d'interprétations ». Est-ce véritablement juste, deman-

dent-ils, que nous nous attachions à rechercher « dans le comportement d'une race supérieure, des interprétations logiques — dans le sens de notre intellect et à son niveau » ? N'est-ce pas plus vraisemblable que nous trouvions dans leurs actions, simplement des données incohérentes et des images désordonnées, comme un chien ferait s'il était mis en présence de formules mathématiques écrites sur un tableau ? S'il en est ainsi, c'est seulement lorsque de nouveaux concepts auraient émergé de notre conscience que notre vision du monde serait soudain illuminée et que véritablement nous « découvririons » la signification de leur présence dans notre environnement. Et, si une race supérieure produit, en fait, ce que nous observons maintenant comme phénomènes O.V.N.I., n'est-ce pas précisément dans le but de changer le cours de la destinée humaine, en mettant en évidence nos limitations dans le royaume de la technique aussi bien que dans celui de l'intelligence ?

La théorie qui nous a été présentée, particulièrement par l'écrivain français et homme de science Aimé Michel dans plusieurs livres et articles remarquables, est peut-être, de toutes celles qui ont été mises en avant jusqu'à ce jour, celle qui nous intrigue le plus. Elle n'essaie pas, cependant, de répondre à la question relative à la nature des objets.

Enfants de l'inconnu — s'ils ne sont pas réels, devrions-nous considérer ces rumeurs comme le signe que quelque chose dans l'imagination humaine a changé, éclairant d'un jour nouveau des aires jusqu'ici inconnues de notre « conscience collective » ? Peut-être ne sont-ils seulement que des enfants de notre imagination, et notre amour pour eux n'est-il semblable qu'à celui que nous avons pour Batman et Cendrillon. Mais ils peuvent être réels. La science moderne régit seulement un univers restreint, une variation particulière d'un thème infini.

En tout cas, il est important de comprendre le besoin auquel répondent ces images et pourquoi ce savoir est en même temps si exaltant et si déconcertant en ce qui nous concerne. Là est le sujet de ce livre.

## Deuxième Partie

# LES BRAVES GENS

L'imagination de l'homme, comme tout pouvoir connu, agit selon des lois déterminées, dont il est possible de délimiter l'existence et l'opération, et elle travaille sur la même matière (à savoir) : l'univers visible, la constitution mentale et morale de l'homme et ses relations sociales. C'est pourquoi, aussi divers que peuvent paraître à première vue les résultats parmi les Européens cultivés et les Hottentots dégénérés, les Hindous philosophes et les Peaux-Rouges du Far West, examinés de près ils présentent des aspects absolument identiques.

Edwin S. Hartland  
*The Science of Fairy Tales —  
an Inquiry into Fair Mythology*

Ce fut un jour peu ordinaire pour le Laboratoire des produits alimentaires et pharmaceutiques du ministère de la Santé, de l'Education et des Loisirs aux Etats-Unis, quand le service de l'Aéronautique demanda qu'il fût procédé à une analyse d'un morceau de gâteau qui avait été confectionné à bord d'une soucoupe volante ! L'être humain qui s'était procuré le gâteau se nommait Joe Simonton, un fermier de soixante ans qui vivait seul dans une petite maison aux environs de Eagle River, dans le Wisconsin. On lui avait donné trois petits gâteaux, il en avait mangé un et avait pensé que « ça avait un goût de carton ». L'Aéronautique s'explique plus scientifiquement :

« Le gâteau était un amalgame de gras hydrogéné, d'amidon, de coques de sarrasin, de coques de graines de soja et de son.

« Les graphiques de recherches de bactéries et de radiations ont été normaux pour cette matière. On procéda à des tests chimiques infrarouges et à d'autres essais de caractère destructif sur cette même matière. Le Laboratoire des produits alimentaires et pharmaceutiques du ministère de la Santé, de l'Education et des Loisirs en conclut que la

matière provenait d'un gâteau ordinaire d'origine terrestre. »

D'où venait-il ? Ce sera au lecteur de décider lui-même ce qu'il choisit de croire après avoir lu ce second chapitre. Il débute par l'incident de Eagle River parce que ce récit est un compte rendu direct d'un homme d'une absolue sincérité. Parlant au nom de l'Aéronautique américaine (U.S. Air Force), le D<sup>r</sup> J. Allen Hynek qui mena l'enquête de cette affaire aux côtés du major Robert Friend et d'un officier de la base d'aviation de Sawyer, déclara : « On ne peut douter que M. Simonton ait eu le sentiment que l'expérience dont il a été l'objet ait été réelle. »

Il était aux environs de 11 heures du matin, le 18 avril 1961, quand l'attention de Joe Simonton fut attirée par un bruit curieux comme celui « de pneus cloutés sur un pavé mouillé ». Il alla dans sa cour et vit un objet argenté, en forme de soucoupe, « plus brillant que du chrome », qui planait presque au ras du sol, sans pour cela le toucher. L'objet mesurait environ douze pieds de haut et trente de diamètre. Une écoutille s'ouvrait à peu près à cinq pieds du sol, et Simonton aperçut trois hommes dans l'engin. L'un d'eux portait un complet noir de deux pièces. Les occupants devaient mesurer environ cinq pieds.

Rasés de près, « ils ressemblaient à des Italiens ». Leurs cheveux étaient noirs, leur peau basanée, leur chemise était rehaussée d'un col couleur tourterelle et leur casque n'était autre qu'un bonnet de laine tricotée.

Un des hommes souleva un pot fait apparemment de même métal que la soucoupe. Son geste semblait signifier à Joe Simonton qu'il avait sans doute besoin d'eau. Simonton prit le pot, rentra dans la maison et le remplit. A son retour, il vit que l'un des hommes, à l'intérieur de la soucoupe, était en train de « faire cuire de la nourriture sur une sorte de gril sans flamme apparente ». L'intérieur de l'engin était noir « comme du fer brut ». Simonton qui apercevait plusieurs panneaux destinés à des instruments, entendit un son long et plaintif, semblable au bourdonnement d'un générateur. Quand il fit un geste indiquant qu'il était intéressé par la nourriture qu'on préparait, un des hommes qui était aussi habillé en noir mais dont les jambes du pan-

talon étaient garnies d'un galon rouge et étroit, lui tendit trois petits gâteaux d'environ trois pouces de diamètre et qui étaient percés de petits trous.

Toute cette affaire avait duré à peu près cinq minutes. Finalement, l'homme qui était le plus proche du témoin attachait une sorte de ceinture à un crochet de son vêtement et ferma l'écoutille d'une telle manière que Simonton pût à peine en deviner la forme. Puis, l'objet s'éleva à environ vingt pieds du sol avant de mettre directement cap au Sud, provoquant un tel coup de vent que les sapins à proximité s'en courbèrent.

Le témoin se rappelle que sur le bord de la soucoupe se trouvaient des tuyaux d'échappement de six ou sept pouces de diamètre. L'écoutille mesurait environ six pieds de haut et trente de large, et bien qu'il ait toujours nommé l'objet : soucoupe, celui-ci avait la forme de deux bols inversés.

Quand les deux délégués envoyés par le shérif Schroeder qui connaissait Simonton depuis quatorze ans, arrivèrent sur les lieux, ils ne purent découvrir aucune preuve significative. Le shérif affirma qu'évidemment le témoin croyait dire la vérité et qu'il parla de l'incident d'une façon très sensée.

## LA NOURRITURE DU PAYS DES FÉES

Le cas de Eagle River n'a jamais été élucidé. L'enquêteur de l'Aéronautique crut que Joe Simonton, qui vivait seul, avait soudain rêvé tout en étant éveillé, et que son rêve s'était inséré dans la suite des événements qui se déroulaient près de lui et desquels il était conscient. J'ai entendu dire que plusieurs psychologues de Dayton (Ohio) se montraient tout à fait satisfaits de cette explication, et avec eux les plus sérieux amateurs « ufologues ».

Hélas ! l'ufologie, comme la psychologie, est devenue un champ si étroit de spécialisation que les experts n'ont pas le temps de développer leur culture générale. Ils sont si occupés à rationaliser les rêves d'autres personnes qu'eux-mêmes ne rêvent plus jamais, et qu'ils ne lisent plus de contes de fées. S'ils le faisaient, peut-être se pencheraient-ils de plus près sur le cas de Joe Simonton et de ses

gâteaux. Ils sauraient ce que sont la Gentilhommerie et la nourriture du pays des fées.

En 1909, un Américain, Wentz, qui a écrit une thèse sur la tradition celtique en Bretagne, consacra beaucoup de temps à rassembler des récits de gens du peuple au sujet d'êtres surnaturels, de leurs habitudes, de leurs contacts avec les humains, et de leur nourriture<sup>1</sup>.

Dans son livre il relate l'histoire de Pat Feeney, un Irlandais de qui nous savons seulement « qu'il était à son aise avant la dureté des temps », peut-être s'agissait-il de la famine de 1846-1847. Un jour, une petite femme vint chez lui et lui demanda du gruau d'avoine.

« Paddy en avait si peu qu'il avait honte de le lui offrir, aussi lui offrit-il à la place des pommes de terre, mais elle voulait du gruau, alors il lui donna tout ce qu'il avait. Elle lui dit de le mettre dans la huche jusqu'à ce qu'elle revienne, ce qu'il fit, et le lendemain matin la huche débordait de gruau. La femme faisait partie de la Gentilhommerie. »

Il est dommage que Paddy n'ait pas réservé cette preuve valable au bénéfice du ministère de la Santé, de l'Éducation et des Loisirs des États-Unis (Lab. des produits alimentaires et pharmaceutiques). Peut-être aurait-on pu expliquer ce miracle de la multiplication du gruau en même temps que des autres denrées propres à l'alimentation des fées ; car, on le sait bien en Irlande, si vous êtes enlevé par les fées, vous ne devez jamais goûter à la nourriture dans leur palais. Autrement, vous ne revenez jamais, vous devenez l'une d'entre elles.

Il est intéressant de noter que l'analyse de l'Aéronautique ne faisait pas état de la présence de sel dans les gâteaux donnés à Simonton. En vérité, un Irlandais qui était intime avec les Gentilhommes, apprit à Wentz « qu'ils ne mangeaient jamais rien de salé, mais de la viande fraîche et buvaient de l'eau pure ». De l'eau pure, c'est ce que les hommes de la soucoupe reçurent de Simonton.

La question de la nourriture est un des sujets les plus fréquemment traités dans la littérature traditionnelle des

1. Walter Yveling Ewans Wentz, *The Fairy Faith in Celtic Countries, its Psychological Origin and Nature* (Oberthur, Rennes, 1909).

légendes celtiques, avec les récits bien documentés de rapt de bébés par les elfes, et de ceux d'animaux terrestres qu'ils chassaient et emportaient. Cependant, avant d'étudier cette abondante matière, nous devrions fournir des renseignements d'arrière-plan concernant ces gens mystérieux que les Irlandais appellent Gentilhommes, et les Écossais, les Braves Gens (Sleagh Maith) : selon les dires d'un des informateurs de Wentz. Patrick Water donne cette description d'un « homme-fée » :

« La Gentilhommerie est une belle race qui habite au large et dans les montagnes, et tous sont d'excellents voisins. Les mauvais ne font pas du tout partie des Gentilhommes, ce sont des anges déchus qui habitent dans les bois et la mer.

« Une foule de garçons, un jour, dans les champs, virent un « homme-fée » coiffé d'un bonnet rouge. À l'exception de sa taille, il ressemblait à n'importe quel autre homme. Il mesurait à peu près trois pieds et demi. Les garçons l'entourèrent, mais il crachait tellement en parlant qu'ils le laissèrent partir. Et il disparut dans la direction du vieux fort. »

Il y avait plusieurs endroits où l'on pouvait encore voir des fées, même en Grande-Bretagne ou en France, après 1850. Tous les conteurs, tous les almanachs populaires sont d'accord pour dire qu'au fur et à mesure que la civilisation avançait, ces petites gens devenaient de plus en plus timides. Cependant, il existe encore quelques endroits recommandés par Wentz qui n'ont pas été déflorés, tels la vallée Yosemite en Californie, la campagne aux environs de Ben Bulben et Ross Point dans le comté de Sligo, en Irlande. On sait que les voyants de Dublin ont fait de nombreuses randonnées du côté de Ben Bulben, une montagne célèbre par de curieuses grottes en forme d'alvéoles. Au pied même de la montagne, là « où les bancs épais de brouillard blanc flottent au-dessus de Ben Bulben et de ses environs », quelqu'un raconta à Wentz l'histoire suivante :

« Quand j'étais jeune homme, j'avais l'habitude d'aller souvent dans les montagnes pour pêcher la truite ou pour chasser. Et c'était en janvier, par un jour froid et sec,

qu'armé de mon fusil et en compagnie d'un ami, alors que nous étions aux environs de Ben Bulben, nous aperçûmes, pour la première fois, un de ceux de la Gentilhommerie. Il était habillé de bleu et avait une coiffure, ornée, semblait-il, de dentelles. Quand il fut près de nous, il me dit d'une voix douce et cristalline :

« Moins vous viendrez, monsieur, mieux ça vaudra, car il y a une dame, ici, qui veut vous enlever. »

« Puis il nous dit de ne pas tirer parce que les Gentilshommes n'aimaient pas être dérangés par le bruit. Et il semblait être un soldat de garde de la Gentilhommerie. Comme nous allions quitter la montagne, il nous dit de ne pas nous retourner, et nous ne l'avons pas fait. »

Wentz demanda alors qu'on lui fasse une description de ceux qui font partie de la Gentilhommerie, et voici ce qu'on lui en dit :

« Ces gens sont les plus remarquables que j'aie jamais vus. Ils nous sont de beaucoup supérieurs, c'est pourquoi ils se nomment eux-mêmes Gentilshommes. Ils ne font pas partie de la classe ouvrière, mais d'une classe militaire, aristocratique, haute et noble d'aspect.

« C'est une race qui diffère de la race humaine et de celle des esprits, ainsi qu'ils me l'ont dit. Leurs capacités sont formidables : « Nous pourrions faire disparaître la moitié de la race humaine, mais nous le voulons pas, disent-ils, parce que nous espérons en notre salut. » Et j'ai connu un homme, il y a trois ou quatre ans, qu'ils ont frappé de paralysie. Leur regard est si pénétrant qu'ils croient qu'ils pourraient voir à travers la terre. Ils ont une voix cristalline, rapide et douce.

« Les Gentilshommes habitent au cœur des montagnes, dans de beaux châteaux, et on en trouve de nombreuses branches dans d'autres pays, spécialement en Irlande. Certains vivent dans les montagnes Wicklow, près de Dublin. Comme les militaires, ils ont leurs garnisons et se déplacent de l'une à l'autre. Mon guide et informateur m'a dit un jour : « Je commande un régiment, monsieur. »

« Ils voyagent beaucoup et peuvent apparaître à Paris, Marseille, Naples, Gênes, Turin ou Dublin, comme des gens ordinaires, et même dans les foules. Ils aiment parti-

culièrement l'Espagne, le Sud de la France et le Sud de l'Europe. Les Gentilshommes sont fort intéressés par les affaires des hommes et ils soutiennent toujours la justice et le droit. Parfois, ils se battent entre eux. Ils enlèvent des gens jeunes et intelligents qui les intéressent. Ils enlèvent tout, corps et âme, et transmettent le corps dans un corps pareil au leur.

« Un jour, je leur ai demandé s'ils mouraient jamais et ils m'ont dit : « Non, nous restons toujours jeunes, monsieur. » S'ils vous enlèvent et si vous mangez quoi que ce soit dans leur palais, vous ne pouvez revenir. Ils ne prennent rien qui soit salé, mais mangent de la viande fraîche et boivent de l'eau pure. Ils se marient et ont des enfants. Et homme ou femme peut épouser un mortel bon et pur.

« Ils sont susceptibles d'apparaître sous différentes formes. Une fois l'un d'eux m'est apparu, qui ne devait pas mesurer plus de quatre pieds, mais il était solidement bâti. Il me dit : « Je suis plus grand maintenant que lorsque je vous suis apparu. Nous pouvons rendre les vieux, jeunes, les grands, petits, les petits, grands. »

Maintenant que nous avons rafraîchi la mémoire du lecteur au sujet de la Gentilhommerie, peut-être nous pardonnera-t-il de pousser bien plus avant le parallèle entre la croyance aux fées et l'ufologie.

L'incident de Eagle River fera de nouveau le sujet de nos réflexions.

Les gâteaux donnés à Simonton étaient, entre autres choses, composés de coques de sarrasin. Et le sarrasin est intimement lié aux légendes de Bretagne, une des régions les plus conservatrices du pays celte. Dans cette région de France, la croyance aux fées est encore largement répandue, bien que Wentz et Paul Sébillot<sup>2</sup> eussent eu, aux environs de 1900, de grandes difficultés à trouver des Bretons qui pouvaient dire qu'ils avaient eux-mêmes vu des fées. Une des particularités des légendes de tradition bretonne est celle de l'association des fées ou korrigans avec une race d'êtres nommés fions. Dans notre chapitre sur l'Organisation secrète, nous étudierons les fions de plus près ; je

2. Paul Sébillot, *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, I, 103-104.

désire seulement attirer ici l'attention du lecteur sur une légende des plus charmantes, ayant pour sujet les fions et les gâteaux magiques de sarrasin.

Il y avait une fois — dit-on — une vache noire, appartenant à des fions habitant une caverne, qui détruisit le champ de sarrasin d'une pauvre femme. Elle se plaignit amèrement du dommage.

Les fions conclurent un pacte avec la femme : ils veilleraient à ce qu'elle ne manque jamais de galettes de sarrasin, étant entendu qu'elle n'en soufflerait mot. Et, en vérité, elle et sa famille s'aperçurent que leur approvisionnement de galettes était inépuisable. Hélas ! un jour, la femme donna une part de galette à un homme auquel elle n'aurait pas dû confier le secret de son origine magique, et la famille fut obligée de confectionner de nouveau les galettes de sarrasin comme auparavant.

J'ai à peine besoin de rappeler au lecteur que la Bible offre aussi des exemples d'approvisionnement magique de nourriture, également inépuisable. De plus, certaines personnes, de nos jours, racontent des histoires dont le sujet se rapproche beaucoup de celui-là. Témoin le récit suivant dû à Hartland :

« Un homme qui habitait à Ystradfnlais, dans le Brecknockshire (Pays de Galles), étant un jour sorti pour soigner son bétail et ses moutons sur la montagne, disparut. Trois semaines environ, après qu'on l'eut cherché en vain et que sa femme le croyait mort, il revint chez lui. Sa femme lui demanda où il était allé durant ces trois dernières semaines. « Trois semaines ? Tu prends trois heures pour trois semaines ? » fit-il. Comme elle le pressait de dire où il était allé, il lui raconta qu'il avait joué de la flûte (qu'il emportait toujours sur la montagne) au Lforfa, un endroit près de Van Pool quand, de loin, de petits hommes apparurent qui, petit à petit, s'approchèrent jusqu'à l'encercler étroitement. Ils se mirent à chanter et à danser et l'impressionnèrent à tel point qu'il se sentit tout à fait perdu. Ils lui offrirent de petites galettes dont il mangea ; et il n'avait jamais été aussi content de sa vie<sup>3</sup>. »

3. Edwin S. Hartland, *The Science of Fairy Tales - An inquiry into Faith Mythology* ; Londres, 1891.

Wentz, également, a quelques histoires de nourriture du pays des fées. Il les rassembla au cours de ses randonnées dans les campagnes celtiques pendant les premières années de ce siècle. John Mac Neil, de Barre, un vieil homme qui ne parlait pas anglais, les conta à Michel Buchanan, qui traduisit du gaélique, pour Wentz, la jolie histoire d'une jeune fille qui avait été emportée par les fées.

Les fées, dit-il, avaient emporté la jeune fille dans leur demeure et l'avaient obligée à cuire des gâteaux d'avoine. Mais quelle que soit la quantité de farine qu'elle retirait du placard, il y en avait toujours autant sur la planche. Et elle continuait à faire cuire sans trêve, jusqu'au jour où un vieil homme-fée eut pitié d'elle et dit :

« Je suis sûr que vous vous ennuyez depuis le temps, et que vous pensez depuis longtemps à quitter nos terres, et je vais vous indiquer le moyen qui vous permettra de vous en aller : quel que soit le reste de farine qui tombe des galettes après la cuisson, mettez-le dans le placard et ça poussera ma femme à vous donner votre congé. »

Naturellement, elle fit ce qu'on lui indiquait et put partir. John MacNeil, qui avait entre soixante-dix et quatre-vingts ans, n'a pu donner la date de cette histoire, mais puisqu'il avait vu la jeune fille après coup, l'événement a dû avoir lieu dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les gens portés vers la science se moquent de telles histoires, très indignés qu'ils sont. Un groupe d'étudiants d'O.V.N.I., quand on leur parla de l'incident de Eagle River, déclarèrent qu'ils n'avaient pas l'intention de faire l'analyse de gâteaux, ni de poursuivre l'affaire, et qu'ils avaient bien des choses plus intéressantes à examiner. Deux semaines après l'incident, Joe Simonton déclara à un reporter de la *United Press International*, que si « ça arrivait de nouveau, il croyait qu'il n'en soufflerait mot à qui que ce soit ». Et, en vérité, si les soucoupes volantes sont des stratagèmes dont se sert une super-civilisation de l'espace, nous pourrions nous attendre à ce qu'elles fussent pleines de gadgets électroniques, de super-radars, et d'un grand ordinateur réservé à l'espionnage. Mais des visiteurs à

forme humaine, qui respirent notre air et tournoient en kitchenettes volantes, c'est trop, monsieur Simonton !

Les visiteurs venus des étoiles ne peuvent être des humains ou des humanoïdes. Ils n'oseraient pas s'aventurer ici sans avoir reçu une invitation polie de nos puissants radiotélescopes. Nous aurions échangé, depuis des siècles, d'importantes informations scientifiques par l'intermédiaire de circuits raffinés et de codes très étudiés. Et même si vraiment ils venaient ici, pour sûr ils atterriraient à Washington D.C. où le président des Etats-Unis et les savants « ufologistes » les accueilleraient. Il y aurait un échange de cadeaux. Nous offririons des livres sur l'exobiologie, ils nous donneraient des photographies de notre système solaire prises à travers les télescopes de l'espace. Mais des gâteaux de sarrasin en forme de galettes trouées et sentant le carton ?

Quelle chose odieusement rurale, monsieur Simonton !

Et cependant, il ne peut faire de doute que Joe Simonton est persuadé d'avoir vu la soucoupe volante, le gril sans flamme, les trois hommes. Il leur a donné de l'eau pure, ils lui ont donné trois galettes. Si nous réfléchissons sur ce très simple événement comme les étudiants du folklore ont réfléchi sur les histoires citées plus haut, nous ne pouvons négliger une possibilité : c'est que l'événement de Eagle River soit bien arrivé, et qu'il revête la signification d'une cérémonie simple et cependant grandiose.

Cette dernière théorie a été très bien exposée par Hartland quand il a dit, au sujet de l'échange de nourriture avec les fées :

« Presque partout sur terre le rite de l'hospitalité a été conservé pour conférer des obligations à la personne qui reçoit et pour l'unir à son hôte par des liens spéciaux. Et même là où n'entre pas la notion d'hospitalité, participer à un repas en commun a souvent voulu symboliser, sinon constituer, une union d'un caractère très sacré. »

Que cette signification soit encore attachée à un repas pris en commun, on peut le constater aisément lorsqu'il s'agit de mariages et autres réunions traditionnelles où la nourriture est un important constituant, même si la valeur

symbolique de tels faits s'est perdue pour la plupart de nos contemporains. Hartland s'aventura jusqu'à suggérer que la coutume d'enterrer les morts avec la nourriture peut avoir quelque rapport avec la croyance si répandue qui veut que l'on ait besoin d'un supplément de nourriture terrestre quand on atteint le pays des fées, ou qu'on renonce entièrement à la terre. Et vraiment, aussi bien dans l'ancienne tradition que dans la nouvelle, la demeure de nos visiteurs surnaturels n'est pas toujours distincte de celle du monde des morts. C'est un point discutable cependant, parce qu'il s'applique aussi aux « visiteurs » du ciel. Les théologiens qui discutent de la nature des anges le savent très bien. Mais là, au moins, l'idée de nourriture fournit-elle une autre connexion. A la lumière des remarques de Hartland, au sujet du rite de l'hospitalité, un passage de la Bible vaut d'être relevé :

« Allez chercher, je vous prie, un peu d'eau, et lavez-vous les pieds, et reposez-vous sous l'arbre. Et j'irai chercher un morceau de pain, et vous vous serez réconfortés dans votre cœur ; après cela vous continuerez votre chemin car c'est la raison pour laquelle vous êtes venus chez votre serviteur. Et ils dirent : qu'il en soit fait comme tu l'as dit. Et il prit du beurre, et du lait, et le veau qu'il avait préparé et le mit devant eux, et il resta avec eux sous l'arbre, et ils mangèrent (Genèse, 18 : 4, 5, 8). »

Et selon la Genèse (19-3), Lot emmena chez lui les deux anges qu'il rencontra aux portes de Sodome « et leur prépara un festin, leur cuisant du pain sans levain, et ils mangèrent ». Ainsi, après tout, le récit de Joe Simonton pourrait être une illustration moderne de cette recommandation biblique : « N'oubliez pas de bien recevoir des étrangers car c'est ainsi que certains ont reçu des anges sans le savoir. »

## DES ANNEAUX DANS LE CLAIR DE LUNE

Cette partie du chapitre est destinée à plusieurs types d'objets que la tradition populaire prétend d'origine surnaturelle. Des « anneaux » de fées et des « nids » de soucoupes

tombent évidemment dans cette catégorie. Bien que de tels phénomènes soient traités de cas « frontières » par les spécialistes des recherches O.V.N.I., je crois que les « nids » méritent de retenir plus qu'une attention passagère et devraient être étudiés à la lumière des croyances spécifiques et traditionnelles attachées à la signification des « cercles magiques » que, depuis des siècles, les fermiers ont découverts dans leurs champs. La littérature, sur ce sujet, est naturellement abondante, et nous sélectionnerons seulement quelques cas pour servir d'exemple et de base en vue de discussions plus détaillées dans les derniers chapitres.

Dans la soirée du 28 juillet 1966, M. Lacoste et sa femme se promenaient aux environs de Montsoreau (Maine-et-Loire), France. Tout d'un coup, ils aperçurent une sphère rouge qui traversait le ciel comme un météore. Elle ne se déplaçait pas à la façon d'un météore cependant, parce qu'elle paraissait toucher le sol puis s'élever de nouveau — sans perdre sa lumière rouge et brillante — et planer à mi-hauteur pendant quelque temps avant de disparaître.

Un contrôle fut effectué pour savoir si des expériences militaires n'avaient pas eu lieu à cet endroit. Il n'y en avait eu aucune.

Le lendemain, un fermier de Montsoreau, Alain Rouillet, signala que son champ de blé avait été aplati sur une surface d'environ huit mètres carrés et recouvert d'une substance huileuse et jaunâtre. Une enquête plus poussée fournit des détails sur l'identité des témoins et renforça l'idée qu'un objet bizarre s'était bien posé dans le champ. Lacoste est photographe à Saumur (malheureusement, il n'avait pas son appareil à ce moment-là). Il expliqua que la lumière répandue par la sphère était si intense qu'elle éclairait toute la campagne environnante. La sphère planait, dit-il, pendant quelques secondes, puis elle manœuvrait presque à ras du sol. Les témoins étaient certains qu'il s'agissait d'un engin militaire téléguidé et se dirigèrent vers l'objet quand, arrivés à une distance d'environ trois cents mètres de lui, celui-ci partit et fut perdu de vue derrière des bois. Ce phénomène avait duré quatre minutes.

Six mois plus tôt, une quantité de phénomènes sembla-

bles faisaient les gros titres de journaux en Australie : « Encore des nids de soucoupes volantes ! »

C'était la grande nouvelle de la première page du *Sydney Sun Herald*, le 23 janvier 1966. On avait découvert trois nids en Queensland, de grandes clairières circulaires de roseaux morts qu'entouraient des roseaux verts. Des centaines de curieux se mirent à chercher des nids dès que les rapports furent publiés.

Le 19 janvier 1966, à 9 heures du matin, George Pedlez, qui avait une plantation de bananes, conduisait son tracteur auprès d'un marais nommé Horseshoe Lagoon quand soudain il entendit un très fort sifflement : « C'était comme si l'air s'échappait d'un pneu », dit-il. Et puis, environ à vingt cinq yards devant lui, il vit une machine qui décollait de sur le marais. De couleur bleu-gris, elle mesurait environ vingt-cinq pieds de large et neuf pieds de haut. Elle tournait en rond et s'éleva de six pieds environ avant de prendre le départ. « Tout fut terminé en l'espace de quelques secondes, l'engin partit à une vitesse terrifiante », dit Pedley. C'est alors qu'il découvrit le premier nid avec les roseaux aplatis dans le sens des aiguilles d'une montre.

Le *Sydney Sun Herald* envoya un reporter, Ben Davie, pour examiner le phénomène et il s'aperçut que des douzaines de gens, dans ce coin-là, avaient vu une sorte de soucoupe étrange, semblable à celle décrite par Pedley, la plupart d'entre eux *avant* qu'il ne l'ait vue lui-même. Davie trouva cinq nids et en publia la description suivante :

« J'ai vu des ouvertures faites dans les roseaux à l'endroit où « ils » démarraient et c'était bien comme chacun l'a décrit. Dans un cercle d'à peu près trente pieds de diamètre, les roseaux avaient été fauchés et couchés dans la direction des aiguilles d'une montre. Un des nids est une plate-forme flottante faite de racines coagulées et d'herbes, apparemment tordues par la force formidable qui les avait arrachées du fond boueux qui est à cinq pieds sous l'eau. »

Les deuxième et troisième nids avaient été découverts respectivement par Tom Warren, un planteur de canne à sucre d'Euramo, et par M. Penning, un instituteur de Tully. Ils étaient séparés du premier d'à peu près vingt-cinq yards, mais cachés par des taillis épais. Dans le troisième

nid, qui paraissait tout à fait récent, les roseaux étaient couchés dans la direction opposée à celle des aiguilles d'une montre. Tous les roseaux étaient morts mais n'avaient été ni arrachés ni brûlés.

Un carré de chiendent d'environ quatre pieds de côté et situé à environ trois pieds du premier cercle avait été coupé au niveau de l'eau, ajoutant par là un nouvel élément de mystère. Les cercles, dans l'ensemble, variaient de huit à trente pieds de diamètre. Dans tous, à l'exception du plus petit, les roseaux avaient été couchés dans le sens des aiguilles d'une montre.

Inutile de dire que les policiers rassemblèrent des échantillons pour faire des tests, les hommes de science arrivèrent avec des compteurs Geiger, et les gens du contre-espionnage de la *Royal Australian Air Force* s'égaillèrent sur tout le terrain. Des rumeurs circulaient qui accusaient les Soviétiques d'utiliser des vastes espaces d'Australie dans le but d'expérimenter leurs inventions scientifiques un ou deux siècles avant celles des Américains.

On ne révéla pas la raison pour laquelle les Russes ne se servaient pas des vastes espaces de Sibérie pour mener à bien leurs tests secrets.

Pas plus qu'on ne révéla pourquoi les pilotes de l'arme communiste supersecrète ne purent résister à la tentation de faire bourdonner le tracteur d'un planteur de bananes de vingt-sept ans.

Heureusement, il y eut plusieurs explications naturelles de la découverte des nids. La dernière fut suggérée par un lecteur de *Sydney Sun Herald*, le 30 janvier. Il croyait que la panique « à l'air libre » du Queensland avait été causée par un grand « oiseau timide au corps bleu avec des points rouges sur la tête ». C'était soit un type de grue ou de héron bleu, mais l'homme ne connaissait pas son vrai nom scientifique. Bien des fois quand il errait pieds nus dans les taillis, il avait — dit-il — vu les oiseaux danser mais ils s'envolaient à toute vitesse avant qu'il ait pu les atteindre. « Ils ressemblaient à un nuage bleu vaporeux qui, pour sûr, faisait un bruit strident en s'envolant. »

Malheureusement, cette jolie théorie toute fantaisiste ne trouva pas de point d'appui au Museum australien. L'ornithologue du Museum, H.J. Disney, pensait que les grues ne

pouvaient pas faire de cuvettes circulaires d'un dessin géométrique. De même, il se montrait sceptique en ce qui concernait « la théorie de la poule d'eau chauve » qu'avancait un autre homme, Ken Adams, demeurant à Gooloogong. « Je n'ai jamais entendu parler de cette apparence chez l'oiseau », disait Disney.

Donald Hanlon, l'un des spécialistes les mieux documentés dans ce domaine, a indiqué qu'une autre explication pour les nids avait été proposée à cet endroit : les nids sont « les terrains de jeu des crocodiles amoureux ». Je partage pleinement le scepticisme d'Hanlon quant à cette dernière explication, parce qu'elle peut à peine s'appliquer aux nids découverts dans l'Ohio, dont il sera parlé dans un instant, ou dans le champ de blé endommagé de Montsoreau. Un habitant de Queensland, Alex Bordujenko, qui s'y connaît en crocodiles, prétend que les roseaux sont trop épais dans Horseshoe Lagoon pour que les crocodiles puissent s'y mouvoir.

Ainsi, voici où nous en sommes : des grues dansantes sont, pour certaines personnes, capables de courber des roseaux qui sont si épais que les crocodiles, selon d'autres, ne peuvent s'y mouvoir. Qui donc est la cause du dommage ? Personne ne le sait.

En revenant chez lui, ce mercredi soir, George Pedley prit la décision de ne parler à personne du « bateau de l'espace » du marais. Il n'avait vu ni sabords ni antennes sur l'objet bleu-gris, et aucun signe de vie, ni à l'intérieur ni à l'extérieur. De plus, il avait toujours ri en entendant raconter des histoires de soucoupes volantes. Et puis, il rencontra Albert Pennisi, le propriétaire de Horseshoe Lagoon, et lui parla de ce qu'il avait vu. Il fut tout à fait surpris quand Pennisi le crut sur-le-champ et lui dit qu'il avait rêvé, une semaine durant qu'une soucoupe volante se poserait dans sa propriété. Ce dernier détail place les nids de soucoupes de Queensland dans la meilleure tradition des « croyances féeriques ».

Le temps : six mois avant l'expérience de Queensland.

Le lieu : Delroy (Ohio). Le 28 juin 1965, un fermier, John Stavano, entendit une série d'explosions. Deux jours plus tard, il découvrit sur le terrain une curieuse formation. Quand on fit l'analyse des prélèvements de terre et de blé,

on ne trouva aucun indice qui fût causé par une explosion. Les épis de blé semblaient avoir été tirés du sol comme les roseaux déracinés de Queensland, ou l'herbe arrachée lors de l'atterrissage à Poncey en France, en 1954. L'incident de l'Ohio fut examiné avec soin par A. Candusso et Larry Moyers, délégués du Comité<sup>4</sup> d'enquêtes des soucoupes volantes, accompagnés de Garry Davis. Ils trouvèrent l'étrange configuration circulaire dans la ferme de Stavano située sur une crête. Au centre du cercle se trouvait une dépression d'environ vingt-huit pouces de diamètre. On l'explora avec une sonde mais on ne trouva qu'un sol meuble sur une profondeur de neuf pouces. Une bonne partie du blé avait été déplacé, racines comprises, et des mottes de terre longues de quelques pouces avaient été éparpillées. Les épis gisaient à terre, en forme de rayons de roue ; ils n'avaient pas l'aspect tourmenté des nids de Tully.

Si d'Australie et d'Ohio nous passons en Angleterre, nous nous trouvons en face d'un nouvel incident :

« On se souviendra longtemps du 16 juillet 1963 dans les annales de l'ufologie britannique. Quelque chose avait dû atterrir dans le champ du fermier Roy Blanchard à Manor Farm, Charlton, Wiltshire. Les marques, sur le terrain, avaient d'abord été découvertes par un garçon de ferme, Reg Alexander. Elles s'étendaient sur un champ de pommes de terre et sur un champ d'orge. Les marques formaient une dépression en forme de soucoupe ou cratère d'un diamètre de huit pieds et d'à peu près quatre pouces de profondeur. Au centre de cette dépression se trouvait un trou profond de trois pieds et de cinq pouces à un pied de diamètre, selon les différentes appréciations. Rayonnant du trou central se détachaient quatre fentes de quatre pieds de long et d'un pied de large. L'objet avait dû atterrir — s'il avait atterri — sans être vu, mais M. Leonard Joliffe, un laitier de la ferme, déclara qu'il avait entendu « une explosion, un matin, à peu près à 6 heures<sup>5</sup> ».

Le 23 juillet, le *Daily Express*, de Londres, devait publier que deux semaines auparavant, le 10 juillet, l'officier de

police Anthony Penny avait vu un objet, couleur orange, rayer le ciel et disparaître près du champ de Manor Farm.

En se fondant sur cette information restreinte, il était tout à fait plausible de penser que le cratère de Charlton était dû à une météorite. En vérité, quand on extirpa un petit morceau de métal du trou situé au centre du cratère, l'astronome britannique Patrick Moore se rendit à la radio anglaise (B.B.C.) et déclara catégoriquement que le cratère était dû à une « météorite de la taille d'une crevette » qui, en s'écrasant, s'était transformée en un explosif très efficace. Ceci mit fin au mystère, tout au moins au regard du public scientifique. Mais les faits véridiques de l'incident, au fur et à mesure qu'ils furent connus des quelques hommes de science qui poussèrent plus avant cette affaire, et des ingénieurs de l'Armée chargés de l'enquête, se révélèrent, dans l'ensemble, différents.

Le fermier Roy Blanchard avait alerté la police qui, à son tour, avait convoqué l'Armée. Le capitaine John Rodgers, chef de l'Unité de bombardement de l'Armée, fut l'homme qui poussa le plus loin les recherches faites dans le champ. Son rapport préliminaire indiquait qu'on n'avait relevé aucune marque de brûlure ou d'écorchure et qu'il n'y avait pas trace d'explosion. Et alors que le capitaine Rodgers affirmait qu'il avait été bafoué, ainsi que ses supérieurs, le fermier Roy Blanchard faisait d'autres déclarations.

« Il n'y a plus aucune trace de pommes de terre ni d'orge là où elles poussaient et où se trouve maintenant le cratère. Ni tiges, ni racines, ni feuilles. L'objet était assez lourd pour ébranler des rocs et pulvériser des pierres ! Et pourtant, il s'est posé doucement. Nous n'avons pas entendu de fracas, et quelle que soit la force qu'il emploie, elle ne produit ni chaleur ni bruit (London, *Daily Sketch*, 17 juillet 1963). »

Puis, le 19 juillet, on apprit que le capitaine Rodgers avait obtenu l'autorisation de jeter un coup de sonde. Les mesures obtenues étaient inhabituelles. Elles indiquèrent qu'un objet métallique d'une certaine dimension était profondément enfoui. Et, de plus, on apprit que « les détecteurs étaient affolés », probablement parce que la pièce métallique en question devait être fortement aimantée.

4. Flying Saucer Investigation Committee P.O. Drawer, G. Akron, Ohio.

5. Warency Girvan, *Flying Saucer Review*, IX, 5, septembre-octobre 1963.

Arrivés à ce point, nous devons faire remarquer que l'enquête était toujours ouverte et dépassée, probablement parce que l'Armée, plus que le ministère de l'Air britannique, était concernée. Et l'officier commandant le service des relations publiques de l'Armée du Sud à Salisbury déclara à Girvan que l'objet avait été retiré du trou. Il avait été envoyé à l'expert du Musée britannique qui l'avait promptement identifié : il s'agissait d'un morceau de fer ordinaire « tel que l'on en trouve enfoui dans toute la partie sud de l'Angleterre ». Le British Museum émit l'opinion qu'il avait dû être enfoui dans le sol depuis un certain temps — ce qui éliminerait l'idée de mystification. Et le Dr F. Claringbull, conservateur du Département de Minéralogie au Museum, détruisit l'explication d'une météorite et, selon le *Yorkshire Post* du 27 juillet, déclara : « Il y a là bien plus qu'on ne veut y voir. » C'est au commandant de la Région Sud cependant que resta le dernier mot, dans ce sage commentaire : « La cause du phénomène reste inexpiquée mais ce n'est pas du ressort de l'Armée de dénouer de tels mystères. »

Si nous essayons de résumer ce que ces incidents nous ont appris — les nids de Tully, le cercle de l'Ohio, et le cratère de Charlton — nous pouvons en déduire ce qui suit : 1) La rumeur publique associe la vue de soucoupes volantes avec la dépression circulaire du sol. 2) Quand il y a de la végétation sur les lieux, on voit qu'elle subit l'action d'une force qui l'aplatit en produisant soit des formes symétriques (tels « des rayons de roues ») ou des formes contournées (dans le sens des aiguilles d'une montre ou en sens contraire) ; 3) La végétation est généralement détruite, y compris parfois les racines, feuilles, etc. 4) On remarque souvent qu'une force verticale très forte a dû jouer quand on voit de la terre et des plantes dispersées çà et là sur les lieux ; 5) Une puissante action magnétique a été reconnue dans un cas où un morceau de fer ordinaire était enfoui près du centre de la dépression ; 6) On remarque souvent qu'au centre se trouve un trou profond de quelques pouces de diamètre.

Est-il nécessaire que je rappelle au lecteur la gracieuse habitude des fées qui laissent derrière elles d'étranges anneaux dans les champs et les prairies ?

Un dimanche du mois d'août, en se promenant sur les coteaux de Howth, Wentz rencontra quelques personnes du pays avec qui il parla de ces anciens contes. Après avoir pris le thé avec un paysan et sa fille, ceux-ci l'emmenèrent dans un champ voisin pour lui montrer un « anneau de fée » et pendant qu'il était dans l'anneau, ils lui dirent :

« Oui, les fées existent et c'est ici même qu'on les a souvent vues danser. L'herbe ne pousse jamais haut sur les bords de l'anneau car elle est de l'espèce la plus courte et la plus fine. Au centre poussent en rond les champignons-téos dont les fées se servent pour s'asseoir (!). Ce sont de toutes petites gens qui aiment danser et chanter. Ils portent des vêtements verts et parfois des bonnets et des vestes rouges. »

Le 12 novembre 1968, la presse argentine annonça que, près de Necochea, à 310 milles au sud de Buenos Aires, un pilote de l'aviation civile avait remarqué un dessin bizarre sur le sol et avait examiné l'endroit en compagnie de plusieurs militaires. En se dirigeant vers l'endroit où on supposait qu'une soucoupe volante avait atterri auparavant, ils découvrirent un cercle de six pieds de diamètre où la terre était calcinée. Dans le cercle, huit champignons blancs géants avaient poussé, l'un d'eux mesurait presque trois pieds de diamètre. Dans la province de Santa Fe, on découvrit, dans de mêmes circonstances, d'autres champignons extraordinaires.

Un autre écrivain, étudiant les légendes scandinaves (Loroux de Lincy, *Livre des légendes*, p. 100), nota que les téos, en Norvège, étaient des êtres à très grosses têtes, à petites jambes et aux longs bras.

« Elles sont responsables de cercles d'un vert brillant appelés *dancing des fées* que l'on aperçoit sur les pelouses. Même de nos jours, quand un fermier danois découvre, à l'aube, un tel anneau, il dit que les fées sont venues danser pendant la nuit. »

Il est amusant de noter que l'on a essayé, aux premiers temps du rationalisme, de considérer les anneaux des fées comme un phénomène électrique, une conséquence des effets de l'atmosphère. P. Marranzino, par exemple, cite un

## VISA POUR LA MAGONIE

petit couplet d'Erasmus Darwin, le grand-père du naturaliste anglais, écrit en 1789 :

« Ainsi des nuages sombres jaillit l'éclair folâtre qui déracine le solide chêne, et dessine les anneaux de fées. »

Et selon Erasmus Darwin :

« Il existe un phénomène, supposé électrique et que l'on n'a pas encore expliqué, je veux parler des anneaux de fées, comme on les appelle, que l'on voit si souvent sur l'herbe.

« Par moments, de larges morceaux de protubérance de nuages s'affaissant petit à petit, dans leur course, tombent sur les parties les plus humides des plaines herbues. Alors cette protubérance — ou bout de nuage —, attirée par la terre, prendra une forme presque cylindrique, comme de la laine vaporeuse lorsqu'on la file et frappera la Terre d'un courant d'électricité peut-être de deux à dix yards de diamètre. C'est seulement la partie extérieure du cylindre qui brûle l'herbe. »

## ANGES OU DIABLES ?

Nous avons déjà donné des exemples, à plusieurs reprises, d'êtres inconnus qui volaient des produits agricoles. Des pieds de lavande, du raisin ou des pommes de terre semblent avoir été subtilisés avec la même dextérité par les mystérieux petits hommes.

Dans chaque histoire venant d'Amérique du Nord ou d'Amérique du Sud, et d'Europe, on voit les créatures descendre de leur brillante nacelle, cueillir des plantes, et partir de nouveau devant les témoins étonnés. Un tel comportement est propre à faire croire que les visiteurs rassemblent des échantillons avec tout le soin et toute la précision que mettraient des biologistes expérimentés. Ne préparons-nous pas, après tout, les robots qui effectueront les analyses préliminaires de la flore martienne quand les premières fusées auront atteint cette planète ? Dans certains cas, les visiteurs prennent même le temps d'interviewer les témoins, tout au moins en ce qui concerne les tech-

## LES BRAVES GENS

niques agricoles ! Il en fut ainsi au cours d'un atterrissage qui, c'est assez curieux, eut lieu dans Tioga City, New York, le même jour que l'atterrissage de Socorro, à peu près dix heures avant que l'officier Zamora ne remarquât un objet brillant, en forme d'œuf, qui nous est devenu maintenant si familier.

Gary T. Wilcox, propriétaire d'une ferme et d'une laiterie, répandait de l'engrais sur un champ. Un peu avant 10 heures du matin, il s'arrêta pour examiner un champ entouré de bois, situé à environ un mille de sa grange. Il voulait se rendre compte si la condition du terrain permettait le labourage. Comme il approchait du champ, cependant, il aperçut un objet brillant qu'il prit tout d'abord pour un réfrigérateur mis au rancart, puis pour une aile de tank ou un morceau d'avion. Quand il s'en approcha, il s'aperçut que l'objet était en forme d'œuf et mesurait à peu près trois pieds, qu'il était fait de métal dur, et ne ressemblait à rien de ce qu'il avait jamais vu.

Il le toucha. Il n'était pas chaud.

Il ne vit aucune porte ni aucune trappe. *Et soudain deux créatures semblables à des humains apparurent.* Ils mesuraient environ quatre pieds, portaient des vêtements sans coutures, et des bonnets munis d'un capuchon qui ne permit pas à Wilcox de voir leurs traits. Ils semblaient avoir des bras et des jambes. Ils lui parlèrent « en anglais suave », mais leur voix ne venait pas de leur tête, autant que Wilcox ait pu s'en rendre compte, elle venait de leur corps.

« Ne vous alarmez pas ; nous avons parlé avec d'autres personnes, avant vous. Nous venons de ce que vous appelez, vous autres, la planète Mars », dirent-ils.

En dépit de la conviction qu'avait Gary que quelqu'un était en train de lui jouer un tour, l'étrange conversation continua. Les deux êtres s'intéressaient aux engrais, et montrèrent à quel point leur emploi les concernait. Ils déclarèrent que sur Mars ils faisaient pousser des plantes alimentaires, mais que les changements dans l'environnement posaient des problèmes qu'ils avaient l'espoir de résoudre en s'informant des techniques agricoles. Leurs questions étaient tout à fait enfantines et on avait l'impression que leur connaissance du sujet était nulle. Chacun portait un plateau rempli de terre.

## VISA POUR LA MAGONIE

« Quand ils parlaient de l'espace ou de leur bateau, il m'était difficile de comprendre leurs explications. Ils disaient qu'ils ne pouvaient venir sur notre planète que tous les deux ans, pour le moment ils se servent de l'hémisphère ouest », rapporta Wilcox.

Ils expliquèrent qu'ils atterrissaient seulement pendant les heures du jour « parce que leur bateau est moins visible dans la journée », et ils dirent qu'ils étaient surpris que Wilcox ait aperçu leur appareil. Ils donnèrent aussi volontiers des explications sur les voyages dans l'espace. Nos astronautes ne sauraient réussir, dirent-ils, parce que leur corps ne pourrait s'adapter aux conditions de l'espace. Finalement, ils demandèrent un sac d'engrais, mais pendant que Gary Wilcox était parti le chercher, l'équipage s'envola et disparut en moins de quelques secondes. Le témoin déposa le sac d'engrais à l'endroit où était l'appareil, le lendemain, il était parti<sup>6</sup>.

Une suite, même incomplète, de cas semblables deviendrait vite ennuyeuse. Dans la plupart des atterrissages qui eurent lieu en Amérique du Sud, les entités, disait-on, s'en allaient pourvues d'échantillons de plantes et même de pierres. Tout dans leur comportement nous portait à croire que ces êtres étranges et leur machine étaient d'origine spatiale. Et, en vérité, de tels incidents ont impressionné les enquêteurs qui, « séparément » ont conclu que les O.V.N.I. sont des sondes envoyées par une civilisation extra-terrestre.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1954, Mme Rosa Lotti-Dainelli, âgée de quarante ans, allait au cimetière de Poggia d'Ambra, Busine, près d'Arezzo (Italie).

Italienne dévote, elle portait un vase rempli de fleurs. Son esprit, à ce moment-là, devait être très loin des spéculations de science-fiction, et cependant ce qui lui arriva l'instant d'après constitue peut-être le plus étrange de toute la vague d'incidents de 1954.

Comme Mme Lotti-Dainelli passait auprès d'une clairière herbue, elle vit une machine verticale en forme de torpédo, aux extrémités jointes : en d'autres mots, une machine

6. « Down on the Farm », *Flying Saucer Review*, X-5, septembre-octobre 1964, p. 22.

## LES BRAVES GENS

qu'on aurait dite faite de deux cônes ayant une base commune. Dans le cône le plus bas était une ouverture par laquelle on apercevait deux petits sièges. L'appareil paraissait en métal. Il ne ressemblait à rien de ce que le témoin avait vu jusque-là.

De derrière l'objet, deux êtres apparurent. Ils mesuraient de deux à trois pieds de haut. Ils paraissaient joyeux. Ils souriaient et l'on voyait leurs dents blanches et très petites. Ils portaient des combinaisons grises et des casques de cuir rougeâtre pareils à ceux que portent les chauffeurs militaires. On aurait dit qu'ils avaient une sorte de « convexité », au milieu du front. Parlant un langage incompréhensible, les deux êtres s'approchèrent de la femme et l'un d'eux s'empara du vase de fleurs.

Mme Lotti-Dainelli essaya de recouvrer son bien, mais les deux êtres l'ignorèrent et retournèrent à leur appareil. Le témoin commença à crier et partit en courant. Pour revenir à l'endroit même avec d'autres témoins, dont des agents. Trop tard, il n'y avait plus trace de l'objet, mais certaines personnes virent l'appareil en vol qui laissait une traînée rouge et bleue.

Ces histoires paraîtraient « stupéfiantes » et rien de plus s'il n'en ressortait un fait bien connu de ceux qui étudient le folklore : le trait permanent d'une classe de légendes impliquant des créatures surnaturelles. Est-ce que ces êtres viennent dans notre monde pour voler nos produits, nos animaux et même — comme nous le verrons dans un des chapitres suivants — des êtres humains ? Mais pour l'instant occupons-nous seulement du comportement de ceux de ces êtres qui « récoltent des échantillons », et de leurs demandes de produits terrestres.

Dans une légende algonquienne qui englobe toutes les caractéristiques d'une excellente histoire de soucoupe, un chasseur regarde un panier descendre du ciel. Le panier contient douze jeunes filles d'une beauté ravissante. L'homme essaie de s'en approcher, mais les célestes créatures réintègrent vivement le « panier » qui remonte rapidement et est perdu de vue. Cependant, comme un autre jour il voyait redescendre cet étrange objet, le même chasseur usa d'un stratagème pour s'en approcher et réussit à se saisir d'une des jeunes filles qu'il épousa et dont il eut un

## VISA POUR LA MAGONIE

fils. Rien, malheureusement, ne put consoler sa femme d'être privée de la société de ses sœurs qui s'en étaient allées dans le véhicule volant. Aussi, un jour, elle confectonna un petit panier et, selon Hartland :

« Y étant entrée avec son enfant, elle se mit à chanter le chant charmeur dont elle et ses sœurs se servaient autrefois et, de nouveau, elle monta *vers l'étoile d'où elle était venue*. »

Elle était demeurée deux ans dans ce séjour céleste quand on lui dit :

« Ton fils veut voir son père, c'est pourquoi il faut que tu ailles sur la terre pour y chercher ton mari et *tu lui diras de nous rapporter des spécimens de tous les animaux qu'il tue*. »

Ce qu'elle fit. Et le chasseur monta avec sa femme, revit son fils et participa à un grand festin auquel furent servis tous les animaux qu'il avait apportés.

L'histoire algonquine offre un mélange complexe de thèmes. On retrouve certains d'entre eux dans les histoires modernes d'O.V.N.I., les autres dérivent de concepts traditionnels tel l'échange de nourriture dont nous avons déjà parlé. Les nouveaux éléments sont : 1) Le désir exprimé par les êtres célestes de recevoir des spécimens de tous les animaux du chasseur, et 2) L'idée qu'un mariage entre les deux races terrestre et aérienne est possible. Ce dernier aspect sera examiné séparément au chapitre IV.

Jusqu'ici, nous avons vu nos visiteurs voler des plantes et en demander d'autres. Mais ont-ils tué eux-mêmes des animaux ? Ont-ils emporté du bétail ? S'il nous faut croire les histoires racontées par de nombreux témoins, ils l'ont fait. Mais le point intéressant est qu'ici encore nous relevons un trait commun entre les ufonautes et les Braves Gens. J'aurai l'occasion un peu plus loin de citer, dans un autre contexte, une histoire où une foule de fées poursuit un daim dans l'île d'Aramore. Le conteur ajoutait qu'une autre fois « les mêmes petites personnes poursuivaient un cheval ». Et, au cours de la même conversation avec Walter Wentz, notée avant 1909, le conteur, « Old Patsy », raconta l'histoire suivante au sujet d'un homme qui, « s'il est encore

## LES BRAVES GENS

en vie, demeure en Amérique où il est parti il y a quelques années ».

« Au sud de l'Irlande, à la nuit tombante, un homme faisait boire sa vache à un puits, et comme il regardait de l'autre côté d'un mur, il vit toute une bande de gens étranges qui jouaient au hockey. Quand ils s'aperçurent qu'il les regardait, l'un d'entre eux s'approcha, assena un coup à la vache et, se tournant vers l'homme, lui fit une forte entaille au visage et au corps. L'homme aurait pu être moins maltraité ; mais il retourna au puits après la première rencontre et, à quatre reprises, fut battu aussi fort. »

Le 6 novembre 1957, Everett Clark, de Dante (Tennessee), âgé de douze ans, ouvrit la porte pour laisser sortir son chien Frisky. Ce faisant, il aperçut un objet bizarre dans un champ situé à environ cent yards de sa maison. Il pensa qu'il rêvait et rentra. Quand il appela son chien vingt minutes plus tard, il vit que l'objet était encore là et Frisky se tenait auprès, en compagnie de quelques chiens du voisinage. Près de l'objet il y avait aussi deux hommes et deux femmes habillés de vêtements ordinaires. Un des hommes essaya, à plusieurs reprises, d'attraper Frisky, puis un autre chien, mais dut abandonner par crainte d'être mordu. Everett vit ces gens étranges parler entre eux « comme des soldats allemands qu'il avait vus au cinéma », entrer tout droit dans le côté de l'objet, qui s'envola alors sans faire de bruit. Il était oblong et « n'avait pas de couleur particulière ».

Par une des coïncidences extraordinaires avec lesquelles les enquêteurs des O.V.N.I. sont maintenant devenus familiers, *le même jour*, un autre essai de vol de chien eut lieu, cette fois, à Everettstown (New Jersey)<sup>7</sup>.

Tandis que l'affaire Clark s'était passée à 6 h 30 du matin, ce fut au crépuscule que John Trasco sortit pour donner à manger à son chien et qu'il vit un objet en forme d'œuf devant sa grange. Sur son chemin, il rencontra un être de trois pieds, « au visage couleur mastic et aux grands yeux de grenouille », qui dit en mauvais anglais : « Nous

7. Par une autre coïncidence, le nom de la ville dans le second cas est semblable au nom du témoin (Everett) dans le premier.

sommes des gens pacifiques, nous voulons seulement votre chien.»

L'être étrange fut sommé, en termes précis, de retourner d'où il était venu. Il s'enfuit en courant et sa machine s'envola quelques instants plus tard. Mme Trasco, dit-on, avait bien vu l'objet de la maison où elle était, mais pas l'entité. Elle tint à ajouter que lorsque son mari essaya d'attraper la créature, il reçut de la poudre verte sur le poignet, mais qui s'en alla au lavage. Le lendemain, il s'aperçut qu'il avait de cette même poudre sous les ongles. L'ufonaute portait un costume vert, orné de boutons brillants, un bonnet du genre écossais, et des gants où, à chaque extrémité des doigts, brillait un objet, selon Coral Lorenzen.

Nous avons déjà exploré plusieurs aspects du comportement que, dans le folklore moderne, comme dans l'ancien, l'on attribue aux êtres surnaturels. Que les créatures descendent dans des soucoupes volantes ou dans des paniers musicaux, qu'ils sortent de la mer ou des rochers, cela importe peu.

Ce qui *importe* c'est ce qu'ils disent et ce qu'ils font : la trace qu'ils laissent dans l'esprit du témoin qui est le seul intermédiaire tangible de l'histoire. Ce comportement nous offre un exemple de situations et de réactions humaines qui excite notre intérêt, notre souci, notre rire. L'histoire de la galette de Joe Simonton est amusante ; les contes au sujet de la nourriture des fées nous intriguent mais sont difficiles à situer ; les anneaux et les nids sont réels, mais le sentiment qu'ils inspirent est plus romantique que scientifique. Puis il y a aussi le désir particulièrement insistant de ces êtres bizarres de s'emparer d'objets terrestres : flore et faune. Les histoires citées à ce sujet frôlent le comique. Mais pousser plus avant la recherche conduit à l'horreur. Ceci est une facette du phénomène que nous ne pouvons ignorer plus longtemps.

## LE PAYS HANTÉ

Si les réactions humaines à la vue d'un O.V.N.I. sont variées, le contraire se révèle vrai en ce qui concerne les animaux : leur réaction est, sans erreur possible, de ter-

reur. A la question bien connue qui figure dans presque tous les questionnaires O.V.N.I. « Comment votre attention a-t-elle été attirée par l'objet ? » on trouve fréquemment cette réponse : « Mes chiens paraissaient terrifiés. » « Il y avait de l'agitation parmi le bétail. » « Tous les chiens du voisinage commencèrent à devenir fous. »

Il existe déjà suffisamment de données, dans des cas bien documentés de réaction animale à la présence rapprochée d'un O.V.N.I., pour fournir matière à une exceptionnelle dissertation sur la psychologie animale.

Le 30 décembre 1966, un physicien américain roulait en voiture en compagnie de sa famille vers la Louisiane. Le temps était couvert et il pleuvait. Il était 8 h 15 du soir. Le témoin, qui est professeur de physique et s'adonne à la recherche nucléaire et qui, par cela même, est un témoin très qualifié, avait atteint un point au nord de Haynesville, quand il remarqua un dôme de lumière palpitante qui ressemblait à la « lueur d'une ville ». Sa couleur allait d'un rougeâtre sombre à un orange brillant. A un moment, sa luminosité augmenta à tel point qu'elle devint plus forte que celle des phares de la voiture. L'illumination blanche était si intense que les deux enfants qui dormaient à l'arrière s'éveillèrent et que la femme du physicien observa ce qui suit : la lumière était émise par une source qui était stationnaire, et sous le faite des arbres — au niveau du sol ou toute proche du sol — à une certaine distance de la forêt.

Le témoin, anxieux de mettre sa famille en sûreté, reprit vivement sa route. Mais il fit une estimation rapide de la quantité d'énergie représentée par la lumière et il en déduisit qu'elle constituait une source de radiation assez imposante pour qu'il revienne sur les lieux le lendemain, porteur d'un scintillomètre.

Il détermina la position probable de l'objet qui avait été distant de sa voiture d'environ un mille au point le plus rapproché. Puis il se livra à quelques recherches aux alentours.

Les recherches eurent deux résultats. D'abord, pendant qu'il marchait dans la forêt, il remarqua qu'à une certaine distance et autour de l'endroit où s'était trouvée la source de lumière, la vie animale avait tout simplement disparu. Il n'y avait ni écureuils, ni oiseaux, pas même d'insectes, et

en tant que chasseur il était tout à fait habitué à la faune de la Louisiane. Il recueillit plusieurs témoignages des gens de la localité qui avaient vu la lumière et avaient entendu des fermiers se plaindre d'une importante disparition de bétail à ce moment-là.

Avant d'entendre le témoignage du physicien, je n'avais jamais fait grande confiance aux rapports concernant des animaux volés. Des chevaux ou des vaches s'échappent parfois ou on les vole, et qu'un fermier essaie de rejeter le blâme sur quelque agent surnaturel est chose vraisemblable, même courante, au vingtième siècle.

Il y a cependant un précédent qu'on ne peut ignorer : le cas Leroy du Kansas, où la vache fut volée par le pilote de l'objet volant. Si ce rapport était daté de 1966, on pourrait peut-être l'ignorer, mais il fut déposé sous serment, devant témoins, le 21 avril 1897, par un des citoyens les plus éminents du Kansas, Alexander Hamilton. Dans un affidavit cité dans plusieurs livres et journaux récents d'O.V.N.I., Hamilton déclare qu'il fut éveillé par le bruit que faisait son bétail, et il sortit, accompagné de deux autres hommes. Il vit alors un bateau descendre doucement et planer à environ cinquante yards du sol.

« Il avait la forme d'un gros cigare, d'environ trois cents pieds de long avec, en dessous, un petit véhicule. Le véhicule était en verre ou en une autre substance transparente alternant avec une bande étroite faite d'une autre matière. C'était tout illuminé à l'intérieur et on pouvait tout voir ; c'est-à-dire six êtres les plus étranges que j'aie jamais vus. Ils bavardaient ensemble, mais nous ne pouvions comprendre un mot de ce qu'ils disaient. »

En apercevant les témoins, les pilotes de l'étrange nacelle se servirent d'une force inconnue et le bateau s'éleva à environ trois cents yards.

« Il parut s'arrêter et se mit à planer juste au-dessus d'une génisse de deux ans et demi qui mugissait et sautait, apparemment attachée dans l'enclos. En arrivant près d'elle, nous nous sommes aperçus qu'on lui avait noué autour du cou un câble d'environ un demi-pouce d'épais-

seur fait d'une matière rouge, l'autre extrémité était passée sous le ventre et la génisse se débattait entre les fils de fer de la clôture. Nous avons essayé de l'en sortir, mais nous n'y sommes pas parvenus, alors nous avons coupé le fil de fer et, stupéfaits, nous avons vu le bateau, la génisse et le reste, monter doucement et disparaître en direction du nord-ouest. »

Hamilton a eu tellement peur qu'il n'a pas pu dormir de la nuit.

« Je me suis levé tôt le mardi, ai enfourché mon cheval, espérant trouver trace de ma vache. Je n'y ai pas réussi, mais en revenant dans la soirée, j'ai appris que Link Thomas, à peu près à trois milles à l'ouest de Leroy, avait trouvé la peau, les pattes et la tête dans son champ ce jour-là. Lui, pensant que quelqu'un avait dépecé une bête volée, avait emporté le cuir à la ville pour identification, mais il avait été fort surpris de ne trouver aucune trace dans la terre meuble. Après avoir reconnu le cuir d'après ma marque, je m'en suis retourné chez moi. Mais à chaque fois que j'essayais de m'endormir, j'avais toujours devant les yeux cette chose maudite, avec ses fortes lumières et ses gens hideux. Je ne sais s'ils sont des démons ou des anges, ou quoi que ce soit ; mais nous les avons tous vus, et toute ma famille a vu le bateau et je ne veux plus avoir affaire à eux. »

Encore un cas et le cercle sera fermé. Et ce sera pour choisir un cas dont on a beaucoup parlé et discuté parmi les chercheurs O.V.N.I. bien qu'il soit passé pour ainsi dire inaperçu dans la presse nationale.

Un cheval nommé Snippy, qui avait disparu pendant deux jours, fut retrouvé le 15 septembre 1967, à six milles de la grand-route, auprès du Monument national de Great Sand Dunes, dans le Colorado. La tête, le cou et les épaules étaient décharnés, la peau avait été rejetée en arrière pour dénuder le crâne, et les organes vitaux avaient été retirés selon les dires de la propriétaire de Snippy, Mme Berle Lewis, et de son frère Harry King. Quand ils se rendirent sur les lieux, ils découvrirent aussi ce qui ressemblait à des marques circulaires un peu effacées, au nombre de quinze, et sur une surface d'environ cent cinquante yards. Un buis-

## VISA POUR LA MAGONIE

son de chico avait été aplati et tout auprès, il y avait six trous identiques, larges de deux pouces et profonds de quatre.

Comme le cadavre du cheval reposait à environ un quart de mille d'une cabane appartenant à une vieille dame âgée de quatre-vingt-sept ans, Mme Lewis et King se renseignèrent auprès d'elle ; et elle dit qu'elle avait vu un grand objet passer au-dessus de sa maison, presque au ras du toit, le dernier jour où Snippy avait été vu. Elle ajouta que sans ses lunettes, elle n'avait pu voir comment était l'objet.

Le shérif Ben Phillis, du comté Alamosa, refusa de se rendre sur les lieux, prétendant que « ce cheval avait dû être tué par la foudre ». Un pathologiste qui, lui, se rendit sur les lieux, déclara, cependant, que « ce cheval n'avait décidément pas été frappé par la foudre ». Un inspecteur des Eaux et Forêts qui alla effectuer un contrôle des lieux à l'aide d'un compteur Geiger, trouva un taux élevé près des brûlures, et un taux plus bas quand il s'en écartait.

Les réactions à la lecture de ce rapport furent plutôt typiques. L'université du Colorado, où le Dr Condon poursuivait une étude dotée de 500 000 dollars par l'U.S. Air Force, envoya quelqu'un pour examiner les restes de Snippy qui était mort depuis un mois. « Je n'ai rien trouvé d'anormal dans la mort de ce cheval », dit-il.

Dans la revue *Flying Saucers*<sup>8</sup>, Ray Palmer, un ufologiste américain en colère, demanda :

« Il ne trouve rien d'anormal ? Peut-être que la coupure aussi nette que celle d'une lame de rasoir autour du cou du cheval a été le travail d'un lion de montagne ? La grande hachure circulaire et d'autres plus petites, est-ce un bel oiseau monstrueusement gros avec ses petits souffrant tous d'effets de radiations ? Et les quatre jambes ? »

Et la revue publiée par le U.F.O. Investigating Committee de Sydney (Australie), dressa un très intéressant parallèle entre le cas de Snippy et un rapport plus récent arrivé du Canada.

Terry Goodmurphy, de North Livingston, Ontario, âgé de vingt ans, et son ami Stephen Griffon, dix-neuf ans, roulaient vers l'ouest sur l'autoroute 17, aux environs de

8. *Flying Saucers*, février 1968, p. 10.

## LES BRAVES GENS

21 h 30 le 5 novembre 1967, deux mois après la mort de Snippy. Comme ils approchaient de la crête de Maple Ridge Hill, ils virent une lueur orange dans le ciel et pensèrent qu'elle provenait d'un incendie. Ils s'arrêtèrent pour regarder et virent qu'elle bougeait. Ils continuèrent leur route pendant trois quarts de mille environ et alors ils virent plus clairement l'objet qui avait l'air de manœuvrer à une altitude de près de cent pieds. Les deux jeunes gens prirent peur, firent demi-tour et alertèrent la police de la province d'Ontario (Ontario Provincial Police). Quand la police enquêta, il n'y avait plus rien. Cependant, le même soir, quelque chose arriva à la ferme de Lorne Wolgenuth, près de Sowbery, car le lendemain matin à l'heure où une jument pur-sang, Susie, et un autre cheval rentraient habituellement ensemble de la pâture, seul le second cheval revint à la ferme, et l'on remarqua qu'il avait une longue coupure au cou. Susie n'était pas là. Ce fut seulement après plusieurs heures de recherches que ses propriétaires la découvrirent morte, la gorge et la veine jugulaire coupées.

Peut-être ai-je réussi à éveiller dans l'esprit du lecteur un nouveau concept : la suggestion d'un parallèle possible entre les rumeurs de notre époque et les croyances de nos ancêtres, croyances de luttes étonnantes avec des surhommes mystérieux, d'anneaux où s'attardait la magie de nains hantant le pays. J'ai voulu, dans ce second chapitre, limiter l'argument à la simple juxtaposition des croyances modernes et plus anciennes. Le faible soupçon plane d'un mystère géant plus grand que notre préoccupation courante de la vie sur d'autres planètes, bien plus profond que les propos de ménagères sur des lumières zigzagantes : peut-être pouvons-nous résoudre l'énigme en essayant de comprendre les effets qu'ont sur nous ces contes, ces mythes, ces légendes. Quels besoins cachés remplissent-ils ? Si c'est une invention, pourquoi serait-elle si absurde ? Y a-t-il des précédents dans l'histoire ? L'imagination peut-elle être plus grande quand elle provoque les actions des hommes que lorsqu'elle s'exprime en dogmes, en structures politiques, en Eglises reconnues, ou en armées ? Si oui, peut-on se servir de cette force ? Y a-t-il une science au travail ici, sur une grande échelle, ou bien l'esprit humain peut-il créer lui-même ses propres fan-

tômes, en une édification formidable et collective de mythologies dans le monde entier ? Y a-t-il une force *naturelle* au travail ? « L'imagination de l'homme, comme toute force connue, travaille selon des lois établies. » Ces mots de Hartland, écrits en 1891, nous offrent un indice. Oui, il y a un profond courant sous-jacent à découvrir et à délimiter derrière ces histoires qui semblent absurdes. Des sections apparentes de ce modèle sous-jacent ont été découvertes et délimitées dans le passé, par des savants morts depuis longtemps. Aujourd'hui, l'occasion unique nous est donnée de constater la réapparition de ce courant, en toute liberté, empreint, naturellement, de nos nouvelles tendances humaines, de notre souci de la « science », de notre aspiration pour la terre promise d'autres planètes.

On avait besoin d'une nouvelle mythologie pour que soit relié le prodigieux abîme par-delà le présent insensé. *Ils* nous l'offrent. Mais qui sont-*ils* ? Des êtres réels ou des fantômes de nos propres rêves, mesquins et ridicules ? Ils nous parlèrent « en anglais suave ». Ils ne parlèrent pas à nos hommes de science, ils n'envisagèrent pas des signaux falsifiés en codes spécifiquement indéchiffrables, comme des étrangers le feraient s'ils lisaient Walter Sullivan, comme un étranger quel qu'il soit le ferait avant de pénétrer dans notre système solaire. Non, au lieu de cela, ils s'en sont pris à Gary Wilcox. Et à Joe Simonton. Et à Maurice Masse. Qu'ont-ils dit ? Qu'ils venaient de Mars. Qu'ils étaient nos voisins. Et par-dessus tout qu'ils nous étaient supérieurs, que nous devions leur obéir. Qu'ils étaient bons. Allez à Valensole questionner Masse. Il vous dira peut-être quel fut son étonnement quand soudain, sans signe avant-coureur, il ressentit au fond de lui-même une impression chaleureuse de réconfort, combien ils étaient *bons*, nos bons voisins. Les Braves Gens. Ils prenaient grand intérêt aux affaires des hommes, et ils « se tenaient pour la justice et le droit ». Ils pouvaient apparaître sous différentes formes.

Avec eux, Joe Simonton échangea de la nourriture, tout comme dans le passé le firent des Irlandais qui parlaient à des êtres semblables. A cette époque-là, aussi, on les appelait les Braves Gens et, en Ecosse, les Bons Voisins, *the Sleagh Maith*. Que disaient-ils alors ? « Nous vous

sommes de beaucoup supérieurs. Nous pourrions détruire la moitié de la race humaine. »

Tout cela a un sens. Ce sont des faits qui nous ont manqué, sans lesquels nous ne pourrions jamais assembler les morceaux du puzzle O.V.N.I. Les prêtres et les érudits ont laissé des livres de légendes de leur temps, concernant ces êtres. Il a fallu rechercher ces livres, les assembler, les étudier. Ils n'apportent aucune solution, seulement des éléments qui nous embarrassent fort. Mais cet embarras repose sur des documents. Toutes ensemble, ces histoires offrent un tableau cohérent de l'apparence, de l'organisation et des méthodes de nos étranges visiteurs. Leur apparence était — cela vous surprend-il ? — exactement celle des pilotes O.V.N.I. Les méthodes sont les mêmes. Il y avait l'apparition soudaine de « maisons » lumineuses, la nuit, des maisons qui pouvaient souvent voler, qui contenaient des lampes bizarres, de radieuses lumières ne nécessitant pas de combustible. Les créatures pouvaient paralyser leurs témoins et les faire passer hors du temps. Ils chassaient des animaux et s'emparaient des gens. Leur organisation avait pour nom : l'Organisation Secrète.

Dans *The Magic Casement*, un livre édité par Alfred Noyes, aux environs de 1910, je trouve ce petit poème par William Allingham dont je serais heureux que les ufologistes puissent l'apprendre, en hommage à Joe Simonton.

En haut, à l'air des montagnes,  
 En bas, dans le val aux ajoncs,  
 Nous n'osons pas aller chasser  
 Par crainte des petits hommes ;  
 Petites gens, bonnes gens,  
 Marchons tous ensemble ;  
 Jaquette verte, bonnet rouge,  
 Et la plume de hibou blanc !  
 En bas, le long de plage rocheuse  
 Certains font leur maison,  
*Ils vivent de croquantes galettes*  
 D'écume jaune de la marée ;  
 Certains, dans les roseaux

## VISA POUR LA MAGONIE

D'un lac noir de montagne,  
Ayant pour gardiens les grenouilles,  
Veillent à longueur de nuit.

## Troisième Partie

# L'ORGANISATION SECRÈTE

Pour connaître la vie humaine, il faut pénétrer profondément sous sa surface ensoleillée ; et pour connaître la mer d'été, qui est la croyance aux fées, on doit se revêtir d'une armure et plonger sous ses vagues, et contempler les rares coraux et les mouvantes palmes de mer, et toutes les brillantes créatures qui vont et viennent entre ces coraux et ces palmes, et aussi les horribles et terribles créatures, les créatures qui dévoreraient l'homme si son armure n'était pas d'acier — parce qu'ils se mêlent tous dans les profondeurs de cette mer... cachées à nos regards tandis que nous voguons à la surface de ses eaux, éclairées seulement par le soleil.

Walter Wentz

*La Croyance aux fées  
dans les contrées celtiques*

Le message télétypé arriva à Dayton, Ohio, le 9 septembre 1966, *par les voies militaires*. Le texte complet, long d'environ quatre pages, était tout à fait inintelligible si l'on ne connaissait la procédure de transmission des rapports O.V.N.I. de l'Aéronautique (le message est abrégé pour répondre à des questions connues, standard, qui ne sont jamais répétées dans le texte lui-même ; cependant, avec l'aide du questionnaire standard, il est généralement possible de trouver ce que l'expéditeur essaie de décrire).

Ce message particulier provenait de Kelly Air Force Base, Texas, et était adressé au Commandant de Air Force Systems, Quartier Général U.S. Air Force, et au Secrétaire. Il portait comme en-tête : *Affaires diverses*, et le titre *Rapport U.F.O. transmis en accord avec A.F.R. 200-2*. Air Force Base de Kelly envoyait quelque chose qui ressemblait de près à une histoire de fantôme. Le rapport concernait deux événements séparés ayant eu lieu respectivement le 6 août et le 3 septembre 1966, dans une petite ville du Texas. L'auteur du rapport est père de 4 enfants. Nous l'appellerons Robert. Sa maison est située dans un endroit quelque peu isolé et il n'a jamais parlé de ces événements à ses voisins.

Le 6 août, les trois plus jeunes enfants (âgés de 6 à 9 ans) remarquèrent un objet sombre en forme de bol retourné à l'envers. Bien qu'en plein après-midi, les enfants n'avaient pas vu l'objet arriver. Il était sombre, « sans couleur et sans lumière ». Et puis une lumière carrée et jaune apparut comme si une porte s'ouvrait, et une petite créature se dessina dans le carré de lumière. L'entité, haute de trois à quatre pieds, était habillée de noir, qui reflétait une couleur jaune ou or. Le spectacle dura quelques minutes, puis la porte se referma. Un son sourd, tel un bourdonnement, devint audible, et l'objet prit le départ en direction du nord-est, s'élevant en piqué, mais à une vitesse exceptionnelle. (Ces détails, naturellement, n'avaient pas été donnés spontanément par les enfants, l'histoire fut reconstituée au cours de l'enquête.) Jamais l'objet ne toucha le sol, il plana à une hauteur variant de huit à quinze pieds, à proximité d'un arbre qui ne fut pas abîmé et qui se trouvait à environ trente-cinq pieds de la maison.

La seconde manifestation eut lieu le 3 septembre. Presque toute la famille était sortie, mais la fille aînée était restée à la maison, en compagnie d'une amie. Elles regardaient la télévision, dans le courant de l'après-midi, quand l'appareil eut « une panne » et s'arrêta. La maison fut éclairée par une lumière étrange, rouge et jaune, qui semblait tourner en rond. Elles regardèrent au-dehors et virent un objet planant dans la même position, près du même arbre, comme dans la première manifestation. Sa forme était également celle d'un bol renversé, posant sous un rond plat, comme une soucoupe... Il baignait dans la lumière et décolla peu de temps après. Il n'y avait apparemment aucun signe de vie à l'intérieur comme à l'extérieur de l'appareil.

Deux jours après, Robert était assis dans son lit. Par la porte et au travers du hall, il pouvait voir une entrée sombre qui conduisait à la chambre à coucher de ses fils. Tout d'un coup, il aperçut une petite personne, de trois pieds et demi à quatre pieds de haut, habillée de vêtements qui lui collaient au corps, qui pénétrait dans la chambre sombre. Il crut que c'était sa petite fille qui entrait pour parler à sa mère qui se trouvait dans la pièce avec ses fils. Dix minutes après, environ, il aperçut quelque chose ressemblant à une

« barre de lumière » qui paraissait s'effriter. Il se leva et alla dans la chambre de ses fils qui, tous, avaient aussi vu la barre de lumière. Il ne vit pas ressortir la personne en blanc, et sa femme déclara que leur fille n'avait pas mis les pieds dans la chambre. On ne trouva aucune preuve susceptible de confirmer la présence de la petite personne dans la maison.

### « LES ROCHERS EN ÉTAIENT REMPLIS »

Dans l'île de Aramore, un homme appelé « Vieux Patsy », que nous avons rencontré au chapitre II, raconta à Walter Wentz « un vrai conte de fées ».

« Il y a de cela quelque vingt ans, aux alentours de Bedd of Dermot et de Grannia, un peu au-dessus de nous, sur la colline, on pouvait voir de nombreuses fées, des quantités, et un seul daim. Ils<sup>1</sup> commencèrent à pourchasser le daim et le suivirent jusqu'au bout de l'île. Une autre fois, ce même petit monde poursuivit un cheval. Les rochers en étaient remplis, et ils étaient si petits... »

Quelqu'un d'autre dit à Wentz :

« Ma mère avait coutume de nous raconter qu'elle voyait des fées danser dans les champs près de Cardigan ; et d'autres personnes en avaient vu autour des cromlechs, là-haut sur la colline. Ils ressemblaient à de petits enfants habillés comme des soldats, coiffés de bonnets rouges, selon ce que certains racontent. »

Alors qu'il rassemblait des archives en Irlande, il alla à Ratra, en compagnie du Dr Hyde, et on leur narra cette histoire au sujet d'un « leprechaun ».

« Un jour que je cueillais des baies le long d'une haie, pas loin d'ici, quelque chose me poussa à retourner une pierre plate, que je voyais dans le fossé où je me trouvais. Et là, sous la pierre, était la plus belle petite créature que j'aie

<sup>1</sup> Il s'agit de fées du genre masculin, le mot « fairy » étant des deux genres en langue anglaise (N.d.T.)

jamais vue de ma vie, et il était dans un trou, aussi pimpant que faire se peut. Il n'était pas beaucoup plus grand qu'une poupée, parfaitement formé avec une petite bouche et des yeux. Je retournai la pierre encore une fois et courus aussi vite que je le pouvais pour ramener ma mère, mais quand nous revînmes sur les lieux, il n'y avait plus trace de lui. »

Maintenant, puisque nous approchons de l'idée principale de ce livre, je citerai deux autres histoires, toutes deux concernant des « atterrissages » de la période la plus riche, tout au moins en ce qui concerne le nombre dans la chronique des O.V.N.I., en l'automne de 1954. Les deux histoires viennent de France.

Le premier de ces atterrissages eut lieu le 9 octobre. Quatre enfants, habitant Pournoy-la-Chétive (Moselle), racontèrent qu'à environ 18 h 30, comme ils faisaient du patin à roulettes, ils virent soudain quelque chose de lumineux près du cimetière.

« C'était une machine ronde d'environ 2,5 m de diamètre, qui reposait sur trois pieds. Bientôt un homme en sortit. Il tenait en main une torche électrique qui nous aveuglait. Mais nous pouvions voir qu'il avait de grands yeux, une figure couverte de poils et qu'il était très petit, environ 1,20 m. Il était habillé d'un vêtement noir large, comme la soutane que porte Monsieur le Curé. Il nous a regardés et dit quelque chose que nous n'avons pas compris. Il a éteint sa torche. Nous avons eu peur et nous sommes partis en courant. Quand nous nous sommes retournés, nous avons vu quelque chose dans le ciel, c'était très haut, très brillant, et ça volait vite. »

Le second est un cas classique. Cela arriva un dimanche, le 26 septembre, à Chabeuil (Drôme). A environ 2 h 30 de l'après-midi, M<sup>me</sup> Leboeuf cueillait des mûres le long d'une haie — Oui, c'est presque l'exact duplicata de l'histoire du leprechaun —, quand :

« Le chien commença à aboyer puis à hurler lamentablement. Elle se retourna et vit le petit animal au bord d'un champ de blé, en face de quelque chose qu'elle prit d'abord pour un épouvantail. Mais en s'approchant, elle vit que « l'épouvantail » n'était autre qu'une petite combinaison de plongeur, faite d'une matière plastique translucide, haute

de trois pieds ou un peu plus, avec une tête aussi translucide, et soudain elle comprit qu'à l'intérieur de la combinaison était une chose, et que derrière le « casque », dont la transparence était un peu souillée, deux yeux la regardaient ; du moins, elle eut l'impression que c'étaient des yeux, mais ils étaient plus grands que des yeux humains. Tandis qu'elle prenait conscience de tout cela, la combinaison de plongeur commença à avancer vers elle, à pas pressés, tout en se dandinant<sup>2</sup>.

Alors, M<sup>me</sup> Leboeuf, terrifiée, s'enfuit en courant et se cacha dans un fourré alentour. Quand elle essaya de situer l'entité, elle ne put rien voir, mais tous les chiens dans le village aboyaient furieusement. Tout d'un coup, un grand objet métallique et rond s'éleva de derrière un bouquet d'arbres et prit la direction nord-est. Des gens qui avaient entendu la femme crier accoururent vers elle. A l'endroit où l'on avait vu l'objet rond s'élever, on découvrit un cercle d'environ dix pieds de diamètre où les mûriers et les buissons avaient été écrasés.

« Sur le bord de cette empreinte circulaire, une branche d'un des acacias, épaisse de plus de 6 cm, pendait, cassée par une pression faite sur le dessus. Une branche d'un autre acacia, qui pendait à environ 2,30 m au-dessus du cercle, était entièrement dépouillée de ses feuilles. Les quelques premiers mètres de blé dans le sillage de l'objet lors de son envol étaient aplatis en forme de rayons de roue. »

J'ai à peine besoin de souligner la similarité existant entre la dépression laissée par l'objet et les diverses notes d'anneaux ou de nids que nous avons déjà étudiées.

Retournons maintenant aux *fions*, la race de nains qui accompagne les *korrigans*, les fées de Bretagne. On les voit seulement au crépuscule ou à la nuit tombée. Quelques-uns portent une torche ressemblant au cierge des morts du pays de Galles. Ils ont des sabres pas plus grands que des épingles. Selon Villemarqué, il faut faire une distinction précise entre les *korrigans* et les nains. Les der-

<sup>2</sup> *Les Soucoupes volantes*, par Aimé Michel, p. 117 (dans la même collection).

niers sont d'une race hideuse à la peau sombre, ou même au corps couvert de poils, avec des voix chevrotantes de vieillards et de petits yeux noirs étincelants.

Un homme qui m'a écrit après avoir lu *Anatomy of a Phenomenon* m'expliqua que, bien qu'il ne fût pas convaincu de l'existence des O.V.N.I., il avait découvert quelque chose qui, pensait-il, pouvait m'intéresser. Et il continua ainsi :

« J'ai passé plusieurs années à faire des recherches sur les Indiens Cherokees, une branche de la tribu des Iroquois. Quand les Cherokees eurent émigré dans les monts du Tennessee, ils tombèrent sur une race étrange de gens aux « yeux-de-lune » qui ne pouvaient voir pendant le jour. Les Cherokees, incapables de comprendre ces « misérables », les chassèrent...

« Barton, en 1797, déclare que « ces gens étaient d'une étrange race blanche très avancée, habitant dans des maisons »... etc. Heywood, 26 ans plus tard, déclare : les envahisseurs cherokees trouvèrent des Blancs près de la pointe de Little Tennessee, ayant des tumulus qui s'étagaient jusqu'au bas de la crique de Chicamangua. Il décrit la situation de trois de ces tumulus. »

On peut trouver la confirmation du rapport de mon correspondant dans l'excellent livre *Mound Builders of Ancient America — The Archeology of Myth*, où Robert Silverberg cite, du livre de Barton : *New views of the Origins of the Tribes and Nations of America* (publié à Philadelphie en 1798 et dédié à Thomas Jefferson) :

« Les Cherokees nous disent que, quand ils arrivèrent dans le pays qu'ils habitent, ils le trouvèrent possédé par certaines gens « aux yeux-de-lune » qui ne pouvaient voir pendant le jour. Ces malheureux furent expulsés. »

Silverberg ajoute que Barton « laissa l'impression nette que ces Albinos étaient responsables de la construction des tumulus du Tennessee ».

Faisons le point maintenant. Il serait agréable de continuer à croire que les O.V.N.I. sont des vaisseaux d'une civilisation supérieure de l'espace, parce que c'est une hypothèse que la science-fiction a rendue grandement acceptable et parce que scientifiquement, et peut-être mili-

tairement, on nous a quelque peu préparés à traiter avec de tels visiteurs. Malheureusement, cependant, la théorie qui veut que les soucoupes volantes soient des objets matériels de l'espace équipés par une race de quelque planète ne constitue pas une réponse suffisante. Quelle que soit la force du courant qui fait croire que les soucoupes viennent de l'espace, il ne peut pas être plus fort que la croyance celtique dans les elfes et les fées, ou la croyance médiévale dans les *lutins*, ou que la peur de tous les pays chrétiens, dans les premiers siècles de notre ère, à l'égard des démons, des satyres et des faunes. Elle ne peut certes pas être plus forte que la foi qui inspira les auteurs de la Bible — une foi enracinée par l'expérience journalière d'angéliques visions.

Bref, en suggérant que les apparitions d'O.V.N.I. pourraient être le résultat d'expériences — de nature « scientifique » ou même « super-scientifique » menées par une race de voyageurs de l'espace, nous pouvons être les victimes de notre ignorance, une ignorance causée par le fait que tous ensemble, idiots et pédants, à travers une réaction commune que les psychologues seraient susceptibles d'expliquer s'ils n'en étaient eux-mêmes les premières victimes, nous avons couvert la croyance dans les fées du même ridicule que les autres idiots et pédants couvrent le phénomène O.V.N.I. Admettre que les rumeurs de la réelle signification du phénomène O.V.N.I. mettent en mouvement la mécanique mentale la plus profonde et la plus puissante, rend l'acceptation de ces faits très difficile, spécialement depuis que les faits ignorent les frontières, les croyances et les races, défient l'opinion générale, et retournent les prédictions les plus logiques comme si elles étaient des jouets.

Il m'est difficile d'arriver à saisir le phénomène O.V.N.I., car, bien qu'il se développe clairement par phases, ses effets sont diffus et on ne peut le situer à des dates précises. Nous devons nous fonder sur des légendes, des on-dit et des extrapolations. On peut cependant faire beaucoup une fois que l'on s'est rendu compte que le matériel d'observation dont nous disposons depuis la Deuxième Guerre mondiale — environ vingt mille rapports d'O.V.N.I., mis au net, datés, reposent dans des archives officielles et privées — n'est autre qu'une résurgence d'un profond cou-

rant de culture humaine connu dans les temps anciens sous d'autres appellations variées.

Wentz, comme nous l'avons vu, rencontra plusieurs personnes dans les régions celtiques qui avaient vu les Gentilshommes ou avaient connu des gens qui avaient été enlevés par des fées.

En Bretagne, il eut bien plus de difficultés.

« La croyance générale dans l'intérieur de la Bretagne est que les fées existèrent autrefois, mais qu'elles disparurent quand la province se trouva transformée par les conditions de la vie moderne. Dans la région de Mené et d'Ercé (Ille-et-Vilaine), on dit que pendant plus d'un siècle il n'y a pas eu de fées, et sur la côte où l'on croit fermement que les fées avaient l'habitude d'habiter certaines grottes des falaises, l'opinion est qu'elles disparurent au commencement du siècle dernier. Les plus âgés des Bretons disent que leurs parents ou grands-parents ont souvent parlé de fées qu'on avait vues ; mais très rarement ils disent en avoir vu eux-mêmes. M. Paul Sébillot a seulement trouvé deux personnes qui devaient en avoir vu. L'une d'elles était une vieille couturière de Saint-Cast, qui avait si peur des fées que, si elle devait se rendre à la nuit dans la campagne pour travailler, elle faisait toujours un détour pour éviter de passer près d'un champ connu sous le nom de *Couvent des fées*. L'autre était Marie Chehu, une femme de 88 ans<sup>3</sup>.

La question dominante dans l'analyse du phénomène O.V.N.I. a toujours été celle du contrôle de l'intelligence à l'égard du comportement apparemment intentionnel de l'objet. En posant le problème en ces termes, je ne m'autorise pas à dire que les objets sont réels — contrairement à ce que pourrait en déduire quelqu'un qui lirait ce livre trop rapidement. Cependant, en aucun sens, je n'exclus la possibilité que cette intelligence qui exerce le contrôle soit humaine, et j'examinerai cette idée dans les derniers cha-

3. Quand on entreprend la recherche des croyances dans les fées, la Gentilhommerie — appelez-les comme vous voudrez —, une confusion s'élève qui provient de la grande variété de noms et de classifications donnés aux différentes races d'êtres. Dans la Basse-Bretagne seule, Paul Sébillot a trouvé et classé cinquante noms différents donnés aux *lutins* et *karri-gans*, alors que les *lutins* eux-mêmes sont semblables à la gent des elfes : pixies en Cornouailles, robin good-fellows en Angleterre, goblins au pays de Galles, *goubilins* en Normandie et *brownies* en Ecosse.

pitres. Pour l'instant, laissez-moi stipuler à nouveau mon argument fondamental : la croyance moderne globale dans les soucoupes volantes et leurs occupants est identique à la croyance ancienne dans les fées. Les entités décrites comme étant les pilotes du bateau aérien ne se distinguent pas des elfes, sylphes et *lutins* du Moyen Age.

Par nos observations des objets volants qui ne sont pas encore identifiés, nous nous intéressons à une organisation que nos ancêtres connaissaient bien et considéraient avec terreur : nous espionnons les affaires de l'Organisation Secrète.

Pouvons-nous établir avec certitude que les deux croyances soient vraiment identiques ? Je crois que oui. Dans les premiers chapitres, j'ai déjà donné plusieurs exemples des moyens de transport dont se servaient les sylphes. L'habileté des fées à traverser les continents ne peut avoir échappé à l'attention du lecteur. Dans les chapitres suivants, j'aurai des histoires surprenantes à raconter au sujet de la croyance des Indiens dans les races volantes et les bateaux aériens dont se servait la Gentilhommerie quand elle prenait part aux guerres moyenâgeuses. Mais je n'ai pas encore tiré du folklore populaire des histoires qui renforcent plus directement l'idée qu'on a vu, tout au long de l'histoire, les étranges objets volants tous ensemble avec les Petites Gens. Mais élucidons cette question maintenant :

#### RACES AÉRIENNES : FARFADETS ET SLEAGH MAITH

Jusqu'en 1850, une race de *lutins* survécut en France, dans la région du Poitou, qui a été récemment un lieu d'atterrissage favori pour les soucoupes volantes. Les *lutins*<sup>4</sup> du Poitou étaient connus sous le nom de *farfadets* et la Bibliothèque nationale de Paris contient de charmants récits de leurs gestes malicieux.

4. Le verbe *lutiner* qui signifie « se comporter comme un *lutin* » a survécu dans la langue française. On s'en sert pour décrire des farces enfantines ou des tours inoffensifs qu'on joue aux jeunes filles. En vérité, les *fadets* étaient connus pour ennuyer les jeunes filles en leur retirant leurs chapeaux, cachant leurs aiguilles, etc. Je ne prétendrai pas que les *lutins* méritent seuls qu'on leur attribue toutes ces actions...

Quelles furent les caractéristiques principales des *fadets* ou *farfadets*<sup>5</sup> ?

C'étaient de petits hommes très noirs et velus. A longueur de jour, ils vivaient dans des caves et, à la nuit, ils aimaient s'approcher des fermes. Généralement, leur passe-temps favori était de jouer des tours aux femmes terrifiées. On a pu situer leurs demeures de façon assez précise. C. Puichaud, par exemple, a dit, au cours d'une conférence, que les *farfadets* avaient vécu pendant longtemps à La Boulardière, près de Terves (Deux-Sèvres), dans des tunnels souterrains qu'ils avaient creusés eux-mêmes<sup>6</sup>. A La Boissière, les habitants décrivaient les *fadets* comme des nains velus qui jouaient toutes sortes de farces.

Un soir, vers 1850, près de la place de la rivière Egray, un groupe de femmes, qui avaient bavardé au-dehors jusqu'à minuit à peu près, s'en retournaient au village. Elles venaient juste de traverser un pont quand elles entendirent un bruit terrible et aperçurent quelque chose qui les glaça de terreur. Un objet, qu'elles désignèrent, ne pouvant trouver de meilleure expression, comme un *chariot aux roues grinçantes*, grimpait sur la colline avec une étonnante rapidité. Naturellement, il était tiré par les *farfadets*. Les femmes terrifiées se serrèrent les unes contre les autres en voyant l'apparition. L'une d'entre elles, bien que morte de peur, fit le signe de la croix. L'étrange chariot bondit par-dessus le vignoble et se perdit dans la nuit.

Les femmes se dépêchèrent de rentrer chez elles et racontèrent l'histoire à leurs maris qui décidèrent de faire des recherches. Sagement, ils attendirent l'aube et puis, bravement, ils se dirigèrent sur les lieux aussitôt que le soleil se fut levé. Bien sûr, il n'y avait plus rien à voir.

On nous a déjà dit quelles étaient les habitudes des Braves Gens quand ils voyageaient. Ce qui n'a pas été dit, c'est que l'on croyait, spécialement en Irlande, que certaines conditions de la vie des humains dépendaient des voyages des fées. Wentz écrit que, selon John Glynn, clerc de la ville de Tuam :

5. Gelin, *Etudes de folklore et d'ethnographie*, Ligugé, Bibliothèque du « Pays poitevin », 1900.

6. C. Puichaud, *Tradition populaire du Poitou*, 1896.

« Pendant 1846-1847, la récolte des pommes de terre en Irlande fut un échec et il en résulta beaucoup de souffrances. A ce moment-là, les campagnards de ces régions attribuaient la famine à des événements malheureux... dans le monde des fées... Le vieux Teddy Stead m'a parlé un jour de circonstances inéluctables à ce moment-là. « Sûr qu'il ne pouvait en être autrement, j'ai vu les Braves Gens et des centaines comme moi les ont vus, combattre dans le ciel au-dessus de Knoch Magh, et plus loin du côté de Galway. » Et j'en ai entendu d'autres me dire qu'ils avaient vu le combat également. »

Selon une autre croyance irlandaise, les elfes ont deux grandes fêtes tous les ans. La première a lieu au début du printemps, quand le héros O'Donoghue, qui régnait sur la terre, monte au ciel sur un cheval blanc, entouré de la brillante compagnie des elfes. Vraiment, il a de la chance l'Irlandais qui peut le voir s'élever des profondeurs du lac de Killarney !

En janvier 1537, les gens de Franconie, entre Palenberg et la forêt de Thuringe, virent une étoile d'une grandeur étonnante. Elle descendit de plus en plus bas et devint alors un grand cercle blanc d'où s'échappèrent des tourbillons et des boules de feu. En tombant sur la terre, les boules de feu fondirent les pointes des lances, et tout ce qui était en fer, sans causer de dommages aux humains ni à leurs maisons.

La demeure favorite de la Gentilhommerie, cependant, n'était pas toujours une demeure aérienne. Dans de nombreux contes rassemblés par des spécialistes du folklore, comme dans la littérature des O.V.N.I., les êtres étranges viennent souvent de la mer. Wentz apprit que :

« Il y a une île invisible... entre Innismurray et la côte opposée, Grange, sur laquelle on croit que réside une partie de la Gentilhommerie. Quand elle est visible elle ne l'est que pour peu de temps. »

Dans les légendes d'Europe, il est dit que c'est entre le VIII<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle que l'on voit le plus souvent des prodiges célestes. Mais les livres de magie et de démonologie associent des êtres surnaturels aux signes célestes. Henri-

Corneille Agrippa décrit dans *The Magical Work* une étrange catégorie de diables appelés « Démons du vendredi ». Ces diables sont de taille moyenne et plutôt beaux. Leur arrivée est précédée d'une étoile brillante.

Selon les cabalistes orientaux, les sylphes sillonnaient l'air à la vitesse de l'éclair, chevauchant sur un « nuage singulier ». Cela vaut la peine de noter, aussi, qu'en France certaines fées portent, dit-on, une pierre lumineuse, un objet qui fait souvent partie de l'équipement des occupants de soucoupes volantes. Plus d'un « petit homme » a une lumière soit à sa ceinture, à sa poitrine, ou à son casque. Dans la tradition française qui survit dans les romans modernes (Marcel Aymé, *La Vouivre*, par exemple), l'heureux mortel qui peut voler la pierre lumineuse de la fée est sûr de vivre longtemps heureux.

Le 7 juin 1790, près d'Alençon, en France, il y eut une apparition si étrange et si troublante que l'inspecteur de police, Liabeuf, reçut l'ordre de procéder à une enquête détaillée. Voici une partie de son rapport :

« A cinq heures du matin, le 12 juin, plusieurs fermiers ont aperçu un globe énorme qui semblait entouré de flammes. Ils crurent d'abord que c'était un ballon qui avait pris feu, mais l'extrême rapidité de ce corps et le son strident qui en émanait les intriguèrent.

« Le globe descendit lentement, oscilla à plusieurs reprises et se précipita sur le faite d'une colline dont il arracha des plantes tout au long du versant. La chaleur répandue était si intense que, bientôt, l'herbe et les petits arbres commencèrent à brûler. Les paysans réussirent à maîtriser le feu qui menaçait de s'étendre aux alentours.

« La sphère était encore chaude dans la soirée et une chose extraordinaire, pour ne pas dire incroyable, arriva. Les témoins étaient : deux maires, un docteur et trois autres personnalités qui confirment mon rapport, sans parler des douzaines de paysans qui étaient présents.

« Cette sphère, qui aurait été assez grande pour contenir une voiture, n'avait pas souffert de toute cette volée. Elle excita à tel point la curiosité que des gens arrivèrent de toutes parts pour la voir. Puis, tout d'un coup, une sorte de porte s'ouvrit et, chose intéressante à noter, une personne

comme nous en sortit, mais cette personne était habillée d'une façon bizarre, elle portait un habit qui lui collait au corps et, voyant toute cette foule, elle dit quelques mots qu'on ne comprit pas, et s'enfuit dans le bois en courant. Instinctivement, les paysans reculèrent de frayeur, et cela leur sauva car, peu après, la sphère éclata en silence, lançant des morceaux partout, et ces morceaux brûlèrent jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en poudre.

« Des recherches furent entreprises pour découvrir l'homme mystérieux, mais il parut s'être évanoui. »

Suivons maintenant les êtres étranges à travers le monde, au Mexique, où un anthropologiste américain, Brinn Stross, de Berkeley, rapporte que les Indiens Tzeltal ont d'étranges légendes qui leur sont propres. Un soir, Stross et son assistant indien parlaient de ces légendes des *ihk'als* ou *ikals*, les petits êtres noirs, après avoir remarqué une étrange lumière qui allait et venait dans le ciel mexicain.

Les *ikals* n'ont pas trois pieds de haut, ce sont des Noirs humanoïdes, velus, que les indigènes rencontrent fréquemment, et que Stross apprit à connaître ainsi :

« Il y a à peu près vingt ans, ou moins, on voyait souvent cette créature, ou ces créatures, et plusieurs personnes, apparemment, essayèrent de les abattre avec des masses. Un homme aussi vit une petite sphère qui le suivit, à environ cinq pieds. Après de nombreux essais il finit par l'atteindre avec sa massue, et elle se désintégra, laissant seulement une substance semblable à de la cendre<sup>7</sup>. »

On a observé ces êtres depuis les temps anciens. Ils volent, ils attaquent les gens, et, dans les rapports modernes, ils portent sur le dos une sorte de rocket et enlèvent des Indiens. Parfois, a-t-on dit à Stross, les gens ont été « paralysés » quand ils se sont trouvés en présence d'*ikals* qui vivent dans des caves dans lesquelles les indigènes prennent bien soin de ne pas entrer.

Gordon Creighton, un membre du Comité de rédaction de *In Flying Saucer Review* et auparavant expert linguiste au

<sup>7</sup> Brinn Stross, « The *ihk'als* », *Flying Saucer Review*, XIV, 3 mai-juin 1968, p. 12.

ministère des Affaires étrangères britannique, a eu l'occasion d'étudier le folklore indien pendant les séjours qu'il a faits en Amérique latine. Commentant le rapport de Stross, Creighton a fait remarquer que des mots tels que *ik* et *ikal* se trouvaient dans tous les dialectes du groupe linguistique de Maya-Soke :

« Les mots *tzeltal*, *ihk* et *ihk'al* (pris adjectivement) signifient simplement créature noire ou « noir »... Dans le langage maya, nous trouvons que *ik* signifie air ou vent, et *ikal* signifie un esprit, tandis que *ek* veut dire noir. Le Maya Kekchi, dans le Alta Vera Paz, région du Guatemala, parle d'un *kek* (le *kek* signifiant *noir* dans le dialecte Kekchi de Maya) qui désigne un être ressemblant à un centaure qui garde la demeure de son maître pendant la nuit, et effraie les gens au crépuscule. Noir, laid, velu, il est à moitié humain, il a des mains d'homme, mais des sabots de cheval. »

Nous reviendrons dans le dernier chapitre sur les *ika/s* ou *wendis*, comme on les appelle dans le Honduras britannique, en connexion d'idées avec un autre aspect de leur comportement. Pour le moment, cependant, les légendes mexicaines montrent, de façon concluante, que de nombreuses régions du monde possèdent leurs propres traditions en ce qui concerne ces sortes de créatures, et les associent définitivement à l'idée qu'elles sont d'origine aérienne, ou même cosmique.

Dans la cosmologie *tzeltal*, la terre est plate et portée par quatre piliers. A la base de ces colonnes habite une race de nains noirs, et Creighton fait remarquer que leur noirceur est due — selon la théorie indienne — au fait qu'ils sont brûlés par le soleil quand il passe près d'eux toutes les nuits dans son voyage à travers le monde souterrain<sup>8</sup>.

Selon les Indiens Piutes, la Californie fut peuplée autrefois par une race d'une civilisation supérieure, les *Hav-Musuva*. Parmi d'autres inventions intéressantes, ils se servaient de « canots volants » qui étaient argentés et munis d'ailes. Ils volaient à la manière des aigles et faisaient un bruit de roue. Ils se servaient également d'une

8. Gordon Creighton, « Middle America Creature Reports », *Flying Saucer Review*, XIV, 3, mai-juin 1968, pp. 12-15.

arme très bizarre : un petit tube qu'ils pouvaient tenir dans une main et avec lequel ils étourdissaient leurs ennemis, produisant une paralysie durable et une sensation semblable à « une averse d'épines de cactus »... Comment les tribus primitives pouvaient-elles mieux décrire l'électrocution ?

Il est intéressant de rassembler de tels contes en Amérique, mais les Européens ont à peine besoin d'aller aussi loin pour trouver des épisodes oubliés et aussi intéressants. Les archives de l'Eglise catholique romaine sont remplies de tels incidents et on ne peut douter que beaucoup d'accusations de sorcellerie sont dues à la croyance en ces êtres étranges qui pouvaient voler dans l'air et s'approcher des hommes au crépuscule ou à la nuit. Parfois, bien des gens virent ces « démons » en plein jour. Et, dans ce contexte, je ne fais pas allusion à la vague confession que l'on obtenait sous la torture de pauvres hommes et de pauvres femmes qui tombaient entre les griffes de l'Inquisition (bien que la matière pour une étude parallèle serait des plus valables). Je cite des archives officielles de ce temps-là, témoignages rassemblés par les clercs et les officiels de police, sortes de rapports dont le récit qui va suivre est à peu près le type.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, il y avait sur le toit de la cathédrale de Quimper-Corentin, en France, une pyramide revêtue de plomb. Le 1<sup>er</sup> février 1620, entre 19 et 20 heures, la foudre tomba sur cette pyramide qui prit feu, explosa et s'écrasa au sol dans un bruit terrifiant. De tous les coins de la ville, les gens se précipitèrent vers la cathédrale et virent, au milieu des flammes et de la fumée, un démon de couleur verte, avec une longue queue verte, qui faisait de son mieux pour attiser le feu !

Ce récit qui fut publié à Paris s'augmente d'une version plus complète imprimée à Rennes. Cette dernière version ajoute que le démon « fut vu clairement par tous, à l'intérieur du feu, quelquefois vert, quelquefois bleu et jaune<sup>9</sup> ».

9. Publié d'abord en 1620 comme pamphlet, à Paris, intitulé *Lugdunum* « La vision publique d'un Horrible, Très épouvantable Démon sur l'Eglise Cathédrale de Quimper-Corentin en Bretagne » et réimprimé dans Lenglet-Dufresnoy, *Recueil de dissertations sur les apparitions*, Le Loup, Paris 1751, vol. 1, pl. 21, p. 109. Voir aussi L. Gabriel Robinet, *Le Diable, sa vie, son œuvre* (1944).

Que devaient faire les autorités ? Elles jetèrent, dans le feu qui grondait, en même temps qu'une quantité d'*Agnus Dei*, près de cent cinquante baquets d'eau et quarante à cinquante charretées d'engrais — d'aucune utilité. Le démon était toujours là et le feu continuait à brûler joyeusement. Une mesure draconienne devait être prise : on introduisit une hostie consacrée à l'intérieur d'une niche de pain qu'on jeta dans les flammes, puis on mélangea de l'eau bénite avec du lait d'une nourrice dont la conduite était au-dessus de tout reproche, et on répandit le mélange sur le démon et sur la pyramide enflammée. Le visiteur ne put résister à cela, il émit un abominable sifflement et disparut.

Je ne puis mieux faire que de recommander cette recette à l'U.S. Air Force.

Huit cents ans plus tôt (c'est-à-dire vers 830), aux jours de l'empereur Lothaire, des créatures semblables aux élémentaux apparaissaient très souvent dans les régions situées au nord des Pays-Bas. Selon Corneil van Kempen, on les appelait *Dames Blanches*. Il les compare aux nymphes de l'Antiquité. Elles vivaient dans des caves et attaquaient des gens qui voyageaient de nuit. Elles harassaient aussi les bergers. Et les femmes qui avaient des nouveau-nés devaient faire bien attention, car elles étaient promptes à voler des enfants. Dans leur repaire, on pouvait entendre toutes sortes de bruits bizarres, des mots indistincts que personne ne pouvait comprendre, et des sons musicaux (P.C. Jacob, *Curiosités Infernales*, Garnier, Paris, 1886).

Dans la dernière partie du XVII<sup>e</sup> siècle, un savant écossais rassembla tous les récits qu'il pouvait trouver au sujet de *Sleagh Maith* et, en 1691, écrivit un manuscrit portant ce titre : *L'Organisation secrète des elfes, faunes et fées*<sup>10</sup>. *L'Organisation secrète* fut le premier essai systématique

10. La première édition de Kirk : *The Secret Commonwealth*, fut publiée en 1815 par Longman & Compagnie. Cent pages seulement ont été imprimées et sont devenues naturellement extrêmement rares. Elles furent réimprimées récemment. Il y a une très bonne édition anglaise avec une préface d'Andrew Lang, et une traduction française de Remy Salvador fut publiée en 1896. On peut examiner cette dernière à la Bibliothèque nationale. L'édition anglaise est difficile à trouver à Paris, je l'ai trouvée à Edimbourg où The Central Library et la National Library d'Ecosse sont d'excellents endroits pour commencer cette sorte d'étude.

de la description des méthodes et organisations de ces étranges créatures qui étaient la plaie des fermiers d'Ecosse. L'auteur, le révérend Kirk, de Aberfoyle, étudia la théologie à Saint-Andrew et obtint son diplôme de professeur à Edimbourg. Plus tard, il servit comme pasteur dans les paroisses de Balquedder et Aberfoyle et mourut en 1692.

Il est impossible de citer le texte entier du traité de Kirk sur *l'Organisation secrète*, mais nous pouvons faire un résumé de ses trouvailles sur les elfes et autres créatures aériennes, de la manière suivante :

1. Elles ont une nature qui est intermédiaire entre celle de l'homme et celle des anges.

2. Physiquement, elles ont des corps légers et « fluides » qui sont comparables à un nuage épais. Elles sont principalement visibles la nuit. Elles peuvent apparaître et disparaître à volonté.

3. Intellectuellement, elles sont intelligentes et curieuses.

4. Elles ont le pouvoir d'emporter tout ce qui leur plaît.

5. Elles habitent sous terre dans des caves qu'elles peuvent atteindre à travers n'importe quelle crevasse ou ouverture par où l'air passe.

6. Quand les hommes n'habitaient pas la plus grande partie du monde, elles y vivaient et avaient leur propre agriculture. Leur civilisation a laissé des traces sur de hautes montagnes, elle fut florissante à ce moment-là, quand toute la campagne n'était que bois et forêts.

7. Au commencement de chaque trimestre, elles changent de quartiers, car elles sont incapables de rester à la même place. Par ailleurs, elles aiment voyager. Et c'est là, alors, que les hommes ont avec elles de terribles rencontres, même sur les grand-routes<sup>11</sup>

8. Leur corps, à l'instar de celui du caméléon, leur permet de sillonner l'air, et cela avec toute leur maisonnée.

9. Elles sont divisées en tribus. Comme nous, elles ont des enfants, des nourrices, des mariages, des enterre-

11. Kirk note que les Ecosseis évitaient tout voyage pendant ces quatre périodes de l'année, et il ajoute que des campagnards vont à l'église le premier dimanche de chaque trimestre pour que leur famille, leurs récoltes, leur bétail soient bénis, afin que restent au loin les *Elfes* qui volent les plantes et les animaux.

ments, etc., à moins qu'elles ne fassent tout cela que pour se moquer de nos propres habitudes, ou pour prédire des événements terrestres.

10. Leurs maisons passent pour être extraordinairement grandes et superbes, mais dans la plupart des circonstances, elles sont invisibles aux yeux des humains. Kirk les compare à des îles enchantées. Les maisons sont équipées de lampes qui brûlent sans arrêt et de feux qui ne nécessitent pas de carburant.

11. Elles parlent très peu. Quand elles le font, quand elles parlent entre elles, leur langage est une sorte de sifflement.

12. Leurs habitudes et leur langage, quand elles parlent avec des humains, sont semblables à ceux des indigènes de l'endroit.

13. Leur système philosophique est fondé sur les idées suivantes : Rien ne meurt ; toute chose évolue selon un cycle, de telle manière qu'à chaque cycle elle se renouvelle et s'améliore. Le mouvement est la loi universelle.

14. Elles sont guidées, pense-t-on, par une hiérarchie de maîtres, mais elles n'ont pas de dévotion apparente pour Dieu, aucune religion.

15. Elles ont beaucoup de livres charmants et légers, mais aussi des livres sérieux et complexes, plutôt dans le style rosicrucien, qui traitent des sujets abstraits.

16. Elles peuvent apparaître à volonté devant nous par le truchement de la magie.

Les ressemblances entre ces observations et le récit fait par Jérôme Cardan, qui précède de deux cents ans exactement le manuscrit de Kirk, sont claires. Cardan et Paracelse, écrivent, comme Kirk, qu'on peut conclure un pacte avec ces créatures, et qu'elles peuvent apparaître à volonté et répondre aux questions. Paracelse ne tenait pas à révéler la teneur du pacte « par crainte des maladies qui pouvaient atteindre ceux qui auraient voulu s'en servir ». Kirk est également discret sur ce point. Et, naturellement, pénétrer plus profondément dans ce sujet serait ouvrir le champ entier de la sorcellerie, ce qui dépasserait le but de ce livre.

La conclusion de Kirk est que chaque âge a laissé un secret à découvrir. Plus tôt que nous ne le pensons, dit-il, les relations avec les créatures de l'air seront pour nous

aussi naturelles que, disons, le microscope ou la presse d'imprimerie, la navigation — toutes choses qui ont causé une surprise considérable, quand elles furent introduites pour la première fois. Nous ne pouvons que l'approuver, quant à cela, et saluer humblement un homme qui est parvenu à rassembler une si complète documentation sur nos visiteurs. La seule théorie formelle que j'ai trouvée à ce sujet est la croyance cabaliste que cite le R.P. Le Brun dans *Histoire des superstitions*, Paris, 1750, IV, 398.

Il est curieux qu'on ne puisse découvrir un seul écrivain qui ait prétendu connaître la nature physique des fées. Tous nous donnent bien leurs opinions personnelles sur le sujet ou les diverses théories émises dans leur temps, mais ils ne nous donnent pas l'assurance d'avoir trouvé la réponse finale. Pour Kirk,

« les Braves Gens ont des corps si souples, vu la subtilité des esprits qui les agitent, qu'ils peuvent les faire apparaître ou disparaître selon leur bon plaisir. Certains ont des corps ou véhicules si spongieux, minces et délicats, qu'ils se nourrissent seulement par la succion de quelques bonnes liqueurs ou spiritueux qui pénètrent comme l'air pur et l'huile. »

Selon les occultistes médiévaux, tous les êtres invisibles peuvent être divisés en quatre catégories : les anges, les dieux des anciens ; les diables ou démons, les anges déchus ; les âmes des morts ; et les esprits élémentaux qui correspondent à l'*Organisation secrète* de Kirk. Dans le quatrième groupe se trouvent les gnomes, qui habitent la terre et correspondent aux fées qui hantent les mines, aux goblins, pixies, *korrigans*, *leprechauns* et les *domovoys* des légendes russes, et les sylphes, qui habitent dans l'air. Ces sous-divisions sont évidemment arbitraires, et Paracelse lui-même admet qu'il est extrêmement difficile de donner des définitions pour ces classifications diverses.

Le corps des élémentaux est « d'une essence élastique, semi-matérielle, assez subtile pour qu'il ne puisse être visible, et il peut changer de forme en vertu de certaines lois ».

Partir de cette base serait naturellement ouvrir la voie à des spéculations qui mèneraient loin. Wenz apprit, grâce à John MacNeil, de Barra, que :

« Les vieilles gens disaient qu'ils ne savaient pas si les fées étaient faites de chair et de sang, ou d'esprit. Ils les voyaient comme des hommes d'une beaucoup plus petite stature que celle de notre propre race. J'ai entendu mon père dire que les fées avaient coutume de venir parler à nos gens et puis de disparaître alors qu'on les regardait. Les femmes-fées avaient l'habitude d'entrer dans les maisons, de bavarder, et puis de disparaître. On croyait généralement que les fées étaient des esprits qui pouvaient se faire voir ou non, à volonté. Et quand ils s'emparaient des gens, ils prenaient le corps et l'âme ensemble. »

Un autre homme, que Wentz interviewa, insista pour dire que « les fées de l'air sont différentes de celles des rochers ». Parallèlement, en Bretagne, la tradition populaire divise les fées en deux groupes : d'un côté les entités de la taille de pygmées, douées de pouvoirs magiques et du don de prophétie ; de l'autre, des fées blanches, aériennes.

Dans la première catégorie se placent les êtres noirs, velus ; avec des mains en forme de talons. Ils ont des visages de vieillards et des yeux creux, petits et luisants comme des charbons ardents. Leur voix est basse, comme « cassée par l'âge ».

Cette remarque au sujet de la prophétie nous amène à considérer de nouveau la relation existant entre les actes de l'Organisation secrète et les affaires des hommes. Wentz, remarquant cette relation dans la poésie ancienne, dit que durant la dernière bataille du grand héros de l'Ulster, Cuchulainn (qui était le favori des *sidhe* ou fées) une de ces créatures appelée *Morrighu vola au-dessus de la tête de Cuchulainn* tandis qu'il se battait dans son chariot de guerre. Les fées prirent part aussi à la bataille de Clontarf (le 23 avril 1014) fournissant ainsi ce qu'on appellerait en langage militaire moderne, l'aviation d'appui du côté irlandais. Avant la bataille, une fée alla voir Dunlang O'Hartigan et le supplia de ne pas se battre ; elle savait que l'issue ne pouvait être pour lui que la mort (et ici nous retrouvons les pouvoirs prophétiques des fées). Il l'assura qu'il était prêt à mourir pour l'Irlande. Les deux armées se rencontrèrent à Dublin :

« Ce sera une des merveilles du Jugement dernier que de

retracer la description de ce fabuleux assaut. Là s'éleva un *Badh* sauvage, impétueux, ardent, fou, inexorable, furieux, sombre, lacérant, querellant, agressif, qui poussait des cris stridents en battant des ailes au-dessus des têtes. Et là s'élevèrent aussi des satyres et des esprits... et des démons destructeurs de l'air et du firmament, et l'armée démoniaque. »

Ceci constitue seulement une des nombreuses références des armées volantes des fées. Nous aurons l'occasion de les étudier de plus près dans un dernier chapitre. Mais, d'abord, retournons aux O.V.N.I.

Pouvons-nous étudier les rapports modernes d'O.V.N.I. sans reprendre le problème des apparitions dans son entier ? Pour la plupart des écrivains O.V.N.I., la réponse est : oui. Les objets volants non identifiés, concluent-ils, laissent des traces matérielles et se comportent comme des sondes. Pour eux, il est clair que les O.V.N.I. sont des inventions *scientifiques* qui n'ont rien à faire avec le contexte mystico-religieux des apparitions médiévales, et rien à faire avec les créatures étudiées par Kirk, puisque — comme nous venons de le voir — ces dernières peuvent apparaître et disparaître à volonté.

Ces aspect des choses ne peut plus être retenu. Des rapports d'observations qui ont eu lieu récemment font bien état d'objets qui apparaissent et disparaissent. Or, de tels rapports ne sont pas répandus. Les chercheurs O.V.N.I. répugnent à les publier. Et les témoins eux-mêmes ne tiennent pas à faire les récits de ce qui s'est passé parce qu'ils savent qu'on ne voudra pas croire leurs histoires. Au cours d'une discussion avec Aimé Michel, sur ce sujet, il me faisait remarquer les réactions négatives des savants aux analyses qu'il avait faites des apparitions françaises. Ils prétendaient que des histoires aussi fantastiques ne pouvaient provenir que de cerveaux dérangés. « Qu'auraient dit ces gens, remarque Michel, si j'en avais publié *toutes les données* ? »

Parmi les cas qui méritent d'être examinés de près, mais qui ont été mis au rancart par les chercheurs O.V.N.I. eux-mêmes, citons la scène de Nouatre (Indre-et-Loire), en France, près de Marcilly-sur-Vienne, le 30 septembre 1954. Il était environ 16 h 30 quand Georges Gatay,

contremaître responsable d'une équipe de huit ouvriers maçons, se sépara de ses ouvriers. Il se sentit « tout chose », envahi d'une certaine torpeur, et soudain se demanda où il allait. Et puis, tout d'un coup, il se trouva en face de la plus étrange apparition.

Séparé de lui de moins d'une dizaine de mètres, un peu au-dessus de lui, sur le talus, se trouvait un homme dont la tête était couverte d'un casque fait d'un verre opaque, et muni d'une visière qui descendait jusque sur sa poitrine. Il portait une combinaison grise et de petites bottes. Il tenait en main un objet assez long « qu'on aurait pu prendre pour un revolver ou peut-être pour une barre métallique ». Sur sa poitrine se voyait comme un petit projecteur. Cet homme étranger était debout devant un grand dôme tout brillant, qui « flottait » à peu près à trois pieds au-dessus du sol. Sur la coupole de la machine étaient des objets en forme d'ailes ou de lames qui tournaient. Puis :

« Soudain, l'homme étrange disparut, et je ne pouvais m'expliquer comment il avait fait son compte puisque je ne l'avais pas vu se déplacer et que je ne l'avais pas quitté des yeux ; il s'était évanoui comme une image qu'on efface d'un seul trait.

« J'entendis alors une sorte de sifflement, si fort qu'il couvrit le bruit que faisaient nos excavateurs ; la soucoupe s'éleva par bonds successifs, tout droit, puis, elle aussi, s'effaça dans une sorte de brume bleue, comme par miracle. »

Dès qu'il avait aperçu l'objet et l'entité, Gatay avait essayé de courir, mais il s'était trouvé comme cloué au sol. Il fut comme « paralysé » pendant toute la scène. Et ses ouvriers le furent aussi — cas unique de réaction physiologique collective. Aucun d'entre eux ne croyait auparavant à la réalité des prétendues soucoupes.

Aussitôt qu'il put de nouveau bouger, Gatay se précipita vers ses ouvriers en criant : « Avez-vous vu quelque chose ? »

M. Beurrois lui répondit : « Oui, une soucoupe volante ! » Et l'homme qui conduisait l'excavateur, M. Lubanovic, ajouta : « Il y avait devant un homme habillé comme un plongeur. »

Quatre autres ouvriers : MM. Sechet, Villeneuve, Rougier et Amiraut — un conducteur de camion — confirmèrent tous les détails de la scène.

Il est bon de signaler que cet incident avait eu lieu dans une région rurale assez à l'écart. A ce moment de l'année — fin septembre — la vague de rapports ne faisait que commencer. Mais Gatay, qui combattit dans la Résistance pendant la guerre et fut blessé au Luxembourg, dit qu'il n'est pas habitué à imaginer des appareils volants. Après l'incident, il souffrit d'insomnie, de forts maux de tête et perdit l'appétit pendant huit jours. Ironiquement parlant, les huit hommes ne sont pas encore convaincus que les soucoupes volantes viennent d'un autre monde. Ils sont sûrs qu'elles font partie d'expériences secrètes d'une nation terrestre — probablement la France.

A Jalapa, au Mexique, au début de septembre 1965, on vit planer un objet dont la circonférence était percée de fentes lumineuses et dans laquelle on apercevait un être vêtu de noir, aux yeux brillants comme ceux d'un chat, et qui tenait une sorte de barre métallique qui brillait. L'entité disparut tout d'un coup alors que, dans une rue de Jalapa, l'observaient un journaliste de l'endroit, deux chauffeurs de taxi et un toréador.

Dans le cas de Carazinho, le 26 juillet 1965, ce furent cinq nains, vêtus d'uniformes noirs et de petites bottes, qui apparurent. On nous dit que l'un d'entre eux avait dans la main un objet étonnamment lumineux, comme une « baguette de fée ».

Il y eut soudain un rapide éclair vers 13 h 45, le 25 janvier 1967, à Studham Common, près de Whipsnade Park Zoo, un lieu isolé dans les monts Chiltern, en Angleterre. La pluie tombait, l'atmosphère était lourde, rapporte dans la *Flying Saucer Review* R.H.B. Winder qui avait été désigné pour mener l'enquête<sup>12</sup>. Sept jeunes garçons se rendaient à l'école en longeant la Dell — une vallée basse, endroit idéal pour jouer à cache-cache. Alex Butler, âgé de dix ans, regardait du côté sud, au-dessus de la Dell, quand il

12. R.H.B. Winder, « The Little Blue Man on Studham Common », *Flying Saucer Review*, XIII, juillet-août, 1967, p. 3.

## VISA POUR LA MAGONIE

vit clairement dans la clairière « un petit homme en bleu avec un chapeau haut et une barbe ».

Il appela ses amis et ils coururent vers la silhouette. Ils en étaient à environ 20 yards lorsqu' « elle disparut comme une bouffée de fumée ». Les garçons furent très surpris naturellement, mais rien dans l'attitude de l'étrange silhouette ne leur avait inspiré un sentiment de peur ou de menace, aussi continuèrent-ils à chercher « le petit homme bleu », et ils l'aperçurent de nouveau du côté opposé à celui où il était tout d'abord. Ils se dirigèrent vers lui. Il disparut de nouveau pour apparaître, cette fois, au fond de la Dell. Ils entendirent alors « des voix » dans les buissons environnants et commencèrent à avoir un peu peur. Les voix leur faisaient penser à un « bavardage en langue étrangère ». En fin de compte, ils virent l'homme une quatrième fois avant que le coup de sifflet ne les oblige à rentrer à l'école.

Leur institutrice, miss Newcombe, remarqua combien ils étaient excités, et bien qu'ils l'aient avertie « qu'elle ne voudrait jamais les croire », elle les sépara immédiatement les uns des autres et fit écrire l'histoire à chacun de ces sept enfants, comme il l'entendait. Ces récits furent, plus tard, rassemblés en un livre intitulé : *Le Petit Homme bleu de Studham Common* qui, comme le note Winder, constitue une lecture fascinante et, sans nul doute, occupera une place d'honneur dans les archives de « l'Ecole primaire du village de Studham ».

Des recherches effectuées par Winder, Moulster, Bowen et Creighton révélèrent qu'un certain nombre de scènes de ce genre eurent lieu dans cette région — parmi elles, deux atterrissages aux environs de Studham — dans les quelques mois qui suivirent l'apparition de janvier. Naturellement, les enquêteurs furent on ne peut plus intéressés en entendant les enfants donner eux-mêmes les détails sur la créature. Ils les questionnèrent en présence de leur institutrice, et Winder écrit :

« Ils estiment que le petit homme mesure trois pieds (en comparant sa taille à la leur), auxquels il faut ajouter deux pieds, vu la hauteur du chapeau, ou du casque, mieux dépeint par l'expression un grand chapeau melon sans bord, c'est-à-dire arrondi à sa partie supérieure. La couleur

## L'ORGANISATION SECRÈTE

bleue était plutôt une lueur gris-bleu sombre qui obscurcissait les contours et les détails. Cependant, ils purent discerner une ligne qui leur parut soit une mèche de cheveux, soit le bord de la visière du chapeau, deux yeux ronds, une espèce de petit triangle à la place du nez, et un vêtement d'une seule pièce, avec une large ceinture qui descendait jusqu'en bas et à laquelle était attachée une boîte carrée de six pouces. Les bras paraissaient courts et restèrent pendants, serrés tout le temps le long du corps. Les jambes et les pieds n'étaient qu'à peine visibles. »

Quant à la « bouffée de fumée », c'était apparemment un nuage mouvant de brouillard bleuté envoyé contre les poursuivants.

J'ai à peine besoin de citer d'autres cas.

## LE COFFRET MAGIQUE <sup>13</sup>

Le révérend Robert Kirk n'a aucun scrupule à ce sujet : à un certain moment, les fées ont bien occupé le pays. Aujourd'hui, dans le nord de l'Ecosse, on croit encore communément que les *sith* ou fées ont bien existé — cette croyance survit dans le titre : *Les Bons Voisins*, bien qu'à l'occasion ils pussent être hostiles à l'homme.

« Tandis que les *sith* ne nourrissaient pas envers les humains un antagonisme inné, et qu'occasionnellement on savait qu'ils pouvaient avoir quelque gentillesse à l'égard de leurs favoris, ils se fâchaient vite, se montraient capricieux dans leur comportement et étaient ravis de pouvoir jouer des tours à leurs voisins mortels. Il fallait supporter ces plaisanteries patiemment car la résistance ou l'hostilité pouvait conduire à des représailles terribles, l'enlèvement d'enfants ou même d'adultes. Une attitude d'amitié passive du côté humain se révélait éminemment désirable. »

<sup>13</sup> Il s'agit d'une anthologie de poésie féerique, éditée par Alfred Noyes et publiée par Chapman et Hall aux environs de 1910, de laquelle plusieurs poèmes seront cités dans ce livre.

Walter Scott se réfère à ces traditions quand Bailie Nicol Jarvie, dans *Rob Roy*, dit à son compagnon, alors qu'ils passent devant une colline aux fées, près d'Aberfoyle :

« Ils les cajolent... Daoine Sith, ce qui signifie, si je comprends bien, hommes de paix : ce qui signifie d'après ça : faire leur volonté. Et même qu'on ferait aussi bien nous autres, Mr Osbaldistone, de les cajoler, car y a rien de bon à mal parler du Seigneur dans l'intérieur de ses terres. »

Un Gaël érudit, Campbell, pasteur de Tiree, publia une histoire appelée « Na Amhuisgean — les nains ou pygmées » dans laquelle il note :

« L'existence des pygmées dans une région inconnue de notre frontière, si elle ne fait pas partie du « royaume du froid », est intéressante car elle indique la relation qu'il y a entre la petite taille d'une personne et le climat froid, et ainsi nous mène à examiner la question de la dispersion de la race humaine et de la réunion des tribus qui sont maintenant éloignées les unes des autres en apparence, dans leur habillement, leur mode de vie et leurs dialectes. »

Bien que la relation entre le climat et la taille ne soit pas une hypothèse valable, les remarques de Campbell ouvrent la voie à d'autres considérations intéressantes. Il note que le terme *Lapanach* s'applique à un certain « type d'homme petit, trapu, insignifiant » que l'on rencontre dans beaucoup de contes, et il ajoute :

« Il y a en Ecosse, des contes nombreux et traditionnels qui sont d'un grand intérêt et... dans lesquels les petits hommes de la taille de nains, voire de pygmées, sont désignés comme étant de bons archers, pouvant tuer des gens de haute taille grâce à la vitesse avec laquelle ils se servent de l'arc et de la flèche. »

En dépit de leur petite taille, ils passaient pour avoir été d'une force considérable. Ils n'étaient « pas petits à la manière des enfants, mais comme des adultes de taille au-dessous de la moyenne, et nerveux ou musclés ».

Ces nains ou pygmées sont appelés *Na Amhuisgean*, ou plus exactement Na h-Amhuisgean. La phonétique anglaise pour le gaélique « amhuisg » est « awisk ». On

retrouve quelquefois ces mêmes êtres sous les noms de *Tamhasg* et *Amhuish*, et ces deux noms désignent l'un comme l'autre les nains. C'est donc une ironie quand dans un conte (« The Lad with the Skin Garments », cité par Mac-Dougal), les awisks s'adressent à un homme étranger en ces termes « O petit homme » tandis que l'homme, à son tour, les appelle « les grands hommes ».

Il y a maintenant un point qu'il faut absolument éclaircir. Y avait-il ou n'y avait-il pas des races de nains qui vivaient parmi les Européens de l'Ouest et du Centre dans le passé ? Les légendes de fées ou d'elfes sont-elles fondées sur le fait que les anciens habitants des régions du Nord des îles Britanniques étaient de cette race ? Les historiens et archéologues qui ont effectué des recherches disent un non définitif, et nous devons les approuver. Pourtant, certains écrivains, tel David MacRitchie, disent qu'ils ont trouvé des indices dans ce sens, et naturellement de tels indices constitueraient des tests en regard d'une théorie, quelle qu'elle soit, concernant les humanoïdes.

Dans un ouvrage de Tyson, publié à Londres en 1894, *Essay Concerning the Pygmies of the Ancients*, le Pr Windle, de Birmingham, remarque qu'une race de nains passait pour fournir les « meilleurs guerriers » et les gardes du corps de certains rois. Tyson fit une étude approfondie des races de nains et cite l'historien grec Ctesias :

« L'Inde centrale possède des hommes noirs qu'on appelle pygmées, qui parlent la même langue que les autres Indiens... Le roi des Indiens a trois mille de ces pygmées dans sa suite, car ce sont des archers très habiles. »

Et il ajoute :

« Il semble qu'il y ait eu, près du lac Zerrah, en Perse, des tribus Negrito (de pygmées noirs) qui sont des aborigènes, et ont peut-être formé la garde noire historique des anciens rois de Susania. »

L'ouvrage de Tyson, préfacé par Windle, fut écrit au XVII<sup>e</sup> siècle. Après avoir attiré l'attention sur la remarque de Ctesias, il poursuit :

« Talentionius et Bartholine pensent que ce que Ctesias dit des pygmées, à savoir qu'ils étaient de très bons archers, illustre parfaitement le texte d'Ezéchiel. »

Le texte d'Ezéchiel dont il est question se trouve sous cette forme dans la Bible du roi James :

« Les hommes d'Arvad avec ton armée étaient sur les murs et alentour, et les gammadins étaient dans tes tours. »  
(Ezéchiel 27/11.)

La traduction genevoise imprimée à Edimbourg en 1579 cite aussi les « gammadins » comme « des hommes valeureux ». Dans la *Vulgate*, cependant, on peut lire ceci : « *Filii Arvard cum Exercitu tuo supra Muros tuos per circuitum, et Pygmaei in Turribus tuis fuerunt.* »

Et vraiment, la Bible des évêques anglais de 1572 et de 1575 ne mentionne pas les « gammadins », mais les « pygmées ». Sans pousser plus loin les détails, il est clair que l'histoire gaélique d'une garde de guerriers nains n'est pas un cas isolé.

Si nous revenons maintenant à la citation de MacRitchie, empruntée au journal flamand de folklore *Ons Volksleven*, nous en apprenons davantage :

« Les Fenlanders (une race qui habitait notre pays avant les Celtes) étaient petits, mais forts, adroits et bons nageurs, ils vivaient de chasse et de pêche. Adam de Bremen, au XI<sup>e</sup> siècle, dépeint ainsi leurs descendants ou race : « Ils avaient de grosses têtes, des visages plats, des nez aplatis, et de grandes bouches. Ils habitaient dans les cavernes des rochers, qu'ils quittaient la nuit venue dans le but de commettre des violences sanguinaires. »

« Le peuple celte et plus tard ceux de race germanique, si grands et si forts, pouvaient à peine prendre de telles petites gens pour des êtres humains. Ils doivent les avoir considérés comme des créatures étranges et mystérieuses. Et quand ces nègres de Fenlanders eurent vécu assez longtemps, cachés dans leurs grottes, par crainte des nouveaux habitants, spécialement quand, en fin de compte, ils tombèrent en décadence ou moururent du fait de leur pauvreté, ils se transformèrent, dans l'imagination des Allemands rêveurs, en créatures mystérieuses, sortes de fantômes ou de dieux. »

Une note de MacRitchie, qui figure en bas de page, indique qu'« il ne sait sur quelles bases cet auteur s'appuie pour les appeler des nègres, mais il admet que ces Fenlanders à taille de nains pouvaient être considérés comme les awisks de la légende celtique ».

Il semble que nous sachions maintenant à peu près où nous en sommes.

Il existe une tradition dans les îles Orkney qui offre un parallèle avec l'histoire ci-dessus. A une certaine date, dans la première partie du XV<sup>e</sup> siècle, l'évêque Thomas Tulloch, de Orkney, dans *De Orcadibus Insulis*, a donné des détails sur la tradition qui veut que l'archipel ait été habité six siècles plus tôt par *the Papae and a race of dwarfs*. Les Papae, selon de nombreux érudits, étaient des prêtres irlandais. Et les nains étaient les Picts. En ceci, MacRitchie est d'accord avec Barry quand, dans son ouvrage *Orkney*, nous lisons :

« Il n'y en a véritablement pas d'autres que les Peiths, Picts ou Piks... Les écrivains scandinaves appellent généralement les Piks, Peti ou Pets : un d'entre eux se sert du terme Petia, au lieu de Pictland (gram. saxonne) ; et, par ailleurs, l'estuaire qui sépare Orkney de Caithness, est généralement nommé Petland Fiord dans les sagas ou histoires islandaises. »

Cette persévérance à examiner ces archives anciennes est tout à fait remarquable, dit MacRitchie.

Les prêtres irlandais suivirent saint Columba qui, lui-même, était un arrière-petit-fils de Conall Gulban qui, selon la tradition, livra des batailles féroces à une race de nains. Les combats de Conall Gulban contre des nains sont à l'origine d'une série de contes qu'on a parfois attribués à d'autres héros légendaires. Si nous essayons de serrer de près, autant que cela nous est possible, l'histoire originale, voici ce qu'elle donne :

Conall Gulban était le fils du fameux Neil (ou Nial), l'ancêtre des O'Neill de l'Ulster. Il était le grand-père paternel de Fedlimidh, le père de saint Columba, et ses aventures commencèrent quelque part dans le nord-ouest de l'Irlande, à l'aube du V<sup>e</sup> siècle. Après diverses tentatives, Gul-

ban atterrit au « royaume de Lochlann » qu'on prend généralement pour la Scandinavie qui elle-même n'avait qu'une vague signification à ce moment-là. Arrivé là, Gulban fut étonné de voir une étrange construction, et il demanda à son guide : « Qu'est-ce que c'est que cette maison pointue, Duanach ? »

— C'est la maison des Tamhaisg, les meilleurs guerriers qui existent dans le royaume de Lochlann, répondit le guide Duanach.

— J'ai entendu mon grand-père parler des Tamhaisg, dit Conall, mais je ne les ai jamais vus. Je vais aller les voir.

— Je ne te le conseille pas ! furent les derniers mots de Duanach. »

Conall Gulban, naturellement, ne suivit pas ce conseil. Il alla tout droit au palais du roi de Lochlann et l'invita à combattre. On lui dit que :

« Il ne pourrait pas se battre à cette heure de nuit, mais qu'il pourrait être logé dans la maison des *amhusg* (awisks) où il y avait dix-huit centaines d'*amhusg*, et dix-huit vingtaines... »

« Il entra et pénétra, et il n'y avait pas un seul *amhusg* qui ne grimaçât. Quand il les vit faire une grimace, lui-même en fit deux. »

« Que signifient les grimaces que vous nous faites ? » dit le *amhusg*.

« Que signifient les grimaces que vous me faites ? » dit Conall.

« Ils dirent : « Nos grimaces signifient que ton sang frais et royal sera nôtre pour éteindre notre soif, et ta chair fraîche et royale pour polir nos dents. » Et Conall dit : « La signification de ma grimace est que je vais chercher parmi vous qui a le plus gros crâne et les jambes les plus tendres, et avec le crâne de celui-là, je ferai sauter les cervelles du reste, et sa cervelle à lui avec les jambes du reste<sup>14</sup>. »

« Arrivés à ce point, chacun des awisks mit « un pieu de bois contre la porte » et Conall leur demanda pourquoi ils faisaient ça. »

14. Du reste signifie ici : des autres. (N.d.T.)

« Nous n'avons jamais vu venir ici une goulée de sang et un morceau de chair de celui qui pourrait nous atteindre, mais de toi seulement à l'exception d'un autre homme, mais il s'est enfui devant nous. Et alors nous douterions les uns des autres au cas où tu t'enfuirais. »

« C'est justement la chose que je voulais faire moi-même, puisque je vous ai à ma portée », répondit Conall qui avait suivi leurs mouvements.

« Puis il s'avança et il commença :

« Je craignais d'avoir à vous chasser de trou en trou et de colline en colline, comme j'ai déjà fait. » Puis il les regarda, un sur deux, et il en saisit un ; celui qui avait les jambes les plus tendres et la tête la plus grosse, il écarta le reste sliochd ! sliochd ! jusqu'à ce qu'il les ait tués jusqu'au dernier ; et il ne lui resta pas une miette de celui avec qui il avait travaillé sur les autres, seulement ce qu'il restait en sa main des jambes. »

L'histoire de Conall Gulban, retracée par Campbell de Islay, continue sous forme d'étonnants combats dans d'autres pays. En France, par exemple, Conall fut victorieux de la même absurde manière de « la maison des Tamhaisg, les meilleurs guerriers qu'avait le roi de France ».

MacRitchie conclut :

« Naturellement, il faut comprendre que le passage, tel qu'il est présenté, est aussi impossible que ridicule. Mais cela ne gêne pas l'opinion, que la base de l'histoire puisse être une lutte véridique entre les hommes d'une haute stature et une race de nains ; le nombre excessif des derniers, et la facilité avec laquelle le héros les jette de-ci de-là constituant simplement la fioriture des conteurs des premiers âges. »

Quant à l'impossibilité qu'il y aurait pour un conte de pouvoir se transmettre au cours de quinze siècles, et cependant être historique, MacRitchie ajoute :

« Il faut qu'on se souvienne que la transmission orale de l'histoire et de la généalogie, avec toute l'attention requise aussi bien en ce qui concerne le langage que les détails, était une science parmi les peuples qui parlaient le gaélique. »

Mais alors, qu'est devenue la race des nains ? Selon MacRitchie, les nains furent anéantis ou bien allèrent se cacher, aux environs du VI<sup>e</sup> siècle, quand Columba et ceux qui le suivirent livrèrent contre les Picts des guerres de religion. A la même époque, dit-il, les Irlandais usaient aussi de la force contre les mêmes peuples du Nord de l'Irlande. Et comme les nouveaux possesseurs du pays ressentiaient à l'égard de leurs anciens ennemis un sentiment de culpabilité et de peur, bon nombre de rumeurs couraient au sujet des fantômes de Picts qui continuaient à errer à travers cette terre. Et cela, petit à petit, conduisit aux elfes et aux fées.

Cette théorie, à laquelle on se réfère généralement comme à la « théorie des Pygmées », n'est cependant plus acceptable depuis les preuves que les historiens ont rassemblées au sujet des Picts.

Le nom de « Picti » (selon Wainwright) apparaît tout d'abord en 297 apr. J.C. et, depuis ce temps, a désigné tous les peuples qui ont vécu au nord du Mur Antonin et qui n'étaient pas des Ecossais. Dans les premiers âges, ce sont vraiment les prédécesseurs des Picts qui ont formé des groupes variés appelés « Proto-Picts ». Les pygmées de MacRitchie ont-ils pu figurer parmi les « Proto-Picts » ? Wainwright donne la traduction suivante d'un passage tiré de *Historia Norvegiae*, auquel nous nous sommes déjà référés plus haut :

« Ces régions furent d'abord habitées par les Picts et les Papae. De ceux-là, une race, les Picts, dont la taille ne dépassait pas beaucoup celle des Pygmées ; ils firent des merveilles, aussi bien le matin que le soir en construisant des villes (entourées de murs), mais au milieu du jour, ils perdaient entièrement leur force et, par peur, se cachaient dans de petites maisons souterraines. »

Et Wainwright commente :

« L'histoire est intéressante en ce qu'elle assemble les Picts, les souterrains et peut-être les tours, expliquant à la fois la croyance commune que les Picts étaient un peuple de Pygmées et en nous fournissant un premier exemple de la faute implicite commise en parlant des « Maisons des

Picts » (souterrains) et des « Tours des Picts » (broches). »

Pourrions-nous croire que, parmi les Proto-Picts, se trouvaient des nains que l'on a pris, à tort, pour les indigènes ? Alors d'où venaient-ils ? La théorie de MacRitchie ne nous offre que confusion et cela nous amuse de constater son embarras quand il est obligé de noter que les Fenlanders n'étaient pas seulement des nains mais des nains *noirs* aussi. Se peut-il qu'il y eût des *ikals* dans l'Europe du Nord au moment où l'on commençait à retracer l'Histoire ?

Je crois que nous avons pour le moins établi que des questions restaient pendantes dans l'esprit des érudits de toutes les époques, au sujet de telles créatures, et, sur ce point, Hartland n'est pas en désaccord avec MacRitchie : « Il est plus que probable que l'on a attribué à des êtres mythiques de la superstition celtique, des traits dérivés de races étrangères. »

Dans sa conclusion sur la discussion de la théorie des pygmées, qu'il rejette tout comme Hartland, Wentz remarque que tous les problèmes des origines de la croyance dans les fées se trouvent, de ce fait, irrésolus puisqu'elle est globale et ne se limite pas seulement aux pays celtiques. Ainsi, A. Lang, dans son introduction à l'édition de 1922 du livre de Kirk, déclare que : « Du moins, à mon avis, les *habitants « souterrains »* du livre de M. Kirk ne sont pas tant la réminiscence traditionnelle d'une race de nains réelle vivant dans les souterrains (une hypothèse de Sir Walter Scott) qu'un souvenir latent des créatures chthoniennes, les Ancêtres. »

## FOLKLORE EN FORMATION

Peu importe à quel point il peut être intéressant de spéculer sur l'origine de ces anciennes croyances, l'occasion d'observer le folklore, « pendant qu'il se fait », est encore plus attirante pour ceux qui ont un penchant pour la recherche. Quand les rumeurs modernes semblent s'aligner sur des faits qui ont intrigué des générations de savants, de théologiens et d'hommes de lettres érudits, l'impression que l'on ressent est faite de gratitude et d'en-

thousiasme. Quand le téléphone sonne à Wright-Paterson Air Force Base, et qu'un officier du service secret du lieu transmet le rapport que lui a fait un motocycliste qui vient d'être « étourdi » par ce qu'il dit être une soucoupe volante, nous constatons la conjonction unique du monde moderne — avec sa technologie - et des anciennes terreurs — avec toute la puissance de leur nature subite, fugitive et irrationnelle. Nous sommes dans une position très privilégiée. Ni Wentz ni Hartland n'étaient à même de questionner les gens qui venaient d'observer le phénomène qu'ils étaient, eux, en train d'étudier. La plupart de leurs témoins parlaient des jours anciens, d'histoires écoutées au coin du feu. Par ailleurs, il nous semble que nous pourrions presque pénétrer dans la nuit et saisir ces entités qui se cachent. Nous sommes sur leurs traces, tout près d'eux, l'atmosphère est encore toute vibrante d'excitation, l'odeur du soufre plane encore quand on écrit l'histoire.

Prenez par exemple l'histoire du colonel d'aviation<sup>15</sup> qui roulait de nuit sur une route solitaire de l'Illinois quand il remarqua qu'un objet étrange survolait sa voiture. Il ressemblait, dit-il, à un oiseau, mais il avait la taille d'un petit avion. Il *battit des ailes* et s'envola. Ceci est le type d'une histoire d'horreur que des jeunes filles un peu nerveuses qui rentrent tard à la maison content à leur mère. Mais un colonel d'aviation ?

Au cours de novembre-décembre 1966, l'Ouest de la Virginie fut infesté par un « oiseau » semblable appelé « l'Homme-Mite » par des reporters qui ne manquaient pas d'imagination. Un témoin, âgé de vingt-cinq ans, Thomas Ury, qui habite Clarksburg, rencontra la créature à 7 h 15 du matin, le 25 novembre 1966, dans les environs de Point Pleasant. C'était un objet grand et gris qui décolla d'un champ voisin. « Il monta comme un hélicoptère et vira au-dessus de ma voiture », dit-il à John Keel, qui passa bien des jours dans ce coin-là à mener son enquête<sup>16</sup>. Il accéléra jusqu'à 75 miles à l'heure, mais « l'oiseau » était tou-

15. Projet Blue Book, Wright-Paterson Air Force Base, Dayton, Ohio.

16. John Keel, « West Virginia's Enigmatic Bird », *Flying Saucer Review*, XIV, 4, juillet-août 1967, p. 3.

jours là, de temps à autre tournoyant au-dessus de la voiture. Il semblait avoir à peu près six pieds de long, avec une envergure de huit à dix pieds. Selon d'autres témoins cités par Keel, la silhouette avait de grands yeux, ronds, rouges et luisants.

« Le 11 janvier 1967, Mrs McDaniel elle-même vit « l'oiseau » en plein jour. Elle était sortie de sa maison, quand elle remarqua ce qu'elle prit pour un petit avion qui volait sur la route presque au ras des arbres. Comme il se rapprochait, elle remarqua que c'était un objet en forme d'homme avec des ailes. Il descendit bas au-dessus de sa tête et tourna autour d'un restaurant voisin avant d'être perdu de vue. »

Mrs McDaniel, qui travaille à l'Office du Chômage de Point Pleasant, est connue dans l'entourage comme une personne raisonnable et pleine de bon sens.

Maintenant, examinons cet autre rapport :

« L'intrus était grand, mince et fort. Il avait un nez proéminent, des doigts osseux, extrêmement puissants, qui ressemblaient à des griffes. Il était incroyablement agile. Il portait un long manteau flottant, comme aiment en porter ceux qui vont à l'Opéra, les soldats et les acteurs quand ils flânent. Sur la tête, il avait un casque haut, paraissant en métal. Sous le manteau, une combinaison serrée et quelque chose de luisant comme une toile vernie ou un filet métallique. Il y avait une lampe attachée sur sa poitrine. Le plus bizarre de tout : les oreilles de la créature étaient écourtées et pointues comme celles d'un animal. »

Était-ce un farceur habillé en joueur de cricket ? C'est tout à fait possible. Spécialement si l'on tient compte du fait que « l'oiseau » portait quelque chose sur son dos et faisait des bonds incroyables — volant même une fois au-dessus des têtes de ceux qui auraient voulu l'attraper. Il y a cependant un « hic » dans cette explication : ce dernier épisode n'eut pas lieu dans l'Ouest de la Virginie en 1966, mais dans les sombres sentes d'un faubourg de Londres, en novembre 1837. Comme « l'Homme-Mite » de Point Pleasant, les autorités voulurent ignorer aussi longtemps que possible le mystérieux homme volant de Londres. En

fin de compte, un habitant de Peckham écrivit une lettre au Lord Maire et la censure ne put plus être maintenue. La nuit venue, des patrouilles fouillèrent la campagne ; l'amiral Codrington offrit une récompense (pas encore réclamée, ceci dit en passant).

Et J. Vyner, dans un remarquable article au sujet du mystère, nous informe que « le vieux duc de Wellington lui-même fixa des pistolets à l'arçon de sa selle et, enfourchant son cheval, partit dans les ténèbres à la recherche de Jack, l'Ogre aux bottes de sept lieues ».

Le 20 février 1938, une jeune fille de 18 ans, Jane Alsop, de Old Ford, près de Bow, Londres, entendit un violent coup de sonnette à la porte d'entrée. En sortant, elle se trouva face à face « avec la plus hideuse apparence » de Jack, l'Ogre aux bottes de sept lieues. Il portait des vêtements brillants et une lampe flamboyante sur la poitrine. Ses yeux ressemblaient à des balles de feu étincelantes : quand Miss Alsop poussa un cri, l'intrus l'attrapa par le bras avec des doigts comme des griffes, mais la sœur de la jeune fille se précipita pour la sauver. Le visiteur jeta un gaz féroce à la figure de Jane, qui tomba évanouie. Alors, Jack s'enfuit, laissant tomber son manteau qui fut, tout aussitôt, ramassé par une autre ombre qui courut après lui.

« Deux jours auparavant, bien qu'on ne le révélât qu'après que l'incident d'Old Ford eut fait les gros en-têtes des journaux, une certaine Miss Scales, de Limehouse, passait dans l'allée du Dragon Vert. L'allée était un passage mal éclairé, près d'un cabaret, et quand elle vit une haute silhouette se cacher dans l'ombre, Miss Scales hésita et attendit sa sœur qui était restée en arrière.

« La sœur, qui décrivit le traînard en ces termes : « grand, mince et (excusez le mot) distingué » arriva à temps pour voir qu'il avait rejeté sa longue cape sur le côté et braqué une lanterne sur la jeune fille suffoquée. Elle n'eut pas le temps de pousser un cri, l'étrange flamme bleue de Jack cracha au visage de sa victime qui tomba à terre profondément évanouie. Là-dessus, Jack se retira calmement. »

Vyner suggère que Jack devait avoir un rendez-vous dans l'allée du Dragon Vert et voulait se débarrasser des témoins. Une semaine après l'incident de Old Ford, il

frappa à la porte de la maison de N. Ashworth, dans Turner Street, et le demanda. La servante qui ouvrit la porte hurla à tue-tête, Jack s'envola. On ne le revit pas, du moins dans les parages de Londres. Avait-il un rendez-vous ? Il est étrange, vraiment, comme le remarque Vyner, que Jack se soit rendu dans deux maisons séparées de moins d'un mille, en l'espace de deux jours, et dont les propriétaires se nommaient respectivement Alsop et Ashworth. Deux des principaux témoins étaient, comme dans la Virginie de l'Ouest, deux jeunes filles. Et ces jeunes filles, dans les deux cas, étaient sœurs. Il semble qu'il y aurait là un exemple. Mais encore une fois, typiquement, il est absurde.

En 1877, porteur de vêtements collant au corps et d'un casque brillant, Jack apparut de nouveau à Aldershot, Hampshire, Angleterre. Ce jour-là, il vola au-dessus de deux sentinelles qui firent feu sur lui. Il répondit par un jet de flammes bleues qui les laissa étourdies, et il disparut. Vyner croit que Jack est aussi coupable de la frayeur qu'il causa à la fin d'août 1924, à Mattoon, Illinois. On le vit, à la nuit, regarder à travers les fenêtres « comme s'il cherchait quelqu'un qu'il connaissait de vue ». La plupart des témoins étaient des femmes ; quelques-unes d'entre elles prétendirent qu'elles s'étaient évanouies après qu'un objet eut été braqué sur elles par le visiteur, qui laissa derrière lui une odeur étrange et puante.

Au printemps de 1960, un bijoutier italien, Salvatore Cianci, roulait en Sicile, près de Syracuse, quand une petite créature, en vêtements brillants et portant un bonnet de plongeur, apparut dans le rayon de ses phares. Il n'avait pas de bras mais deux petites ailes. M. Cianci fit une dépression nerveuse.

Le samedi 16 novembre 1963, quatre jeunes gens longeaient Sandling Park, près de Hythe, Kent, Angleterre. L'un d'eux, John Flaxton, âgé de dix-sept ans, décrivit la frayeur que tous quatre avaient ressentie à la vue d'un objet qu'ils avaient tout d'abord pris pour une étoile :

« C'était fantastique. La lumière, d'un jaune-rouge, sortait du ciel à un angle de soixante degrés. En approchant du sol, elle semblait planer plus lentement. »

Soudain, une lumière brillante de couleur or surgit dans

le champ voisin, après que le premier objet eut disparu derrière des arbres.

« Elle était à peu près à quatre-vingts yards de nous, flottant à environ dix pieds au-dessus du sol. Elle paraissait suivre nos mouvements, s'arrêtant quand nous nous arrêtions, et comme si elle nous observait. La lumière était ovale, avait environ quinze à vingt pieds de large avec un centre brillant et solide.

« Elle disparut derrière les arbres et quelques secondes après une silhouette sombre en descendit pesamment. Elle était toute noire, de la taille d'un homme, mais sans tête. Elle paraissait avoir des ailes de chaque côté du corps, comme une chauve-souris. Nous n'avons pas attendu pour savoir ce que c'était<sup>17</sup>. »

Le folklore qui se fait... Des *farfadets*, nous en sommes venus jusqu'aux temps modernes, avec Jack, l'Ogre aux bottes de sept lieues et l'Homme-Mite. Et nous avons constaté que l'arsenal de nos visiteurs devenait mieux adapté. La lanterne de Jack et le jet du pistolet ont survécu dans les contes modernes, dans les livres amusants du XX<sup>e</sup> siècle, et dans les films de télévision. Mais la vraie question est : tout ceci peut-il être réel ? Et sinon, comment pouvons-nous expliquer la continuité de ces descriptions à une époque où il n'y avait ni publications comiques ni télévision ?

L'artiste italien R. L. Johannis eut une remarquable expérience, en 1947, à une époque où le nom de « coupes volantes » était déjà populaire aux Etats-Unis, mais où l'abondante documentation qui existe de nos jours au sujet des atterrissages était inexistante. S'il s'en souvient bien, c'était le 14 août. Il se promenait seul, le long d'un petit ruisseau, dans une région montagneuse située entre l'Italie et la Yougoslavie. Soudain, au milieu des rochers, il vit un grand objet, d'un rouge brillant, ayant la forme d'une lentille, et mesurant à peu près dix mètres de diamètre. Tout auprès, il découvrit deux personnes qu'il prit, tout d'abord, pour des gamins, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il

17. « The Saltwood Mystery », *Flying Saucer Review*, X, 2, mars-avril 1964, p. 11. Voir aussi L. Schoenherr, « Winged Beings », *Flying Saucer Review*, X, 4-5, juillet-août 1964, p. 20.

s'agissait de nains — ou d'individus d'un type qu'il n'avait jamais vu auparavant.

Les deux êtres ne mesuraient pas plus de trois pieds ; leur tête était plus grosse que celle d'un homme. Ils n'avaient ni cheveux, ni cils, ni sourcils. Leur face était verdâtre, leur nez droit, leur bouche largement fendue, ce qui leur donnait quelque peu l'apparence d'un poisson. Leurs yeux étaient énormes, ronds et proéminents, et de couleur vert-jaune. La peau autour de leurs yeux formait comme des anneaux plutôt que des paupières.

Comme Johannis bougeait, l'un des êtres mit la main à sa ceinture. Aussitôt, du centre de la ceinture, une sorte de rayon et un jet de vapeur en sortirent. Johannis eut l'impression de ressentir comme une décharge électrique et tomba à terre, faible et sans défense. Il lui fallut faire appel à toute son énergie pour pouvoir tourner la tête et observer les deux êtres qui s'en allaient. Quelques secondes après, ils étaient partis.

En 1965, un cas presque semblable à celui de Johannis fut rapporté à U.S. Air Force, et nous essayâmes en vain de faire procéder rapidement à une enquête, d'après le programme du Livre Bleu.

En fin de compte, le cas, selon ma suggestion, fut « passé » à un groupe civil qui fit une étude rapide et sérieuse du témoignage donné par un seul témoin, un certain M.S. On peut trouver les détails de ce témoignage dans un excellent livre rédigé par les chefs du groupe civil, les Lorenzen<sup>18</sup>, c'est la raison pour laquelle je ne m'attarderai pas à discuter tous les faits établis. On pourra cependant relever dans le présent contexte quelques remarques concernant le cas (appelé par les Lorenzen « le rapport le plus spectaculaire qu'ils aient examiné »).

L'incident eut lieu le 4 septembre 1964, dans les montagnes de la Californie du Nord, à peu près à huit milles de Cisco Grave. M.S. chassait quand il se trouva séparé de ses compagnons et perdit son chemin. La nuit tombait, alors il alluma quelques feux pour attirer l'attention sur l'endroit où il se trouvait.

18. C.H. Lorenzen, *Flying Saucer Occupants*, Signet, New York, 1967, p. 137.

Bientôt, il remarqua une lumière dans le ciel, qu'il prit pour un hélicoptère envoyé à sa recherche. Quand celui-ci stoppa et se mit silencieusement à planer alentour, il s'aperçut qu'il s'agissait d'un objet peu commun et il grimpa à un arbre pour pouvoir mieux observer la situation. La lumière tourna autour de l'arbre. S. vit un éclair et une chose sombre tomber sur le sol. Puis il vit une silhouette qui marchait lourdement dans les bois au-dessous de lui, et une autre qui venait d'une direction un peu différente. Les deux silhouettes s'approchèrent de l'arbre et le regardèrent. Elles avaient un peu plus de cinq pieds de haut, estima le témoin, et étaient vêtues d'une tenue argentée qui leur couvrait la tête.

Une troisième créature apparut un peu plus tard, qui agissait plus comme une mécanique que comme un homme ou un animal. Il était plus noir que les autres et ses yeux étaient rouge-orange. Il n'avait pas de bouche mais une sorte de fente qui, en s'ouvrant, devait « tomber » comme la porte d'un four.

Pendant le reste du temps, S. se rendit compte que les entités cherchaient toutes sortes de moyens pour essayer de le faire tomber de l'arbre. Il s'arrangea pour qu'elles restent éloignées, en jetant sur elles de légers bouts de papier et des vêtements, ce à quoi elles réagirent avec frayeur. L'arme principale qu'on employa contre lui fut fort curieuse. Si nous en croyons ce rapport, l'entité qui ressemblait à un « robot », aurait laissé tomber sa mâchoire inférieure, puis aurait mis sa « main » à l'intérieur de la cavité rectangulaire qu'on découvrait et il émit une bouffée de fumée dans la direction de S. La fumée se serait répandue comme un brouillard et, en l'atteignant, lui aurait fait perdre conscience pendant un certain laps de temps.

S. dit que ce gaz lui avait donné la sensation de manquer soudain d'oxygène.

Croire cette histoire est difficile. Des êtres tels qu'il les décrit n'auraient-ils pas été capables de grimper à un arbre ? S'ils sortaient d'une soucoupe volante, pourquoi ne pouvaient-ils pas voler jusqu'à son refuge ? Mais il est également difficile de prouver qu'il a simplement été la proie d'un cauchemar. Le témoin n'a pas l'habitude d'avoir des cauchemars, et quand il se réveilla le matin, encore attaché

à l'arbre avec sa ceinture, tous les objets qu'il avait lancés pour se débarrasser des importuns gisaient encore à terre, tout autour. De plus, il y a la description de ce gaz étrange et puissant qui joue un rôle si important dans l'histoire, comme il le fait dans les incidents relatés au sujet de Jack l'Ogre aux bottes de sept lieues, de la scène de Johannis, et du cas de Sonny Desvergers, du mois d'août 1952.

Selon le rapport du capitaine Ruppelt sur ses enquêtes en Floride, Desvergers, un chef scout qui pénétrait dans un bois pour se rendre compte de ce qui lui était apparu comme une lumière étrange, se trouva face à face, dit-il, avec un être horrible qui le regardait de la tourelle d'une machine volante qui ne ressemblait à rien de ce qu'il avait jamais vu, et il respira le même gaz à l'odeur particulière :

« Il se sentit glacé sur place et vit qu'une petite boule de feu rouge venait dans sa direction. En flottant un peu plus bas, elle éclata et se transforma en un nuage de couleur rouge. Il jeta à terre sa lampe et son bâton et se couvrit la figure de ses bras. Le brouillard qui l'enveloppait le fit s'évanouir. »

Ceci se trouve confirmé par le mémorandum écrit par Ruppelt, le 12 septembre 1952, dès son retour de West Palm Beach, et qui n'a pas été publié. Le capitaine Ruppelt et le lieutenant R. M. Olsson commencèrent leur enquête par une conférence qu'ils tinrent avec le capitaine Corney, officier du Service des renseignements de la 1707 Air Base, dans la matinée du 9 septembre.

« Une conférence eut lieu avec le capt. Corney afin de savoir si oui ou non cet incident avait eu des suites qui n'avaient pas été portées à la connaissance des deux officiers A.T.I.C. — Le capt. Corney déclare qu'à sa connaissance rien de sensationnel n'était arrivé. On lui demanda s'il était exact que M. Desvergers ait reçu, comme il le prétendait, des menaces anonymes par téléphone. Le capitaine déclara que Desvergers l'avait appelé environ quinze jours auparavant pour dire qu'il avait reçu, au bureau où il travaille, plusieurs coups de téléphone anonymes le menaçant. Ces appels avaient pour but d'avertir Desvergers de ne plus souffler mot de l'histoire, sans quoi il s'en repentirait, et d'autres choses du même genre. »

## VISA POUR LA MAGONIE

Cependant, on ne prêta guère attention à cette réclamation et Ruppelt continua d'enquêter en interrogeant des gens qui connaissaient le chef scout et en particulier, des membres du groupement qui étaient avec lui dans l'autocar quand il décida d'aller dans le bois :

« Il donna l'ordre aux garçons d'aller chercher du secours s'il n'était pas revenu dix minutes après son entrée dans le bois. Les garçons prétendent qu'ils pouvaient voir sa torche allumée dans le bois. A partir de ce moment, les récits des garçons varient quelque peu. »

Le premier déclare :

« qu'il n'avait pas vu la première lumière qu'avait vue Desvergers, cependant, peu de temps après que Desvergers fut ressorti du bois, le jeune garçon parla de soucoupes volantes, et une fois remonté dans l'automobile, il regarda par la fenêtre et vit un demi-cercle composé de plusieurs lumières blanches d'à peu près trois pouces de diamètre (*sic*) qui descendait à un angle de 45 degrés dans les arbres. Aucun des autres scouts ne vit cela. Il déclara ensuite qu'il avait vu Desvergers rentrer dans le bois et que ce qu'il avait vu après était une série de lumières rouges dans la clairière. Aussitôt après avoir vu les lumières rouges, il vit Sonny « se raidir » et tomber ».

D'après deux autres garçons :

« Tous deux virent Desvergers entrer dans le bois et ils pouvaient voir la lumière des torches briller dans les arbres, et puis il disparut durant quelques secondes, du moins la lumière disparut. Peu après, ils virent une série de lumières rouges. On aurait dit une quantité de lueurs ou de rockets dans le ciel. Les lumières n'étaient pas toutes sur le même plan, les unes montaient, les autres descendaient, ou tournaient, tournaient sans cesse dans toutes les directions. Il n'y avait que six ou huit lueurs rouges qui allaient dans toutes les directions. Alors, ils dévalèrent la route pour chercher du secours. »

Ici, nous avons la confirmation de témoins qui ont vu les lumières rouges. Les témoins, cependant, n'étaient pas assez près pour se rendre compte des effets de lumière, mais il

## L'ORGANISATION SECRÈTE

est intéressant de noter que les lumières « tournaient, tournaient sans cesse », après que le chef scout (selon son propre récit de l'incident) fut déjà inconscient. Il est aussi intéressant de remarquer, dans ce sens, que plus d'un siècle auparavant, Leroux de Lincy, dans son *Livre des légendes* dit ceci au sujet des elfes :

« Si un mortel ose s'approcher d'eux, ils *ouvrent la bouche* et, frappé par l'haleine qui s'en dégage, l'imprudent meurt empoisonné. »

Le 7 octobre 1954, M. Margailon aperçut un objet qui s'était posé dans un champ, à Monteux, France. Il avait la forme d'un hémisphère d'un diamètre d'environ 2,50 m. Le témoin cherchait l'air et se sentit paralysé pendant qu'il examinait l'objet. Le manque d'air subit que l'on note dans le cas de Cisco Grave revient souvent dans les dépositions des personnes témoins d'atterrissages. Tout comme les yeux *particuliers* des petites entités, d'un rouge-orange, et brillant dans la nuit.

Le 9 octobre 1954, à Lavoux, Vienne, France, un fermier qui roulait à bicyclette s'arrêta soudain à la vue d'une silhouette, habillée d'une « combinaison de plongeur », et qui le visait avec un double rayon de lumière. L'individu qui semblait avoir des « bottes sans talons », des *yeux très brillants*, et une poitrine velue, portait deux « phares », l'un au-dessous de l'autre, accrochés à l'avant sur son vêtement.

Neuf jours plus tard, à Fontenay-Torcy, toujours en France, un homme et son épouse rapportèrent qu'ils avaient vu un objet rouge, en forme de cigare dans le ciel. Tout d'un coup, il plongea vers eux, laissant derrière lui une traînée rougeâtre, et il atterrit derrière les buissons. Comme ils atteignaient le faite d'une colline, les témoins se trouvèrent face à face avec un individu corpulent, d'apparence humaine, mais qui n'avait pas plus d'un mètre de haut. Il portait un casque et ses yeux brillaient d'une lueur orange. Un des deux témoins perdit connaissance. Quatre personnes virent l'objet s'envoler d'un autre endroit. Un troisième groupe de témoins d'une autre ville, Sanson-la-Poterie, vit l'équipage s'envoler à une vitesse extraordinaire en direction de l'ouest. La campagne fut illuminée sur une étendue de deux kilomètres.

## VISA POUR LA MAGONIE

Ces vers de Robert Herrick<sup>19</sup> semblent convenir à celui qui enquête sur ces cas, aussi allons-nous citer à son intention :

« Le ver luisant te prête ses yeux,  
Les étoiles volantes t'accompagnent,  
*Et les elfes aussi,*  
*Dont les petits yeux brillent*  
Comme des étincelles de feu, t'accueillent en amie. »

## Quatrième Partie

# MAGONIE... ALLER ET RETOUR !

« Une personne qui revient du pays des fées ne se souvient généralement plus de ce qu'elle a vu ni de ce qu'elle a fait là.

Walter Wentz,  
*La Croyance aux fées dans les pays celtiques.*

19. Ces vers de Robert Herrick s'adressent à une jeune fille. (N.d.T.)

Le soldat de première classe Gerry Irwin ne se souvenait plus de rien quand il se réveilla le 2 mars 1959, à l'hôpital de Cedar City. Il était resté évanoui durant vingt-trois heures, marmonnant parfois des mots incohérents au sujet « d'une vareuse dans le buisson ». Quand il revint à lui, sa première question fut : « Y a-t-il des survivants ? »

L'histoire du soldat Irwin est mystérieuse et on a fait très peu de chose pour la clarifier. Elle a été seulement mentionnée une seule fois dans la littérature O.V.N.I. par James Lorenzen, directeur du groupe A.P.R.O.<sup>1</sup> et, à ma connaissance, elle n'a fait l'objet d'aucune enquête subséquente. Une telle enquête aurait pu cependant éclairer quelques-uns des aspects du problème O.V.N.I. qui connaît maintenant une publicité considérable et inquiète quelque peu ceux qui suivent le développement du contexte sociologique des rapports O.V.N.I. Peut-être, comme le suggère Lorenzen, a-t-on procédé à une enquête militaire qui a été tenue secrète. S'il en est ainsi, garder le secret de la part des autorités, si vraiment elles ont le souci de la tranquillité

1. Aerial Phenomena Research Organization (A.P.R.O.). Voir J. Lorenzen, « Où est le soldat Irwin ? » (Where is Private Irwin ?), *Flying Saucers*, 28 novembre 1962, p. 17.

d'esprit de la nation, n'est pas le meilleur parti à prendre, comme le prouvera clairement le résumé qui va suivre des quelques faits bien établis du cas Irwin, et qui servira d'introduction à une discussion du problème de « contact ».

Tard dans la journée du 28 février 1959, Gerry Irwin, un technicien des fusées, revenait en voiture de Nampa, Idaho, à sa caserne de Fort Bliss, El Paso, Texas. Sa permission était terminée, il arrivait à Cedar City, Utah, et prenait la direction sud-est, sur la route 14 quand, six milles après le tournant, il remarqua un phénomène peu ordinaire. Le paysage s'éclaircit et un objet brillant traversa le ciel de droite à gauche. Irwin arrêta sa voiture et descendit. Il eut le temps d'observer l'objet qui continuait à voler dans la direction de l'est, jusqu'au moment où un pont le lui cacha, et il le perdit de vue.

Le témoin pensa qu'il avait peut-être vu un avion de ligne en feu qui tentait un atterrissage forcé ; dans ce cas, il n'y avait pas de temps à perdre. Donc, au lieu de continuer sa route, Irwin écrivit ce mot : « Je pars à la recherche d'un avion qui s'est peut-être écrasé. Appelez, je vous prie, les officiers de police », et il plaça le mot sur le volant de sa voiture. Se servant de son cirage, il écrivit « STOP » sur l'aile de sa voiture, pour être sûr que des gens trouveraient le mot, puis il partit.

Trente minutes après, approximativement, un inspecteur de chasse et pêche s'arrêta. Il alla porter le mot au shérif de Cedar City, Otto Pfief, qui rassembla quelques volontaires, et ils repartirent sur les lieux. Quatre-vingt-dix minutes après avoir aperçu « l'objet » étrange, Gerry Irwin fut découvert inanimé et transporté à l'hôpital. On ne trouva aucune trace d'avion écrasé.

A l'hôpital, le Dr Broadbent remarqua que la température et la respiration d'Irwin étaient normales. Il semblait tout simplement dormir, mais on ne pouvait le réveiller. Le Dr Broadbent diagnostiqua une crise d'hystérie. Puis, quand Irwin se réveilla, il se sentit très bien quoique encore inquiet au sujet de l'objet qu'il avait vu. La disparition de sa vareuse l'inquiétait aussi ; on l'assura qu'il ne l'avait pas sur lui quand on l'avait trouvé inanimé. On remmena Irwin en avion à Fort Bliss et il fut mis en observation à l'hôpital militaire de William Beaumont pendant quatre jours, après

quoi, il reprit son service. Cependant, sa fiche de bonne santé fut annulée.

Quelques jours plus tard, Irwin s'évanouit alors qu'il marchait dans le camp, mais il se remit rapidement. De nouveau, quelques jours après, il s'évanouit dans une rue d'El Paso et il fut transporté au Southwest General Hospital. Là, son état de santé fut jugé semblable à celui qu'on avait diagnostiqué à Cedar City. Il se réveilla à 14 heures, le lundi et demanda : « Y a-t-il des survivants ? » On lui dit alors que l'on n'était pas le 28 février, mais le 16 mars. Il fut reconduit, une fois de plus, à l'hôpital de William Beaumont et fut mis en observation par les psychiatres. Il resta là plus d'un mois. Lorenzen stipule que, selon un certain capitaine Valentine, les résultats des tests indiquèrent qu'il était normal. Il fut libéré le 17 avril.

Le lendemain, suivant l'impulsion d'un besoin irraisonné mais très urgent, il quitta le fort sans en demander la permission, prit un autobus à El Paso, arriva à Cedar City dans l'après-midi du 19 avril, alla à l'endroit où il avait vu l'objet, quitta la route et reprit le chemin des collines jusqu'au buisson même où se trouvait sa vareuse. Dans une des boutonnières était glissé un crayon autour duquel était étroitement serré un morceau de papier. Il prit le papier et le brûla. Alors, il parut sortir d'un état de transe. Il lui fallut chercher la route. Ne comprenant pas pourquoi il était venu là, il retourna en ville et ainsi rencontra le shérif Otto Pfief qui lui donna les détails du premier incident.

Les Lorenzen eurent une entrevue avec Irwin quand il fut de retour au Fort Bliss et eut passé un nouvel examen psychologique, aussi inutile que le premier. Son cas attira l'attention de l'inspecteur général qui ordonna que l'on procède à un nouvel examen. Le 10 juillet, Irwin réintégra l'hôpital militaire de William Beaumont. Le 1<sup>er</sup> août, il ne se présenta pas à l'appel. Un mois plus tard, il fut porté déserteur. On ne le revit plus jamais.

## OU L'ON REVISITE NEW HAMPSHIRE

Le cas Irwin nous remet en mémoire un autre incident qui est devenu l'un des incidents typiques du folklore américain moderne : le rapport fait par Betty et Barney Hill, et

leur examen, sous hypnose, par le Dr Benjamin Simon, augmenté d'une longue documentation par John Fuller dans son excellent livre, *The Interrupted Journey*. Le lecteur devra se souvenir des grandes lignes du cas Irwin et de celui des Hill afin de suivre la discussion qui est le but du présent chapitre ; aussi, ceux qui connaissent bien ces cas devront me pardonner si je répète ce qu'ils savent déjà. Mais, ce faisant, j'espère mettre en lumière certaines observations qui n'ont pas été publiées précédemment.

Rapport n° 100-1-61 : Dans les archives de la 100<sup>e</sup> Bomb Wing Strategic Air Command, Pease Air Force Base, New Hampshire qui a été rédigé par le major Paul W. Henderson. Le seul document officiel concernant le cas Hill qui, jamais auparavant, n'a été publié. Cependant, il contient un détail que le Dr Simon, aussi bien que John Fuller, ne connaissait pas : *l'objet, vu par Hill, a été détecté par un radar militaire.*

« Au cours d'une conversation fortuite, le 22 septembre 1961, entre le major Gardiner B. Reynolds, 100th BWDC01, et le capitaine Robert O. Daughaday, Commander 1917-2 AACCS DIT, Pease AFB, NH, on apprit qu'un étrange incident avait eu lieu à 02 h 14, heure locale, le 20 septembre. On n'attachait pas d'importance à l'incident à ce moment-là. Dans la suite, aucune nouvelle observation ne put se faire jour, susceptible d'être ajoutée à l'extrait du « Rapport journalier du contrôleur ».

Voici, en résumé, la scène qui avait été vue :

« Dans la nuit du 19 au 20 septembre, entre 20/0001 et 20/0100, M. et Mme Hill voyageaient en direction du sud, sur la route 3, près de Lincoln, NH., quand ils observèrent, à travers le pare-brise de leur voiture, un objet étrange dans le ciel. Ils le remarquèrent à cause de sa forme et de l'intensité de sa lumière comparée à celle des étoiles dans le ciel. Le temps et le ciel étaient clairs à ce moment-là. »

Dans le rapport lui-même, au paragraphe E : *Lieu et Détails*, nous lisons le récit que Betty Hill a fait de la scène, rapporté par les officiels de Pease Air Force Base.

« Les observateurs voyageaient en voiture dans la direction du sud, sur la route n° 3, au sud de Lincoln, NH., quand

ils remarquèrent un objet brillamment illuminé en avant de leur voiture et à un angle approximatif de 45 degrés. Il leur parut étrange à cause de sa forme et de l'intensité de ses lumières comparée à celle des étoiles du ciel. Le temps et le ciel étaient clairs. Ils continuèrent à observer l'objet pendant quelques minutes, tout en roulant, puis ils s'arrêtèrent. Après s'être arrêtés, ils se servirent de jumelles de temps à autre.

« Ils déclarent que l'objet volait très vite dans la direction nord. Ils déclarent qu'il changea de direction plutôt brusquement et vira au sud. Peu de temps après, il s'arrêta et plana dans l'air. Jusque-là, ils n'avaient entendu aucun bruit. A ce moment-là, les deux observateurs se servirent des jumelles. Tandis que l'objet planait, des objets commencèrent à sortir de son corps, qu'ils décrivent comme étant des ailes qui, lorsqu'elles s'étendaient, prenaient la forme d'un V. Les « ailes » portaient des lumières à leurs extrémités. A ce moment-là, ils remarquèrent que l'objet descendait lentement en direction de leur auto. L'objet continua sa descente jusqu'au moment où il apparut n'être plus qu'à « quelques centaines de pieds » au-dessus de leur voiture. Alors, ils décidèrent de fuir à toute vitesse cet endroit. M. Hill conduisait et Mme Hill surveillait l'objet en mettant la tête à la portière. Il prit la direction nord-est, mais Mme Hill ne put observer davantage le départ, vu sa position dans la voiture.

« Ils déclarent que lorsque l'objet fut au-dessus d'eux, après qu'il eut paru « fondre » sur leur voiture, ils entendirent une série de « bourdonnements », courts et forts, qu'ils décrivent comme si quelqu'un avait laissé tomber un diapason. Ils ajoutèrent qu'ils pouvaient sentir ces bourdonnements dans leur auto. Aucune autre observation visuelle ne fut faite de l'objet. Ils continuèrent leur voyage, et quand ils arrivèrent aux environs de Ashland, NH., à trente milles à peu près de Lincoln, ils entendirent de nouveau les « bourdonnements » de l'objet ; cependant, ils ne le virent pas cette fois.

« Mme Hill déclara que la façon de voler de l'objet était excentrique, qu'il changeait rapidement de direction, que, durant son vol, il était monté et descendu de nombreuses fois, très vite. Ce vol fut qualifié de saccadé et inégal.

« M. Hill, qui est un employé au service civil de la Poste à Boston, ne possède aucune instruction technique ou scientifique, Pas plus que son épouse.

« Au cours d'une conversation postérieure avec M. Hill, il avoua volontiers qu'au départ, il n'avait pas eu l'intention de faire une déclaration au sujet de cet incident, mais vu que lui et sa femme, avaient, en fait, été témoins dudit incident, il s'était décidé à le déclarer. Il dit qu'en se reportant en arrière, la chose lui semble incroyable et il se sent un peu sot. Il ne peut vraiment croire qu'une telle chose arrive et soit arrivée. D'un autre côté, il dit que tous deux ont vu ce qu'ils ont déclaré et que ce fait plaide en faveur de la réalité.

« Les renseignements rassemblés ci-dessus ont été enregistrés par conversation téléphonique entre les observateurs et le préposé à l'enregistrement. On ne peut donc pas juger de la confiance à accorder à l'observateur, et bien que son apparente honnêteté et son sérieux semblent valables, on ne peut en décider maintenant. »

Ce rapport est remarquable en ce qu'il ne contient pas. En ce sens, il est probablement le type même de rapports très largement répandus à l'Air Force (la plupart d'entre eux faisant état de la proximité immédiate d'un O.V.N.I.), où, soit à cause de la répugnance du témoin à parler, soit à cause du manque de précision qui suit sa déclaration, le renseignement le plus significatif se trouve éliminé.

Dans le cas présent, les témoins ont omis de donner à l'Air Force des renseignements sur les êtres qu'ils avaient pu voir à bord de l'équipage pendant qu'ils l'observaient avec les jumelles. Et une enquête convenable aurait fait surgir un élément dont ils ne s'étaient sans doute pas immédiatement rendu compte : ils étaient incapables de dire ce qui s'était passé pendant ce laps des deux heures écoulées entre les deux périodes des « bourdonnements » entendus. En fait, ils ne purent se rappeler comment ils s'étaient comportés pendant qu'ils avaient parcouru les trente milles séparant Indian Head de Ashland, ce que le rapport d'Air Force mentionne d'une façon si fortuite.

Ce qui arriva, après que leur histoire fut connue, nous le trouvons dans le livre bien documenté de John Fuller. Les deux témoins eurent une série d'étranges cauchemars. Les rêves les amenèrent à consulter un psychiatre qui se servit

de l'hypnotisme pour découvrir la clé du problème et c'est seulement de cette manière qu'on trouva que l'origine des cauchemars était due à ces deux heures dont ils ne pouvaient se rappeler. Sous l'hypnose, chacun séparément, Betty et Barney Hill dirent qu'ils avaient été *pris* par des êtres étranges dans l'O.V.N.I.

J'ai eu le privilège d'entendre la partie des bandes d'enregistrement concernant « l'enlèvement » de Betty et Barney Hill. Une discussion que j'ai eue postérieurement avec les témoins et avec le Dr Simon et John Fuller, m'amène à considérer le cas, non comme un événement isolé qui doit être examiné et traité comme tel, mais au contraire comme une indication d'un modèle général qu'on ne peut séparer du phénomène total.

Tout d'abord, il est intéressant de noter que, au fur et à mesure que d'autres détails revenaient à la mémoire des Hill après le traitement médical, le cas se rapprocha davantage d'autres atterrissages d'O.V.N.I., dont les Hill ne pouvaient avoir entendu parler. Un de ces détails se trouve illustré dans le souvenir qu'eut Betty Hill d'avoir vu un groupe « d'hommes » s'avancer vers eux une fois que la voiture eut stoppé, puis les créatures avaient ouvert la porte et braqué sur elle quelque chose de pointu. Quand je lui demandai à quoi ressemblait le petit objet, elle me répondit : « On aurait pu le prendre pour un crayon. »

Il n'est pas nécessaire de répéter les descriptions faites par les Hill sur la manière dont ils furent enlevés ou sur ce qu'était l'objet. Il suffit de dire que les déclarations faites sous hypnose par Betty et Barney concordent, dans l'ensemble. Et il est utile aussi d'examiner les détails des récits des témoins se rapportant aux entités.

Betty déclare :

« La plupart des hommes sont de ma taille... Aucun n'est aussi grand que Barney, c'est pourquoi je pense qu'ils peuvent avoir 5 pieds ou 6 pieds 4 pouces. Leur poitrine est plus large que la nôtre ; leur nez plus grand, plus long que la moyenne bien que j'aie vu des gens qui ont le nez comme eux, par exemple Jimmy Durante. Leur teint était gris, comme un mélange de peinture grise à base noire ; leurs

lèvres sont d'une teinte bleu gris. Les cheveux et les yeux sont très sombres, peut-être noirs...

« Dans un sens, on les prendrait pour des mongoliens... Cette sorte de face ronde avec un large front, qui va de pair avec un certain genre de grossièreté. Leur épiderme semblait bleu gris mais il est sans doute plus blanc que ça. Leurs yeux bougeaient, et avaient des pupilles. Ils m'ont donné l'impression de ressembler aux yeux des chats. »

Par ailleurs, Barney dit, lui :

« Les hommes avaient des têtes d'une forme un peu bizarre avec un large crâne, mais cette largeur de tête diminuait en s'approchant du menton. Et les yeux qui tournaient sur le côté de leurs têtes donnaient l'impression que leur champ de vision était plus étendu que le nôtre latéralement. Cela m'impressionna... La bouche ressemblait à une ligne horizontale qui se terminait de chaque côté par une petite ligne perpendiculaire. Cette ligne représentait les lèvres sans le muscle qui est nôtre. Et la ligne se séparait légèrement quand ils émettaient ce bourdonnement. Le grain de la peau, si je me souviens bien par le rapide coup d'œil que j'ai jeté sur elle, était grisâtre, d'un gris presque métallique. Je n'ai pas remarqué les cheveux, ni la coiffure. Je n'ai pas non plus remarqué le nez, juste deux petites ouvertures qui représentaient les narines. »

Il y a des contradictions visibles dans ces deux descriptions. Betty parle de cheveux très noirs ; Barney n'en a pas vu. Les hommes décrits par Barney n'évoquent pas exactement en moi l'image de Jimmy Durante ! D'un autre côté, les créatures nous rappellent d'une façon frappante les pilotes d'O.V.N.I. d'un grand nombre d'histoires connues seulement d'un très petit groupe de spécialistes.

A part le nez et les lèvres sur lesquels ils ne sont pas d'accord, on peut dire que la déclaration de Betty s'accorde avec celle de Barney en ce qui concerne la description de la tête et l'apparence de la peau. Une autre remarque de Betty revêt une signification particulière à ce sujet, quand elle dit : « J'ai eu l'impression que le chef et celui qui m'examinaient étaient différents des autres membres de l'équipage. Mais c'est difficile à dire, parce que, véritablement, je ne voulais pas regarder ces hommes. »

Deux autres éléments d'importance ressortent de ce cas. L'un d'eux est la manière qu'ont ces êtres de communiquer. Entre eux, ils échangent un langage audible mais absolument incompréhensible pour les témoins. Cependant, quand ils communiquaient avec les Hill, leurs pensées étaient émises *en anglais*. Betty pense qu'ils parlaient anglais « avec un accent », tandis que Barney avait l'impression que les mots et la présence de l'entité étaient deux choses différentes ;

« Je ne peux pas dire que j'ai entendu de voix. Mais en moi-même je savais ce qu'il disait. Ce n'était pas comme s'il me parlait et pendant que je le regardais les yeux grands ouverts, il était assis à l'autre bout de la pièce. On aurait dit que les mots faisaient partie de moi-même et qu'il n'était pour rien dans la création des mots eux-mêmes. »

Cette très remarquable déclaration, une excellente description du mécanisme qui déclencherait la communication, peut être la clé de l'épisode tout entier, et fait que l'on peut placer le cas dans le domaine de la Théorie des apparitions — comme, par exemple, Tyrrell les traite dans ses célèbres conférences Myers, de 1942, à la Société britannique pour la Recherche psychique. Ainsi, il est bon de noter que l'apparente absurdité de la succession des faits constituant l'épisode, pourrait être réduite au déclenchement de modes de perception d'un haut degré dans le cerveau du témoin, et non pas nécessairement à un processus physique normal. Et cette caractéristique, à son tour, nous rappelle à la fois les expériences de neurophysiologie et les rapports établis sur les fantômes par les observateurs les plus compétents, bien qu'on doive distinguer les fantômes de la classe de phénomènes que nous étudions ici, vu l'absence de traces matérielles — ce qui rend leur interprétation bien plus simple. Et alors qu'il est probable qu'une théorie complète des fantômes puisse limiter les phénomènes aux paramètres à l'intérieur du système nerveux humain, ce n'est pas vrai en ce qui concerne les O.V.N.I. C'est la raison pour laquelle il est nécessaire de poursuivre la recherche de cas d'apparitions de l'ancien temps, pour les comparer avec des rapports comme ceux des Hill.

La reconnaissance d'un important élément psychologique (ou psychique, si vous préférez) dans les manifestations O.V.N.I. rend impérative une telle étude. Si l'on attribue aux phénomènes des causes psychologiques, alors les causes *ont dû* se manifester à toutes les époques, bien que, naturellement, les sociologues puissent donner des raisons diverses pour que de telles manifestations aient considérablement augmenté depuis la Deuxième Guerre mondiale. Par ailleurs, si le phénomène n'est pas d'une nature complètement psychologique, alors la découverte d'antécédents historiques constituerait un indice valable quant à sa nature.

« L'expérience » effectuée sur Betty Hill par les entités est, de ce fait, remarquable. On se rappellera que pendant qu'elle était dans l'équipage, Betty fut soumise à un contrôle médical simulé. Sous l'hypnose, elle déclara qu'on lui avait fait une piqûre au nombril avec une longue aiguille, qu'elle en avait souffert, et que la souffrance avait disparu lorsque le chef lui avait fait un certain geste de la main devant les yeux. Un calendrier français du XV<sup>e</sup> siècle, le *Kalendrier des Bergiers*, fait état des tortures infligées par des démons qui percent l'abdomen de leurs victimes avec de longues aiguilles. En fait, on ne peut se tromper sur la psychologie invariable de ces histoires. Le problème, alors, n'est pas de l'identifier, mais de le relier, d'une manière rationnelle, aux grandes lignes physiques rencontrées au cours des observations — par exemple la détection par les opérateurs de radar militaire de l'O.V.N.I. vu par les Hill.

Peut-être devrions-nous illustrer la difficulté de ce problème en nous servant d'un cas qui est moins bien connu que l'incident des Hill, bien qu'il soit aussi dramatique. On n'en a jamais vu trace dans la littérature anglaise des O.V.N.I. Même en France, il est pratiquement inconnu. L'incident eut lieu le 20 mai 1950, à peu près à 16 heures. Je ne peux révéler le nom du témoin, ni l'endroit exact. Cependant, je peux dire que le témoin était une femme, et que l'épisode s'est déroulé dans une région du centre de la France, près de la Loire. Une enquête officielle effectuée par la police locale française a complété les détails mentionnés dans ce rapport, que nous pouvons traduire ainsi :

« Je me hâtais de rentrer à la maison pour préparer le dîner. J'étais heureuse, contente, et je chantais une chanson populaire. Tout était calme et tranquille, il n'y avait ni brise ni vent ; j'étais seule dans le chemin.

« Soudain, je me suis sentie noyée dans une lumière brillante, aveuglante, et je vis deux immenses mains noires apparaître devant moi. Il y avait cinq doigts à chaque main, de couleur noire mêlée d'une teinte jaunâtre qui tenait du cuivré. Les doigts étaient grossièrement formés, et ils vibraient doucement ou tremblaient. Ces mains ne venaient pas de derrière moi, mais d'au-dessus de moi, comme si elles avaient été suspendues au-dessus de ma tête, comme si elles attendaient le moment propice pour me saisir. Les mains noires ne s'appliquèrent pas immédiatement sur ma tête. Je fis probablement deux ou trois pas avant qu'elles ne me touchent. Les mains n'avaient pas de bras visibles. Les deux mains noires s'appliquèrent avec violence sur mon visage et me saisirent la tête comme un oiseau de proie se jette sur sa victime infortunée, sans secours. Elles attirèrent ma tête sur une poitrine très dure, qui semblait faite de fer ; je sentis le froid dans mes cheveux et derrière mon cou, mais aucun contact avec des vêtements. Les mains me serraient la tête comme une formidable vis, pas tout d'un coup, mais graduellement. Elles étaient très froides et leur attouchement me faisait penser qu'elles n'étaient pas faites de chair. Je sentis les gros doigts sur mes yeux et je ne pus plus rien voir ; sur mon nez, aussi, et je ne pus plus respirer, et aussi sur ma bouche pour m'empêcher de crier.

« Quand je me suis trouvée entourée de cette lumière forte, et aveuglante, j'ai eu l'impression d'être paralysée, et quand les mains me touchèrent, j'eus alors l'impression de recevoir une forte décharge électrique, comme si j'avais été secouée par un éclair. Mon corps entier était annihilé, sans défense, sans réflexes. J'étais comme un jouet cassé entre les mains inhumaines de mon agresseur inconnu. Pendant un peu plus d'une minute, je sentis ses mains me serrer étroitement le cou de chaque côté. C'était horriblement pénible. Puis, il commença à me balancer d'avant en arrière à plusieurs reprises, tout en m'écrasant férocement la tête contre sa poitrine. J'avais l'impression nette que cet

être portait une armure ou une carapace, faite d'une matière très dure et froide. Je sentis ses deux (invisibles) bras se poser lourdement sur mes épaules.

« Ce fut à ce moment-là que j'entendis son rire, un rire étrange que je ne pouvais expliquer ; c'était comme si je l'entendais à travers de l'eau, et cependant il me semblait si proche, au-dessus de ma tête. Au début, ce fut un son rugueux et voilé, puis plus fort et guttural. Cela me fit frissonner et me fit mal. Après quelques secondes, le rire stoppa, comme coupé net. Puis un genou me heurta dans le dos, me faisant très mal, c'était comme s'il avait été fait d'acier. Ce coup me fit tomber en arrière et l'agresseur inconnu me fit allonger par terre, me serrant toujours la tête contre sa poitrine. Puis, il me tira par la tête le long du chemin, et il semblait être très pressé, je ne l'entendais pas respirer.

« Il me tira jusqu'à un buisson plein de ronces, d'orties et d'acacias, tout en continuant à courir à reculons, à une vitesse incroyable, et toujours en tenant ma tête. A ce moment-là, j'ai entendu sa voix, au-dessus de moi, qui disait : « La voilà ! Nous l'avons ! » Comme s'il parlait à quelqu'un d'autre, un complice qui était resté dans le buisson ; cette voix, comme le rire, paraissait proche, bien que voilée par quelque chose, et elle était brève, rugueuse, aiguë.

« J'étouffais et j'eus l'impression que j'allais mourir ; je pensais à ma famille qui m'attendait à la maison, et ma vie entière me passa devant les yeux en quelques secondes. Mon agresseur me tira à travers le buisson jusqu'à ce que nous ayons atteint un petit pâturage, et soudain il s'arrêta ! Pourquoi ? Ses mains avaient, petit à petit, glissé le long de mon visage et j'essayais d'appeler au secours, mais je n'avais qu'un mince filet de voix, comme un cri perçant. Au bout d'un certain temps, je fus à même de me redresser parmi les broussailles. J'avais beaucoup de mal à respirer. Je tenais toujours mon sac à la main, avec l'argent qu'il contenait. Enfin, je pus me lever en dépit de ma faiblesse et, alors j'entendis du bruit, à ma gauche, à l'intérieur du buisson. Je pensais que j'allais voir mes agresseurs et découvrir leurs figures, mais je ne vis rien ! Seules, les branches remuaient, se balançant dans l'air ; je vis et entendis les branches écorcher l'espace vide, et l'herbe foulée comme sous les pas d'un être invisible. J'étais terri-

fiée. Doucement, j'allai jusqu'au chemin, marchant avec difficulté. Mes jambes étaient lacérées par les branches et saignaient. J'avais la sensation bizarre d'un épuisement nerveux, indéfinissable, comme si j'avais été électrisée par un fort courant. J'avais, dans la bouche, un goût métallique, amer, qui me rendit malade ; mes muscles ne m'obéissaient pas. Je sentais quelque chose comme une barre sur les épaules, et dans le dos une chaleur pénible, comme si j'avais été exposée aux flammes ou à un rayon brûlant. Par moments, je ressens encore l'impression d'être broyée par une brosse invisible. Je dus marcher ainsi pendant cinq ou six minutes. Au bout du chemin, il y avait un tournant d'où je pouvais apercevoir les maisons. Alors, la souffrance décrut un petit peu.

« Tout cela avait duré un quart d'heure à vingt minutes, et j'avais l'impression d'avoir vécu dans un monde irréel. Brusquement, j'entendis un grand bruit, comme un vent violent pendant un orage, un déplacement brusque d'air chaud ou un violent tourbillon. Je voyais les arbres s'incliner, comme sous un brutal orage, et je fus presque précipitée à terre. Presque simultanément surgit une lumière blanche, forte et aveuglante. J'eus le sentiment que quelque chose coupait l'air à une vitesse prodigieuse, mais je ne vis rien. Bientôt, tout redevint calme. Je me sentais malade, j'avais la nausée. J'atteignis la maison des gardiens, et quand j'ouvris la porte, ils vinrent à ma rencontre et me demandèrent ce qui était arrivé, parce qu'eux aussi avaient vu une lumière de leur maison. La femme du gardien demanda ce qui n'allait pas. Quand je pus enfin parler, ils me dirent que les doigts avaient laissé de profondes empreintes sur mon visage, sous forme de barres rouges. Ils mirent du peroxyde sur les égratignures de mes jambes, puis une pommade, et me baignèrent le visage avec de l'eau fraîche. Mes mains étaient en très mauvais état.

« Après un long moment, je repris mon chemin vers X... pour acheter quelque chose, sans dire à qui que ce soit ce qui s'était passé, et je revins péniblement à la maison par un autre chemin.

« Après que j'eus raconté à ma mère, à mon père et aussi à mon frère ce qui m'était arrivé, ils allèrent déposer une plainte à la gendarmerie. La police vint et m'interrogea lon-

guement ; ils m'examinèrent, virent les marques des gros doigts sur ma figure. J'étais encore toute gonflée et j'avais mal à plusieurs endroits. Ils conclurent qu'il y avait eu une tentative d'enlèvement et me dirent que cela leur semblait très étrange et mystérieux. Ils m'emmenèrent à l'endroit où la scène avait eu lieu afin de continuer leur enquête. Ils remarquèrent qu'à certains endroits, les broussailles étaient noires et arrachées ; à d'autres, elles étaient seulement aplaties et écrasées. Les acacias aussi avaient été brûlés par places et étaient cassés eux aussi. La clôture du pâturage qui était faite de pieux de bois et de fil de fer avait également souffert. Des pieux étaient brûlés, d'autres arrachés ; le fil de fer avait été tordu et coupé.»

La veille (le 19 mai), dans la soirée, le témoin de ce cas avait remarqué une « sorte de comète » qui s'était arrêtée brusquement, puis avait réapparu pour monter et rester quelque temps parmi les autres étoiles, puis devenir plus grosse et commencer une sorte de balancement ; la lumière était parfois allumée, parfois éteinte. Soudain, « l'étoile » prit une trajectoire, et atteignit l'horizon à une très grande vitesse. Le témoin n'avait plus pensé à l'incident<sup>2</sup>. L'enquête officielle ne mena nulle part. Le cas demeure une tentative d'enlèvement inexplicée.

Que pouvons-nous dire au sujet de tels rapports ? Ils ne sont ni plus ni moins croyables que les autres scènes O.V.N.I. ; ils sont dans la ligne des histoires parmi les plus dramatiques des anciens temps, ceux qui inspirèrent les contes de fées ; ils sont aussi dans la ligne, comme nous le verrons, des visions du bateau aérien de 1897 et des incidents qui s'ensuivirent. Mais il est trop tôt pour entreprendre une discussion théorique. Il vaut mieux, pour l'instant, étudier seulement les documents, bien que je doive avouer que j'ai considéré à l'origine des cas semblables (même indignes d'être pris en considération, même si leur documentation n'est pas de qualité inférieure à celle des cas les plus croyables que nous étudions). Prenez un autre cas d'enlèvement, celui qu'on prétend avoir eu lieu le 21 août 1915.

2. « Un cas infiniment mystérieux », *Lumières dans la Nuit*, 86, janvier-février 1967, p. 2.

Gallipoli, 28 août 1915.

« Ce qui va suivre est le récit d'un accident étrange qui eut lieu dans le courant de la matinée, aux derniers jours les plus dramatiques de la bataille qui se livrait au « mont 60 », Sulva Bay, A.N.Z.A.C. (corps d'armée australien et néozélandais).

« Le jour se levait, clair, sans nuage en vue, comme on pouvait l'attendre d'un superbe jour méditerranéen quel qu'il soit. Une exception cependant, en l'espèce, un nombre de quelque six ou huit nuages, en forme de « miches de pain » — tous exactement de la même forme, qui planaient au-dessus du « mont 60 ». On remarqua, en dépit d'une petite brise qui soufflait du sud, à 5 ou 6 milles à l'heure, que la position de ces nuages, pas plus que leur forme, ne changeait, pas plus qu'ils ne se déplaçaient sous l'influence de la brise. De notre poste d'observation, situé à 500 pieds de haut, nous les voyions planer à une hauteur d'environ 60 degrés. Immobile et à terre, juste au-dessous de ce groupe de nuages, se trouvait un autre nuage de la même forme, mesurant à peu près 800 pieds de long, 200 de haut et 200 de large. Ce nuage était absolument compact, paraissait de structure presque solide et se trouvait à une distance d'environ 14 à 18 chaînes<sup>3</sup> du lieu de combat en territoire occupé par les Britanniques. Les vingt-deux hommes de la section n° 3 de la Field Company n° 1. N.Z.E. et moi-même observâmes tout cela de nos tranchées de Rhododendron Spur, approximativement à 2 500 yards au sud-ouest du nuage qui était à terre. Notre point avancé surplombait le « mont 60 » à environ 300 pieds ; comme on s'en rendit compte plus tard, ce nuage singulier reposait sur le lit d'une crique sèche ou une route affaissée (Kaiajik Dere) et nous avions une vue parfaite des côtés et des extrémités du nuage. Sa couleur était d'un gris pâle, comme celle des autres nuages.

« On vit alors un régiment britannique, le First Fourth Norfolk, de plusieurs centaines d'hommes, prendre cette route affaissée ou crique, et marcher en direction du « mont 60 ». Cependant, quand ils arrivèrent à la hauteur du nuage, ils se dirigèrent sur lui sans hésitation, mais pas

3. Une chaîne = 66 pieds. (N.d.T.)

## VISA POUR LA MAGONIE

un d'entre eux n'en sortit pour se déployer et se battre au « mont 60 ». Une heure plus tard environ, après que le dernier de la file eut disparu dans le nuage, ce nuage, délibérément, quitta le sol et, comme tout brouillard ou nuage le ferait, s'éleva lentement et rejoignit les autres nuages semblables à lui, mentionnés au début de ce récit. En les observant de nouveau, ils se ressemblaient tous « comme des pois dans une gousse ». Pendant tout ce temps, le groupe de nuages avait plané au même endroit, mais aussitôt que ce singulier nuage « de la terre » se fut élevé à leur niveau, tous partirent en direction du nord, vers la Thrace (Bulgarie). Trois quarts d'heure après, plus un n'était en vue.

« Le régiment dont il est fait mention fut porté « disparu » ou « exterminé » et, lors de la reddition de la Turquie, en 1918, la première chose que réclama la Grande-Bretagne à la Turquie fut qu'elle rende ce régiment. La Turquie répondit qu'elle n'avait jamais capturé ce régiment, pas plus qu'elle n'avait été en contact avec lui, et elle ignorait qu'il existait. Un régiment britannique, en 1914-1918, comprenait un nombre d'hommes variant de 800 à 4 000. Ceux qui observèrent la scène attestent que la Turquie n'a jamais capturé ce régiment, ni été en contact avec lui.

Nous, les soussignés, bien que faisant cette déclaration tardivement, puis que nous en sommes au cinquième anniversaire de l'atterrissage A.N.Z.A.C., déclarons que l'incident décrit ci-dessus est absolument véridique.

Signé par les témoins :

4/165 Sapper F. Reichart  
Matata, Bay of Plenty  
13/426 Sapper R. Newnes  
157 King Street, Cambridge  
J. L. Newman  
73 Freyberg St.  
Otumoctai, Tauranga

## EMPORTÉ PAR LE VENT

Nous avons examiné plusieurs histoires d'enlèvements ou d'essais de raptés par des occupants de soucoupes volantes. Ces épisodes font partie intégrante de la totalité

## MAGONIE... ALLER ET RETOUR

du problème O.V.N.I. et ne peuvent être résolus séparément. De plus, la preuve historique, rassemblée par Wentz, est dans la même voie.

Cette sorte de croyance qui veut que les fées soient capables d'*enlever* des gens était très commune et elle existe même encore dans une bonne partie de l'Irlande de l'Ouest...

« On voit souvent les Braves Gens (à Knoch Magh), en grand nombre, jouer au hockey ou au ballon. Et l'on voit souvent parmi eux des jeunes gens, des femmes et des enfants qui avaient été enlevés. »

Les gens ne sont pas seulement enlevés, mais — comme dans les histoires de soucoupes volantes — ils sont emportés loin des lieux par des moyens aériens. On retrouve une histoire de ce genre, contée par le prophète Ezéchiel, naturellement, et par bien d'autres écrivains religieux. Mais un Irlandais ordinaire, John Campbell, a dit aussi à Wentz :

« Un homme que j'ai vu, Roderick MacNeil, fut enlevé à trois milles de l'endroit où il avait été pris. Les ennemis partirent vers minuit. »

Le Révérend Kirk cite quelques histoires semblables de raptés extraordinaires, mais la plus fantastique légende de toutes est celle attachée à Kirk lui-même : on croit communément que le bon révérend a été enlevé par les fées.

« Mme J. MacGregor qui garde la clef du vieux cimetière où se trouve la tombe de Kirk, bien que beaucoup prétendent qu'il n'y a dedans qu'un cercueil rempli de pierres, me dit que Kirk fut emporté dans la Colline des fées, qu'elle me désigna comme étant juste au-dessus de la petite vallée devant nous, et qu'il y est encore, car la colline est pleine de cavernes, et c'est là que sont les maisons des Braves Gens. Et elle ajouta que Kirk apparut à un de ses parents après son enlèvement. »

Wentz, qui rapporte cette intéressante histoire, fit des recherches relatives aux circonstances de la mort de Kirk. Il alla voir le successeur de Kirk à Aberfoyle, le Révérend Taylor, qui éclaircit l'histoire.

« Au moment de sa disparition, les gens dirent qu'il avait

été enlevé parce que les fées n'étaient pas contentes de lui pour la raison qu'il avait livré trop ouvertement leurs secrets. De toute manière, il semble que Kirk tomba subitement malade d'une crise d'apoplexie, alors qu'il était sur la Colline des fées, et qu'il mourut là-bas. J'ai compulsé les archives du presbytère, et je n'en ai trouvé aucune concernant la manière dont Kirk était mort, mais naturellement, il ne fait aucun doute que son corps est bien dans la tombe. »

Kirk croyait en l'habileté des Braves Gens pour effectuer des raptés et des enlèvements, et cette idée fut si répandue qu'elle est arrivée jusqu'à nous par des voies diverses. C'est pourquoi nous pouvons examiner en détail quatre aspects du savoir des fées qui est lié directement à notre étude : 1) Les conditions et le but des enlèvements, 2) Les cas de libération du pays des fées et les formes que prend la gratitude des fées quand l'être qu'elles ont enlevé leur a rendu un service effectif, pendant son séjour dans leur pays, 3) La croyance dans la pratique des raptés par les fées, et 4) Ce que j'appellerai les aspects relativistes du voyage au pays des fées.

Hartland rapporte qu'un livre suédois, publié en 1755, contient une déclaration légale, un serment solennel du 12 avril 1671, par le mari d'une sage-femme qui avait été enlevée au pays des fées pour aider l'épouse d'un « troll » à accoucher. L'auteur de la déclaration paraît avoir été un pasteur appelé Peter Rahm.

« Vu l'autorité de cette déclaration, nous sommes portés à croire que l'événement relaté est bien arrivé en l'année 1660. Peter Rahm prétend que lui et sa femme se trouvaient dans leur ferme un soir, tard, quand parut un petit homme, noir de peau et habillé de gris, qui supplia la femme du déclarant de venir aider son épouse qui était dans les douleurs de l'enfantement. Le déclarant, voyant qu'ils avaient affaire à un troll, insista auprès de sa femme, la bénit et lui dit, invoquant le nom de Dieu, d'aller avec l'étranger. On aurait dit que le vent l'emportait. »

On rapporte qu'elle revint chez elle de la même manière, ayant refusé de manger quelque nourriture qu'on lui avait offerte pendant qu'elle était en compagnie du troll.

Dans un autre conte, le mari de la sage-femme l'accompagne dans la forêt. Ils sont guidés par l'« homme de la terre » — le gnome qui a demandé leur aide. Ils pénètrent par une porte de mousse, puis par une porte de bois, et après par une porte de métal brillant. Un escalier les conduit dans l'intérieur de la terre, à une chambre magnifique où la femme du gnome se repose. Kirk rapporte que, dans un cas où il connaissait personnellement les intéressés, la femme qui avait été enlevée trouva la maison des Petites Gens remplie de lumière, bien qu'elle ne pût voir ni lampe ni feu.

Le Révérend Kirk dit aussi que, plus tard, en compagnie d'un autre pasteur, il rendit visite à une femme alors âgée de quarante ans, et lui posa des questions pour savoir ce qu'elle connaissait des fées. Une rumeur courait que, pendant des années, elle n'avait, pour ainsi dire, pris aucune nourriture, et que souvent elle restait très tard dans les champs à surveiller ses moutons, qu'elle rencontrait là des gens avec qui elle parlait et qu'elle ne connaissait pas, et qu'une nuit, s'étant endormie sur une colline, elle avait été emportée ailleurs avant le lever du soleil. Cette femme, dit Kirk, était toujours mélancolique et silencieuse.

L'aspect physique de la Magonie, comme il apparaît dans de tels contes, mérite attention. Parfois, c'est une contrée lointaine, une île invisible, un lieu éloigné qu'on ne peut atteindre qu'au bout d'un long voyage. Vraiment, dans certains contes, c'est une contrée céleste comme dans l'histoire indienne citée auparavant ; ceci est analogue à la croyance dans l'origine extra-terrestre des O.V.N.I., si populaire aujourd'hui. Une seconde théorie — et qui est également très répandue — est que le pays des fées constitue une sorte d'univers parallèle qui coexiste avec le nôtre. Il est rendu visible et tangible seulement pour des personnes choisies, et les « portes » par lesquelles elles passent sont des points tangentiels connus seulement des elfes. Cette théorie est quelque peu analogue à celle que l'on trouve quelquefois dans la littérature O.V.N.I. concernant ce que des auteurs aiment appeler la « quatrième dimension » — bien que, naturellement, cette expression rende moins bien le sens du physique que le fait la théorie du parallélisme d'un pays des fées. (Cependant, cela rend

un son plus scientifique.) Hartland cite des histoires qui illustrent la théorie des « univers tangentiels », comme celle qui suit :

« A Nithdale, une fée récompensa la gentillesse d'une jeune mère à qui elle avait confié son bébé pour qu'il tète, et l'avait emmenée au pays des fées. Une porte s'ouvrait dans une verte colline, découvrant un porche par lequel entrèrent la nourrice et sa conductrice. Là, la dame fit tomber trois gouttes de rosée précieuse sur la paupière gauche de la nourrice, et elles purent ainsi pénétrer dans un pays merveilleux aux ruisseaux ondulants, où les arbres étaient chargés de fruits d'où coulait le miel. On fit à la nourrice des cadeaux magiques, et quand son œil droit fut baptisé d'une goutte de rosée verte, elle fut à même de contempler encore plus de merveilles. Sur le chemin du retour, la fée passa la main sur l'œil de la femme et lui rendit ainsi ses pouvoirs naturels. »

Cette histoire nous amène à notre second point, celle de la gratitude que témoignent les fées en retour des services rendus par les humains, et la forme que prend une telle gratitude. On trouve la preuve de cette gratitude même, dans de nombreuses histoires de cadeaux faits par les fées, dans des contes de Scandinavie et du Nord-Est de l'Europe, comme celui-ci :

« Une sage-femme allemande à qui un ondin, ou une ondine, avait donné l'ordre d'aider une femme en train d'accoucher, reçut cette confiance de cette dernière : « Je suis comme vous une femme chrétienne, et j'ai été amenée ici par un batelier qui m'a transformée. Quand mon mari rentrera maintenant et vous offrira de l'argent, n'en demandez pas plus que ce que vous demandez généralement, sans quoi il vous tordra le cou. Faites bien attention ! »

Dans une autre histoire, on demande à la sage-femme combien elle veut. Elle répond qu'elle ne veut pas leur prendre davantage qu'elle prend aux autres gens, et l'elfe répond : « Tu as de la chance ! Si tu avais demandé davantage, cela aurait mal tourné pour toi ! » Malgré cela, elle reçut le plein d'or dans son tablier.

Dans une histoire poméranienne, la sage-femme répond de la même manière à la même question, et le petit homme lui répond : « Eh bien, relève ton tablier et remplis-le avec les débris qui sont là dans le coin de la chambre ! » Puis il prend sa lanterne et, poliment, l'escorte jusqu'à sa maison. Mais quand elle secoua son tablier, de l'or pur tomba sur le plancher.

Les cadeaux des fées ont un caractère magique, qui prendront une signification particulière dans le prochain chapitre. Leur qualité magique apparaît dans les contes de pratiquement tous les pays. Le folklore chinois, en particulier, en donne de multiples exemples. Dans un conte, le nain remplit le tablier de la femme avec quelque chose qu'elle ne doit pas regarder avant qu'elle ne soit rentrée chez elle. Naturellement, elle y jette un coup d'œil et se rend compte qu'elle transporte des morceaux de charbon noir. Fâchée, elle les jette à terre, en gardant deux comme preuves de la malhonnêteté du nain. Elle arrive chez elle, et elle découvre que les morceaux de charbon se sont transformés en pierres précieuses. Mais quand elle retourne pour chercher les autres morceaux, ils avaient tous disparu.

Il existe, en fait, dans le folklore, de nombreuses histoires d'humains qui sont allés au pays des fées par leur propre vouloir, soit qu'ils portaient un message ou en rapportaient un, ou bien qu'ils aient à rendre un service quelconque aux êtres surnaturels qui vivaient là. Mais — et ceci est mon troisième point — nous avons aussi de nombreux récits d'enlèvements par les fées. Elles emportent des hommes ou des femmes, spécialement des femmes enceintes, ou de jeunes mères et elles sont aussi habiles à enlever de jeunes enfants. Parfois, elles substituent les enfants, en en rendant un qui n'est pas le vrai, ou bien à la place de l'enfant véritable, elles laissent un balai qu'elles entourent de vieux chiffons, ou encore, elles donnent un de *leurs* enfants, en échange.

« Par la croyance aux échanges je veux dire que je crois que les fées ou d'autres êtres imaginaires sont aux aguets pour enlever de jeunes enfants... ou quelquefois même des adultes, et quand elles le peuvent, quand elles les trouvent

seuls, elles les saisissent, et les emportent en laissant l'un des leurs à la place.»

Ce n'est pas seulement en Europe que cette croyance a cours. Elle existe dans des régions aussi éloignées d'Europe que la Chine et la côte américaine du Pacifique. Mais alors, une fois que les parents ont vu que leur enfant a été pris, que doivent-ils faire ? Hartland dit que :

« Une méthode en faveur dans le Nord de l'Ecosse consiste à emporter l'elfe suspect dans un repaire connu de sa race, généralement, nous dit-on, dans un endroit où l'on peut entendre de singuliers gémissements, ou bien dans une brouette, ou dans un cercle, et on l'allonge. On dépose du pain, du beurre, du lait, des œufs, de la viande ou une volaille comme présents accompagnant l'enfant. »

Les parents se retirent alors pendant quelques heures. Si leurs présents ont disparu quand ils reviennent, alors leur propre enfant leur sera rendu.

Mais parfois, on a employé des méthodes plus radicales et nous ne pouvons qu'avoir pitié des pauvres enfants qui ont été maltraités parce que leurs parents, superstitieux, trouvaient qu'ils ressemblaient à des elfes ! Pas plus tard que le 17 mai 1884, le *Daily Telegraph* de Londres publia que deux femmes avaient été arrêtées à Clonmel pour avoir cruellement fait souffrir un enfant de trois ans. Elles croyaient qu'il était un échange et, en le maltraitant, espéraient que les fées rendraient le « vrai enfant » ! Et il ne fait pas de doute qu'au Moyen Age la même superstition ait provoqué la mort d'enfants affligés de malformations congénitales. Parfois, les adultes qui ont été échangés subissent le même traitement, et Hartland nous cite un exemple très drôle d'un cas que voici :

« Un conte de Badenoch présente un homme qui découvre qu'on lui a frauduleusement pris son épouse qui, de caractère calme, est devenue soudain insupportable. Alors, il entasse de quoi faire un grand feu et menace d'y jeter l'occupante du lit à moins qu'elle ne lui dise ce qu'est devenue sa propre épouse. Elle avoue alors que cette dernière a été enlevée et que c'est elle qui lui succède. Mais, par son

caractère résolu, il réussit à rattraper sa femme lors d'un certain enterrement de fée, près d'Inverness. »

Bien sûr, le mythe O.V.N.I. n'a pas encore atteint ces proportions romantiques, mais nous n'en sommes peut-être pas bien loin, au moins dans certaines régions rurales, où d'étranges objets volants sont devenus une source de terreur pour les gens qui voyagent de nuit, et où la rumeur que des « envahisseurs » puissent rôder alentour a suscité plus d'intérêt que d'approbation. Un récent feuilleton télévisé a mis en relief cet aspect du savoir O.V.N.I. Dans le film, la race humaine a subi l'infiltration d'extra-terrestres qui diffèrent des humains seulement en de petits détails.

Cette idée n'est pas nouvelle, comme le montre la croyance dans les échanges. Et il y a un passage bien connu dans le *Table Talk* de Martin Luther, dans lequel il dit au prince de Anhalt qu'il doit jeter dans la Moldau un certain homme qui, selon lui, est un échange — ou un troc — comme on les appelait en Allemagne.

Quel but poursuivaient ces fées en pratiquant de tels enlèvements ? L'opinion qu'avancent des gens versés dans l'étude de contes populaires s'approche, de très près, d'une théorie courante relative aux O.V.N.I., à savoir : que le but d'un tel contact est d'ordre génétique. Selon Hartland :

« Le motif assigné aux fées dans les histoires du Nord est celui de préserver et d'améliorer leur race, d'un côté en enlevant les enfants des hommes afin de les amener parmi les elfes pour qu'ils puissent s'unir entre eux, et d'un autre côté pour obtenir le lait et les soins de mères humaines pour leurs propres enfants. »

Nous verrons plus loin quels parallèles on relève dans de récents cas d'O.V.N.I.

Cependant, tel n'est pas toujours le motif de l'enlèvement, et les elfes rendent souvent les gens après avoir tout simplement dansé ou joué avec eux. Mais un étrange phénomène a souvent lieu : les gens qui ont passé un jour au pays des fées reviennent dans leur monde plus vieux d'un an, ou davantage !

Ceci constitue notre quatrième point, et il est remarquable. Le temps ne passe pas là-bas comme il passe ici. Et

nous relevons, dans de telles histoires, la première idée de *la relativité du temps*. Comment cette idée est-elle venue aux conteurs de temps si anciens ? Qu'est-ce qui les a inspirés ? Personne ne peut répondre à de telles questions. Mais c'est un fait que la dissymétrie de l'élément temps entre le pays des elfes et notre monde est présente dans les contes de tous les pays.

Discutant sur ce laps de temps surnaturel au pays des fées, Hartland rapporte l'histoire véridique de Rhys et Llewellyn, enregistrée vers 1825, dans la vallée de Neath, Pays de Galles. Rhys et Llewellyn étaient des garçons de ferme. En rentrant à la ferme un soir, Rhys dit à son ami de s'arrêter pour écouter de la musique. Llewellyn n'entendit aucune musique. Mais il fallait que Rhys danse sur l'air qu'il avait entendu des centaines de fois... Il demanda à Llewellyn d'aller de l'avant avec les chevaux, lui disant qu'il aurait tôt fait de le rattraper. Mais Llewellyn arriva seul à la maison. Le lendemain, on le soupçonna d'avoir tué Rhys et il fut emprisonné. Pourtant, un fermier « qui s'y connaissait en matière de fées », devina la vérité. Un groupe d'hommes se forma — dont le narrateur de cette histoire — et ils emmenèrent Llewellyn à l'endroit où il avait dit que son compagnon avait disparu. Soudain : « Chut ! s'écria Llewellyn, j'entends de la musique, j'entends de douces harpes. »

Tous écoutèrent, mais ne purent rien entendre. Llewellyn avait le pied posé sur le rebord de l'anneau des fées. Il dit au narrateur de mettre son pied sur le sien et alors lui-même entendit les sons de nombreuses harpes et vit un grand nombre de petites fées danser dans un cercle d'environ vingt pieds de diamètre. Après lui, chaque homme fit de même et tous remarquèrent la même chose. Parmi les petites fées qui dansaient se trouvait Rhys. Llewellyn l'attrapa par la manche de sa veste lorsqu'il passa près d'eux et le fit sortir de ce cercle. Aussitôt, Rhys demanda : « Où sont les chevaux ? » et pria ses amis de le laisser finir la danse qui n'avait pas duré plus de cinq minutes. Et on ne put jamais le persuader de la longueur du temps qui s'était écoulé. Il devint mélancolique, tomba malade et, peu de temps après, mourut.

On peut trouver de semblables histoires dans *The Fairy Mythology* de Keightley et d'autres livres, bien que, à vrai

dire, l'histoire de Rhys et Llewellyn soit remarquable parce que, datant du XIX<sup>e</sup> siècle, elle nous permet de mesurer la continuité existant entre la doctrine des fées et celle des O.V.N.I.

D'autres contes de ce genre offrent divers moyens pour que certaines personnes emportées par les fées puissent recouvrer leur personnalité. L'un d'entre eux consiste à toucher celui qu'on a pris avec un morceau de fer, la répulsion qu'ont les êtres surnaturels pour ce métal est l'un des thèmes de la doctrine des fées.

Près de Bridgend, Pays de Galles, il est un endroit où une femme fut emportée par les fées et où elle ne revint que dix ans après, bien que croyant n'avoir été absente que dix jours. Hartland cite une charmante histoire sur le même thème, concernant un jeune garçon nommé Gitto Bach, ou Little Griffith, le fils d'un fermier qui disparut :

« On n'entendit pas parler de lui pendant deux années entières, mais enfin, un matin, alors que sa mère — qui avait pleuré amèrement pendant tout ce temps parce qu'elle le croyait mort — ouvrait la porte, que voit-elle, si ce n'est Gitto assis sur le seuil, un paquet sous le bras. Il était exactement habillé de la même manière, et n'avait pas changé depuis qu'elle l'avait vu pour la dernière fois, car il n'avait pas grandi d'un pouce : « Où as-tu été pendant tout ce temps ? » lui demanda sa mère. « Quoi, ce n'est qu'hier que je suis parti ! » répondit-il, et ouvrant le paquet, il lui montra l'habit que les « petits enfants », comme il les appelait, lui avaient donné pour danser avec eux. L'habit était fait de papier blanc, sans coutures. Par prudence maternelle, elle le mit au feu. »

Les histoires qu'on connaît le mieux qui traitent de la relativité du temps sont, naturellement, celles du type de « Rip van Winkle » imitées d'un grand nombre d'histoires folkloriques supposées se rapporter à des événements actuels. Il est étrange que nous retrouvions ce même thème dans l'ancien folklore chinois. Témoin l'histoire de Wang Chih, un des saints hommes parmi les taoïstes.

Un jour que Wang Chih se promenait dans les montagnes de Kü Chow en ramassant du bois pour le feu, il aperçut une grotte où de vieux hommes jouaient aux

échecs. Il s'avança pour surveiller leur jeu et posa sa hache à terre. Un de ces vieux hommes lui tendit une sorte de noyau de datte et lui dit de le mettre dans sa bouche... « Pas plus tôt l'avait-il fait que la faim et la soif disparurent. » Quelque temps après, un des vieux joueurs lui dit : « Cela fait longtemps que tu es ici, tu devrais rentrer chez toi, maintenant. » Mais comme il se retournait pour ramasser sa hache, Wang Chih se rendit compte que le manche était tombé en poussière. Il atteignit la vallée, mais se rendit compte aussi que ce n'étaient pas des heures ou des jours qui avaient passé, mais des siècles, et rien ne restait du monde qu'il avait connu.

Une tradition similaire existe au Danemark. Par exemple, dans un conte, typique du genre, une mariée, étourdiement, traversa les champs pendant les festivités de son mariage et passa sur un monticule « où les fées s'amusaient ». (De nouveau, nous avons ici une description de Petites Gens auprès d'un objet magique qu'on désigne parfois comme une table large, plate, ronde, d'autres fois comme un monticule. Un disque ou un grand cône reposant à même le sol satisferait à cette description. Décrivant le cimetière des fées, Hartland écrit : « Le monticule tenait, comme d'habitude en de telles circonstances, sur des piliers rouges. »)

Le « petit monde » offrit à la future mariée une coupe de vin et elle se mêla à eux pour danser. Puis, elle se dépêcha de rentrer chez elle, mais elle ne put trouver aucun membre de sa famille. Tout avait changé dans le village.

En fin de compte, une très vieille femme, en l'entendant pleurer, s'écria : « Est-ce toi qui as disparu au mariage du frère de mon grand-père, il y a cent ans ? »

A ces mots, la pauvre fille tomba à la renverse et mourut.

Il est vraiment fascinant de découvrir de tels contes qui précèdent de plusieurs siècles le voyageur relativiste d'Einstein et de Langevin.

Le laps de temps surnaturel du pays des fées est souvent lié au thème de l'amour entre l'être humain qui a été enlevé et l'un (ou l'une) des fées. C'est sur ce modèle qu'est écrite l'histoire d'Ossian ou Oisín :

Autrefois, quand il était jeune homme, Oisín s'endormit sous un arbre. Soudain, il se réveilla et vit qu'une dame richement habillée, « plus belle que la beauté mortelle », le

regardait. Elle était la reine du pays de légende de Tir na n'Og et l'invita à partager son palais. Oisín et la reine s'aimaient et étaient heureux, mais le héros fut averti qu'il ne devait pas aller dans les jardins du palais, ni monter sur une certaine pierre plate. Naturellement, il transgressa l'ordre, et quand il fut monté sur la pierre, il put voir son pays natal en proie à l'oppression et à la violence. Il alla vers la reine et lui dit qu'il fallait qu'il retourne chez lui. « Depuis combien de temps penses-tu être resté avec moi ? » lui demanda-t-elle. « Trois fois sept jours », lui répondit-il. « Trois fois sept ans », fut la réponse. Mais il voulait quand même rentrer. Alors, elle lui donna un cheval noir dont il ne devait pas descendre pendant tout le temps que durerait son voyage dans l'autre monde, de crainte de voir le pouvoir du temps tomber soudain sur lui. Mais il oublia l'avertissement quand un incident lui fit mettre pied à terre, et aussitôt, il devint un vieil homme faible, aveugle et abandonné.

Il n'est pas nécessaire de passer du temps ici à examiner en détail les traditions parallèles existant entre les îles d'Avalon, Morgan le Fay, la légende d'Ogier le Danois, et les périodes magiques du roi Arthur. Toutes ces traditions insistent sur la nature singulière du temps de « l'autre monde ». Et cela ne se limite pas à l'histoire de l'Europe, comme Hartland, de nouveau, nous l'enseigne :

« De nombreuses races ont des traditions concernant un Dieu de la Culture — c'est-à-dire un être supérieur qui leur a appris l'agriculture et les arts de la vie, et les a menées à la victoire sur leurs ennemis — elles ajoutent qu'il les a quittées pour un certain temps mais qu'il reviendra un jour. Quetzalcoatl et Viracocha, les dieux de la culture, au Mexique et au Pérou, en sont des exemples familiers. »

De même, Vishnu doit encore s'incarner une dizaine de fois pour achever la destruction finale de ce monde mauvais. A la fin de notre époque actuelle, il apparaîtra dans le ciel, assis sur un cheval blanc, et tenant un sabre enflammé.

Ces grandes traditions ne sont que savoir ordinaire, tout comme les enlèvements d'Enoch, d'Ezéchiel, d'Eliyah et d'autres dans la Bible. Ce qu'on ne sait pas ordinairement,

c'est que de telles légendes sont nées de la croyance populaire dans de nombreuses et authentiques histoires du type moins glorieux, plus ordinaire et « personnel » que nous avons passé en revue ici.

Par exemple, tandis que tous les livres concernant le Mexique mentionnent Quetzalcoatl, ils ignorent généralement les croyances locales en ces petits êtres noirs, les *ikals* dont nous avons déjà parlé au sujet de leurs farces et qui, alors que leur parenté avec la science moderne O.V.N.I. de l'Amérique latine est claire, nous fournissent également un parallèle évident avec la croyance aux fées.

Dans son étude des contes de Tenejapa, Brian Stross rapporte :

« On croit qu'ils sont des êtres venus d'un autre monde, et on en a vu certains voler avec une chose ressemblant à une fusée attachée au dos. On prétend qu'avec cette fusée, ils ont, de temps à autre, enlevé des gens. »

De même Creighton rapporte :

« L'*Ikal* des Tzotzils vole dans l'air. Quelquefois, il enlève des femmes, et les femmes ainsi enlevées sont remarquablement prolifiques, beaucoup d'entre elles sont enceintes une fois par semaine, ou une fois par mois, ou même tous les jours. Les nouveau-nés sont noirs, et ils apprennent l'art de voler dans la caverne de leur père<sup>4</sup>. »

Les informateurs indiens de Brian Stross déclarèrent qu'on a vu une rafale d'*ikals* « il y a à peu près vingt ans » — ce qui nous ramènerait aux environs de 1947, une année très importante dans l'histoire des O.V.N.I.

Le 5 juin 1968, la presse publia qu'un couple de Buenos Aires, M. et M<sup>me</sup> Vidal, vécurent une très étrange aventure alors qu'ils roulaient en voiture de Chascomus à Maipu. Ils furent entourés d'un épais nuage de brouillard et s'endormirent. Quand ils se réveillèrent, leur voiture était sur une route boueuse qu'ils ne connaissaient pas, et, à leur terreur, ils découvrirent qu'ils se trouvaient au Mexique ! La peinture de leur voiture, une Peugeot 403, avait entièrement disparu.

Les Vidal se rendirent au consulat argentin de Mexico et,

4. Gordon Creighton, « Middle America Creatures Reports », *op. cit*

de là, appelèrent des amis qu'ils avaient à Buenos Aires pour qu'ils prennent des dispositions en vue de leur retour. Le consul a refusé de faire quelque commentaire que ce soit au sujet de l'incident. La voiture des Vidal a été transportée aux Etats-Unis, aux fins d'enquête, et M<sup>me</sup> Vidal a été hospitalisée dans une clinique argentine, dans un état de dépression nerveuse. Il y a un trou de quarante-huit heures dans la vie de M. et M<sup>me</sup> Vidal.

## AU-DELÀ DE LA RAISON

Durant ces vingt dernières années les rapports d'O.V.N.I. ont été étudiés non seulement dans un éclairage sensationnel par des gens qui usaient de motifs et de méthodes journalistiques, mais aussi par des personnes sérieuses qui ont essayé de les placer dans le cadre de la science spatiale, de la physique moderne, de la psychologie ou de l'histoire de la superstition. Un nombre croissant de chercheurs — mieux identifiés par *The Flying Saucer Review*, en Grande-Bretagne, et par des groupes tels que A.P.R.O. et N.I.C.A.P. (National Investigation Committee on Aerial Phenomena) aux Etats-Unis — ont fait des efforts systématiques pour rassembler des renseignements indubitables, en même temps qu'ils essayaient de découvrir un ou plusieurs « schémas » cohérents dans les rapports. Mais ces efforts de rationalisation des phénomènes O.V.N.I. ont échoué jusqu'ici.

La théorie la plus attrayante qu'on ait proposée, à savoir que l'on pourrait considérer les O.V.N.I. comme des sondes venant d'autres planètes, est insuffisante pour expliquer l'historique du phénomène. On ne peut juger les soupçons actuelles sans se référer au bateau aérien de 1897 ou à d'autres perceptions antérieures d'objets similaires. Et puis, la théorie de la simple visite doit être intimement liée à la supposition que les visiteurs connaissent bien plus de physique que nous — tellement plus, en fait, qu'une interprétation au moyen de concepts physiques que nous connaissons ne peut que se terminer par un insuccès ou une contradiction. Une seconde et sérieuse faille dans toutes les théories proposées jusqu'à ce jour se trouve dans la description des entités

et dans leur comportement. Toute théorie peut rendre compte de quelques-uns des rapports, mais à la condition du rejet arbitraire d'un groupe plus important.

La reconnaissance d'un parallélisme entre les rapports O.V.N.I. et les principaux thèmes de la doctrine des fées est la première indication que j'ai trouvée concernant la possibilité de sortir de ce dilemme. Et, bien qu'il soit encore trop tôt pour nous de rassembler les morceaux éparpillés de nos vieilles théories, pour essayer une nouvelle explication, je voudrais conclure ce chapitre en faisant une récapitulation plus précise des cas les plus difficiles que nous avons examinés. Des scènes raisonnables, il y a peu à dire. Le vrai problème commence quand nous trouvons des témoins qui sont des types de gens de classe moyenne et qui racontent une histoire qui, bien que pouvant s'insérer dans le cadre des rapports O.V.N.I., reste encore en dehors par suite de quelques détails spécifiques si incroyables que notre première réaction est de rejeter l'histoire entière.

C'est une réaction qui m'est familière que celle de penser qu'on doit rejeter une histoire qui est un défi à notre raison et, dans le passé, elle m'a conduit à n'analyser que les scènes qui paraissaient susceptibles d'être soumises à la critique scientifique.

Pareillement, des groupes importants, comme le N.I.C.A.P. et l'A.P.R.O. et les enquêteurs officiels travaillant au Project Blue Book, ont défini des normes plus ou moins sciemment pour rejeter automatiquement les rapports « incroyables ». Véritablement, certains de ces rapports méritent l'étiquette « d'épatants », mais de telles histoires sont généralement accompagnées de nombreux signes d'un manque d'équilibre chez le témoin. Pourtant, quand on ne relève pas de tels signes, nous devons examiner l'histoire avec grand soin.

Le 12 octobre 1963. Il pleuvait fort entre Monte Maize et Isla Verde, en Argentine, alors qu'Eugenio Douglas conduisait le long d'une route son camion chargé de charbon. L'aube pointait. Soudain, Douglas vit un point brillant en avant sur la route, comme les phares d'un véhicule qui approchait, sauf qu'il y avait une seule aveuglante lumière. Pour éviter une collision, Douglas ralentit. La lumière devint si intense qu'il dut baisser la tête et se ranger sur le

côté. Il arrêta le camion et descendit. La lumière avait disparu.

A travers la pluie, Eugenio Douglas pouvait voir maintenant un vaisseau rond, métallique, d'environ trente-cinq pieds de haut. Une ouverture devint visible, donnant une seconde surface de lumière, moins intense, et trois figures apparurent. On aurait dit des hommes, mais ils portaient une coiffure étrange comme s'il y avait des antennes attachées à des casques. Ils devaient mesurer au moins douze pieds. Il n'y avait rien de repoussant dans ces entités, dit Douglas, mais il avait terriblement peur. Aussitôt que les trois hommes le virent, un rayon de lumière rouge éclaira l'endroit où il était et le brûla. Saisissant son revolver, il tira sur les trois entités et courut à Monte Maize. Mais la lumière brûlante le suivit jusqu'au village, où elle interféra avec les lumières des rues, les changeant en violet et en vert. Douglas put sentir l'odeur piquante d'un gaz.

Cette scène d'une beauté et d'un caractère dramatique est impressionnante, et sur l'écran de la saga des O.V.N.I., elle est probablement celle qui rendrait le mieux sa totale signification.

Douglas courut vers la première maison qu'il vit et cria « au secours ». Ribas, le propriétaire, était mort la nuit précédente ; mais sa famille, rassemblée près du corps, rapporta qu'au moment même où elle entendit l'appel de Douglas, la lumière des bougies de la pièce, aussi bien que celle des lampes électriques, devint violette, puis verte, et ils sentirent la même étrange odeur. Tous coururent ouvrir la porte : Douglas était là, sous la pluie battante, son imperméable sur la tête et un revolver à la main. Les lumières de la rue avaient changé de couleur. Cela a dû être une des scènes les plus fantastiques dans les riches archives de l'ufologie.

On emmena Eugenio Douglas au commissariat où l'on put voir clairement les traces de brûlures sur sa figure et sur ses mains.

On apprit que la police avait reçu de nombreux appels téléphoniques au sujet du changement de couleur des lumières, mais on avait attribué ce changement à des irrégularités dans la centrale électrique ce qui, cependant, n'aurait pas dû affecter le changement de lumière des

bougies, si cette observation particulière n'était pas une illusion.

Douglas fut examiné par un médecin qui déclara que les brûlures avaient été causées par une radiation semblable à l'ultraviolet (selon Douglas, il avait senti une brûlure quand il fut exposé à un rayon rouge). Quand les villageois se rendirent sur le lieu où le camion était encore rangé, ils relevèrent de grandes empreintes de pieds, de presque vingt pouces de longueur, mais elles furent vite effacées par la pluie.

A la fin d'août 1963, près de la ville de Sagrada Família, Brésil, trois jeunes garçons, Fernando Eustagio, onze ans, son frère Ronaldo, neuf ans, et un voisin nommé Marcos, allèrent dans le jardin des Eustagio et commencèrent à tirer de l'eau du puits. Soudain, ils aperçurent une sphère qui planait au-dessus des arbres. Ils purent même voir cinq ou six rangs de personnes dans la sphère. Une ouverture devint visible sous la sphère et deux raies de lumière furent projetées au sol. Un être mince, haut de dix pieds, descendit comme s'il glissait sur les deux rayons de lumière. Une fois dans le jardin, il couvrit à peu près vingt pieds en marchant d'une drôle de manière : il semblait avoir un dos rigide, des jambes arquées et des bras ouverts. Il balançait le corps de gauche à droite, comme s'il cherchait son équilibre, et puis il s'assit sur une pierre.

Les trois garçons remarquèrent que le géant portait un casque transparent, et il avait au milieu du front ce qu'ils décrivent comme étant un « œil » sombre. Il était chaussé de hautes bottes dont chacune était équipée d'une pointe triangulaire étrange, qui fit une empreinte particulière dans la terre meuble et qui resta visible plusieurs jours durant. L'entité portait un habit brillant et qui gonfla dès qu'elle toucha terre. Le pantalon paraissait être fixé étroitement aux bottes. L'étranger avait, sur la poitrine, un paquet carré bizarre qui émettait des jets de lumière intermittents.

A l'intérieur de la sphère, toujours suspendue immobile au-dessus du jardin, les trois garçons pouvaient voir les occupants derrière des tableaux de commandes « tournant des boutons et manœuvrant des commutateurs ».

Quand le géant, dans le jardin, fit un geste comme pour attraper l'un des garçons, Fernando ramassa une pierre,

seulement pour se rendre compte qu'il était incapable de s'en servir, comme l'homme le fixait droit dans les yeux. Le géant, alors, retourna à la sphère, se servant encore des rayons comme s'il s'était agi d'un « ascenseur », mais cette fois avec les bras serrés le long du corps. Les garçons n'avaient plus peur, bien qu'ils n'auraient pu décrire les sensations nouvelles qu'ils éprouvaient. Comme la sphère partait, ils étaient certains que le géant de l'espace n'était pas venu leur faire mal et, d'ailleurs, de la même façon irraisonnée, ils savaient qu'il reviendrait<sup>5</sup>.

Au Brésil, six ans plus tôt, un incident eut lieu qui a obtenu dans la littérature O.V.N.I. la place qu'il mérite certainement grâce à une excellente enquête de feu le professeur Olavo Fontes de l'Ecole nationale de médecine de Rio de Janeiro, qui interviewa et examina le témoin, A. Villas-Boas, de Saint-François-de-Sales, Minas Gerais...

Dans la nuit du 5 octobre 1957, Antonio et son frère allèrent se coucher à environ 23 heures. La nuit était chaude et comme il ouvrait la fenêtre, Antonio aperçut une lumière argentée dans l'enclos, qu'on aurait prise pour la projection d'une torche puissante. Plus tard, au cours de la nuit, les deux frères remarquèrent que la lumière était encore là. Puis elle se déplaça en direction de la maison, balayant le toit avant de disparaître.

Le 14 octobre, aux environs de 22 heures, Antonio labourait avec son tracteur, quand il vit une lumière blanche, aveuglante, à l'extrémité nord de son champ. Chaque fois qu'Antonio essayait de s'en approcher, la lumière s'en allait. Ceci se répéta une vingtaine de fois, bien que la lumière semblât toujours « l'attendre ». Son second frère surveillait la scène quand Antonio y mit fin. La lumière s'évanouit tout simplement.

Le lendemain soir, Antonio se trouva seul au même endroit. La nuit était froide, claire et les étoiles brillaient. A 1 heure du matin, il vit quelque chose qui ressemblait à une étoile rouge, qui grossit et devint un objet brillant, en forme d'œuf, qui plana au-dessus de son tracteur, puis atterrit doucement. Antonio essaya de partir, mais le moteur de

5. T. Green Beckley, « On the Trail of Flying Saucers », *Flying Saucers*, 50, décembre 1966.

son tracteur stoppa. Il sauta à terre, fit deux pas, mais quelqu'un le saisit par le bras. Après une courte lutte, quatre hommes l'emportèrent dans l'équipage. Les êtres communiquaient entre eux en émettant de lents grognements que le témoin fut dans l'incapacité d'imiter, bien qu'ils ne fussent « ni aigus ni trop bas ». En dépit de sa résistance, les créatures le déshabillèrent, lui lavèrent le corps avec quelque chose comme une éponge mouillée, et l'emmenèrent dans une autre pièce en passant par une étrange porte de bois marquée de signes. Je n'ai pas l'intention de transcrire ici tous les détails de l'expérience rapportée par Villas-Boas, ils ont été judicieusement étudiés dans la *Flying Saucer Review*, par Fontes et Creighton et, plus tard, par les Lorenzen qui, dans leur livre *Flying Saucer Occupants*, ont fourni une réimpression complète du témoignage qu'avaient enregistré Fontes et J. Martins, ainsi que l'opinion professionnelle du Dr Fontes après l'examen médical du témoin. La conclusion de Fontes, à savoir : que Villas-Boas n'est pas déséquilibré et qu'il est sincère en rapportant son histoire, est ce qui m'a poussé à inclure ici cette dernière. Et celle-ci nous fournit vraiment un lien entre des contes tel celui d'Ossian, et la question générale du contexte génétique du mythe O.V.N.I., ce qui fera l'objet de la prochaine partie de ce chapitre. Antonio resta seul dans la pièce pendant un temps qui lui parut très long. Quand il entendit du bruit à la porte, il se retourna et ressentit « un terrible choc » : la porte était ouverte et une femme entra, aussi nue que lui. Ses cheveux étaient blonds, avec une raie au milieu. Elle avait des yeux bleus, plus longs que ronds, et en oblique vers l'extérieur. Le nez était droit, les pommettes saillantes. La figure très large « plus large que celle d'un indigène indien ». Elle se terminait par un menton en pointe. Les lèvres étaient très minces, presque invisibles, en fait. Les oreilles étaient petites mais ordinaires. Elle était bien plus petite de taille que lui, la tête venant à peine à la hauteur de son épaule. Très vite, elle lui fit comprendre quel était le but de sa visite. Peu après, un autre homme entra, fit signe à la femme qui, montrant du doigt son ventre, sourit, désigna le ciel et suivit l'homme qui sortait.

Les hommes rentrèrent avec les vêtements d'Antonio, puis l'emmenèrent dans une pièce où les autres membres

de l'équipe, assis, grognaient entre eux. Le témoin, certain maintenant qu'on ne lui ferait pas de mal, examina soigneusement l'environnement. Parmi d'autres choses — toutes ses réflexions ont ici de l'intérêt — il remarqua une boîte munie d'un couvercle en verre, qui ressemblait à un réveille-matin. Le « réveil » avait une aiguille et plusieurs signes qui devaient correspondre aux 3, 6, 9 et 12 d'un réveil ordinaire. Cependant, et bien que le temps passât, l'aiguille ne bougeait pas, et Antonio en conclut que ce n'était pas un réveil.

Le symbolisme, dans cette remarque de Villas-Boas, est clair. Il nous rappelle les contes de fées cités auparavant, du pays où le temps ne compte pas, et le grand poète qui avait dans sa chambre une immense pendule blanche sans aiguilles, où s'inscrivaient ces mots : « Il est plus tard que vous ne pensez. » C'est la qualité poétique de tels détails, dans beaucoup de scènes O.V.N.I., qui a attiré l'attention — en dépit du caractère de conte, irrationnel et évidemment absurde. Antonio avait dû avoir la même pensée, puisqu'il réfléchit qu'il lui fallait absolument rapporter une preuve et il essaya de voler le « réveil ». Aussitôt, un des hommes l'écarta, furieux. Ce désir de se munir d'une preuve est un trait constant des contes de fées et nous fait souvenir aussi des efforts faits par Betty Hill pour convaincre ses ravisseurs de la laisser prendre un « livre » singulier qu'elle voyait à l'intérieur du vaisseau. Comme pour Villas-Boas, les hommes lui refusèrent l'occasion de convaincre le monde que l'expérience avait été réelle.

Enfin, l'un des hommes fit signe à Antonio de le suivre jusqu'à une plate-forme circulaire. On lui fit faire un tour complet de l'engin, on le mena jusqu'à une échelle métallique et on lui signala qu'il devait descendre. Antonio surveilla de près tous les détails de la préparation du départ et regarda l'engin décoller et disparaître en l'espace de quelques secondes. Il remarqua qu'il était 5 h 30; il était resté quatre heures à l'intérieur de l'étrange machine.

Il faut noter que le témoin se porta volontaire pour donner des renseignements d'ordre général au sujet de la scène, lorsqu'un journal eut publié un avis demandant des rapports d'O.V.N.I. Il se montra extrêmement réticent quand il lui fallut parler des aspects personnels de son

expérience, et il les raconta seulement quand Fontes et Martins le questionnèrent avec insistance. Comme Maurice Masse, Villas-Boas souffrit d'un excès de sommeil pendant un mois environ après l'incident.

### DAEMONIALITAS

Quand le folklore va se dégradant jusqu'à n'être qu'une forme mineure de littérature, comme la croyance dans les fées se dégrada pour devenir les contes de fées que nous connaissons aujourd'hui, il perd, naturellement, beaucoup de son contenu : précisément les détails « adultes » ne sont pas admis dans les livres d'enfants. Le résultat direct de la censure des détails grivois dans ces merveilleuses histoires est qu'ils deviennent vraiment de simples occasions d'étonnement. Le cas Villas-Boas est difficilement propre à être donné en lecture dans les classes enfantines, mais éliminer la petite dame de l'histoire serait réduire cette dernière à un conte sans valeur symbolique ou psychologique profonde. Le contexte sexuel est précisément ce qui donne à de tels récits leur portée littéraire. C'est ce qui fournit l'impact à la croyance dans les fées.

Sans le contexte sexuel — sans les histoires d'échanges, de sages-femmes humaines, de mariage croisé avec la Gentilhommerie, dont nous n'entendons jamais parler dans les contes de fées modernes — il est douteux que la tradition concernant les fées eût survécu à travers les âges. Et cela n'est pas seulement vrai pour les fées : les cas les plus remarquables de contexte sexuel avec les non-humains, on ne les trouve pas dans les livres grivois consacrés aux soucoupes, pas plus que dans les légendes féeriques ; ils demeurent en sûreté, relégués dans les archives de l'Eglise catholique. Pour les trouver, il faut d'abord apprendre le latin et obtenir l'entrée dans les quelques bibliothèques où sont gardés ces dossiers uniques. Mais les récits qu'on y découvre font que le cas Villas-Boas est pâle en comparaison ; le lecteur en conviendra, je le crois, avant la fin de ce chapitre.

Etablissons d'abord clairement que la croyance en la possibilité de mariage croisé entre l'homme et les races

non humaines que nous étudions est un corollaire aux apparitions dans tous les contextes historiques.

C'est si évident dans les textes bibliques que je n'ai pour ainsi dire pas besoin d'en discuter. Le sexe des anges n'est pas la plus compliquée — au contraire, c'est la plus claire — de toutes les questions théologiques. Dans *La Révolte des anges* d'Anatole France c'est Arcade, l'une des créatures célestes, qui dit :

« Il n'est tel que de bonnes références. Afin de t'assurer que je ne t'en impose pas, Maurice, consulte, sur les embrassements des anges et des femmes : Justin, *Apolo-gies*, I et II ; Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques*, livre I, chapitre III ; Athénagore, *Sur la Résurrection* ; Lactance, livre II, chapitre XV ; Tertullien, *Sur le Voile des Vierges* ; Marc d'Ephèse, dans *Psellus* ; Eusèbe, *Préparation évangé-lique*, Livre V, chapitre IV ; Saint Ambroise, au livre de *Noé et de l'Arche*, chapitre V ; Saint Augustin, *Cité de Dieu*, livre XV, chapitre XXIII ; le père Meldonat, jésuite, *Traité des démons*, page 218. »

Ainsi parla Arcade, l'ange gardien du pauvre Maurice, comme il essayait de s'excuser pour lui avoir volé sa maîtresse, la jolie Mme Gilberte. Et il ajoutait, sans honte :

« Ce qui fut devait être, répondit l'Esprit. Tous les anges comme moi révoltés en eussent usé comme moi avec Gilberte. « Les femmes, dit l'apôtre, doivent prier voilées, à cause des anges. » (Anatole France, *La Révolte des anges*.)

Cela est assez clair. Mais les fées et les elfes ? Sont-ils sujets à de tels désirs charnels ? Considérez les faits suivants :

Dans la préface de la *Saga de Hrolf*, Torfeus, un historien danois du XVII<sup>e</sup> siècle, rassembla des déclarations faites au sujet des elfes par Einard Gusmond, l'Islandais érudit :

« Je suis convaincu qu'ils existent réellement et que ce sont des créatures de Dieu ; qu'ils se marient tout comme nous et ont des enfants des deux sexes ; la preuve nous en est donnée par ce que nous savons de l'amour de quelques-unes de leurs femmes avec de simples mortels. »

William Grant Stewart, dans *The Popular Superstitions*

*and Festive Amusements of the Highlanders of Scotland*, consacre la seconde partie de sa discussion aux fées. Dans un chapitre intitulé *De la passion et des penchants des fées*, voici ce qu'il dit de la liaison sexuelle à leur sujet :

« Les fées sont remarquables pour les dispositions amoureuses dont elles témoignent, et elles ne mettent pas très longtemps à s'attacher et se lier avec des gens dont on ne peut dire, à proprement parler, qu'ils sont de leur propre espèce. »

Ceci est un superbe exemple de phraséologie entortillée. Stewart est évidemment moins embarrassé quand il note que de tels événements semblent ne plus prendre place entre des hommes et des fées.

« Nous devons, en toute justice, aussi bien à l'égard de la communauté humaine, qu'à celle des fées, dire qu'à l'heure actuelle, la liaison que nous avons décrite comme ayant lieu entre eux est extrêmement rare, à la seule exception d'un vieux cordonnier qui vit — ou vivait dernièrement — dans le village de Tomantoul, et qui confesse avoir fait quelques folies avec une « lananshi », dans sa jeunesse, personnellement, nous ne connaissons personne qui ait été jusque-là. »

Si Stewart revenait aujourd'hui, il lui faudrait revoir cette déclaration après avoir lu les fiches O.V.N.I. Kirk situait le cas plus clairement quand il disait : « Il se trouve dans notre Ecosse de nombreuses et superbes créatures de ce genre aérien qui, fréquemment, donnent rendez-vous à de jeunes hommes lascifs comme des succubes, ou comme de joyeuses maîtresses et prostituées qu'on appelle Leannain Sith ou esprits familiers. » J'ai à peine besoin de rappeler au lecteur l'importance de tels « esprits familiers » dans l'occultisme médiéval, particulièrement dans les théories rosicruciennes. Pas plus que je n'ai besoin de mentionner le nombre de sorcières accusées, condamnées à mort parce qu'il était prouvé qu'elles avaient ces mêmes sortes d'esprits familiers.

Il n'y a pas de faille entre la croyance aux fées et l'ufologie en regard de la question sexuelle. Ceci transparaît dans

l'étude faite par Wentz qui enregistre, par exemple, l'histoire suivante :

« Ma grand-mère, Catherine Mac Innis, avait coutume de nous parler d'un homme appelé Laughlin, qu'elle connaissait et qui était amoureux d'une fée. La fée avait décidé de voir Laughlin tous les soirs, et lui, fatigué d'elle, commença à en avoir peur. Les choses se gâtèrent à tel point qu'il se décida enfin à partir pour l'Amérique, afin d'échapper à la fée. Aussitôt qu'il eut établi son plan et fut sur le point d'émigrer, des femmes qui trayaient leurs vaches, au coucher du soleil, dans la prairie, entendirent très distinctement la fée chanter cette chanson :

Que fera la femme aux cheveux bruns  
Quand Lachie sera sur les vagues ?

« Lachie émigra à Cap-Breton, débarqua à Pictu, Nouvelle-Ecosse, et dans la première lettre qu'il envoya chez lui à des amis, il avoua que la même fée le hantait là, en Amérique. »

Les commentaires de Wentz sur ce cas sont extrêmement importants :

« Découvrir un conte si rare et curieux comme celui-ci... est certainement, de toute évidence, fort intéressant. Et, sa haute valeur littéraire mise à part, il prouve, en fin de compte, que les fées qui séduisent les mortels par leur amour, à notre époque, sont à peu près pareilles — sinon tout à fait pareilles — aux démons des mystiques du Moyen Age. »

Ceci nous permet de revenir aux archives religieuses mentionnées ci-dessus ; l'une d'entre elles nous offre un des cas les plus remarquables d'apparition que j'aie jamais rencontrés.

Il est difficile de croire qu'il existe des histoires qui surpassent, par leur contenu étonnant de descriptions choquantes, certains des rapports que nous avons déjà étudiés, tels que ceux des Hill ou de Villas-Boas. Mais, aussi remarquables fussent-ils, ces deux derniers récits ne se réfèrent qu'à un des aspects de la totalité du phénomène ; on peut les interpréter seulement après les avoir placés à

la suite de centaines de cas moins connus qui fournissent l'arrière-plan nécessaire. Le cas suivant est seul, unique, parce qu'il relie l'apparition d'un incube au phénomène de poltergeist.

L'autorité sur laquelle s'appuie ce cas est celle de Fr. Ludovicus Maria Sinistrari de Ameno, qui le rapporte et en discute dans son manuscrit *De Daemonialitate, et Incubis, et Succubis*, écrit dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Qui est Fr. Sinistrari ? Un érudit théologien, né à Ameno, Italie, le 26 février 1622 ; il étudia à Pavie et entra dans l'ordre franciscain en 1647. Il consacra sa vie à enseigner la philosophie et la théologie à de nombreux étudiants attirés à Pavie par sa renommée d'éminent érudit. Il servit aussi comme conseiller auprès du Suprême Tribunal de l'Inquisition et comme théologien attaché à l'archevêque de Milan. En 1688, il présida à la refonte de tous les statuts de l'ordre franciscain. Il mourut en 1701.

Parmi d'autres ouvrages, Fr. Sinistrari publia un traité ayant pour titre : *De Delictis et Poenis*, qui est une compilation complète, *tractatus absolutissimus*, de tous les crimes et péchés imaginables... Bref, Fr. Sinistrari fut une des plus hautes autorités en regard de la psychologie humaine et de la loi religieuse, au service de l'Eglise catholique au XVII<sup>e</sup> siècle :

Comparé avec son *De Daemonialitate*, *Playboy* est plutôt un innocent rassemblement de douces rêveries. Le bon Père écrit :

« Il y a vingt-cinq ans environ, alors que j'étais professeur de théologie sacrée au couvent Sainte-Croix, à Pavie, vivait dans cette ville une femme mariée d'excellente moralité. Tous ceux qui la connaissaient et, en particulier, le clergé, n'avaient rien que les plus hautes louanges à faire à son sujet. Elle s'appelait Hiéronima, et habitait sur la paroisse Saint-Michel.

« Un jour, Hiéronima prépara un pain et le porta au boulanger pour le faire cuire. Il le lui rapporta et, en même temps, il lui remit une grande crêpe de forme étrange, faite avec du beurre et des pâtes de Venise, comme les habitants de cette ville ont l'habitude d'en faire. Elle la refusa, disant qu'elle n'avait pas préparé chose pareille.

« Mais, dit le boulanger, je n'ai pas eu d'autre pain que le vôtre à cuire aujourd'hui. La crêpe vient de votre maison, votre mémoire vous fait probablement défaut. »

« La brave dame se laissa convaincre, elle prit la crêpe et la partagea avec son mari, sa petite fille de trois ans, et la servante.

« La nuit suivante, alors qu'elle était couchée avec son mari et que tous deux dormaient, elle fut réveillée par le son d'une voix extrêmement douce, ressemblant quelque peu à un sifflement aigu. Tout doucement, la voix lui murmura très clairement à l'oreille : « Comment avez-vous trouvé la crêpe ? » Prise de peur, la brave dame commença à faire le signe de croix et à invoquer à maintes reprises les noms de Jésus et de Marie.

« Ne craignez rien, dit la voix, je ne vous veux aucun mal. Au contraire, il n'y a rien que je ne voudrais faire pour vous faire plaisir. Je suis tombé amoureux de votre beauté, et mon plus grand désir est de jouir de vos étreintes. »

« Au même moment, elle sentit que quelqu'un l'embrassait sur la joue, mais si doucement et gentiment qu'elle aurait pu croire que c'était simplement l'édredon de coton qui la frôlait. Elle résista sans rien répondre, répétant seulement maintes fois les noms de Jésus et de Marie et faisant le signe de croix. La tentation dura environ une demi-heure, après quoi, le tentateur s'en fut.

« Le matin venu, la dame alla trouver son confesseur, un homme sage et plein d'expérience, qui l'affermait dans la pratique de la foi et l'incita à continuer sa forte résistance, et à se servir de saintes reliques.

« Les nuits suivantes : mêmes tentations, avec des mots et des baisers de même genre, même opposition, aussi, de la dame. Cependant, comme elle était fatiguée par ces dernières épreuves, elle prit le conseil de son confesseur et d'autres hommes sérieux et demanda à être examinée par des exorcistes professionnels qui sauraient dire si elle était ou non possédée.

« Les exorcistes ne trouvèrent rien en elle qui puisse indiquer la présence de l'esprit du mal. Ils bénirent la maison, la chambre à coucher, le lit, et donnèrent à l'incube l'ordre d'interrompre ses méfaits. Tout cela fut en vain ; il continua de la tenter, prétendant qu'il se mourait d'amour, et pleu-

rant, gémissant dans l'espoir d'émouvoir la dame. Avec la grâce de Dieu, elle resta insensible.

« Alors, l'incube usa d'un moyen différent : il lui apparut sous l'aspect d'un jeune garçon ou petit homme, aux cheveux dorés et frisés, à la barbe blonde, brillante comme de l'or et aux yeux vert de mer. Pour ajouter à son pouvoir de séduction, il était élégamment vêtu en costume d'Espagnol. Par ailleurs, il prit l'habitude de lui apparaître même quand elle était en compagnie ; il se lamentait comme se lamentent les amoureux, il lui envoyait des baisers. En un mot, il employa tous les moyens de séduction pour obtenir ses faveurs. Seule, elle le voyait et l'entendait ; pour les autres, il n'y avait rien.

« Cette excellente femme s'était irrévocablement défendue pendant plusieurs mois, quand l'incube eut recours à un nouveau genre de persécution.

« D'abord, il lui déroba une croix d'argent pleine de saintes reliques et un agneau béni en cire, ou agneau papal, du pape Pie V, qu'elle portait toujours sur elle. Puis des bagues et autres bijoux d'or et d'argent suivirent. Il les volait sans toucher aux serrures de la cassette dans laquelle ils étaient enfermés. Puis il commença à la battre cruellement, et après chaque série de coups, on pouvait voir sur son visage, ses bras ou autres parties de son corps, des meurtrissures ou des marques qui duraient un jour ou deux, puis disparaissaient tout d'un coup, de façon contraire aux meurtrissures ordinaires qui ne disparaissent que petit à petit.

« Parfois, quand elle donnait à manger à sa petite fille, il retirait l'enfant de sur ses genoux et allait la porter sur le toit, la déposant à l'angle de la gouttière. Ou bien, il la cachait, mais sans jamais lui faire de mal.

« Il mettait aussi du désordre dans la maison, cassant parfois des assiettes en morceaux ou des plats de terre. Mais en un clin d'œil, il les réparait comme s'ils étaient neufs.

« Une nuit qu'elle était couchée auprès de son mari, l'incube lui apparaissant sous sa forme habituelle lui demanda énergiquement qu'elle se donne à lui. Elle refusa, comme de coutume. Furieux, l'incube partit mais revint bientôt avec un énorme chargement de ces pierres plates

que les habitants de Gênes et de Ligurie, en général, emploient pour couvrir leurs maisons. Avec ces pierres, il construisit tout autour du lit un mur tellement haut qu'il toucha presque le plafond, et le couple fut obligé d'envoyer chercher une échelle pour pouvoir sortir. Ce mur fut construit sans ciment. On le démolit et les pierres furent mises dans un coin où tout le monde pouvait les voir. Mais deux jours après, elles avaient disparu.

« Le jour de Saint-Stéphane, le mari de la dame avait invité plusieurs de ses amis militaires à dîner avec lui. Pour faire honneur à ses amis, il avait préparé un bon dîner. Pendant qu'ils se lavaient les mains, selon la coutume — hop ! — soudain, la table s'en fut avec les plats, les marmites, les assiettes et toute la poterie de la cuisine : les pots, les bouteilles, les verres aussi. Vous pouvez imaginer l'étonnement, la surprise des invités. Ils étaient huit, et parmi eux un capitaine d'infanterie espagnol qui leur dit : « N'ayez pas peur, c'est seulement une farce. Mais il y avait une table ici, et elle doit y être encore. Je vais la trouver. »

« Ayant dit, il fit le tour de la pièce, les bras et les mains tendus, essayant de saisir la table. Mais après avoir fait bien des tours, voyant qu'il ne touchait que l'air, les autres se mirent à rire. Et comme l'heure du dîner était passée, chacun reprit son manteau dans l'intention de s'en aller. Ils avaient déjà atteint la porte, poliment accompagnés par le mari, quand ils entendirent un grand vacarme dans la salle à manger. Ils s'arrêtèrent pour savoir ce qui se passait, et la servante arriva en courant et leur dit que la cuisine était remplie de nouvelles assiettes pleines de nourriture, et que la table était revenue dans la salle à manger.

« La table était maintenant recouverte de napperons, plats, verres et argenterie qui n'étaient pas les originaux et il y avait tout un assortiment de précieuses coupes remplies de vins rares. Dans la cuisine, aussi, il y avait de nouveaux pots et ustensiles ; on ne les avait jamais vus auparavant. Les invités, cependant, ayant faim, mangèrent cet étrange repas qu'ils trouvèrent tout à fait à leur goût. Après le dîner, tandis qu'ils bavardaient autour de la cheminée, tout disparut, et la vieille table revint avec les plats auxquels on n'avait pas touché.

« Mais, et c'est assez étrange, personne n'avait plus faim, personne ne put toucher au souper après avoir absorbé un dîner si magnifique — ce qui prouve que les plats qui avaient été substitués aux originaux étaient réels et non imaginaires.

« Cette persécution s'étant étendue sur plusieurs mois, la dame alla demander l'inspiration au Bienheureux Bernardino de Felter, dont le corps fait l'objet de vénération dans l'église Saint-James, située à quelque distance des murs de la ville. Et, en même temps, elle fit le vœu de porter, pendant une année entière, la robe grise d'un moine, à la ceinture de corde, comme celles que portent les frères mineurs de l'ordre auquel appartenait Bernardino. Elle espérait, par son intercession, être ainsi délivrée des persécutions de l'incube.

« En effet, le 28 septembre — qui est la Vigile de la Dédicace de saint Michel Archange et la fête du Bienheureux Bernardino — elle arbora la robe votive. Le lendemain matin était la fête de Saint-Michel. Notre dame affligée se rendit à l'église de ce saint qui était, comme je l'ai déjà dit, sa propre paroisse. Il était environ 10 heures et une grande foule se rendait à la messe. Alors, la pauvre femme n'avait pas plutôt mis le pied dans l'église que, tout d'un coup, ses vêtements et ses ornements tombèrent sur le sol et furent emportés par le vent, la laissant nue comme un ver. Fort heureusement, il se trouvait parmi la foule deux chevaliers d'âge mûr qui, voyant la chose, se hâtèrent de retirer leur veste afin de cacher, aussi bien que possible, la nudité de cette femme. Et, l'ayant mise en voiture, ils la reconduisirent chez elle. Quant aux vêtements et aux bijoux volés par l'incube, il les rendit six mois plus tard.

« Pour en terminer avec cette histoire, bien que cet incube lui jouât quantité de tours, dont certains des plus étonnants, il suffit de dire qu'il continua à la tenter durant bien des années. Mais, à la fin, s'apercevant que ses efforts restaient vains, il mit un terme à ces ennuis et vexations inhabituels. »

En qualité de théologien, Fr. Sinistrari fut aussi intrigué par de tels rapports que la plupart des étudiants actuels d'O.V.N.I. le sont par le cas de Villas-Boas. Remarquait

que les textes fondamentaux de l'Eglise n'offrent pas d'opinion claire sur de tels cas, Sinistrari se demanda comment il faudrait les juger dans l'esprit de la loi religieuse. Une grande partie de son manuscrit est consacrée à l'examen détaillé de cette question. La dame, dans l'exemple ci-dessus, n'avait pas permis à l'incube d'avoir des relations avec elle. Mais dans les archives de l'Eglise (spécialement celles qui font l'objet de procès), se trouvent de nombreux cas dans lesquels des relations ont existé. Du point de vue de l'Eglise, dit Fr. Sinistrari, plusieurs problèmes se posent. D'abord, comment ces relations sont-elles possibles physiquement? Deuxièmement, comment la démonialité diffère-t-elle de la bestialité? Troisièmement, quelle sorte de péché commettent ceux qui ont de telles relations? Quatrièmement, quelle doit être leur punition?

Le premier écrivain qui s'est servi du mot « *daemonialitas* », est J. Caramuel, dans sa *Théologia Fundamentalis*. Avant lui, personne n'avait fait de distinction entre démonialité et bestialité. Tous les moralistes, suivant saint Thomas d'Aquin, comprirent par bestialité : « une quelconque relation charnelle avec un sujet d'espèce différente ». Ainsi, Cajetan, dans son commentaire de saint Thomas, place les relations avec le démon dans la classe de la bestialité, et il en est ainsi de Sylvester quand il définit *luxuria*, et Bonacina dans : *De Matrimonio*, question 4.

Il y a par là un point subtil de théologie dont Sinistrari discute avec une autorité évidente. Il conclut que saint Thomas n'a jamais voulu signifier que les relations avec les démons tombaient dans sa définition de la bestialité. Par l'expression « différentes espèces », dit Sinistrari, le saint veut seulement attribuer le mot espèce à des *êtres* vivants et cela peut à peine s'appliquer au diable. Pareillement, si un homme s'unit à un cadavre, ce n'est pas de la bestialité selon, spécialement, la doctrine thomiste qui dénie au cadavre la nature du corps humain. Il en serait de même pour un homme qui s'unirait à un cadavre d'animal<sup>6</sup>. Dans cette remarquable discussion percent la grande intelli-

6. Dans ce sens, la remarque de Villas-Boas est frappante parce qu'il dit que, lorsqu'il était couché avec la femme, il avait l'impression d'être couché avec un animal, à cause de ses grognements.

gence et la connaissance évidente de la psychologie humaine de l'auteur. Il est tout à fait fascinant de suivre les pensées de Fr. Sinistrari dans une voie qui s'apparente directement à celle des rapports O.V.N.I.

Et c'est vraiment d'un apparentement qu'il s'agit, car Villas-Boas ou Betty et Barney Hill auraient passé un bien mauvais moment devant les Inquisiteurs s'ils avaient vécu au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>.

L'acte d'amour, écrit Sinistrari, a pour objet la génération humaine. Une insémination hors nature, c'est-à-dire l'acte sexuel qui ne peut être suivi de génération, constitue un type à part de péché contre la nature. Mais c'est le sujet de cette insémination qui permet de distinguer les différents péchés classés sous cette dénomination. Si la démonialité et la bestialité étaient dans la même catégorie, un homme qui aurait eu des relations avec des démons pourrait simplement dire à son confesseur : « J'ai péché par bestialité. » Et, cependant, il n'aurait pas commis ce péché, évidemment.

Quand on doit identifier le processus physique des relations avec les démons, cela soulève cependant des problèmes considérables. C'est clairement un point des plus difficiles à élucider (aussi difficile que d'identifier la nature physique des soucoupes volantes !), et Sinistrari en discute d'une manière remarquable. En montrant que le point important de la discussion est de déterminer le degré de punition que méritent ces péchés, il essaie d'envisager les différentes façons dans lesquelles est commis le péché de démonialité. D'abord, il note :

« Il y a peu de gens, gonflés de leur petit savoir, qui osent dénier ce que les plus savants écrivains ont écrit, et ce que l'expérience journalière démontre, à savoir : que le démon, soit incube ou succube, s'unit charnellement non seule-

7. Benoît de Berne, à l'âge de soixante-quinze ans, avoua qu'il avait eu des rapports pendant quarante ans avec une succube appelée Hermeline. Il fut brûlé vif.

En passant, remarquons que les plus éminents de nos savants choisissent, comme Condon, d'ignorer de tels rapports qu'ils qualifient de documents « farceurs ». Cependant, quelques siècles plus tôt, les esprits les plus distingués virent, grâce à des récits similaires, une occasion d'augmenter leur connaissance de la nature humaine et n'eurent pas l'impression qu'il était au-dessous de leur dignité de philosophes de passer un temps considérable à cette étude. Si, en ma qualité d'homme de science du vingtième siècle, je dois m'excuser d'écrire ce livre, il constitue pourtant un précédent aussi valable que d'autres.

ment aux hommes et aux femmes, mais aussi aux animaux. »

Sinistrari ne dément pas que de jeunes femmes ont souvent des visions et imaginent qu'elles ont assisté à un sabbat. De même les rêves érotiques ordinaires ont été classés par l'Eglise tout autrement que la question que nous étudions pour le moment. Sinistrari ne pense pas à ces phénomènes psychologiques quand il parle de démonialité, il traite des relations physiques authentiques, comme de celles qui sont discutées dans les textes fondamentaux de sorcellerie. Ainsi, dans le *Compendium Maleficarum*, Gnaccius cite dix-huit cas d'histoires de sorcières qui ont eu des relations charnelles avec des démons. Tous ces cas ont été attestés par des érudits dont les témoignages ne peuvent être mis en doute. D'ailleurs, saint Augustin, lui-même, dit en termes précis dans *La Cité de Dieu*, 15, 23 :

« C'est une opinion répandue, confirmée par des témoignages directs ou indirects de personnes dignes de foi, que les sylphes et les faunes, appelés ordinairement incubes, ont souvent tourmenté des femmes, sollicité et obtenu des relations avec elles. Il existe même des démons appelés duses (c'est-à-dire lutins) par les Gaulois, qui ont fréquemment usé de telles pratiques impures ; ceci est attesté par de si nombreuses et si hautes autorités qu'il serait imprudent de le nier. »

Donc, le démon a deux façons d'agir dans ces contacts charnels : l'une est pour les sorciers et sorcières, l'autre avec des hommes et des femmes parfaitement ignorants de la sorcellerie.

Ceci est un point capital. Ce que Sinistrari veut dire, c'est qu'il existe deux sortes de gens qui peuvent avoir des rapports charnels avec des êtres appelés démons, ceux qui ont passé un *pacte formel* avec eux — et il donne les détails du processus d'établissement du pacte — et ceux qui ont un simple contact avec eux. Les implications de cette donnée fondamentale ayant trait à l'occultisme pour l'interprétation de la croyance dans les fées et dans les histoires modernes d'O.V.N.I., doivent paraître évidentes aux yeux du lecteur.

Le diable n'a pas de corps. Alors, comment peut-il avoir des relations avec des hommes et des femmes ? Comment les femmes peuvent-elles avoir des enfants de telles unions si elles en expriment tout spécialement le désir ? Tous les théologiens répondent que le diable emprunte le corps d'un être humain, qu'il soit mâle ou femelle, ou alors *il se sert d'autres matières pour former un nouveau corps* destiné à ce besoin. Vraiment, nous retrouvons là la même théorie exprimée par un membre de la Gentilhommerie et citée par Wentz : « Nous pouvons rendre jeunes les vieux, les grands, petits, et les petits, grands. »

Il est dit alors que le diable a plusieurs façons de procéder. Ou bien il prend la forme d'un succube femelle et alors a des rapports avec un homme. Ou bien, le succube procure des rêves lascifs à un homme endormi et emploie la « pollution » qui en résulte pour permettre au diable d'accomplir la seconde partie de l'opération. Ceci est la théorie qu'enseignait Gnaccius, qui cite un grand nombre d'exemples. Comme Hector Boethius, dans *Historia Sectorum*, fait état d'un jeune Ecossais qui, durant plusieurs mois, reçut la visite dans sa chambre à coucher, dont portes et fenêtres étaient fermées, d'une femelle succubed'une ravissante beauté. Elle fit tout ce qu'elle put pour obtenir de lui ce qu'elle voulait, mais il ne céda ni à ses caresses ni à ses supplications.

Un point intrigua beaucoup Sinistrari : de tels démons n'obéissent pas aux exorcistes. Ils n'ont aucune peur des reliques ou autres objets sacrés, et ainsi, ils ne tombent pas dans la même catégorie que les diables dont les gens sont possédés, comme l'histoire citée plus haut en fait preuve. Mais alors, sont-ils vraiment des créatures du diable ? Ne devrions-nous pas les placer dans une catégorie séparée avec les fées et les élémentaux à qui ils ressemblent de si près ? Et alors, si de telles créatures possèdent un corps qui leur est propre, la théorie traditionnelle — c'est-à-dire celle qui prétend que les incubes et les succubes sont des démons qui ont emprunté un corps humain — peut-elle être maintenue ? Peut-elle expliquer comment des enfants naissent de telles unions ? Si nous admettons que les rapports O.V.N.I. que nous avons cités auparavant dans ce chapitre indiquent que le phénomène contient des *éléments génétiques*, alors les questions ci-dessus sont fon-

damentales et il est important de voir comment Sinistrari les a comprises. C'est la raison pour laquelle je donne une traduction complète de sa discussion sur l'affaire.

« Pour les théologiens et les philosophes, c'est un fait que des rapports sexuels d'humains (homme ou femme) avec le démon, naissent parfois des êtres humains. C'est par ce procédé que l'Antéchrist a dû naître, selon un certain nombre de docteurs<sup>8</sup> : Bellarmin, Suarez, Maluenda, etc. Par ailleurs, ils notent que par l'effet d'une cause tout à fait naturelle, les enfants engendrés de cette façon par les incubes sont grands, très forts, très osés, magnifiques et très méchants...

« Maluenda confirme ce qui a été dit plus haut, prouvant ainsi par le témoignage de divers auteurs classiques, que c'est à de telles unions que les êtres suivants doivent leur naissance :

« Romulus et Remus, selon Tite-Live et Plutarque.

« Servius-Tullius, sixième roi des Romains, selon Denis d'Halicarnasse et Pline.

« Platon, le philosophe, selon Diogène Laërce et saint Jérôme.

« Alexandre le Grand, selon Plutarque et Quinte-Curce.

« Séleucus, roi de Syrie, selon Justin et Appien.

« Scipion l'Africain, selon Tite-Live.

« L'empereur César Auguste, selon Suétone.

« Aristomène de Messine, l'illustre général grec, selon Strabon et Pausanias.

« Ajoutons le Merlin ou Melchin anglais, né d'un incubé et d'une nonne, la fille de Charlemagne. Et finalement, comme l'écrit Cocleus, cité par Maluenda, cet hérésiarque damné qu'est Martin Luther.

« Cependant, malgré tout le respect que je dois à de si nombreux docteurs, je ne vois pas comment leur opinion peut résister à l'examen. Vraiment, comme Pérénus le fait très bien remarquer dans *Commentary on Genesis*, chapitre VI, toute la force, tout le pouvoir du sperme humain

8. Le commentaire de Le Brun éclaire davantage : « Si le corps de ces enfants est ainsi différent du corps des autres enfants, leur âme révélera certainement des qualités qui ne seront pas communes aux autres, c'est pourquoi le cardinal Bellarmin pense que l'Antéchrist naîtra d'une femme qui a eu des rapports avec un incubé. »

vient des esprits qui s'évaporent et disparaissent aussitôt qu'ils sortent des cavités génitales où ils étaient chaudement emmagasinés. Les médecins sont d'accord sur ce point. C'est pourquoi il n'est pas possible au démon de garder le sperme qu'il a reçu dans un état suffisant d'intégrité pour qu'il puisse produire l'engendrement ; car quel que soit le réceptacle dans lequel il voudrait essayer de le garder, il devrait avoir une température égale à la température naturelle des organes génitaux humains, que l'on ne trouve nulle part ailleurs que dans ces dits organes. Maintenant, dans un réceptacle où la chaleur n'est pas naturelle mais artificielle, les esprits se dissolvent et aucune génération n'est possible. Une seconde objection est que l'engendrement est un acte vital à travers lequel l'homme, de sa propre substance, introduit le sperme au travers d'organes naturels, dans un endroit voulu permettant l'engendrement. Au contraire, dans le cas spécial que nous considérons maintenant, l'introduction du sperme ne peut pas être un acte vital de l'homme qui engendre puisque ce n'est pas par lui que ce germe est introduit dans la matrice. Et pour la même raison, on ne peut pas dire que l'homme à qui le sperme appartient a engendré le fœtus qui est procréé. Pas plus que nous ne pouvons admettre que l'incube soit le père, puisque le sperme n'est pas de sa propre substance. Ainsi, voici un enfant qui est né et qui n'a pas de père — ce qui est absurde.

« Troisième objection : quand le père engendre naturellement, il y a un concours de deux causalités : l'une matérielle, car il fournit le sperme qui est la matière de la génération, et l'autre efficiente, car elle est l'agent principal de l'engendrement, selon l'opinion commune des philosophes. Mais, dans notre cas, l'homme qui ne fait rien d'autre que fournir le sperme donne seulement la matière, sans qu'aucune action suscite l'engendrement. C'est pourquoi on ne peut le considérer comme le père de l'enfant, et ceci est contraire à la notion que l'enfant engendré par un incube n'est pas son enfant mais l'enfant d'un homme dont le sperme a été emprunté par l'incube...

« Nous lisons aussi, dans les *Écritures* (Genèse VI-4), que la naissance des géants est le résultat des rapports entre les fils de Dieu et les filles de l'Homme : ce sont les

mots propres du texte sacré. Ces géants étaient des hommes de haute taille, comme il est dit dans *Baruch* (III-26), et de beaucoup supérieurs aux autres hommes. À côté de leur taille monstrueuse, ils attiraient l'attention par leur force, leurs pillages, leur tyrannie. Et c'est aux crimes de ces géants que nous devons attribuer la cause principale et première du Déluge, selon Cornelius à Lapide dans son *Commentary on Genesis*.

« Certains déclarent que, sous l'appellation de fils de Dieu, nous devons comprendre les fils de Seth, et sous celle de filles des hommes, les filles de Caïn, parce que les premiers pratiquaient la piété, la religion et bien d'autres vertus, tandis que les derniers, les enfants de Caïn, faisaient exactement le contraire. Mais, avec tout le respect que nous devons à Chrysostome, Cyrille, et d'autres qui partagent cette opinion, on doit reconnaître qu'elle ne s'accorde pas avec la signification évidente du texte. Que disent les Écritures ? Que de la conjonction des suscités naquirent des êtres de proportions monstrueuses. C'est pourquoi ces géants n'existaient pas précédemment, et si leur naissance fut le résultat de cette union, il n'est pas admissible de l'attribuer aux rapports entre les fils de Seth et les filles de Caïn qui, eux, de taille ordinaire, auraient eu des enfants de taille ordinaire.

« Par conséquent, si les rapports en question ont donné naissance à des êtres aux proportions monstrueuses, nous devons voir là, non des rapports ordinaires entre hommes et femmes, mais l'action d'incubes qui, de par leur nature, peuvent très bien être appelés fils de Dieu. Cette opinion est celle des philosophes platoniciens et de François George de Venise, et elle n'est pas en contradiction avec celle de Josèphe l'historien, Philon, saint Justin martyr, Clément d'Alexandrie et Tertullien, selon qui ces incubes peuvent être des anges qui se sont permis de commettre le péché de luxure avec des femmes. Vraiment, comme nous le verrons, il n'y a rien là d'autre qu'une seule opinion sous une double apparence. »

Ce qui nous est offert ici, c'est une théorie complète de contacts entre notre race et une autre race, qui n'est pas

## VISA POUR LA MAGONIE

humaine, de nature physique différente, mais compatible biologiquement avec la nôtre. Les anges, les démons, les fées, créatures du ciel, de l'enfer ou de Magonia : elles sont les inspiratrices de nos rêves, dérobent nos désirs... Mais qui sont-elles ?

## Cinquième Partie

# A LA MAMELLE DE L'IMMORTALITÉ

Ce sont des fées, celui qui leur parle, mourra.  
Je jetterai un coup d'œil et me baisserai :  
Personne ne doit regarder leurs travaux.

William Shakespeare,  
*Les Joyeuses Commères de Windsor.*

« Ils parlent toutes les langues de la terre. Ils connaissent tout du passé et de l'avenir de la race humaine — de n'importe quel être humain. »

Cette déclaration fut faite en 1968 par un clerc espagnol qui prétend avoir été en contact avec des extra-terrestres depuis 1954. « Les habitants de la planète Loup 424 (*sic*) sont parmi nous en forme humaine et avec de fausses identités. Ils nous sont bien supérieurs et aiment beaucoup la paix. Je suis en contact permanent avec eux ; ils m'écrivent ou m'appellent. Nous tenons des réunions. »

Comment est-il entré en contact avec ces entités supérieures ? Il paraîtrait qu'en 1954 une soucoupe aurait jeté une pierre couverte de hiéroglyphes dans les jardins de l'Université à Madrid. Fernando Sesma en recopia les symboles, et bientôt commença une communication dans les deux sens.

En Grande-Bretagne aussi, des rumeurs fantastiques se répandent. Des savants britanniques, à ce que disent certaines personnes, ont été mystérieusement contactés par radio et ont été impliqués dans des activités secrètes, à la demande d'extra-terrestres. Quelques-uns de ces savants ont disparu. Au travers de ces contacts continus, les extra-

terrestres espèrent contrôler notre histoire. Dans quel but ? J'ai moi-même reçu des lettres d'individus se prétendant membres d'organisations secrètes dont les quartiers généraux sont, littéralement, « en dehors de ce monde ». Ces correspondants m'informent que le but de ces groupes est d'empêcher le genre humain d'atteindre d'autres mondes de l'espace. Naturellement, d'autres « contactés » disent exactement le contraire. Cependant, le fait demeure que la croyance dans le contrôle non humain des destinées terrestres est aussi vieux que la politique.

Ainsi, un journaliste madrilène, Armando Puente, prétend que Sesma l'avertit trois mois à l'avance de l'assassinat de Robert Kennedy. De même Sesma « prédit » la vague des atterrissages O.V.N.I. en Argentine (tâche bien plus facile !).

De plus, le même pouvoir attribué aux gens des soucoupes — c'est-à-dire celui qui influe sur les événements humains — fut, autrefois, la propriété exclusive des fées. Les croyances des paysans médiévaux ignorants, aussi bien d'ailleurs que celle des érudits, en font loi. Ainsi, une des premières questions posées à Jeanne d'Arc par ses inquisiteurs fut : « N'avait-elle eu aucune connaissance ou n'avait-elle pas assisté aux réunions tenues à la fontaine des fées, près de Domrémy, autour de laquelle dansent des esprits malins<sup>1</sup> ». Et une autre question, avec sa réponse, fut enregistrée ainsi : « Demandé si elle ne croyait pas — avant ce jour — que les fées étaient des esprits malins (elle) répondit qu'elle ne savait pas<sup>1</sup> ».

Poursuivre plus avant dans cette voie obligerait à rouvrir le dossier complet de la sorcellerie, ce qui est, évidemment, au-delà du dessein de ce livre. Il est cependant important de noter la continuité des croyances, car la continuité conduit directement de la magie primitive, en passant par l'expérience mystique, la croyance aux fées et la religion, aux modernes soucoupes volantes. L'étude de la sorcellerie a montré que ces sujets sont intimement liés entre

1. Quicherat, *Procès de condamnation et réhabilitation de Jeanne d'Arc*, I, 178.

eux, et du point de vue de la psychiatrie moderne, qu'ils doivent être traités ensemble. Et, tandis que dans ce chapitre, nous ne nous occupons pas des croyances individuelles, nous sommes intéressés par les implications sociales d'histoires que les étudiants de ces phénomènes ont rarement eu à envisager.

En République soviétique, il n'y a pas si longtemps, un éminent spécialiste des plasmas mourut dans d'étranges circonstances : il fut jeté sous une voiture du métropolitain moscovite par une femme déséquilibrée. Il est bon de se rappeler qu'elle prétendit qu'une « voix de l'espace » lui avait donné des ordres de tuer cet homme en particulier — ordres auxquels elle n'avait pu résister. Des criminologues soviétiques, je le sais de source sûre, se montrent préoccupés de l'augmentation de tels cas en ces dernières années. Des fous se ruant dans les rues parce qu'ils croient que des Martiens les poursuivent est un fait courant. Mais la vague actuelle de déséquilibre mental qui peut être spécialement liée à l'augmentation et au développement du mythe des contacts est un aspect du problème O.V.N.I. que l'on doit considérer avec une attention spéciale.

On avait espéré que dans les récentes recherches scientifiques du phénomène O.V.N.I., on aurait traité ce problème avec l'attention qu'il méritait. Malheureusement, cela n'a pas été fait. Ceci me conduit à offrir, dans le présent chapitre, toute l'information que je peux fournir sur la matière, avec l'espoir que les sociologues s'accrocheront au problème avec plus qu'un amusement passager. Bien entendu, certains détails concernant cet aspect du phénomène O.V.N.I. *ne pourront* être publiés. Ce qui ne signifie pas cependant qu'ils doivent rester la propriété exclusive de certains bureaucrates préoccupés seulement de sauvegarder leur tranquillité d'esprit et la stabilité de leurs fonctions. Laisser s'amplifier la spéculation O.V.N.I. sans la contrôler serait seulement faire du public une proie facile et sans défense pour les charlatans de toute sorte. Cela signifierait que n'importe quel groupe organisé, penché sur la destruction de notre société, pourrait la miner en se servant habilement de la mythologie de la soucoupe ; *ils pourraient nous emmener à Magonia avec la bénédiction de tous les « rationalistes »*.

UN GRAND SIGNE  
DANS LE CIEL

Knock est un minuscule village dans l'Ouest de l'Irlande. Mais quelque chose eut lieu à cet endroit-là le 21 août 1879, quelque chose qu'aucun cerveau humain ne devrait ignorer<sup>2</sup>. Le temps avait empiré petit à petit au cours de la journée. A 19 heures, la pluie tombait à verse sur le village, cependant que l'archidiacre Cavanagh s'en retournait chez lui. Mary McLoughlin, sa gouvernante, alluma un bon feu de tourbe et puis, à 20 h 30, sortit pour rendre visite à une amie, Mrs Margaret Beirne. En passant devant l'église, elle remarqua plusieurs silhouettes étranges dans un champ, et quelque chose « comme un autel », avec une lumière blanche, mais elle n'y prit pas garde et continua son chemin. La pluie tombait encore dru, et elle ne chercha pas à savoir ce que c'était, bien qu'elle « eût trouvé la chose très étrange ». Deux autres paroissiens avaient vu les silhouettes avant elle et avaient réagi de façon similaire.

Plus tard, alors qu'il ne faisait pas encore noir et que la pluie continuait à tomber, Mary McLoughlin, au retour, passa devant l'église, accompagnée de Mrs Beirne. Entre l'église et les deux femmes se trouvait une prairie qui n'avait pas été fauchée. Et, dans la prairie, à fleur de l'herbe, trois personnes se tenaient, entourées d'une lumière extraordinairement brillante, et formant « un spectacle comme vous n'en avez jamais vu de votre vie ». La silhouette, au centre, était celle de Notre-Dame, à son côté droit, celle de saint Joseph. La troisième fut identifiée par Mary Beirne comme étant celle de saint Jean l'Évangéliste parce qu'elle ressemblait beaucoup à la statue de ce saint qu'elle avait vue dans un autre village — sauf que, maintenant, il portait une mitre. Quelques minutes plus tard, dix-huit paroissiens étaient rassemblés devant les apparitions.

Quand une commission diocésaine enquêta au sujet de ce phénomène, quatorze témoins (trois hommes, deux enfants, trois jeunes gens et six femmes) dont l'âge variait

2. Mary Purcell, « Our Lady of Silence » in a *Woman Clothed with the Sun : Eight Great Appearances of Our Lady*, edited by John J. Delaney, Doubleday, New York : 1961, pp. 147-171.

de six à soixante-quinze ans, décrivirent ce qu'ils avaient vu.

« Un autre homme d'environ soixante ans, qui habitait à environ un demi-mille de Knock, vint aussi déposer devant la commission, car il avait vu un grand globe de lumière dorée dans la nuit du 21 août. Il était allé dans son champ vers 21 heures et avait vu cette grande lumière qui recouvrait tout le pignon de l'église de Knock. Il pensa, sur le moment, que quelqu'un avait été assez sot pour faire un feu sur le terrain de l'église ; le lendemain quand il demanda à des voisins s'ils avaient vu la lumière brillante qui était restée fixée sur l'église si longtemps la nuit précédente, on lui parla des apparitions. »

Qu'avaient vu ces quatorze personnes ? Le plus frappant de tout, c'était la lumière dorée et brillante, aussi brillante que celle du soleil, qui se reflétait sur le côté sud du pignon de l'église. C'était une lumière changeante. Parfois, elle illuminait le ciel au-dessus et au-delà de l'église, parfois, elle baissait pour redevenir ensuite plus brillante et plus blanche « si bien que le pignon semblait être un mur de neige ». Dans l'aire lumineuse, tous virent les apparitions.

Les trois silhouettes portaient des vêtements d'un blanc argenté éblouissant. Derrière elles, il y avait un autel surmonté d'une grande croix. Devant la croix, un jeune agneau « tourné vers l'ouest ».

« La robe de Notre-Dame, d'un blanc éblouissant, était recouverte d'une grande mante blanche, fermée au cou et qui tombait en larges plis jusqu'à ses chevilles. Sur sa tête était posée une couronne brillante surmontée de croix scintillantes et, sur son front, là où la couronne touchait le front, il y avait une superbe rose. Notre-Dame tendait les mains ouvertes en avant, vers le ciel, comme jamais aucun des témoins ne l'avait vue auparavant sur une statue ou une gravure quelconque. »

Trois des témoins dirent qu'ils avaient remarqué que ses pieds étaient nus. Une femme, Bridget Trench, fut si enthousiasmée par le spectacle, qu'avec ferveur elle s'avança vers les apparitions pour baiser les pieds de la Vierge. Mais ses bras se refermèrent sur l'air vide.

« En voulant l'embrasser, je n'ai rien senti d'autre que le mur, cependant les silhouettes apparaissaient si pleines de vie et de notre taille que je ne pouvais pas comprendre, et je me demandais pourquoi mes mains ne pouvaient pas sentir ce que je voyais de si net, de si distinct. »

Bridget dit aussi à quel point la pluie tombait mais, ajouta-t-elle :

« J'ai soigneusement tâté le terrain avec mes mains et il était parfaitement sec. Le vent soufflait du sud contre le toit, mais pas une goutte de pluie ne tombait à cet endroit du pignon où étaient les silhouettes. »

Saint Jean se tenait un peu de biais auprès des autres silhouettes. Habillé comme un évêque, il tenait dans sa main gauche un grand livre ouvert. Les doigts de sa main droite étaient levés à la manière d'un enseignant. Un des témoins, Patrick Hill, s'approcha assez près et distingua les lignes et les lettres du livre. (Patrick Hill mourut à Boston en 1927. Il ne rétracta jamais un seul détail de son témoignage.)

Quand on avertit le prêtre de la paroisse qu'il y avait eu des apparitions, il dit que ce pouvait être le reflet des vitraux de couleur de l'église et demeura tranquillement chez lui le reste de la soirée. Le phénomène dura plusieurs heures. Trempés jusqu'aux os, les témoins rentrèrent chez eux avant minuit. Le lendemain matin, on ne pouvait plus rien voir.

Dix jours après l'incident, un enfant sourd fut guéri et un aveugle-né put voir normalement après son pèlerinage à Knock.

Bientôt, sept ou huit guérisons eurent lieu chaque semaine :

« Un mourant, si malade qu'il ne faisait que vomir du sang, pendant qu'on le transportait à Knock et qu'il reçut là l'Extrême-Onction des mains de l'archidiacre dès son arrivée, fut instantanément guéri après avoir bu de l'eau dans laquelle avait été dissoute une miette de ciment du pignon. »

Tous ces événements arrivèrent à un mauvais moment

en Irlande. La plupart des prêtres collaborateurs de l'archidiacre doutèrent et désapprouvèrent. L'église de Knock avait été construite depuis cinquante ans seulement quand les catholiques irlandais se décidèrent à ne plus se dissimuler et, comme à Lourdes, dans les premiers temps, le clergé essaya de ne pas se mêler aux pèlerinages. Le clergé demanda même aux journaux locaux et nationaux de ne pas faire de la publicité pour les apparitions, tandis que ceux qui étaient hostiles au catholicisme publièrent des articles péjoratifs à ce sujet.

On essaya d'expliquer ce phénomène grâce à des moyens physiques. Un professeur de sciences, de Maynooth, fit des tests sur la demande de la commission officielle d'enquête désignée par l'archevêque de Tuam. Il se servit d'une lanterne magique pour projeter des images photographiques sur le pignon, en présence de vingt prêtres, et certifia que les tests écartaient la possibilité que l'apparition eût été le résultat d'une mystification photographique.

Un correspondant du *London Daily Telegraph* fit ses propres tests à une date ultérieure et déclara que « quelle qu'ait été la cause des apparitions, elles n'avaient pu être produites par une lanterne magique ».

Il n'est pas irrévérencieux de remarquer que beaucoup de traits dans ce rapport sont identiques à ceux des phénomènes O.V.N.I. : l'étrange globe de feu variant d'intensité, les entités lumineuses à l'intérieur auprès de la lumière, l'absence de pluie là où l'apparition a lieu et, finalement, les supposées guérisons miraculeuses. Tous ces traits sont présents dans la mythologie courante O.V.N.I. en Amérique. Pour ceux qui n'ont pas suivi de près la littérature spécialisée O.V.N.I., dans ces quelques dernières années, l'assertion que les phénomènes O.V.N.I. comprennent des « guérisons » miraculeuses sera une surprise. Ils en trouveront plusieurs cas cités dans les textes ; par exemple, le rapport de Damon, Texas, du 3 septembre 1965, où un agent de police a été, dit-on, guéri d'une blessure à la main reçue quand il l'exposa à la lumière d'un objet flottant (cas 694). Ou celui de Petropolis, Brésil, du 25 octobre 1957, dans lequel on nous dit qu'une jeune fille mourant d'un cancer fut sauvée par une opération fantastique prati-

quée par deux hommes qui venaient du ciel (cas 415). Nous sommes ici clairement confrontés avec un exemple qui nous rappelle le mysticisme médiéval.

Le cas de Knock n'est pas le plus remarquable de similitude entre les apparitions religieuses et les phénomènes O.V.N.I. Et bien qu'il ait eu lieu en Irlande, l'aspect du miracle n'est pas celui qui se rapproche le plus des traits standards de la croyance aux fées.

Un incident survenant à l'aube du samedi 9 décembre 1531, à Mexico, représente, cependant, l'accumulation de toutes les superstitions dont nous avons parlé<sup>3</sup>. D'un impact sociologique et psychologique formidable, il a laissé des traces matérielles que l'on peut encore voir — et d'ailleurs, font encore l'objet de grande dévotion, aujourd'hui.

En ce lointain matin, un vieil Aztèque de cinquante-sept ans, dont le nom nahuatl était Aigle Chantant, et le nom espagnol Juan Diego, se rendait à l'église de Tlaltelolco, près de la ville de Mexico. Soudain, il frissonna et s'immobilisa en entendant un concert de chants d'oiseaux aigu et doux. Il faisait un froid piquant : aucun oiseau de bon aloi ne chanterait à une telle heure et cependant la musique harmonieuse continua et s'arrêta brusquement. Puis quelqu'un, une voix de femme, appela le nom de Juan Diego. La voix provenait du faite de la colline, qui était caché « par un brouillard glacé et un nuage lumineux ». Et quand il grimpa sur la colline, il la vit.

« Le soleil n'était pas encore à l'horizon, cependant Juan la vit à contre-jour, à cause des rayons d'or qui baignaient sa personne de la tête aux pieds. C'était une jeune Mexicaine d'environ quatorze ans et d'une beauté incomparable. »

Jusqu'ici, nous avons un parfait commencement d'apparition de fée standard. Mais au cours du dialogue qui s'ensuivit, la jeune fille dit à Juan Diego qu'elle était Marie et

3. Ethel Cook Eliot, « Our Lady of Guadeloupe in Mexico », *A Woman Clothed with the Sun*, op. cit., p. 39-60.

qu'elle désirait qu'un temple fût construit à cet emplacement même : « Cours maintenant à Tenochtitlan (Mexico City) et dis à l'évêque tout ce que tu as vu et entendu. »

Ceci était plus facile à dire qu'à faire. Les pauvres Indiens n'avaient pas l'habitude d'aller dans le quartier espagnol de la ville et encore moins au palais de l'évêque. Courageusement, cependant, Juan descendit la montagne en courant et supplia Don Fray Juan de Zumarraga d'écouter son histoire. Naturellement, l'évêque, bien que se montrant bienveillant à l'égard de l'Indien, ne crut pas un mot du récit, alors Juan s'en retourna vers les montagnes et revit la dame une seconde fois. Il lui conseilla d'adresser à l'évêque un messenger plus qualifié, et le lui avoua franchement :

« Ecoute, mon petit enfant, répondit-elle, nombreux sont ceux que je pourrais envoyer. Mais tu es celui que j'ai choisi pour remplir cette tâche. Aussi, demain matin, retourne chez l'évêque. Dis-lui que c'est la Vierge Marie qui t'envoie, et répète-lui le grand désir que j'ai d'avoir une église à cet endroit. »

Le lendemain matin, Juan Diego s'en retourna à Mexico et revit le patient évêque. Juan Diego était si pur et paraissait si honnête en racontant son histoire que Fray Juan de Zumarraga en fut ébranlé. Il dit à Juan de demander à l'apparition un signe tangible et donna l'ordre à deux de ses serviteurs de suivre l'Indien et de le surveiller. Ils le suivirent dans la ville, remarquèrent qu'il n'adressait la parole à personne, et le virent grimper sur les montagnes... puis disparaître. Ils cherchèrent tout alentour sans pouvoir retrouver sa trace ! Le conte de fées parfait. Mais Juan était parti dans la montagne. Il donna à l'apparition la réponse de l'évêque, et elle dit :

« Très bien, mon petit enfant. Reviens demain à l'aube. Je te donnerai un signe pour lui. Tu t'es donné beaucoup de mal pour mon compte, et je te récompenserai. Va en paix et repose-toi. »

Le lendemain matin, Juan n'alla pas au rendez-vous. Son oncle — son seul parent — était mourant. Juan resta auprès de lui toute la journée pour essayer de soulager ses

souffrances et le laissa seulement le mardi pour aller quérir un prêtre. Comme il courait vers Tlaltelolco cependant, l'apparition, de nouveau, lui barra la route. Embarrassé, il lui dit la raison pour laquelle il n'avait pu suivre ses instructions, et elle dit :

« Mon petit enfant, ne te trouble pas et n'aie pas peur. Ne suis-je pas ici comme ta Mère ? N'es-tu pas sous ma tutelle et ma protection ? Ton oncle ne mourra pas maintenant. Il vient de recouvrer la santé à l'instant même. Tu n'as plus de raison de continuer ainsi ton chemin, et tu peux suivre le mien en toute tranquillité. Monte au sommet de la colline, cueille les fleurs qui y poussent et apporte-les moi. »

Il n'y avait pas de fleurs au sommet de la colline : Juan Diego le savait très bien. A la mi-décembre, il ne pouvait pas y avoir là de fleurs, et cependant, en atteignant le but, il y trouva des roses de Castille, « leurs pétales humides de rosée ». Il les coupa et, se servant de sa longue cape indienne — sa *tilma* — pour les protéger du froid piquant, il les porta à l'apparition. Elle arrangea dans le pli les fleurs qu'il avait fait tomber puis attacha les pointes du bas de la *tilma* derrière le cou de Juan de façon à ce qu'aucune rose ne puisse tomber. Elle lui conseilla de ne montrer à personne d'autre que l'évêque le signe qu'elle lui avait donné, puis elle disparut. Juan Diego ne devait jamais plus la revoir.

Au palais de l'évêque, plusieurs domestiques se moquaient de la vision de l'Indien. Ils le « poussaient de droite et de gauche » et essayaient de lui arracher les fleurs. Mais quand ils remarquèrent que les roses semblaient se dissoudre quand ils essayaient de les attraper, ils s'en étonnèrent et le laissèrent aller. De nouveau, Juan fut mis en présence de l'évêque.

« Juan Diego, portant les mains à son cou, délia les coins de la rude étoffe ; le pli de la *tilma* retomba et les fleurs qui étaient pour lui le précieux signe tombèrent sur le sol en un tas désordonné. Hélas ! que devenait l'arrangement fait avec tant de soin par la Vierge ?

« Mais la confusion de Juan pour sa maladresse ne fut rien en comparaison de ce qu'il devait ressentir tout aussi-

tôt après. En l'espace de quelques secondes, l'évêque s'était levé de son siège pour s'agenouiller aux pieds de Juan et, en moins d'une minute, tous ceux qui étaient dans la pièce se précipitèrent et s'agenouillèrent aussi.

« L'évêque était agenouillé devant la *tilma* de Juan et, comme le nota Ethel Cook Eliot, « des millions de personnes se sont agenouillées devant elle depuis », car on la plaça au-dessus du grand autel de la basilique de Notre-Dame de la Guadeloupe, dans la ville de Mexico. La *tilma* est faite de deux morceaux de fibres tissées de manguier et cousus ensemble sur la mesure de soixante-dix sur quarante et un pouces. Sur cette étoffe rugueuse, de la couleur du lin brut, une charmante silhouette se dresse, haute de cinquante-six pouces.

« Entourée de rayons d'or, elle émerge comme d'une coquille de lumière, nette et charmante dans chaque détail du dessin et de la couleur. Elle penche la tête doucement et très gracieusement du côté droit, évitant de justesse la longue couture. Elle baisse les yeux, mais les pupilles sont visibles. Cela donne une impression surnaturelle de charme et d'amour. Le manteau qui couvre la tête et retombe jusqu'aux pieds est d'un bleu-vert bordé d'or le plus pur, et parsemé d'étoiles d'or. La tunique est rose, ornée d'un dessin de dentelles de fleurs d'or. Plus bas est un croissant de lune, et au-dessous apparaissent la tête et les bras d'un chérubin. »

Dans les années qui suivirent l'événement, plus de huit millions d'Indiens se firent baptiser. De nos jours, quelque quinze cents personnes s'agenouillent chaque jour devant la *tilma* de Juan Diego (dont l'image et les couleurs irradieuses sont restées intactes).

○ L'oncle de Juan fut guéri. Comme il attendait le prêtre, trop faible même pour boire le remède que son neveu lui avait préparé, il vit que sa chambre se remplissait soudain d'une douce lumière. Une silhouette lumineuse, celle d'une jeune femme, lui apparut toute proche. Elle lui dit qu'il allait guérir et l'informa de la mission de Juan Diego. Elle lui dit aussi : « Appelle-moi et appelle mon image Sainte-Marie de

la Guadeloupe » ou c'est ainsi du moins que fut compris le message.

Mais était-ce bien cela la signification désirée ? Suivant les recherches d'Hélène Behrens, Ethel Cook Eliot suggère que le mot indien dont s'était servie l'apparition était *Tetlcoatloxopeuh* qui, phonétiquement, peut se traduire par *Deguatlashupee*. Pour des oreilles espagnoles, cela ressemblerait à « *De Guadalupe* ». Mais l'apparition parlait le même dialecte indien que Juan Diego et que son oncle — elle ressemblait même à « une jeune fille indienne » — et elle n'avait aucune raison de se servir du terme espagnol qu'on lui attribue. *Tetlcoatloxopeuh* signifie « Pierre Serpent Ecrasé ». Hélène Behrens croit que l'apparition annonçait ainsi qu'elle avait supplanté Quetzalcoatl, que les Indiens avaient idolâtré sous la forme du serpent à plumes.

Ce récit impressionnant contient un symbolisme magnifique. Non seulement il nous renvoie, à travers le serpent de pierre, aux monuments de la Maya dont nous avons parlé au début de ce livre, mais il nous rappelle aussi, sous plusieurs aspects importants, les nombreux contes de fées que nous avons passés en revue : la musique mystérieuse et douce annonçant l'approche de la fée ; les fleurs (des roses, encore une fois) qui poussent dans un endroit impossible ; et le signe donné au messager, qui change de nature après son départ, comme les morceaux de charbon donnés aux sages-femmes par les gnomes et qui se changèrent en or ; les symboles nombreux et similaires qu'on trouve dans d'innombrables contes<sup>4</sup>, et, enfin, le symbolisme cosmique, le croissant de lune sous les pieds de la Vierge, comme dans le texte de la Révélation :

« Et un grand signe apparut dans le ciel : une femme vêtue du soleil et la lune était sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles » (Apocalypse 12, 1).

4. Vraiment, nous ne pouvons nous empêcher de rappeler ici les mots de Hartland dans son livre *Science of Fairy Tales* : « Le don d'un objet apparemment sans valeur qui se transforme, si l'on observe les recommandations, en objet de la plus grande valeur possible, est communément employé dans les transactions des fées. Il est une des manifestations les plus évidentes du pouvoir surhumain. »

## REGARDEZ MAIS NE TOUCHEZ PAS !

Ce fut un grand étonnement, un signe, oui, dans le ciel, le merveilleux bateau aérien, au-dessus des Etats-Unis durant le printemps de 1897. Et la redécouverte de la vague remarquable de rapports qu'elle a fait naître a procuré un lien crucial qui manquait entre les apparitions des temps anciens et les histoires modernes des soucoupes.

Sur la carte de Donald Hanlon, reproduite avec les photographies, tous les rapports des appareils aériens ont été marqués, et d'un signe spécial quand il y a eu des atterrissages. La carte donne peut-être une mesure, aussi bien du nombre important de faits que les étudiants du folklore américain ont manqués, que la quantité de travail exécuté durant les trois dernières années par des enquêteurs tels que Hanlon, Jérôme Clark et Lucius Farish. Le résultat de leurs enquêtes est étonnant.

En Californie, dans le courant de 1896, des centaines de personnes résidant aux environs de San Francisco virent un objet grand, sombre, de forme allongée, muni de phares brillants et à même de voler contre le vent. Entre janvier et mars 1897, il disparut complètement. Et soudain, un nombre approximatif d'observations d'un objet identique furent faites dans le Middle West. Dans un précédent chapitre, nous avons vu comment Alexander Hamilton le décrivait : un engin avec une turbine à roues et un compartiment de verre d'où d'étranges êtres regardaient en bas, une description qui n'est pas dissemblable de celle faite par Barney Hill. En mars, un objet d'apparence encore plus étrange fut aperçu par Robert Hibbard, un fermier habitant à quinze milles au nord de Sioux City, Iowa. Hibbard ne vit pas seulement le bateau aérien, mais une ancre pendant au bout d'une corde attachée au mystérieux engin l'attrapa par ses vêtements et le traîna sur une distance de plusieurs douzaines de pieds, avant qu'il ne retombe par terre. Tous les récits de cette période, présentés d'une façon ordonnée, formeraient, à eux seuls, un livre entier. Mon but, ici, est simplement de passer en revue les observations détaillées du comportement des occupants du bateau aérien après atterrissage. Mais d'abord, comment l'objet lui-même s'est-il comporté ? Il a manœuvré à peu près de la même

manière que celle attribuée aux O.V.N.I., sauf qu'on n'a jamais vu des bateaux aériens voler en formation ou exécuter des « danses aériennes ». Généralement, un bateau aérien vole plutôt lentement et majestueusement — bien sûr, un objet tel celui de 1897 ne court aucun risque d'être poursuivi — à l'exception des quelques cas où l'objet étant très près des témoins, ceux-ci l'ont vu « partir comme un coup de fusil ». Une autre différence à noter entre le bateau et le moderne O.V.N.I. est que la lente trajectoire du premier l'amène à survoler de grandes aires urbaines. Omaha, Milwaukee, Chicago et d'autres villes furent ainsi visitées : à chaque fois, des foules se rassemblèrent pour suivre des yeux l'objet. A part cela, le bateau déploya toutes les activités typiques des O.V.N.I. : planer, jeter des « sondes » — sur Newton, Iowa, le 10 avril, par exemple — changer de route brusquement, changer d'altitude à toute vitesse, tourner, atterrir et repartir, balayer la campagne avec de puissants rayons de lumière.

Les occupants des bateaux aériens furent décrits d'une façon aussi variée que le sont les opérateurs O.V.N.I. On pourrait croire, en interprétant certains rapports, que les nains étaient parmi eux, mais ceci — à ma connaissance du moins — n'a pas été établi dans les rapports détaillés des témoins. Alexander Hamilton dit que les êtres étaient les plus étranges qu'il ait jamais vus, et qu'il ne désirait pas les revoir. Je n'ai pas eu connaissance que les témoins du cas Leroy aient donné quelque portrait détaillé de ces créatures. « C'étaient des gens hideux : deux hommes, une femme et « trois enfants » jacassant ensemble. » Tous les enquêteurs qui procédaient à des discussions avec des témoins ne différaient pas de la population moyenne américaine de cette époque-là. Telle, par exemple, l'aventure relatée en 1897 par le capitaine James Hooton, décrit dans l'*Arkansas Gazette* comme « le conducteur bien connu du chemin de fer de la Montagne de Fer (Iron Mountain) ».

« J'étais descendu à Texarkana pour ramener un train spécial, et sachant que j'aurais huit ou dix heures à passer à Texarkana, je suis allé à Homan (Arkansas) pour chasser un petit peu. Il était à peu près 15 heures quand je suis arrivé. La chasse était bonne et, avant que je m'en sois

aperçu, 18 heures avaient déjà sonné comme je reprenais le chemin de la gare. En marchant dans les broussailles, mon attention fut attirée par un bruit familier, un bruit que, dans le monde entier, on aurait pris pour celui du piston d'une locomotive.

« Je me dirigeai aussitôt du côté d'où venait le bruit et là, dans une clairière d'environ cinq ou six acres de surface, je vis l'objet qui faisait le bruit. Dire que je fus étonné serait exprimer faiblement mes sensations. Je fus immédiatement certain que c'était le fameux bateau aérien que tant de gens avaient vu dans la campagne.

« Il y avait à bord un homme de taille moyenne et je remarquai qu'il portait des verres fumés. Il vérifiait la tôlerie de ce qui semblait être l'arrière de l'engin ; je m'approchai, j'étais trop estomaqué pour parler. Il me regarda, surpris, et me dit : « Bonjour, monsieur, bonjour. » Je lui demandai : « C'est ça le bateau aérien ? » Et il me répondit : « Oui, monsieur. » Là-dessus, trois ou quatre autres hommes sortirent de ce qui, apparemment, formait la quille du bateau.

« En examinant de plus près, je vis que la quille était divisée en deux parties, et se terminait à l'avant en pointe, comme la pointe d'un couteau, tandis que les flancs grossissaient jusqu'au centre, puis diminuaient. Il y avait trois grandes roues de chacun des côtés, faites d'un métal recourbé et travaillées de façon qu'en avançant elles deviennent concaves.

« Veuillez m'excuser, monsieur, dis-je, le bruit ressemble beaucoup à celui d'un frein Westinghouse. »

« Peut-être bien, mon ami, nous nous servons d'air comprimé et d'aéroplanes, mais vous en saurez davantage plus tard. »

« Tout est prêt, monsieur », cria quelqu'un au moment où le groupe disparaissait dans le ventre de l'engin. Je remarquai qu'à l'avant de chaque roue un tube de deux pouces commença à cracher de l'air sur les roues et celles-ci commencèrent à tourner. Le bateau s'éleva petit à petit, en sifflant. Soudain, les aéroplanes surgirent, dressant leur extrémité pointue vers le ciel, puis les gouvernails à la poupe du bateau commencèrent à virer d'un côté et les roues tournèrent si vite qu'on pouvait à peine en apercevoir

les rayons. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le bateau fut perdu de vue.»

Le capitaine Hooton ajoute qu'il ne put découvrir aucune cloche, ni corde de cloche sur le bateau et ce détail le choqua grandement car, pensait-il, «toute locomotive à air bien réglée devrait en avoir une». Il laissa un dessin détaillé de la machine.

Jetons maintenant un coup d'œil sur le témoignage du commissaire de police Sumpter et du shérif McLemore, député de Hot Springs, Arkansas<sup>5</sup>.

« Dans la nuit du 6 mai 1897, alors que, sortis de la ville, nous avions, à cheval, pris la direction nord-ouest; nous remarquâmes une lumière brillante, haute dans le ciel. Soudain, elle disparut et nous ne fîmes aucun commentaire à son sujet, parce que nous recherchions des individus et ne voulions faire aucun bruit. Après avoir parcouru quatre ou cinq milles aux abords des montagnes, de nouveau, nous vîmes la lumière qui, alors, apparaissait bien plus proche de la terre. Nous arrê tâmes nos chevaux et la regardâmes descendre jusqu'au moment où tout d'un coup, elle disparut derrière une autre montagne. Nous avons poursuivi notre route pendant à peu près un mille quand nos chevaux refusèrent d'avancer. A environ deux yards de nous, nous vîmes deux personnes qui tenaient à la main des lumières qui remuaient. Sortant nos Winchester — car nous commençons à comprendre l'importance de la situation — nous demandâmes: «Qui est là? et que faites-vous?»

« Un homme à longue barbe noire s'avança, une lanterne à la main et après avoir demandé qui nous étions, commença à nous expliquer que lui et les autres — un jeune homme et une femme — voyageaient en bateau aérien dans la campagne. Nous pouvions parfaitement distinguer les contours du bateau qui avait la forme d'un cigare, devait mesurer soixante pieds de long et ressemblait tout à fait aux dessins parus récemment dans les journaux. Il faisait

5. Hot Springs: Sources chaudes. Lieu renommé pour ses eaux.

sombre et il pleuvait et le jeune homme remplissait un grand sac d'eau, à peu près à trente yards de nous, tandis que la femme essayait de se dissimuler dans l'ombre. Elle s'abritait avec un parapluie. L'homme aux favoris nous invita à venir avec lui, un peu plus loin, nous disant qu'il connaissait un endroit où il ne pleuvait pas. Nous lui dîmes que nous préférions être mouillés.

« Comme nous demandions à l'homme pourquoi il ouvrait et fermait la lumière si souvent, il nous répondit que cette lumière était si forte qu'elle consommait beaucoup de puissance. Il dit qu'il voudrait bien rester quelques jours à Hot Springs et qu'il ne le pouvait pas. Il dit qu'ils allaient partir pour Nashville, Tenn., après avoir bien vu la campagne. Etant pressés, nous partîmes et, au retour, quarante minutes après environ, tout avait disparu. Nous n'avions ni vu ni entendu le bateau aérien partir.

Dans le *Chicago Chronicle*, du 13 avril 1897, voici l'article qui fut publié sous l'en-tête: «Bateau aérien vu en Iowa».

« Fontanelle, Iowa, 12 avril. C'est à 20 h 30 ce soir que le bateau aérien a été vu, et par la population tout entière. Il arrivait par le sud-est et ne dépassait pas le faite des arbres de plus de deux cents pieds, et il se déplaçait très lentement, n'excédant pas dix milles à l'heure. On pouvait voir très distinctement la machine, longue d'environ soixante pieds, et jusqu'aux vibrations des ailes. Il était muni des habituelles lumières de couleur, on entendait le bruit que faisait la machine, comme aussi des airs de musique qu'on aurait dits d'orchestre. On l'appela pour le saluer au passage, mais il prit la direction nord en paraissant augmenter de vitesse, et il disparut. On ne doute pas, à Fontanelle, qu'il s'agissait bien du réel engin, les plus hautes autorités de la ville le certifient, etc.

Ici, le bateau aérien qui, aux yeux du capitaine Hooton, paraissait être une invention typiquement mécanique, s'apparente bien plus au monde des fées. Le parallèle devient encore plus frappant dans le rapport ci-dessous, comme le fait remarquer Hanlon. Il est extrait de la 28<sup>e</sup> édition du *Houston Daily Post* du mois d'avril.

« Merkel, Texas, 26 avril. Des groupes revenant de l'église, hier soir, remarquèrent un objet lourd traînant une corde qui y était attachée. Ils le suivirent jusqu'au moment où, traversant la voie ferrée, la corde se prit dans un rail. Levant la tête, ils virent ce qu'ils supposaient être le bateau aérien. Il n'était pas assez près pour qu'on puisse avoir idée de ses dimensions. On pouvait voir de la lumière à certains hublots, il y en avait une très brillante à l'avant qui rappelait celle d'une locomotive.

« Après quelque dix minutes, on vit un homme glisser le long de la corde. Il parvint assez près pour qu'on puisse le voir clairement ; il portait un habit bleu de marin et était petit de taille. Il s'arrêta quand il vit des groupes près de l'ancre, coupa la corde sous lui et repartit dans la direction nord-est. L'ancre est maintenant exposée dans la boutique des forgerons Elliot et Miller et attire l'attention de centaines de personnes. »

Nous sommes trop familiarisés avec ce genre de rapport pour que nous le prenions à la légère, commente Hanlon, qui rappelle à ses lecteurs l'incident de Sioux City — quand Robert Hibbard fut traîné par une ancre pendant d'un bateau aérien — et le récit des deux incidents de Drake et Wilkin qui eurent lieu aux environs de 1211 ap. J.-C., ou plus tôt. Selon l'histoire irlandaise :

« Il arriva, dans le comté de Cloera, un dimanche, alors que tout le monde était à la messe, quelque chose de merveilleux. Il y a dans cette ville une église dédiée à saint Kinarus. Il arriva qu'une ancre fut lancée du ciel, attachée à une corde, et un des becs se prit dans l'arche au-dessus de la porte de l'église. Les gens sortirent en courant de l'église et virent dans le ciel un bateau avec des hommes à bord, qui flottait en avant du câble de l'ancre, et ils virent un homme enjamber la rambarde et sauter jusqu'à l'ancre comme pour l'en détacher. On aurait dit qu'il nageait dans l'eau. Les gens se précipitèrent et essayèrent de s'en saisir, mais l'évêque leur défendit d'attraper l'homme, car, dit-il, cela pourrait le tuer. L'homme fut laissé libre, il courut au bateau, où l'équipage coupa la corde et le bateau disparut. »

Dans *Otis Imperialia*, de Gervaise de Tilbury, on retrouve

le même récit d'un incident ayant eu lieu à Gravesend, Kent, Angleterre. Une ancre d'un « bateau de nuages » fut prise dans un monument de pierre d'un cimetière. Les gens entendirent des voix venant de haut et la corde fut agitée comme pour libérer l'ancre, mais sans succès. On vit un homme glisser le long de la corde et la couper. Dans un récit, l'homme remonte à bord du bateau, dans un autre, il meurt de suffocation.

Le *Houston Post* du 22 avril 1897 cite un autre rapport :

« Rockland : Mr John M. Barclay, habitant près de ce lieu, rapporte qu'hier soir, aux environs de 23 heures, après s'être retiré dans sa chambre, il entendit son chien aboyer furieusement, tout en gémissant. Il alla à la porte pour voir ce qui se passait et alors il aperçut quelque chose, dit-il, de si exorbitant, que, s'il n'avait pas lu dernièrement qu'on avait cru voir un bateau aérien survoler le Texas, il se serait enfui dans les bois.

« Un objet de forme étrange, oblongue, avec des ailes et, sur le côté, des amarres de tailles et de formes variées. Des lumières brillantes, qui semblaient briller davantage que des lumières électriques.

« Quand il le vit pour la première fois, il paraissait parfaitement immobile, à peu près à cinq yards du sol. Il tourna en rond à plusieurs reprises et, petit à petit, se posa sur le sol d'une prairie contiguë à sa maison. Il prit son Winchester et sortit pour l'examiner de près. Aussitôt que le bateau, ou quoi que ce fût d'autre, eut atterri, les lumières s'éteignirent. La nuit était assez claire pour permettre de distinguer un homme à plusieurs yards et lorsqu'il ne fut plus qu'à trente yards du bateau, il fut abordé par un mortel ordinaire, qui lui demanda de rempocher son revolver, car on ne lui ferait aucun mal. D'où la conversation qui s'ensuivit : Mr Barclay demanda : « Qui êtes-vous et que voulez-vous ? » « Qu'importe mon nom, appelez-moi Smith. Je voudrais de l'huile lubrifiante, et une paire de ciseaux à froid, si vous pouvez m'en procurer, ainsi qu'un peu de sulfate de cuivre. Je suppose que le scieur de pierre, à côté, a les deux premiers articles et que le télégraphiste aura le sulfate de cuivre. Voici un billet de dix dollars. Prenez-le, procurez-vous ces choses et gardez le reste de l'argent pour votre peine. »

## VISA POUR LA MAGONIE

« Mr Barclay dit : « Qu'est-ce que c'est que vous avez là-bas ? Emmenez-moi le voir. » Celui qui désirait qu'on l'appelle Smith dit : « Non, nous ne pouvons vous permettre d'approcher plus près, mais faites ce que je vous ai demandé, nous saurons apprécier votre amabilité et, un jour prochain, nous reviendrons vers vous et vous rendrons votre gentillesse en vous faisant faire un petit tour. »

« Mr Barclay s'en alla, rapporta l'huile et les ciseaux à froid, mais ne put trouver de sulfate de cuivre. Les gens n'avaient pas de petite monnaie et Mr Barclay voulut rendre le billet de dix dollars, mais l'homme refusa. Il lui donna une poignée de main, le remercia cordialement et le pria de ne pas le suivre jusqu'au bateau. Comme il partait, Mr Barclay l'appela et lui demanda d'où il venait : « De nulle part, lui fut-il répondu. mais nous serons en Grèce après-demain. » Il monta à bord, il y eut le même sifflement et l'objet partit, dit Mr Barclay, « comme un coup de fusil ». On peut avoir pleine confiance en Mr Barclay. »

Le même soir une demi-heure plus tard (selon le *Houston Post* du 26 avril, et publié séparément) :

« Josserand : Au moment où l'on écrit cela, une excitation considérable règne dans le petit village en général si tranquille qu'est Josserand, excitation due à la visite du fameux bateau aérien qu'on a vu récemment en de si nombreux endroits. Mr Frank Nichols, un important fermier, habitant à peu près à deux milles à l'est du village, et homme d'une droiture incontestable, fut réveillé dans la nuit d'avant-hier par un sifflement semblable à celui que fait une machine. Regardant au-dehors, il fut stupéfié de voir un flot de brillantes lumières s'échapper d'un gros appareil d'étranges dimensions, qui s'était posé dans le champ destiné au blé.

« Ayant lu des dépêches publiées dans le *Post*, au sujet de navigateurs aériens renommés, la vérité lui sauta tout de suite aux yeux, il crut être l'un de ces chanceux et, avec la bravoure de Priam au siège de Troie (*sic*) Mr Nichols sortit pour se renseigner. Avant même d'atteindre son étrange visiteur nocturne, il fut accosté par deux hommes qui portaient des seaux et qui lui demandèrent la permission de tirer de l'eau de son puits. Pensant qu'il pouvait être

## A LA MAMELLE DE L'IMMORTALITÉ

en présence de visiteurs célestes, au lieu de mortels terrestres, il s'empressa d'accorder la permission. Ils invitèrent cordialement Mr Nichols à les accompagner jusqu'au bateau. Il parla librement avec l'équipage composé de six ou huit individus qui étaient auprès du bateau. La machine était si compliquée que le temps lui manqua pour comprendre comment elle fonctionnait. Cependant, un des hommes de l'équipage lui dit que le problème de la navigation aérienne avait été résolu. Le bateau (ou voiture) est construit avec une matière récemment découverte qui a la propriété de se maintenir par elle-même dans l'air et la puissance de son moteur est fournie par de l'électricité fortement condensée. On l'informa que cinq ou six de ces engins avaient été construits dans une petite ville du comté de Iowa. Que bientôt l'invention serait livrée au public. On était en train de former une compagnie qui en aurait un immense stock et que, dans le courant de l'année prochaine, on se servirait partout des machines. Mr Nichols habite Josserand, Trinity County, Texas, et se fait fort de convaincre n'importe quel incrédule en lui montrant l'endroit où le bateau a atterri. »

Dans la *Flying Saucer Review*, Jérôme Clark remarque que « la vague de 1897 montre combien il est inutile de vouloir essayer de séparer les objets volants du cadre général dans lequel ils opèrent ». Ceci rend l'étude de tels objets infiniment plus vaste que la simple enquête, en termes scientifiques, sur un phénomène nouveau; car si l'apparence et le comportement des objets sont fonction de notre interprétation à n'importe quel moment dans le développement de notre culture, alors quelles chances pourrions-nous avoir de jamais connaître la vérité ?

A Chaleix, Dordogne, France, le 4 octobre 1954, M. Garreau, un homme que les habitants du pays considèrent comme digne de confiance, aperçut un objet rond qui volait, de la taille d'un petit camion, ayant un peu la forme d'un chaudron. Il atterrit dans son champ, et une porte glissière s'ouvrit. Deux hommes « normaux », vêtus de combinaisons de travail brunes, en sortirent. Ils paraissaient être européens et serrèrent la main de Garreau. Puis ils demandèrent : « Paris ? Au nord ? » Le pauvre fermier était si estoma-

qué qu'il ne pouvait pas répondre. Les deux hommes caressèrent son chien et s'envolèrent.

Le 20 octobre de la même année, un ouvrier tchèque de quarante ans, qui vit en France, se rendait à son travail qui commençait à 3 heures du matin, près de Raon-l'Étape, Vosges, quand, à 600 mètres de sa maison, il rencontra un homme trapu, de taille moyenne, coiffé d'un casque de motocycliste, et portant un fusil. L'étranger parlait dans une langue inconnue. Le témoin, Lazlo Ujvari, connaissant un peu de russe, essaya de s'en servir. Aussitôt, l'homme qui parlait d'une voix aiguë le comprit et demanda : « Où suis-je ? En Italie ? En Espagne ? » Puis il voulut savoir à quelle distance il se trouvait de la frontière allemande et quelle heure il était. Ujvari lui dit qu'il était environ 2 h 30 et l'homme sortit une montre qui marquait 4 heures. Puis, le visiteur dit au témoin de l'accompagner. Bientôt Ujvari fut en vue d'un engin qui, apparemment, avait atterri sur la route. Il avait la forme de deux soucoupes collées ensemble, de 1,50 m de diamètre environ et de 1 m de haut. Ujvari s'en approcha mais, quand il en fut à 10 mètres, l'individu inconnu lui dit de s'en aller. Il s'éloigna à bicyclette. Quand il fut éloigné de 200 m, il vit l'objet s'élever verticalement « en faisant le bruit d'une machine à coudre ».

Le 12 octobre 1954, à environ 22 h 30, à Sainte-Marie-d'Herblay sur la côte atlantique de France, Gilbert Lelay, âgé de treize ans, se promenait à 800 mètres de la maison de ses parents quand il vit, dans un enclos, une machine qu'il décrivit comme ressemblant à « un cigare phosphorescent. » Après de l'objet, se tenait un homme vêtu d'un complet gris, de bottes et d'un chapeau gris. L'homme eut le geste familier de mettre la main sur l'épaule de Gilbert et lui dit en français : « Regarde, mais ne touche pas. » Dans l'autre main, l'homme tenait une boule qui émettait des rayons pourpres. Peu après, il grimpa dans la machine, s'y enfermant en claquant la porte. Gilbert eut le temps de voir quelque chose comme un tableau de bord, sur lequel se trouvaient de nombreuses lumières de couleur. L'engin s'éleva à la verticale, fit deux loopings en envoyant de la lumière dans toutes les directions, puis il disparut.

Un matin brumeux de juin 1969 : en Argentine. Un artiste de soixante-douze ans, Benjamin Solari Parravicini,

se promenait dehors quand il fut mis en présence d'un homme blond et grand, aux yeux clairs, qui lui adressa la parole en une langue étrangère. Pensant qu'il avait affaire à un déséquilibré, le témoin continua son chemin, mais il perdit connaissance. Il s'éveilla à l'intérieur d'un étrange vaisseau où on lui dit, entre autres choses, que les gens des soucoupes veillaient sur la terre pour éviter une catastrophe.

Le 18 juillet 1967, à Boardman, Ohio.

Le Révérend Anthony de Polo fut réveillé par un bruit assez fort, pareil à celui que ferait une musique de fond d'une pièce télévisée de science-fiction. Il eut l'impression que quelqu'un lui disait de descendre. Ce qu'il fit, et il regarda au-dehors : là, entre sa maison et la maison voisine, il vit une silhouette qui portait un complet lumineux. De Polo sortit. Le bruit recommença, puis il reçut ce message : « Vous n'avez rien à craindre. Je ne vous ferai pas de mal, et je sais que vous ne m'en ferez pas. » De Polo se rapprocha. Le bruit recommença, et il reçut un troisième message : « Danger. Il faut que je parte. » De Polo vit une lumière, ou plutôt une sorte de lueur dans le ciel. Quand il baissa les yeux, l'étrange entité avait disparu.

Le 23 mars 1966 : Temple, Oklahoma. W. E.

Laxson, cinquante-sept ans, instructeur civil dans l'U.S. Air Force, roulait en voiture dans la direction sud, vers Sheppard Air Force Base, à 5 heures du matin, quand il trouva la route bloquée par un gros objet, de la taille d'un Douglas C. 124 Globemaster, sans ailes ni moteurs, et qui reposait sur des coussins. Un homme vêtu d'une combinaison et ayant sur la tête une casquette comme celle des joueurs de base-ball, semblait examiner quelque chose sous un des flancs de l'appareil. Quand on lui demanda comment était cet homme, Laxson répondit :

« C'était tout bonnement un vieux mécanicien de l'armée, ou un chef d'équipage. Il avait une torche à la main et était presque agenouillé sur son genou droit, pendant que de la main gauche il touchait le fond du fuselage qui était à environ trois pieds du trottoir. »

Et il ajouta :

« Les gens se demandent s'ils sont en présence « d'une fabrication de l'espace »... Je leur dis que je ne sais pas à quoi ressemble « une fabrication de l'espace » mais ça, je sais que ça a été fabriqué en Amérique, j'en suis sûr. Il y avait dedans un vieux mécanicien de l'armée, ça je le sais et je reconnaîtrais le bonhomme si je le voyais demain à Chicago. »

Le 18 octobre 1954, à 22 h 15 du soir, près du lac de Saint-Point, dans l'Est de la France, une certaine Mlle Bourriot aperçut une brillante lumière sur la route et arrêta sa bicyclette. Elle vit un homme, de taille moyenne, tout près de la lumière. Il était avec deux nains.

## LE MENSONGE EN ACTION

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Est-il raisonnable de dresser un parallèle entre les apparitions religieuses, la croyance aux fées, les rapports sur des créatures de l'espèce des nains aux pouvoirs surnaturels, les contes de bateaux aériens aux Etats-Unis au siècle dernier, et les histoires actuelles d'atterrissages d'O.V.N.I.

Je soutiendrais volontiers, énergiquement, que c'est raisonnable, pour cette simple raison : que *les mécanismes qui ont fait naître ces différentes croyances sont identiques*. Leur contexte humain et leurs effets sur les humains sont constants. Et ma conclusion est que l'observation de ce très profond mécanisme est cruciale. Il a peu à voir avec le problème de savoir si les O.V.N.I. sont des objets matériels ou non.

Essayer de comprendre la signification, le but de ce qui est appelé soucoupes volantes, comme beaucoup de personnes le font aujourd'hui, est aussi futile que l'était la poursuite des fées, si l'on fait l'erreur de confondre l'apparence et la réalité. Le phénomène a des traits stables, invariables, nous avons essayé d'en identifier quelques-uns et de les cataloguer clairement. Mais il nous a fallu aussi noter soigneusement le caractère caméléon des attributs secondaires des scènes : les formes des objets, les apparences des occupants, les déclarations qu'ils faisaient

varient comme une fonction de l'environnement culturel dans lequel ils sont placés. Les histoires du bateau aérien sont particulièrement pertinentes dans ce cas.

Comme nous l'avons vu, un bon nombre de personnages barbus débarquèrent dans le Midwest ou ailleurs en 1897, pour demander de l'eau du puits, ou du sulfate de cuivre, ou d'autres choses semblables. Les histoires qu'ils racontaient étaient vraisemblables bien qu'un peu étonnantes pour les fermiers américains de ce temps. Le bateau aérien correspondait au concept populaire d'une machine volante préparée de longue main : avec des roues, des turbines, des ailes, des lumières puissantes. Il y a seulement un détail dont on n'a pas encore parlé : le fait que le bateau aérien pouvait paraître vrai aux témoins de 1897, ne peut plus l'être pour nous maintenant. Nous savons très bien que l'invention qu'on décrivait était dans l'impossibilité de voler, à moins que son apparence extérieure ait été imaginée pour induire en erreur des témoins possibles. Mais s'il en est ainsi, pourquoi ? Et qu'était-il ? Quel était son but ? Peut-être le bateau aérien, comme les farces des fées, les soucoupes volantes, était-il un mensonge si bien combiné que son image dans la conscience humaine pouvait s'y glisser profondément et puis être oubliée — comme sont oubliés les atterrissages d'O.V.N.I., et l'aspect d'êtres surnaturels du Moyen Age. Mais sont-ils véritablement oubliés ?

Les actions humaines sont fondées sur l'imagination, la croyance et la foi, non sur l'observation objective, comme les experts militaires et politiques le savent bien. Même la science, qui prétend que ses méthodes et ses théories sont développées rationnellement, est vraiment modelée par l'émotion et la fantaisie, ou par la peur. Et diriger l'imagination humaine, c'est former la destinée collective de l'humanité, pourvu que le public ne puisse identifier l'origine de cette direction. Et c'est véritablement l'un des objectifs de n'importe quelle politique de gouvernement que de préparer le public à des changements inévitables, ou à stimuler son activité en l'orientant comme il le désire.

Ainsi, les Soviétiques ont habilement utilisé les services des écrivains de science-fiction pour fournir le support émotionnel de leur effort pour la conquête de l'espace parmi les jeunes. Dans le monde occidental, l'orientation de notre

imagination est plus confuse, et de nombreuses sources y concourent. Mais c'est un fait significatif que des services de renseignements, aussi bien que des agences de publicité, s'intéressent si vivement au folklore. Batman et le Jolly Green Giant ne sont pas seulement des exemples d'expériences faites dans cette direction, on s'est servi pour la guerre du Vietnam d'appels semblables à l'imagination du public, en faisant usage de la superstition locale. De récentes discussions au Congrès concernant l'opportunité d'une expérimentation militaire de sorcellerie en Afrique noire est aussi un cas probant<sup>6</sup>.

Je ne veux pas dire, naturellement, que le phénomène O.V.N.I. soit le résultat d'un tel artifice. Mais je veux dire que, au-delà de la question de la nature matérielle des objets, nous devrions étudier le problème plus profond de leur impact sur notre imagination et notre culture. Quels qu'ils soient, un nombre considérable de livres ont été écrits à leur sujet, ont été vendus et lus. Il est impossible de savoir comment les phénomènes O.V.N.I. affectent, à la longue, nos vues sur la science, la religion et sur l'exploration de l'espace. Mais sur ceux qui suivent la situation de près, le phénomène O.V.N.I. semble avoir un réel effet. Et un trait particulier de ce mécanisme est qu'il affecte également ceux qui « croient » et ceux qui nient la réalité du phénomène dans son côté matériel.

Pour le moment, la seule déclaration positive que nous pouvons faire, sans peur d'être contredits, est que : *il est possible de faire croire, à une grande partie de la population, quelle qu'elle soit, à l'existence de races surnaturelles, à la possibilité de machines volantes, à la pluralité de mondes habités, en lui offrant quelques scènes soigneusement agencées dont les détails sont adaptés à la culture et aux superstitions d'un temps et d'un lieu particuliers.*

Les rencontres avec les entités O.V.N.I. pourraient-elles être considérées comme de telles constructions artificielles ? Examinons leur caractère différent. Aux Etats-Unis, elles apparaissent comme des monstres de science-fiction. En Amérique du Sud, elles sont sanguinaires et

<sup>6</sup>. Il y a un siècle, les Français se servaient de magiciens pour impressionner des chefs africains.

promptes à se battre. En France, elles se conduisent comme des touristes raisonnables, cartésiens, aimant la paix. La Gentilhommerie irlandaise, si nous en croyons ses orateurs, était une « race aristocratique » organisée un peu comme un ordre religieux militaire. Les pilotes des bateaux aériens étaient de fortes personnalités et possédaient les traits du fermier américain.

Examinons maintenant le cas suivant que je considère comme le plus « parfait atterrissage ». La date : 23 octobre 1954, et le lieu : près de Tripoli, Libye. A 3 heures du matin, à peu près, un fermier italien vit un appareil volant se poser à environ douze pieds de lui. Il avait la forme d'un œuf allongé horizontalement. La partie supérieure était transparente et remplie d'une lumière très blanche ; la partie inférieure semblait être en métal. L'avant avait deux portes de côté ; la partie centrale une échelle extérieure. L'arrière avait deux roues disposées verticalement, l'une au-dessous de l'autre, et deux tubes cylindriques en sortaient. En descendant, l'appareil faisait un bruit semblable à celui d'un compresseur « comme ceux dont on se sert pour gonfler des pneus de voiture ». On ne voyait pas d'hélice. Le fuselage était surmonté par deux antennes, l'une derrière l'autre, et portait un train d'atterrissage à six roues (deux paires à l'avant et une paire à l'arrière). L'appareil mesurait environ six yards de longueur et trois de largeur.

A l'intérieur se trouvaient six hommes vêtus de combinaisons jaunâtres et portant des masques à gaz. Un des hommes retira son masque afin de souffler dans une sorte de tube : son visage ressemblait à celui d'un homme normal.

Quand le témoin s'approcha de l'objet et mit une main sur l'échelle pour y monter, un violent choc électrique le jeta au sol. Un des occupants lui fit des gestes pour l'avertir qu'il ferait mieux, dans son intérêt, de se tenir loin de l'appareil. Un autre occupant sortit une roue, puis la remit en place. Il appuya sur un bouton, à la suite de quoi une sorte de demi-container recouvrit la roue. A l'intérieur du cockpit, on voyait une sorte d'appareil de radio avec tous ses fils et que manipulait un homme qui avait des écouteurs aux oreilles. Tous les six pilotes étaient au travail sur leurs tableaux de bord.

L'incident dura environ vingt minutes. Puis l'objet monta silencieusement jusqu'à une altitude de cinquante yards avant de partir à toute vitesse en direction de l'est.

Les empreintes laissées par les roues du train d'atterrissage sur la terre meuble ont été photographiées. Elles ressemblaient à celles de roues caoutchoutées normales. Leur longueur était seulement de deux pieds.

S'il était possible de faire des hologrammes massiques à trois dimensions et de les projeter à travers le temps, je dirais que c'est cela que le fermier a vu. Et en adoptant cette théorie, on pourrait expliquer beaucoup d'apparitions : dans de nombreux cas O.V.N.I. et dans quelques-uns des miracles religieux, les créatures apparaissaient comme des images à trois dimensions dont les pieds ne touchaient pas terre. Mais que penser des autres manifestations matérielles, comme les chocs électriques ?

En lisant le récit du cas d'atterrissage libyen, nous sommes tentés d'admettre que le fermier, loin d'être le témoin importun des manœuvres des visiteurs interplanétaires, a été délibérément exposé à une scène *préparée*, afin qu'il puisse l'enregistrer et nous la transmettre. De là, les masques à gaz, les tableaux de bord et l'appareil radio « avec tous ses fils ».

Il en est de même du cas italien qui va suivre et qui eut lieu à Abbiate Guazzone, près de Varèse, le 24 avril 1950.

« A 22 heures, Bruno Facchini entendit et vit des étincelles qu'il attribua à un orage, mais bientôt il découvrit une masse sombre planant entre un poteau et un arbre à deux cents yards de sa maison. Un homme, habillé de vêtements collant au corps et portant un casque, paraissait occupé à des réparations. Trois autres silhouettes travaillaient autour de l'énorme appareil. Ce travail terminé, on ferma une trappe à travers laquelle une lumière avait brillé et l'appareil s'envola. D'autres détails suivaient : l'objet rendait un son semblable à celui d'une ruche géante et l'air semblait étrangement tiède tout autour. Deux des hommes étaient à terre près d'une échelle : le troisième était sur l'ascenseur escamotable dont la base touchait le sol et tenait en main quelque chose près d'un groupe de tuyaux ; c'était celui qui produisait les étincelles vues par Facchini.

Les hommes mesuraient à peu près cinq pieds neuf pouces, ils étaient habillés de combinaisons de plongeur grises et avaient devant le visage une espèce de verre ovale transparent que cachaient des masques gris. A l'avant du masque émergeait un tuyau flexible au niveau de la bouche. Ils avaient aussi des écouteurs. A l'intérieur de l'appareil, on pouvait voir une série de bouteilles d'oxygène et de nombreux cadrans. Quand Facchini leur offrit son aide, les hommes se mirent à parler entre eux en sons gutturaux et l'un d'eux, détachant une sorte d'appareil photographique de son cou, projeta sur Facchini un rayon de lumière qui le renversa à quelques yards de là. Puis il fut pris dans une sorte de tourbillon d'air qui le rejeta au sol. Ils ne firent pas attention à lui pendant qu'ils récupéraient l'ascenseur et le rentraient à l'intérieur de l'engin qui décolla.

« Après une nuit blanche, Facchini retourna sur les lieux et trouva quelques fragments de métal laissés par l'opération de soudure, comme aussi quatre empreintes circulaires et des plaques d'herbe arrachées. Il dut attendre dix jours pour faire le récit de ce qu'il avait vu, après que le docteur eut soigné les plaies et contusions qu'il avait eues lors de ses chutes, et qu'il lui eut conseillé d'aller à la police. Les techniciens du ministère de la Défense qui examinèrent les échantillons du métal trouvèrent que c'était un métal antifriction, très résistant à la chaleur.

« Il y eut d'autres témoins de l'incident qui déposèrent séparément. »

M. Facchini a-t-il été délibérément le jouet d'une apparition truquée de « créatures de l'espace » ?

Quel pourrait être le but d'une telle mystification élaborée si ouvertement ? Qui peut être à même de combiner un plan si complexe pour un résultat si peu apparent ? L'imagination humaine est-elle seule capable de se jouer de tels tours à elle-même ? Ou devons-nous émettre l'hypothèse qu'une race avancée quelque part dans l'univers et dans un temps indéterminé nous a montré des scènes dans l'espace à trois dimensions durant les deux derniers millénaires, pour essayer de guider notre civilisation ? S'il en est ainsi, cette race ne mérite pas, c'est certain, de recevoir nos félicitations !

Au lieu de cela, sommes-nous en présence d'un univers parallèle où vivent des races humaines, et où nous pouvons aller à nos dépens, pour ne jamais revenir au temps présent ? Ces races sont-elles seulement semi-humaines de façon à ce qu'elles puissent rester en contact avec nous, qu'elles aient besoin de se croiser avec des hommes et des femmes de notre planète ? Est-ce là l'origine de tant de contes et de légendes où la génétique joue un si grand rôle : le symbolisme de la Vierge dans l'occultisme et la religion, les contes de fées comprenant les sages-femmes humaines et les échanges, les harmoniques sexuelles des rapports de soucoupes volantes, les récits bibliques de mariages croisés entre les anges du Seigneur et les femmes terrestres dont les rejetons étaient des géants ? De ce mystérieux univers, des objets qui peuvent se matérialiser et se « dématérialiser » ont-ils été projetés à volonté ? Les O.V.N.I. sont-ils plutôt des « fenêtres » que des « objets » ? Il n'y a rien qui nous permette de soutenir ces suppositions ; et cependant en considérant la continuité historique du phénomène, les alternatives sont difficiles à trouver, à moins que nous ne renions la réalité de tous les faits, ce qui assurerait certainement notre tranquillité d'esprit.

On ne peut résoudre aujourd'hui le problème. S'il nous faut absolument avoir quelque chose à croire, alors, nous n'avons qu'à nous joindre à un des nombreux groupes de gens qui ont toutes les « réponses ».

Lisez les livres de Menzel ou le rapport Condon<sup>7</sup>, ce beau morceau d'indifférence scientifique. Ou bien abonnez-vous à des revues qui « prouvent » que les soucoupes volantes existent réellement et viennent de l'espace. Ce n'est pas pour de tels gens que j'ai écrit ce livre, mais pour le petit nombre de ceux qui sont passés à travers tout cela et ont atteint un niveau plus clair et plus élevé de perception de la signification totale de ce rêve ténu qui alimente les nombreux cauchemars de l'histoire humaine, pour ceux qui ont retrouvé, en eux-mêmes et dans les autres, les leviers délicats de l'imagination et qui ne craindront pas de s'en servir.

7. Rendu public par l'Air Force et l'Université du Colorado en janvier 1969.

## CONJECTURES

Il peut paraître inutile d'émettre des conjectures au sujet d'un phénomène que, selon toutes les voix autorisées, on ne peut encore identifier. Mais ce livre a prouvé que ce phénomène a laissé une claire série de traces dans les croyances et les attitudes de nos contemporains, sous une forme que non seulement on peut identifier, mais qui n'était pas sans précédents. C'est pourquoi il n'est pas nécessairement sans objet d'essayer des tests critiques, de nature aussi bien sociologique que matérielle, afin de déterminer si oui ou non le phénomène que décrit le témoin fut significatif. Si la réponse est oui, le problème qui consiste à déduire quelle est l'identité de l'intelligence qui l'engendra peut ne pas avoir de solution. C'est pourquoi ce dernier fait devrait être la base de tout essai futur d'interprétation théorique.

Quand une série de situations inhabituelles se présente, c'est dans la nature de l'esprit humain de l'analyser jusqu'à ce qu'il parvienne à lui trouver une forme rationnelle à un certain niveau. Mais il est tout à fait concevable que la nature nous offre des situations si compliquées que nos erreurs d'observation et de logique masquent complètement la forme à identifier. Pour l'homme de science, il n'y a, ici, rien de nouveau. L'histoire de la science consiste en un double progrès : le perfectionnement de techniques d'observations et l'amélioration de méthodes analytiques. D'un autre côté, la proposition que l'univers pourrait contenir d'intelligentes créatures faisant preuve d'une organisation dont aucun modèle ne pourrait être construit sur la base de concepts couramment établis, est aussi théoriquement plausible. Le comportement de telles créatures apparaîtrait alors nécessairement hasardeux ou absurde, ou bien passerait inaperçu, spécialement si elles possédaient des moyens matériels de se retrancher à volonté au-delà du domaine des perceptions humaines. Il est intéressant, mais seulement accessoire, de remarquer que de tels comportements apparaîtraient dans les notes scientifiques comme de simples accidents dus au hasard, facilement attribués à une erreur instrumentale ou à une série de causes naturelles.

En examinant le phénomène O.V.N.I. comme un exemple particulier de cette question plus fondamentale, nous sommes mis en présence de cette double possibilité d'un problème insoluble depuis très longtemps, et d'une manifestation continue de celui-ci ; et cela est vrai, que le phénomène soit naturel ou artificiel dans son essence.

Ceci étant le cas, on peut très bien prévoir le développement d'un nouveau mythe se nourrissant de cette dualité. Une solution rationnelle du mystère n'existant pas et l'intérêt du public pour l'affaire étant intense, il est probable que dans les années à venir chaque nouvelle sorte de charlatanisme s'en servira comme base, bien qu'il ne soit pas possible de prévoir quelle sera sa forme exacte. Il peut très bien se faire que nous soyons en train de vivre les premières années d'un nouveau mouvement mythologique, et il peut éventuellement donner à notre âge de la technique son Olympe, son pays des fées ou son Walhalla, soit que nous considérions ce développement comme conforme ou contraire à notre culture. Parce que de nombreuses observations des phénomènes O.V.N.I. apparaissent cohérentes et, en même temps, irréconciliables avec le savoir scientifique, un vide logique s'est créé que l'imagination humaine essaie de remplir de ses propres fantaisies. On a fréquemment observé, dans le passé, de telles situations et elles nous ont donné aussi bien les formes les plus hautes que les plus basses de religion, de poésie et d'activité politique.

Il est tout à fait possible que le phénomène que nous étudions ici donne lieu à des développements semblables parce que ses manifestations coïncident avec un renouveau d'intérêt dans la valeur humaine de la technologie.

Leur continuité intrigue considérablement le public et spécialement les jeunes à chaque fois qu'est discutée l'attitude des hommes de science confrontés avec de tels phénomènes. Parfois, leurs questions contiennent une note d'angoisse. Presque toujours, ils demandent ceci : « Comment pouvons-nous réagir contre le flot des histoires absurdes et incohérentes de soucoupes volantes ? » « A quoi sert de poursuivre une étude de la science si l'on ne peut l'appliquer à une analyse rationnelle de tels phénomènes ? » « A une époque où l'on encourage les jeunes à suivre avec enthousiasme les progrès de l'exploration de

l'espace, pourquoi le sujet de la vie dans l'univers serait-il un topique interdit ? »

« Il existe aux Etats-Unis plusieurs organisations vouées à la recherche de ce problème. Elles semblent avoir l'appui de certains hommes de science réputés, et souvent ils allèguent que le gouvernement est convaincu que les phénomènes ont une origine intelligente, mais qu'il cache la vérité au public. Ne devrions-nous pas nous joindre à de telles organisations pour augmenter notre connaissance du sujet ? »

On pourrait peut-être tenter de formuler une réponse comme ceci : d'abord, c'est une erreur que de croire à l'Autorité, ou d'avoir une foi aveugle dans les rapports officiels, les thèses scientifiques, ou dans la théorie d'un écrivain particulier quand il s'agit de discuter d'un point de recherche. Aussi objectif que je puisse paraître aux yeux de mon lecteur, je ne peux m'empêcher, en écrivant ce livre, de me faire une idée générale, comme le font tous les écrivains, même ceux qui écrivent sur des sujets aussi soumis à une analyse objective que la chimie ou la géométrie. Qu'importe s'ils déniaient énergiquement avoir été influencés. C'est pourquoi on ne doit emprunter aux livres que les éléments qui semblent être bien documentés et on doit les confronter avec un plus large contexte humain. Un bon chercheur ne devrait pas avoir peur de changer d'idée, il ne doit pas se désespérer si ses croyances reconfortantes l'abandonnent dès que son sens critique commence à agir. S'il applique ces règles, il peut ne pas résoudre tous les problèmes auxquels il s'attaque, mais enfin il aura moins de chance d'être victime de chaque erreur ou de chaque fantaisie qui y sont associées.

Comme il se trouve des revues bon marché qui, délibérément, écrivent pour faire peur au public et profiter de cette peur, ainsi certains rapports d'hommes de science sont de véritables canards destinés à renforcer la confiance dans nos institutions scientifiques, politiques ou militaires. Cela fait partie de la vie et ne devrait pas décourager celui qui poursuit l'étude des sciences. Cela ne signifie pas nécessairement que l'on cache une vérité extraordinaire. *Si le public n'accepte pas l'idée que la science ne connaît rien de certains phénomènes, pourquoi les hommes de science*

*professionnels accepteraient-ils plus facilement cette idée ? Ces groupes d'enthousiastes qui plaident pour que soit faite une étude fracassante de soucoupes volantes par des conseillers techniques spécialement appointés, oublient qu'une discipline donnée ne peut faire de progrès que si des professionnels compétents s'y intéressent sincèrement, et avec une compétence suffisante pour pouvoir diriger leurs efforts vers la solution et, pour cela, ni l'argent ni une décision de Congrès ne sauraient suffire. Ou bien les nombreuses observations O.V.N.I. accumulées depuis des années n'ont aucune valeur scientifique, dans ce cas aucune publicité, même importante, n'aurait d'effet sur la solution, ou bien ces observations contiennent un résidu scientifique, et dans ce cas on devra reconnaître et exploiter ce résidu par la recherche directe, ce qui conduira à de nouveaux développements que les méthodes courantes sont, par définition, incapables de prévoir. Le jeune qui se livre à la recherche doit garder en mémoire qu'il n'apportera jamais une sérieuse contribution à l'étude de ce problème, ou de quelque problème que ce soit, s'il ne développe tout d'abord sa propre compétence jusqu'au point où il peut, par lui-même, en choisir une des faces et l'explorer sans s'appuyer sur cette forme émotionnelle de pensée qui caractérise l'enthousiasme.*

C'est précisément parce que la science est le procédé par lequel les arguments émotionnels inacceptables peuvent être transformés en une suite organisée de problèmes acceptables pour l'analyse rationnelle que le phénomène O.V.N.I. est intéressant. C'est pourquoi, dire que le problème O.V.N.I. n'est pas scientifique, ou même poser la question, est une absurdité absolue. Il n'existe pas de problème scientifique : c'est la façon dont on aborde un problème, qui est scientifique ou ne l'est pas. *La science est un objectif dans l'esprit de l'homme, non une caractéristique que nous sommes libres ou d'attribuer, ou de retirer à toute invention bizarre que nous rencontrons sur notre chemin.*

Pour un homme de science, la seule question valable dans ce contexte est de décider si le phénomène peut être étudié par lui-même, ou s'il fait l'objet d'un problème plus profond. Ce livre a essayé d'illustrer, mais simplement d'il-

lustrer, cette dernière approche. Et l'on peut en conclure que, par le truchement du phénomène O.V.N.I., nous avons l'occasion unique d'observer le folklore en formation, et de recueillir la matière scientifique à la source profonde de l'imagination humaine. Nous serons l'objet de beaucoup de mépris pour les futurs étudiants de notre civilisation si nous laissons cette matière se perdre, car *« il est de tradition que si un météore tombe, il ne peut retrouver sa lumière ».*

La façon dont on recueille les observations devrait intéresser le sociologue parce qu'elle offre certaines caractéristiques amusantes. Il y a, parmi ceux qui croient, une tendance à se rassembler en organisations importantes et très formelles qui dépensent toute leur énergie et, quelquefois, pas mal d'argent, avec pratiquement aucun résultat visible. Il est clair que de telles organisations répondent à un besoin psychologique plutôt qu'à un désir véritable de trouver la réponse à un problème intéressant et intellectuel. Maintenir un tel groupe implique une charge formidable : fichiers d'adresses, tenue de livres, etc., et l'expérience montre que la recherche est toujours la dernière activité à laquelle il peut se consacrer. Au lieu de cela, ces groupes font naître tant d'amertume interne et tant de discordes dans le sein de l'organisation, qu'ils constituent de sérieux obstacles pour les chercheurs indépendants qui essaient simplement de trouver des informations de première main et ne désirent pas prendre position pour ou contre une personnalité ou une théorie particulière. Il y a maintenant tant de groupes de ce genre que leurs publications ne parviennent plus jusqu'aux savants à qui l'on ne peut demander de lire plus de quinze à vingt revues spécialisées tous les mois.

Si l'on voulait vraiment s'attaquer à la racine du phénomène O.V.N.I., on constituerait de nombreux petits cercles variés dont le seul objectif serait de rassembler des rapports directs. Il est facile de se rendre compte que les professionnels ne sont pas en position de le faire. Ils ont connaissance du problème seulement par la presse quotidienne qui ne donne d'autres renseignements sur les rapports que dans un circuit restreint. Quand elle le fait, le récit du témoin est si déformé que le renseignement devient sans valeur. Et même si l'article est exact, on ne peut savoir quelle confiance accorder aux témoins et

quelle place ils occupent dans leur localité. *Seuls des gens habitant le même endroit peuvent évaluer à sa juste valeur un événement aussi bizarre qu'une scène d'O.V.N.I.*

La création d'un réseau de groupes actifs et libres aiderait également à résoudre le problème de la documentation et de la publication. Quand les principaux groupes organisés conduisent les recherches, ils les enfouissent dans leurs archives ou en publient seulement des résumés qui sont déformés et maladroitement rédigés, donnant ainsi un tour de vis sur les faits qu'ils ont observés et que, précisément, ils avaient voulu révéler.

En résumé : ni un programme sensationnel dressé par vingt heureux prix Nobel, ni les résultats obtenus par un ordinateur sur des millions de paramètres mal observés, ni la télépathie avec des créatures de l'espace, ni l'organisation de centaines de gens en escadrons d'observation explorant le ciel chaque soir avec des jumelles et un cœur pur, ne pourront facilement traiter un problème qui a échappé, pendant un si long temps, à notre radar, à notre aéronautique, nos astronomes, et nos théories scientifiques. La seule chose qui pourrait nous aider à progresser dans la compréhension du phénomène, c'est la publication de bons rapports. Il faut qu'ils soient des rapports de première main. Il faut qu'ils soient rassemblés rapidement et publiés rapidement. Ils doivent circuler librement. Aux Etats-Unis, malheureusement, il n'y a pas un seul journal sérieux qui accueille dans ses colonnes les résultats d'enquêtes de chercheurs privés, mais il existe plusieurs périodiques respectables dans d'autres parties du monde, notamment la *Flying Saucer Review* de Londres, souvent citée ici, qui devient une source importante de renseignements pour l'étudiant du folklore. En France, le *Bulletin du G.E.P.A.* et *Lumières dans la Nuit* sont deux sources dont l'honnêteté est, selon moi, indiscutable. Mais aucune de ces publications ne donne la réponse au problème.

Durant de nombreuses années, la matière d'une étude très constructive, à portée de main, est restée inaperçue : c'est seulement quand les témoins fournissent le type d'observation que nous avons étudié dans ce livre, que nous comprenons que, jamais au cours de l'histoire, l'esprit humain n'a été si productif, si secret et si fascinant.

Nous devons, enfin, nous adresser à nous-mêmes cette question : « Si nous rejetons la théorie naïve qui veut que le phénomène O.V.N.I. provienne des visiteurs-amis de Mars, quelles alternatives pouvons-nous suggérer ? » Il est amusant d'essayer de répondre à cette question. Les durs de la science-fiction imaginative pourraient peut-être jeter un coup d'œil sur les hypothèses suivantes :

1) Il existe un phénomène naturel dont les manifestations sont à la lisière du physique et du mental. Il y a un milieu dans lequel les rêves humains peuvent s'accomplir, et c'est le mécanisme par lequel naissent les événements O.V.N.I., sans avoir besoin d'intelligence supérieure pour les déclencher. Ceci pourrait expliquer les manifestations fugitives O.V.N.I., le prétendu contact amical avec les occupants, et le fait que les objets paraissent s'accorder avec la technologie humaine et utiliser des symboles courants. La théorie explique le comportement des « visiteurs » : agressif en Amérique latine, « cartésien » en France, « monstres étrangers » aux Etats-Unis, etc.

Il explique aussi, naturellement, la totalité des miracles religieux aussi bien que les fantômes, et les prétendus phénomènes surnaturels.

2) On obtiendrait le même résultat si l'on pouvait faire des hypothèses sur des entités mentales, qui seraient perceptibles simultanément à des groupes de témoins séparés. Malheureusement, cela couperait court à toute explication possible des traces laissées par de tels phénomènes.

3) Nous pourrions aussi imaginer que, durant des siècles, une intelligence supérieure a projeté dans notre environnement différents objets artificiels (choisis pour des raisons mieux connues par cette intelligence), dont la création est une forme pure de l'art. Peut-être cette intelligence s'amuse-t-elle à nous intriguer, ou peut-être veut-elle essayer de nous enseigner quelque nouveau concept. Peut-être son effort est-il purement gratuit, et ses créations sont-elles, pour nous, aussi impossibles à comprendre que l'est la sculpture de Picasso à Chicago pour les oiseaux qui se perchent dessus. Comme Picasso et son art, le grand maître O.V.N.I. modèle notre sculpture, mais la plupart d'entre nous n'en sont pas conscients.

Malheureusement, aucune de ces théories attrayantes

n'a de support scientifique sur lequel elle peut s'appuyer. Je dois m'excuser d'en faire état ici, mais je désirais seulement montrer combien on peut être entraîné rapidement vers la pure fantaisie dès qu'on ignore la dure leçon des faits. On pourrait énumérer clairement, à peu de frais, une centaine ou un millier de telles théories, et chacune d'elles pourrait servir de base à un joli petit nouveau mythe, ou à une religion, ou à une fantaisie pseudo-scientifique.

Si nous nous dispensons de spéculer à l'extrême et décidons de faire certaines observations de base sur des informations existantes, cinq faits principaux se détachent clairement.

*Fait n° 1.* Depuis le milieu de 1946, il y eut, dans tous les pays, parmi le public, une poussée extrêmement active de rumeurs hautes en couleur. Elles sont fondées sur un nombre considérable d'observations de machines inconnues ayant abordé des régions rurales, sur les traces matérielles laissées par ces machines et leurs différents effets sur les humains et les animaux.

*Fait n° 2.* Quand on extrait de ces propos les archétypes fondamentaux, le mythe de la soucoupe paraît coïncider de très près avec la croyance aux fées dans les pays celtiques, les observations des érudits du temps passé, et la croyance répandue parmi tous les peuples concernant des entités dont les descriptions physiques et psychologiques font qu'on les place dans la même catégorie que les ufonautes de notre époque.

*Fait n° 3.* Les témoins des entités rapportent qu'ils ont vu, entendu et touché des échantillons biologiques divers issus des O.V.N.I. Parmi eux se trouvent des êtres à la stature géante, des hommes qui nous ressemblent, des créatures ailées, et des types variés de monstres. La plupart des soi-disant pilotes, cependant, sont des nains divisés en deux groupes principaux : 1) les créatures négroïdes et velues — identiques aux gnomes de la définition médiévale — avec de petits yeux brillants et de « vieilles » voix profondes et rugueuses, et 2) des créatures — qui répondent à la description des sylphes du Moyen Âge ou à celle des elfes des contes de fées — aux traits humains, aux têtes dont la taille dépasse la moyenne, et aux voix cristallines. Toutes ces créatures ont été décrites avec ou sans

appareil respiratoire. Des créatures de diverses catégories figurent dans les rapports.

*Fait n° 4.* Le comportement des entités, noté dans les rapports, est aussi constamment absurde que l'apparence de leur vaisseau est ridicule. Dans de nombreuses circonstances où l'on a échangé avec eux une communication verbale, leurs assertions ont systématiquement induit en erreur. Ceci est vrai pour tous les cas qui ont été enregistrés, depuis les rencontres avec les Gentilhommes dans les Iles Britanniques, jusqu'à la conversation avec les ingénieurs du bateau aérien, durant l'agitation dans le Midwest, de 1897, et les discussions avec les prétendus Martiens d'Europe, du Nord et du Sud de l'Amérique, et d'ailleurs. Cette attitude absurde a eu pour résultat de tenir écartés les hommes de science professionnels de l'endroit où cette activité avait lieu. Il a aussi servi à donner au mythe des soucoupes, ses harmoniques religieux et mystiques.

*Fait n° 5.* Le mécanisme des apparitions dans les temps légendaires, historiques et modernes, est standard et suit le modèle des miracles religieux. Plusieurs cas qui portent le sceau officiel de l'Eglise catholique (Fatima, Guadeloupe, etc.) ne sont en fait, — si l'on applique strictement les définitions — rien de plus que des phénomènes O.V.N.I. où l'entité a délivré un message qui se rapporte plus aux croyances religieuses qu'aux engrais ou à la mécanique.

Ces cinq faits établis, je crois vraies les trois propositions suivantes :

*Proposition 1.* Le comportement des visiteurs non humains de notre planète, ou le comportement d'une race supérieure, existant avec la nôtre sur cette planète, n'apparaîtrait pas nécessairement logique à un observateur humain. Les hommes de science qui écartent les rapports O.V.N.I. parce que « des visiteurs intelligents ne se comporteraient évidemment pas comme cela », n'ont tout simplement pas accordé sérieusement attention au problème de l'intelligence non humaine.

L'observation et la déduction s'accordent en fait, pour prédire que l'action organisée d'une race supérieure doit apparaître absurde à la race inférieure. Que cela n'empêche pas le contact et même la cohabitation est un fait

patent de la vie quotidienne sur notre planète où les hommes, les animaux et les insectes ont des activités mutuelles en dépit des niveaux différents de l'organisation de leur système nerveux.

*Proposition 2.* Si nous reconnaissons que la nature et la structure du temps intriguent les physiciens modernes de la même manière qu'ils intriguaient le Révérend Kirk, alors, il s'ensuit que n'importe quelle théorie de l'univers qui ne tient pas compte de notre ignorance en cette matière doit nécessairement rester un exercice académique. En particulier, on ne devrait jamais faire cas sérieusement d'une telle théorie dans une discussion sur les restrictions à l'égard des visiteurs possibles de notre planète.

*Proposition 3.* Le mystère que nous discutons dans sa totalité contient tous les éléments d'un mythe qu'on pourrait utiliser dans des buts politiques ou sociaux, fait illustré par le lien bizarre qui existe entre le contenu des rapports eux-mêmes et le progrès de la technologie humaine, depuis les bateaux aériens jusqu'aux dirigeables, aux fusées fantômes, aux soucoupes volantes — lien dont on n'a jamais donné une interprétation satisfaisante dans un cadre sociologique.

Eu égard à cette dernière considération, je trouve remarquable que le premier exemple d'un black-out causé par un O.V.N.I. se soit trouvé dans *Twilight Bar*, une pièce écrite par Arthur Koestler en 1933. Pendant la pièce qui se déroule sur une petite île anonyme où la guerre civile est sur le point d'éclater, un « météore » énorme vole au-dessus de la ville, avec un sifflement très aigu, tandis que toutes les lumières s'éteignent. L'engin plonge dans la mer, et deux créatures vêtues de combinaisons blanches et se déplaçant comme si elles étaient en transe, abordent la rive et se présentent comme des messagers envoyés pour avertir l'humanité qu'il lui reste trois jours pour s'amender. Sinon, disent les créatures, l'humanité sera détruite et la terre sera repeuplée par une race supérieure.

De même, je dois à Donald Hanlon d'avoir signalé que la première référence d'effets incendiaires d'O.V.N.I. sur une voiture se trouve dans un roman, écrit en 1950, par Bernard Newman et intitulé *The Flying Saucer*. Il est vrai que lorsque Newman écrivait ce livre, des rapports O.V.N.I. cir-

culaient, faisant état de dérangements magnétiques (de la boussole). Même en 1944, les militaires avaient amassé des renseignements considérables au sujet d'objets volants non identifiés, la première recherche scientifique, faite sur une grande échelle, ayant eu lieu l'année précédente. Mais le fait demeure que la coïncidence entre les ouvrages d'imagination et les détails réels des rapports qui émanent du public est remarquable, et elle ouvre la voie à des hypothèses illimitées. Malheureusement, c'est précisément là le point où nous devons cesser d'émettre des hypothèses.

Pour conclure, remarquons que la densité (dans le temps) des manifestations O.V.N.I. ne décroît pas. Notons aussi que connaître la structure du temps impliquerait une connaissance supérieure de la destinée (je me sers du mot « destinée », non pour désigner le destin des individus mais le mécanisme par l'intermédiaire duquel les événements physiques se déroulent et le canevas sur lequel ils sont implantés). Peut-être devrai-je rappeler au lecteur les deux arguments dont nous avons parlé auparavant : 1) la relativité du temps en Magonie, un concept que nous ont fourni les nombreux contes dont nous avons parlé ; et 2) cette étonnante petite remarque faite par un sylphe à Facius Cardan qui précède la théorie des quanta de quatre siècles : « Il ajouta que Dieu créa (l'univers) petit à petit, de sorte que s'il s'arrêtait de le faire, ne fût-ce qu'un instant, le monde périrait. »

Comme Jérôme Cardan le dit : « Que cela soit fait ou fable, cela est. » Je ne puis offrir la clé de ce mystère. Je puis seulement répéter : la recherche peut se révéler vaine : la solution peut demeurer pour toujours au-delà de notre portée ; la logique apparente de nos plus élémentaires déductions peut s'évanouir. Peut-être ce que nous cherchons n'est-il rien d'autre qu'un rêve qui, devenant part de nos vies, n'a jamais existé en réalité. Nous ne pouvons être certains que ce que nous étudions soit vrai puisque nous ne savons pas ce qu'est la réalité ; nous pouvons seulement être assurés que notre étude nous aidera davantage, bien davantage, à nous connaître. Ce n'est pas une tâche vaine, et cette idée me reconforte, alors que je vous quitte en vous rappelant ces vers de Milton :

## VISA POUR LA MAGONIE

I took it for a faëry vision  
Of some gay creatures of the element  
That in the colours of the rainbow live  
And play i' the plighted clouds, I was awe-struck  
And as I passed, I worshipped; if those you seek  
It were a journey like the path to heaven  
To help you find them.

Je l'ai pris pour une vision féerique  
De quelques gaies créatures de l'air  
Qui vivent dans les couleurs de l'arc-en-ciel  
Et jouent dans les nuages protecteurs. J'étais frappé de  
terreur  
Et, en passant, je rendis gloire ; si vous les cherchez  
Ce serait un voyage semblable au chemin des cieux  
Qui vous aiderait à les trouver.

## Appendice

# UN SIÈCLE D'ATTERRISSAGES

Composer un catalogue, c'est inviter la critique. On obtient un catalogue en intégrant l'information venant d'une variété de sources ; mais toute information n'a pas nécessairement une source identifiable ; l'information tirée d'une source unique est toujours douteuse ; l'information rassemblée à partir de plusieurs sources est généralement contradictoire. Composer un catalogue, donc, c'est peser des alternatives et faire des choix difficiles.

Dans les domaines classiques (par exemple, en astronomie), les sources de base sont des personnes entraînées scientifiquement dans la même discipline que celui qui conduit la compilation : ils obéissent à des règles communes et observent la même éthique. Chacun offre un grand nombre de données, si bien que sa distorsion personnelle peut être estimée avec un certain degré de précision. Une mesure de la validité générale du catalogue peut être donnée.

Aucune de ces garanties n'existe dans le domaine qui nous intéresse ici. L'étude des O.V.N.I. est plus qu'une analyse descriptive du folklore, mais elle n'a pas atteint la dimension d'un domaine scientifique. Elle diffère du folklore en deux points : les individus qui ont créé la rumeur

sont, pour la plupart, encore vivants ; et dans un nombre significatif de cas, des effets physiques sont à la disposition de l'analyse. Ce qui manque pour que le sujet puisse être soumis à la lumière de la science, c'est une définition correcte du phénomène, accompagnée d'un ensemble de critères pour déterminer l'importance d'un rapport donné. En l'absence d'une *liste générale* de cas remarquables, il est naturellement impossible d'attribuer un sens quelconque à une observation isolée, hors de contexte. Les critères que l'on propose dans ces conditions restent de purs exercices de philosophie, et les définitions que l'on avance sont, de même, vides d'intérêt. C'est pourquoi nous avons pensé qu'un catalogue d'observations d'atterrissages non expliqués pourrait être utile à ceux qui sont actuellement engagés dans une étude sérieuse du problème.

L'échantillonnage des observateurs, comme des études antérieures l'ont montré, est typique de la population rurale ; tous les âges et toutes les nations y sont représentés. Ces témoins observèrent un événement qui, à leurs yeux, était sans précédent, et ils ne l'ont pas toujours rapporté aux autorités : souvent l'observation a circulé dans le public ou dans la presse. De tels témoignages sont rapportés en termes très imprécis. Les magazines spécialisés qui rassemblent ces cas se donnent rarement la peine de les contrôler. Il est courant qu'ils ajoutent leurs propres erreurs et leurs interprétations, donnant la date de la coupure de journal pour date de l'observation, ou publiant le même cas sous deux rubriques différentes. Tous ceux qui ont analysé des rapports d'O.V.N.I. connaissent bien la frustration que la fantaisie journalistique peut engendrer. Il est heureusement possible de consulter les sources officielles pour contrôler les faits qui sont rapportés. Ces sources officielles donnent souvent des détails non seulement sur le phénomène, mais sur les conditions de l'observation.

Pour composer un catalogue d'observations d'O.V.N.I. il nous faut partir d'un certain nombre de livres, de magazines et de fichiers privés à partir desquels on construit un index général. Ce faisant, nous découvrons que nombre d'auteurs ne citent pas leurs sources, si bien que nous devons soit admettre leur histoire à première vue (réaction du lecteur moyen), soit la rejeter sommairement (réaction

du scientifique moyen). Il existe une troisième solution, mais elle est onéreuse et demande beaucoup de temps. Elle implique de répertorier toute source connue en fonction de toutes les autres, de sorte que l'on puisse remonter jusqu'à l'origine du chemin suivi par l'information dans le réseau de reportage. Naturellement, cette tentative n'est pas toujours couronnée de succès. La publication d'un catalogue comme celui-ci pourra cependant stimuler de nouvelles études de cas que nous n'avons pu clarifier, soit parce que nous avons dû nous appuyer sur une source unique, soit parce qu'il aurait fallu reprendre les recherches sur le terrain pour aboutir à la vérité.

Il est impossible de travailler seul lorsque l'on compose un tel catalogue, mais le problème se complique plus qu'il ne se simplifie quand les chercheurs de différents continents doivent coopérer pour préparer une liste d'événements qu'ils voient sous des angles différents et qu'ils connaissent d'après des versions variées qui, à leur tour, reflètent les penchants des auteurs locaux, les erreurs de traduction, etc. L'absence de reconnaissance officielle rend très difficile l'organisation de réunions ou l'échange de dossiers en raison du coût de ces opérations. Le catalogue ne peut être à la fois complet, exact et pratique. Un compromis doit être trouvé. La méthode que nous avons utilisée ici représente un tel compromis.

L'élaboration d'un index de référence (cross index) des sources de la littérature des O.V.N.I. fut entreprise en 1961 par notre groupe. Nous avons commencé par la littérature française du sujet, puis l'avons étendu à la littérature anglo-saxonne, enfin au reste du monde<sup>1</sup>. Nous avons la chance, entrant dans ce domaine à une époque relativement tardive, de bénéficier du travail de plusieurs prédécesseurs qui avaient déjà rassemblé de manière systématique des fichiers importants qui couvraient soit une région, soit une période particulière. Parmi ces fichiers, il faut mettre au premier rang ceux d'Aimé Michel et les archives officielles d'Europe et des Etats-Unis. Les corrélations et recoupements entre les principales sources furent étudiés

1. Dans l'extrait du catalogue établi par Jacques Vallée que nous présentons ici, ce sont les cas français qui ont eu la priorité.

en vue de renforcer la validité de l'ensemble et c'est de cet index que le présent catalogue d'atterrissages (qui ne constitue qu'une faible fraction de la liste générale) a été extrait. Des versions préliminaires ont été produites et ont circulé parmi les quelques personnes qui ont acquis une connaissance spéciale du sujet soit par leurs recherches personnelles, soit en qualité officielle. Ces personnes furent ainsi à même de faire des remarques et des additions sur cette liste qui est finalement soumise ici à l'examen critique d'un public plus vaste. Nous espérons que cet ouvrage préliminaire encouragera ceux qui possèdent des informations valables et qui comprennent la nécessité de centraliser les descriptions de ces phénomènes, à se faire connaître et à se joindre à cet effort continu.

#### SOURCES D'INFORMATION

Une étude complète des dossiers existants (sans parler ni de recherches sur le terrain ni de la poursuite active des enquêtes) exigerait une équipe permanente travaillant à temps complet. Si nous nous plaçons du strict point de vue de la collection de l'information, un examen sérieux des rapports d'observation qui se sont accumulés ces dernières années ne sera possible que lorsqu'une institution de première importance mettra ses moyens techniques au service de cette tâche. Il ne serait pas raisonnable de s'attendre à ce qu'un puissant courant de rumeurs, tel que le phénomène O.V.N.I., soit analysable en quelques mois : de nombreuses universités sont contraintes de consacrer un temps considérable et des ressources importantes à l'étude de thèmes folkloriques classiques, tels que les rites et les artefacts des tribus indiennes, qui pourtant ne présentent aucune énigme technologique et affectent une distribution de sources bien plus petite et localisée que les rapports d'O.V.N.I.

Ceci posé, il reste que ceux qui étudient le phénomène dans les conditions actuelles peuvent apporter une clarification considérable malgré leurs moyens d'action réduits, à condition de choisir un domaine assez limité pour être

couvert avec un degré de précision suffisant. Et en vérité, les travaux de ce type ne manquent pas. Richard Hall avec *UFO Evidence* (1964), Hanlon, Clark et Farish avec leurs importants articles sur la vague de 1897 et Ted Bløecher avec son imposant *Compte rendu sur la vague de 1947*, pour n'en citer que quelques-uns, ont publié de tels ouvrages. Mais un catalogue général des atterrissages sur une échelle mondiale a longtemps fait défaut. Pour offrir une perspective historique suffisante tout en préservant l'homogénéité des données, nous avons décidé de centrer notre attention sur les observations de la période 1868-1968.

Avant de discuter en détail de nos sources, nous tenons à rendre hommage à un chercheur qui avait composé, non seulement une liste d'atterrissages, mais un catalogue général d'observations de toutes catégories dès 1961. Il s'agit de M. Guy Quincy, dont malheureusement les catalogues n'ont jamais été publiés. En France, ils circulèrent sous forme manuscrite, et ils ont servi de base à notre tout premier index. Depuis 1961, nous avons trouvé des sources indépendantes qui recoupaient la plupart des articles dans ces listes, mais quelques cas n'ont jamais été confirmés de cette façon et seront indiqués ici par la notation (Quincy). Malheureusement, ses catalogues ne donnaient pas de références d'origine.

Un second pas très important vers la constitution d'un répertoire à jour fut fait en 1966 quand M<sup>r</sup> Charles Bowen, l'actuel éditeur de la *Flying Saucer Review* britannique, accepta de présider une équipe internationale et de consacrer un numéro spécial de sa publication au sujet des « Humanoïdes ». Cet ouvrage demeure un document de base sur la question des « occupants », au même titre que le livre d'Aimé Michel : *Mystérieux Objets Célestes*.

*The Humanoids* était d'un intérêt particulier non seulement parce qu'il donnait plus de trois cents rapports d'atterrissages, mais parce qu'il contenait pour la première fois une bibliographie étendue et des sources détaillées. Ce fait nous permettra de le citer comme unique référence pour de nombreux cas de notre liste. Ainsi (Humanoïdes 34) renverra le lecteur à la page 34 du numéro spécial de la F.S.R. pour une discussion détaillée et la bibliographie.

Dans les limites de ce catalogue, il était impossible, en effet, de traiter objectivement des nombreuses interprétations qui ont été offertes pour chaque cas, et nous avons estimé que notre rôle était seulement de fournir toujours la référence à l'autorité la plus complète et la plus promptement accessible.

On trouvera des descriptions d'atterrissages dans nombre de journaux spécialisés, et dans beaucoup de livres outre ceux que nous avons déjà cités. Charles Fort mentionne quelques incidents de ce type dans ses ouvrages, que nous citerons d'après l'édition Holt par Tiffany Thayer. Un chercheur américain, M. Orvil Hartle (118 Oberreich Street, La Porte, Indiana 46350) a publié plusieurs cas d'atterrissages du début du siècle dans son livre *A Carbon Experiment* publié par ses soins.

On a relevé des cas semblables dans la période 1947-52 : le capitaine Ruppelt, qui était chargé des enquêtes de l'Air Force en 1952, se trouvait très ennuyé par les rapports d'atterrissages, comme il l'écrit dans *Report on U.F.O's* et ses hommes les éliminèrent avec une grande conscience professionnelle. Ce n'est que lorsque des chercheurs civils, tels que Léonard Stringfield (auteur du livre *Inside Saucer Post*) et Coral Lorenzen de l'A.P.R.O., lancèrent des enquêtes indépendantes, que la lumière fut faite sur les observations américaines. Un autre chercheur américain, M. George D. Fawcett, a publié régulièrement des résumés d'observations dans la revue de Ray Palmer *Flying Saucers*.

Entre 1963 et 1967, j'ai personnellement réexaminé la totalité des fichiers de l'A.T.I.C. (Aerospace Technical Intelligence Center — Centre technique d'intelligence aérospatiale) où se trouvaient des observations qui étaient tombées dans l'oubli. Dans certains cas, il nous a été possible d'enquêter personnellement sur les incidents les plus remarquables...

Bien que nous reconnaissions qu'il soit vain de tenter de dresser la liste complète des rapports émanant de tous les pays pour le siècle écoulé, nous nous sommes efforcés de donner une liste complète des cas français et italiens pour cette période, en insistant particulièrement sur l'année 1954. Les atterrissages de 1954 ont été considérés depuis longtemps comme le noyau logique de toute étude de ce pro-

blème pour plusieurs raisons. D'abord, la plupart des observations furent faites au-dessus de zones rurales de l'Europe de l'Ouest, où existait un réseau de hameaux et de petites villes sans équivalent dans les régions du globe de développement plus récent. Nous avons donc eu un grand nombre de rapports détaillés lorsqu'une importante vague déferla de la Belgique et de la France du Nord jusqu'à la Sicile et au Maghreb pendant les quatre derniers mois de 1954. Ces rapports furent souvent le fait de témoins séparés habitant des villes voisines. Ils étaient bien connus localement, si bien que l'on pouvait s'assurer de leur bonne foi. Les récits étaient rapportés avec une grande simplicité car ces gens étaient des habitants de la campagne, qui n'avaient jamais entendu parler de « soucoupes volantes ». Des détails importants, des documents de première main et des interviews avec les témoins furent promptement rassemblés par des chercheurs capables, comme M. Charles Garreau, journaliste attaché à *La Bourgogne républicaine*.

Dans une étude préliminaire des cas de 1954 écrite pour le numéro spécial de la F.S.R. cité plus haut, nous avons décidé de borner notre analyse à deux cents observations. On trouvera ici nombre de cas supplémentaires pour cette seule année, et il nous semble que c'est la partie la plus documentée de ce catalogue. Non seulement, tous les cas ont été réexaminés pour des erreurs possibles, mais les dates, les heures, les localisations exactes, le nombre et les noms des témoins, ont été déterminés avec un degré de précision nouveau. J'ai bénéficié de l'assistance de plusieurs chercheurs en France et en Italie, qui doivent rester anonymes, mais sauront trouver ici l'expression de ma reconnaissance.

Les références de départ, pour cette période, ont été extraites des fichiers de M. Aimé Michel, qu'il avait lui-même constitués à partir de collections de journaux et de la correspondance des quotidiens parisiens qui avaient été mises à sa disposition. Nous nous sommes aussi servis des dossiers rassemblés avant 1958 par des pionniers tels que M. Raymond Veillith, éditeur de *Lumières dans la Nuit*, M. Charles Garreau et M. Roger Vervish. La compilation de données semblables réalisée par l'équipe d'*Ouranos* sous la direction de M. Marc Thirouin fut aussi extrêmement

utile. Le livre de Carrouges (*Les Apparitions de Martiens* Fayard 1964) nous fournit des détails supplémentaires, ainsi que les deux ouvrages de Wilkins cités dans la bibliographie.

En ce qui concerne les atterrissages après 1954, la scène change complètement. La *Flying Saucer Review* fut fondée en 1955 et publia les articles de chercheurs privés tels que MM. B. Le Poer Trench et Gordon W. Creighton (ce dernier éminent linguiste du service des Affaires étrangères britanniques) qui rassemblèrent et traduisirent les observations venant du monde entier. Certains furent ensuite publiés dans le livre *World Round up*. Beaucoup de cas sud-américains vinrent à la connaissance du groupe A.P.R.O. par le canal du Dr Olavo Fontes. Mme Coral Lorenzen a publié ces documents dans ses trois ouvrages cités ci-dessous. En Australie, M. Andrew Tomas, un pionnier des premières années, rassembla des collections bien organisées avec la remarquable équipe de l'*Australian F.S.R.* En Amérique du Sud, des groupes tels que la C.O.D.O.V.N.I. et S.B.E.D.V., travaillant respectivement en Argentine et au Brésil, publient des bulletins d'information réguliers que l'on ne saurait négliger. Des sociétés semblables existent et sont actives en Belgique, au Chili, au Danemark, en Norvège, au Japon, en Nouvelle-Zélande et en Allemagne...

Ces sources nous assurent une étude continue du phénomène jusqu'à la période récente, qui a vu le nombre de rapports augmenter dramatiquement dans la seconde partie de 1965...

## PRÉSENTATION DES OBSERVATIONS

Le catalogue dont nous vous donnons ici des extraits a été préparé sous des contraintes sévères, il ne devait pas dépasser une centaine de pages. Toutes les données importantes (dans la mesure où nous pouvons savoir ce qui est important et ce qui ne l'est pas) devaient être présentes, et pourtant il devait pouvoir être utilisé comme un moyen de référence rapide. Il ne devait pas devenir par trop

ennuyeux pour le lecteur qui désirait seulement acquérir une vue générale de la diversité des rapports. Le journaliste, le physicien et le sociologue devaient trouver des éléments utiles pour leur propre recherche dans cette source commune, et un lien devait en même temps être maintenu avec la littérature générale du sujet. Nous avons donc été conduits à poser certaines règles pour la présentation des observations.

1. Nous avons décidé de considérer comme données essentielles la date, l'heure locale, la place exacte, le nombre et les noms des témoins ; l'altitude de l'objet, sa dimension, sa distance aux observateurs, son apparence et son comportement, le nombre et le comportement apparent des créatures associées avec l'objet.

2. Les autres éléments de l'observation ont été résumés à un degré variable. Quand le cas avait reçu une importante publicité au niveau national ou mondial, et quand il était cité dans des ouvrages ou des journaux facilement accessibles, nous nous sommes contentés de donner ces références et un résumé. Mais lorsque nous avons pu découvrir des faits nouveaux ou une interprétation plus solide de détails mal élucidés, nous l'avons indiqué.

3. Nous avons tenté d'éliminer l'interprétation subjective des phénomènes dans le récit des témoins, tout en préservant les signes des émotions qu'ils ressentirent pendant leur observation. Naturellement, nous ne saurions affirmer que nous avons réussi à augmenter l'objectivité du rapport dans tous les cas. Du moins, le lecteur doit savoir que nous avons tenté de choisir les termes employés dans un vocabulaire limité afin de réduire tous les cas à une base consistante, sans les forcer dans des catégories définies d'avance.

4. Chaque observation possède une indication de source, choisie comme la publication la plus aisément accessible qui donne des références détaillées sur le cas. Les seules exceptions sont (Quincy) pour les raisons que nous avons exposées et (Personnel), mention utilisée lorsque nous ne sommes pas autorisés à révéler notre source, ou quand la référence exacte n'est pas venue à notre connaissance.

5. Tous les rapports qui satisfont la définition du Type I (voir *Phénomène insolite de l'espace*, page 79) étaient can-

## VISA POUR LA MAGONIE

didats pour figurer sur cette liste. Nous avons rejeté : tous les cas pour lesquels nous avons trouvé une explication conventionnelle qui nous satisfait ; tous ceux pour lesquels le mois ou l'année ou la localisation manquaient, sauf pour certains incidents anciens ; tous les rapports accompagnés de photographies présentées comme preuve matérielle, et qui se sont révélées frauduleuses.

On pourra nous faire remarquer que dans ce dernier cas, il n'est pas nécessairement logique de conclure que l'observation elle-même n'est pas valide, ou que l'incident n'a pas eu un impact sur la rumeur concernant le phénomène. Mais de tels truquages jettent un doute considérable sur la probité du témoin et entraîneraient la discussion dans un domaine entièrement différent de celui qui nous intéresse ici. D'ailleurs, ces observations ont reçu un degré d'attention considérable dans la presse, et ceux qui voudront étendre notre catalogue de cette façon les découvriront sans difficulté. Un échantillon de cas rejetés sera peut-être publié séparément à une date ultérieure avec les raisons qui nous ont conduit à cette décision.

## AVERTISSEMENT

Nous ne croyons pas devoir présenter d'excuse pour l'inclusion de témoignages qui peuvent avec raison paraître incroyables ou grotesques. Nous ne prétendons pas qu'il existe dans ce catalogue une seule observation d'un événement physique réel.

Ce n'est pas une table de résultats expérimentaux obtenus en laboratoire que nous publions, mais seulement un guide général pour faciliter l'étude de la littérature abondante qui s'est accumulée sur un sujet étonnant.

Ce serait donc une procédure de mauvaise foi et une grave incompréhension de notre dessein, que de traiter tous les cas de ce catalogue comme s'ils avaient le même niveau de validité, ou d'affirmer que la présence de tel ou tel cas particulier renforce ou détruit par elle-même le degré de confiance que l'on peut accorder à un autre cas. *Nous ne pouvons accepter la responsabilité des erreurs de ceux qui ignoreraient cet avertissement.*

## APPENDICE

### REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont en particulier au docteur Allen Hynek, qui a permis la consultation des dossiers de l'Air Force cités dans cette étude ; M. Aimé Michel, qui a communiqué des données importantes et nombreuses ainsi que des idées concernant les cas récents ; M. Donald B. Hanlon, qui a passé en revue les cas d'atterrissages anciens et les rapports d'occupants ; MM. Raymond Veillith et F. Lagarde, qui ont bien voulu faire traduire et publier cette liste en langue française, et ont présenté des remarques utiles ; M. Jean Vuillequez, qui a mis sa grande érudition au service de ce projet en acceptant de contrôler l'ensemble du catalogue par référence à ses propres fichiers ; M. Andrew Tomas, avec qui l'idée de cette compilation fut discutée à Paris dès son premier stade et qui offrit une aide importante dans l'analyse des observations australiennes ; nos correspondants dans plusieurs pays qui m'ont demandé de taire leur nom et leur position officielle ; enfin, les nombreuses organisations qui étudient ce problème de manière sérieuse dans le monde entier.

EXTRAIT  
DU CATALOGUE GENERAL  
D'OBSERVATIONS O.V.N.I.  
AU SOL DEPUIS 1868

*Juillet 1868, Copiago (Chili) :*

Une étrange « construction aérienne » portant des lumières et faisant des bruits de moteurs a survolé cette ville à basse altitude. Les gens du lieu l'ont aussi décrite comme un oiseau géant couvert de grandes écailles et produisant un bruit métallique. Bien que ce ne soit pas un véritable atterrissage c'est le premier exemple au XIX<sup>e</sup> siècle d'observation faite de près, d'un objet inconnu, à basse altitude (Ch. Fort, 638, J. Vallée, *Anatomy of a phenomenon*, 11).

*7 déc. 1872, 01 h 00. Banbury (G.B.) :*

A King's Sutton un objet ressemblant à une meule de foin a volé selon une trajectoire irrégulière. Quelquefois haut, quelquefois très bas, il était accompagné de feu et d'une fumée dense. Il produisait le même effet qu'une tornade, abattant des arbres et des murs. Il disparut brusquement (Ch. Fort, 189).

*15 mai 1877. Aldershot (Hampshire G.B.) :*

Un être étrange en habits (collants) portant un casque brillant s'est élevé dans les airs au-dessus de deux sentinelles qui firent feu sans résultat. L'apparition les a paraly-

sés avec ce qu'ils décrivent comme un « feu bleu » (*F.S.R.* 61, 3).

15 mai 1879, 21 h 40. Golfe Persique :

Deux très grandes roues ont été vues tournant dans l'air et s'approchant lentement de la surface de la mer. Diamètre estimé : 40 mètres. Distance entre les objets : 150 mètres. Vitesse : 80 km/h. Temps d'observation : 35 minutes. Témoins à bord du vaisseau *Vulture* (*Round-up* 147, J. Vallée, *Anatomy of a phenomenon*, 12).

1880. Dans l'est du Venezuela :

Un garçon de 14 ans a vu un ballon lumineux descendre du ciel et rester suspendu près de lui. Il se sentit en quelque sorte « attiré » par l'objet mais réussit à s'enfuir en dépit de sa frayeur (*Lorenzen* III, 206).

26 mars 1880, soir. Lamy (New Mexico) :

Quatre hommes qui marchaient près de Galisteo Junction ont été surpris d'entendre des voix provenant d'un étrange ballon qui volait au-dessus d'eux. Il avait la forme d'un poisson et semblait guidé par un système ressemblant à un ventilateur. Il y avait 8 ou 10 personnages à bord. Ils ne comprirent pas leur langue. L'objet volait à basse altitude au-dessus de Galisteo Junction et s'éleva rapidement vers l'est (*F.S.R.* 65, 3).

11 juin 1881, 04 h 00. Entre Melbourne et Sydney, en mer :

Les deux fils du prince de Galles, l'un d'eux étant le futur roi d'Angleterre croisaient à bord de *La Bacchante* quand un objet ressemblant à un navire tous feux allumés fut aperçu. (Un vaisseau fantôme tout incandescent) (*Ch. Fort*, 637, J. Vallée, *Anatomy of a phenomenon*, 12).

2 novembre 1885, aube. Scutari (Turquie) :

Un objet lumineux a fait le tour du port à une altitude de 5 à 6 mètres, illuminant toute la ville. On l'a vu pendant une minute et demie sous la forme d'une flamme allant du bleu au vert puis l'objet a plongé dans la mer. Il avait décrit plusieurs cercles au-dessus de la jetée du ferry-boat (*L.D.L.N.* 48, J. Vallée, *Anatomy of a phenomenon*, 14).

12 novembre 1887, 24 h 00. Cap Race (Océan Atlantique) :

Une énorme sphère de feu a été observée, s'élevant de l'océan, par des témoins à bord du navire le *Siberian*. Elle s'est élevée à une altitude de 16 mètres et a volé contre le vent, s'est approchée du navire puis a filé comme une flèche vers le sud-est. Elle a été observée pendant 5 minutes (*L.D.L.N.* 48, J. Vallée, *Anatomy of a phenomenon*, 14).

1896. Arolla près de Zermatt (Alpes suisses) :

L'auteur Aleister Crowley faisait de la marche en montagne quand soudain il vit deux petits hommes. Il leur fit signe mais ils semblèrent ne pas y prêter attention et disparurent parmi les rochers (*Crowley*, *Magic without tears*).

26 mars 1897, nuit. Sioux City (Iowa) :

Date approximative. M. Robert Hibbard a été attrapé par une ancre suspendue à une machine volante inconnue à 22 km au nord de cette ville. Il fut traîné sur 10 mètres et tomba lorsque ses habits se déchirèrent (*F.S.R.* 66, 4).

28 mars 1897, 22 h 30. Omaha (Nebraska) :

La majorité de la population a observé un objet arrivant du sud-est. Il ressemblait à une immense lumière, vola lentement vers le nord-ouest et descendit à basse altitude. La foule se rassembla à un coin de rue pour l'observer (*Chicago Times-Herald*, 30 mars 1897).

1<sup>er</sup> avril 1897, 21 h 00. Everest (Kansas) :

Toute la ville a vu un objet voler sous la couverture nuageuse au sud-est. Il descendit lentement puis s'envola très rapidement vers le sud-est. Lorsqu'il se trouva exactement au-dessus de la ville, il balaya le sol d'une puissante lumière. On le voyait s'élever à une vitesse fantastique jusqu'à être à peine perceptible puis redescendre et passer lentement à basse altitude au-dessus des témoins. A un certain moment il demeura immobile 5 minutes en bordure d'un nuage bas qu'il illumina. Tous purent voir la silhouette de l'engin très distinctement (*F.S.R.* 66, 4).

12 avril 1897. 14 h 40. Nilwood (Illinois) :

Sur la propriété de Z. Thacker, à 19 km de Carlinville, un objet inconnu a atterri. Avant que les trois témoins aient pu atteindre l'engin, en forme de cigare avec un dôme, celui-ci s'éleva lentement et partit majestueusement vers le nord. Témoins : M. Edward Teeple, William Street, et Franklin Metcalf (*Chicago Times-Herald*, 14 avril 1897, J. Vallée, *Anatomy of a phenomenon*, 12).

12 avril 1897, 18 h 00. Girard, près de Green Ridge (Illinois) :

Une grande foule de mineurs a vu atterrir un objet inconnu à 3 km au nord de Green Ridge et à 4 km au sud de Girard. L'agent de service de nuit de la ligne de chemin de fer Chicago-Alton, M. Paul McCramer a déclaré qu'il s'était suffisamment approché de l'engin pour voir un homme en sortir pour réparer le « moteur » (the machinery). On a trouvé des traces sur une grande surface. L'objet lui-même était allongé comme un navire avec un toit et un double dôme (*Chicago Times-Herald*, 14 avril 1897, *Chicago Record*, 14 avril 1897).

14 avril 1897, 15 h 00. Gas City (Indiana) :

Un objet a atterri à 2 km de Gas City sur la propriété de M. John Roush, effrayant les fermiers et faisant fuir les chevaux et le bétail. 6 occupants sortirent et semblèrent effectuer quelques réparations. Avant que la foule pût s'approcher de l'objet, celui-ci s'éleva rapidement et s'envola vers l'est (*Chicago Chronicle*, 15 août 1897).

1921. Marseille (France) :

Rapport non documenté, d'un « enlèvement » par deux êtres (*Quincy*).

17 février 1949, nuit. France (lieu exact inconnu) :

M. Alain Bérard vit un grand objet brillant, d'une intensité semblable à la lumière d'un éclair vert, posé à terre non loin de sa ferme. Puis l'objet devint sombre. Comme il s'en approchait, le témoin vit trois personnages avec des jambes courtes et épaisses, et apparemment sans tête ;

effrayé, il tira sur eux trois fois. Un moment après, l'objet décolla verticalement (*Oltre il Cielo, Missili e Razzi*, Vol. I, 445).

15 juin 1952. Magneville (Meuse, France) :

Des hommes au travail dans la forêt ont vu descendre de grands objets circulaires ressemblant à des parachutes. Il y eut une demi-douzaine de témoins (*France-Soir*, 18 juin 1952).

15 octobre 1952, 19 h 00. Le Vigan (Gard, France). Date approximative :

Des silhouettes dotées de casques et de masques furent aperçues à travers les hublots éclairés d'un objet jaune brillant, en forme de cigare, posé au sol. Longueur : 30 mètres ; diamètre : 6 mètres. Partie avant arrondie, et une espèce de brouillard aux deux extrémités de l'appareil (J. Vallée, *Anatomy of a phenomenon*, 62).

27 octobre 1952, 02 h 03. Aérodrome de Marignane (France) :

Observation par le douanier Gabriel Gachignard d'un objet en forme de cigare qui se posa un court instant sur l'aire d'atterrissage, à 100 mètres de lui, faisant un bruit sourd. L'objet était sombre avec quatre fenêtres éclairées. Il décolla avec un bruit strident dans une gerbe d'étincelles lorsque le témoin se précipita dans sa direction (J. Vallée, *Challenge to science*, 6).

21 novembre 1952. Belle-Ile, route de Locmaria (France) :

Au lieudit « La Butte », observation d'une sphère lumineuse qui paraissait tourner sur elle-même à basse altitude, et dont la couleur passait de l'orange au blanc. La sphère oscilla à gauche, à droite, et s'envola alors en direction du sud-ouest, selon M. Gauci, le témoin (J. Vallée, *Challenge to science*, 56).

16 août 1953, 20 h 30. Tours (France) :

M. Claude Pasquier a vu deux disques volant très bas et très lentement, suivant une ligne droite avec un bruit « dur » (*Anatomy*, 65, 141).

4 septembre 1953, 21 h 30. Tonnerre (France):

Une femme a vu deux objets au sol et trois petits hommes de 1,50 m de haut avec une tête énorme, portant un casque et des bottes ; ils couraient en direction des engins. L'un entra dans l'objet de forme allongée, 5 m de long sur 1,50 m de large, qui étendit des ailes à la manière d'un papillon. Il se mit en position verticale, reposant sur un trépied et décolla, ainsi que l'objet sphérique où les deux autres créatures avaient pris place. On trouva des traces de l'emplacement de l'observation (*G.E.P.A.*, 68, 1).

4 janvier 1954, 21 h 00, Aéroport, Marignane (France):

Un pompier, M. Chesneau, vit un objet lumineux, rond, qui descendait lentement. Il en fit le rapport à la tour de contrôle par téléphone. Lorsqu'il ressortit, l'objet avait disparu (*Guieu, les S. V. viennent d'un autre monde*).

23 août 1954. Varennes, près de Diges (Yonne, France).  
Date approximative :

Un étrange objet a plané au-dessus de la maison de M. Lucas, puis est parti à la verticale (*L'Yonne Républicaine*, 28 septembre 1954).

23 août 1954. Lugin, près de Thonon (France):

Elise Blanc s'est approchée d'un objet ressemblant à une remorque d'aluminium ; deux petits êtres en vêtements argentés, grognant comme des cochons, se tenaient auprès de l'objet. L'engin prit une couleur flamboyante et s'éleva (*J. Vallée, Challenge to science*, 129).

7 septembre 1954, 7 h 15. Harponville (France):

Entre cette ville et Contay, deux maçons, Emile Renard (vingt-sept ans) et Yves Degillerboz (vingt-trois ans), ont vu un objet flottant à une certaine hauteur au-dessus d'un champ : « Il ressemblait à une meule de foin inachevée avec une assiette renversée au sommet. » Lorsqu'ils s'approchèrent, il s'éleva. Diamètre : dix mètres, hauteur : trois mètres. Une sorte de porte était visible. L'observation dura plus de trois minutes. L'objet lâcha de la fumée en partant (*Le Figaro*, 9 sept. 1954).

10 septembre 1954, 20 h 30. Mouriéras (France):

Un fermier, M. Mazaud, regagnait son domicile lorsqu'il se vit soudain en face d'un être casqué, de taille moyenne, faisant des gestes amicaux, qui s'en alla dans les broussailles. L'être entra dans un objet en forme de cigare d'environ 4 mètres de long qui s'éleva en direction de Limoges. Quelques minutes plus tard des témoins de Limoges rapportèrent avoir vu un objet rouge, en forme de disque, laissant une traînée bleuâtre (*Dépêche de Tunisie*, 14 oct. 1954).

10 septembre 1954, 22 h 30. Quarouble (France):

Un ouvrier métallurgiste, Marius Dewilde (trente-quatre ans), sortit de sa maison lorsque son chien aboya et vit un objet sombre sur la voie de chemin de fer ; puis il observa deux nains marchant vers l'objet. Il essaya de les arrêter, mais se trouva paralysé lorsqu'une lumière orange fut projetée sur lui. Les créatures étaient de hauteur inférieure à 1 mètre, trapues et portaient des scaphandres sombres. On ne voyait ni visage, ni bras. L'Armée de l'air française et la police relevèrent sur le ballast des traces faites par un objet d'un poids estimé à 30 tonnes (*Le Parisien, Combat, Le Figaro*, 13 sept. 1954).

15 septembre 1954, 23 h 20. Feyzin (France):

Une lumière blanche balaya tout à coup la route devant Roland M., dix-neuf ans, qui observa qu'elle venait d'un objet gros et sombre, à 10 mètres du sol. Il s'éloigna en faisant un bruit de feu d'artifice mouillé, lançant des étincelles vives comme celles du magnésium (*Le Parisien*, 29 sept. 1954).

17 septembre 1954, 22 h 30. Cenon (France):

Entre cette ville et Vouneuil, Yves David (vingt-huit ans), rencontra un être habillé d'un scaphandre qui faisait des gestes d'amitié. Il était très petit et avait une voix « inhumaine et incompréhensible ». Le témoin ne put pas bouger durant la rencontre. Il vit la créature entrer dans un objet posé sur la route, d'une taille d'environ 3 mètres sur

1 mètre, et qui décolla « comme un éclair » en lançant une lueur verte (*Le Figaro, La Croix, France-Soir, Le Parisien*, 30 sept. 1954).

19 septembre 1954, 21 h 15. Oberdorf (France):

Une lumière brillante a été vue vers l'est, elle atterrit, perdit de son éclat, resta sur place environ 40 secondes. Elle avait la taille d'un petit autocar et il y avait une silhouette devant elle. Elle décolla et prit l'apparence d'un ballon rouge (*Le Parisien*, 23 sept, 1954).

23 septembre 1954, 21 h 00. Le Jou (France):

La famille Patient a été témoin de l'atterrissage d'un objet brillant, émettant une lumière comparable à celle du magnésium, un feu rouge et un étroit rayon lumineux. Il décolla de nouveau un moment plus tard et suivit leur voiture jusqu'à ce qu'ils atteignent Fontland. A Plombières des policiers et plusieurs témoins isolés observèrent alors l'objet qui survola les environs d'une manière erratique pendant une heure (*Le Figaro*, 27 sept. 1954; *Paris-Presse, La Croix*, 28 sept. 1954).

24 septembre 1954, 21 h 00. Lencouacq (France):

Mme Vignolles a vu un objet lumineux descendre rapidement, sans aucun bruit, et atterrir dans un pré à côté de l'église. Il décolla rapidement quelques secondes plus tard (*Paris-Presse*, 18 sept. 1954).

24 septembre 1954, 09 h 00. Becar (France):

Près de Diges et « Les Michauts » ou « Les Jolivets », deux femmes (Veuve Geoffroy et Mlle Gisèle Fin) firent des récits indépendants d'un disque gris sombre, de 6 mètres de diamètre et 1 mètre de haut, vu dans une clairière. Un homme de taille normale était debout près de l'engin. Il portait des vêtements sombres et une sorte de casquette. Mlle Fin s'approcha à 30 mètres de l'appareil et déclara que l'homme était occupé à le réparer. On trouva des traces dans l'herbe (*L'Yonne Républicaine, Le Parisien*, 28 sept. 1954; *Paris-Presse*, 29 sept. 1954).

24 septembre 1954, 23 h 00. Ferme Lachassagne près d'Ussel (France):

M. Cisterne, qui rentrait chez lui avec son tracteur, vit un objet lumineux qui passa très bas au-dessus de lui. Deux autres témoins (*Le Parisien*, 27 sept. 1954).

26 septembre 1954, 14 h 30, Chabeuil (France):

Mme Leboeuf se trouva soudain devant une créature ressemblant à « un enfant dans un sac en plastique, avec des yeux plus grands que les yeux humains ». Cette créature entra dans une machine plate et circulaire qui décolla vers le nord-est avec un faible sifflement. Traces. Témoins fortement impressionnés (*Le Figaro, Combat, Le Parisien*, 30 sept. 1954; Carrouges, *Les Apparitions de Martiens*, 16; J. Vallée, *Anatomy of a phenomenon*, 70).

27 septembre 1954, 02 h 30, Foussignargues (France):

Au lieudit « Revety », des gens dans un autocar ont d'abord vu une lumière rougeâtre qui descendait. Plus tard, M. et Mme Roche aperçurent un objet au sol, qui luisait faiblement non loin de chez eux, mais ils eurent peur de s'approcher. L'objet resta là plusieurs heures. On le décrit comme « une sorte de tomate luisante surmontée d'antennes » (*Paris-Presse, Le Figaro, France-Soir*, 2 oct. 1954; J. Vallée, *Anatomy of a phenomenon*, 71).

27 septembre 1954, 08 h 40. Figeac (France):

Des enfants ont vu « une boîte » et « un inconnu » qui se tenait à côté. L'objet a décollé (*Personnel*).

27 septembre 1954 (après-midi). Perpignan (France):

Un étudiant a vu un objet circulaire, au sol. Deux êtres en sortirent puis rentrèrent dans l'appareil et partirent. Témoin en état de choc (*France-Soir*, 2 oct. 1954).

27 septembre 1954, 20 h 30. Prémanson (France):

Quatre enfants sortirent de chez eux en entendant le chien aboyer furieusement. Ils découvrirent un gros objet au sol et un petit être qu'ils prirent pour un « fantôme », dans la cour. Raymond Romand, douze ans, jeta des pierres

## VISA POUR LA MAGONIE

à l'intrus (*Ici-Paris*, 11 oct. 1954 ; *Le Parisien*, 1<sup>er</sup> oct. 1954 ; *Paris-Presse*, 2 oct. 1954 ; J. Vallée, *Challenge to science*, 170).

28 septembre 1954, 21 h 30. Froncles, colline Momont (France) :

M. et Mme Alexis Lartillot et Mlle Georgette Mongot ont observé un gros objet brillant qui oscillait puis atterrit et changea de couleur ; il disparut derrière les arbres (*Haut-Marnais*, 2 oct. 1954).

28 septembre 1954, 22 h 30. Bouzais (France) :

Au « Grand Tertre », M. Mercier avait remarqué que quelqu'un volait des raisins dans sa vigne. Il décida de rester tard pour attraper les voleurs. Il fut étonné de voir une masse lumineuse tomber du ciel à environ 50 mètres de lui, et se trouva « paralysé », tandis que trois personnages sortaient de cette lumière et s'affairaient. Il s'évanouit et lorsqu'il revint à lui tout avait disparu (*Berry Républicain*, 29 sept. 1954).

28 septembre 1954, 23 h 10. Saint-Nicolas-de-Redon (France) :

A « la Butte Rouge » deux employés de la S.N.C.F., Bernard et Potraux, qui ramenaient une locomotive de Nantes à Auray, virent un objet sombre décoller en produisant une lueur violette et les suivre pendant 15 secondes avant de s'éloigner brusquement en changeant de cap. M. Potraux dut voir un docteur (*Le Parisien*, *L'Aurore*, *Combat*, 30 sept. 1954 ; J. Vallée, *Anatomy of a phenomenon*).

30 septembre 1954, 16 h 30. Marcilly-sur-Vienne (France) :

Georges Gatay et sept ouvriers en bâtiment ont vu un disque au niveau du sol ainsi qu'un humanoïde qui se tenait tout près. Tous deux disparurent d'une très étrange manière. Effets physiologiques sur tous les témoins (*Ici-Paris*, 11 oct. 1954 · *France-Soir*, 3 oct. 1954).

30 septembre 1954 (au crépuscule). Brest (France) :

En mer, entre cette ville et Rouen, l'équipage du pétrolier

## APPENDICE

*Port-Lyautey* observa un objet qui vint toucher la surface de la mer puis s'éleva verticalement, il émit une flamme rouge et cessa d'être visible (*Le Figaro*, 2 oct. 1954 ; *La Croix*, *France-Soir*, 3 oct., *A.F.P.*, 30 sept. 1954).

30 septembre 1954, 22 h 00. Grand-Couronne (France) :

Jean Andrieux, passeur, vit une grande sphère blanche et en-dessous une sphère verte plus petite qui demeurerent immobiles au-dessus de la Seine pendant 20 minutes. Deux témoins. Elles finirent par s'envoler vers le sud-ouest (*Le Parisien*, 2 oct. 1954 ; *France-Soir*, 3 oct. 1954).

30 septembre 1954, 22 h 00. Ile de Ré (France) :

Rentrant chez lui près de La Flotte-en-Ré, Céleste Simonutti vit une lumière brillante. Craignant un incendie il se précipita vers le lieu de la scène et observa une sphère lumineuse de 12 mètres de diamètre suspendue à 1 mètre d'altitude. Cette sphère devint rouge puis bleue et s'envola. Deux autres témoins (*Sud-Ouest*, environ 2 oct. 1954, date exacte inconnue).

1<sup>er</sup> octobre 1954, 13 h 00. Blanzay (France) :

Deux maçons, MM. Sébastiani et Buratto, s'approchèrent d'un objet en forme de cigare, 3 mètres de long et 80 centimètres de large, qui s'éleva du sol avec un sifflement. La partie pointue de l'objet était jaune, le reste marron. De l'avant s'étendaient deux appendices qui touchaient le sol (*Le Figaro*, *Le Parisien*, 2 oct. 1954 ; *La Croix*, *France-Soir*, *Paris-Presse*, 3 oct. 1954).

1<sup>er</sup> octobre 1954, 16 h 00. Bry (France) :

Un homme et son chien furent paralysés tandis qu'un objet blanc lumineux plongeait devant eux, et s'élevait à nouveau (*Personnel*).

1<sup>er</sup> octobre 1954, 18 h 15. Resson-sur-Matz (France).  
Date approximative :

Un fermier vit dans un champ un appareil blanc. Plus tard on trouva l'herbe aplatie à l'endroit du phénomène (*Personnel*).

1<sup>er</sup> octobre 1954, 19 h 00. Jussey (France):

Deux jeunes gens virent un disque blanc lumineux se déplaçant dans le ciel. Il plongea au sol et deux hommes, décrits comme très grands et vêtus de blanc, en sortirent, firent des gestes. Les témoins, pris de panique, s'enfuirent (*Personnel*).

1<sup>er</sup> octobre 1954, 20 h 00. La Roulerie (France):

Près de Saint-Jean-d'Angély, deux hommes d'affaires, MM. Estier et Phelippeau, qui revenaient de Royan, virent un petit homme traverser la route devant leur voiture. S'étant arrêtés aussitôt, ils virent la silhouette disparaître dans les bois (*Sud-Ouest*, environ 2 oct. 1954. Date exacte inconnue).

1<sup>er</sup> octobre 1954, 22 h 00. Branges, près de Louhans (France):

Reentrant chez lui, Gilbert Prudent vit un objet brillant sur le bord de la route. Il avait une partie plate et une sorte de champignon au sommet. Comme le témoin approchait, l'objet devint sombre et s'éleva verticalement avec un faible sifflement (*Personnel*).

1<sup>er</sup> octobre 1954, 22 h 00. Bergerac (France):

Reentrant chez lui, un pompier, Jean Dufix, vingt-six ans, vit une lumière ovale dans le ciel et pensa que c'était une étoile filante. Plus tard, il fut effrayé quand il vit la cour de sa maison tout embrasée. Se précipitant dehors à nouveau, il vit un disque qui s'élevait du sol avec un sifflement. Celui-ci monta, redevint lumineux et disparut à une vitesse vertigineuse. Un voisin, Jean Labonne, soixante et un ans, avait vu le disque de 3 mètres de diamètre reposant sur 3 pieds dans la cour (*Le Figaro*, 6 oct. 1954; *France-Soir*, 7 et 8 oct. 1954).

2 octobre 1954. Levroux (France):

Au bourg du Cerisier, deux femmes (M<sup>mes</sup> Janicki et Lacotte), ont chacune de leur côté signalé à la police qu'un disque lumineux d'environ 3 mètres de diamètre avait sur-

volé le village à très basse altitude (*Le Figaro*, 4 octobre 1954; *France-Soir*, *Libération*, *La Croix*, 5 oct. 1954).

2 octobre 1954. Jonches (France):

Deux créatures ont été vues au sol et deux heures plus tard un objet lumineux était observé au même endroit, à très basse altitude (*Quincy*).

2 octobre 1954, 02 h 30. Louhans (France):

Dans les environs immédiats du cas de Branges, (cf. *supra*), M. Nicolas a vu un engin, surmonté d'un dôme, posé sur le sol entre la route et la voie de chemin de fer. A travers quelques ouvertures une forte lumière jaune luisait (*Bourgogne Républicaine*, 3 oct. 1954).

2 octobre 1954, 20 h 00. Croix d'Epine (France):

Un mécanicien, Ernest Delattre, dix-neuf ans, regagnait sa maison en scooter quand un objet en forme d'œuf, violemment illuminé, atterrit sur le côté gauche de la route, 15 mètres plus loin. Il vit des formes courtes et sombres, ressemblant à des sacs de pommes de terre, remuer près de l'objet. Il accéléra, vit l'objet (de la taille d'un petit car) s'éloigner tandis que sa couleur passait de l'orange au bleu puis au bleu grisâtre. Le témoin s'évanouit pendant qu'il exposait son histoire. Sans s'être consultées, deux personnes des villages voisins signalèrent avoir observé l'objet (*Personnel*).

2 octobre 1954, 23 h 45. Guebling (France):

Un disque émettant une faible lueur verte atterrit dans un champ. Témoins: MM. Domant et Gilcher.

3 octobre 1954, à l'aube, Bressuire (France):

Angelo Girardo, cinquante-cinq ans, employé aux abat-toirs, se rendait à son travail lorsqu'il vit un engin circulaire de 3 mètres de diamètre et, à côté, un petit personnage vêtu d'un scaphandre. L'objet s'éloigna à une vitesse vertigineuse (*Le Figaro*, 4 oct. 1954; *France-Soir*, *Libération*, *La Croix*, 5 oct. 1954).

3 octobre 1954, 18 h 45. Vron (France):

René Coudette et B. Devoisin roulaient à bicyclette accompagnés d'un troisième témoin, sur la route D. 27 entre Rue et Quend, lorsqu'ils aperçurent devant eux un objet orange ayant la forme d'un nid d'abeilles. Un « être » étrange, vêtu d'un scaphandre, se tenait à côté de l'engin. Quand ils arrivèrent à 70 mètres de lui, l'objet s'éloigna très rapidement (*Le Figaro*, 4 oct. 1954 ; *France-Soir, Libération, La Croix*, 5 oct. 1954).

3 oct. 1954, 19 h 20. Chereng (France):

La foule rassemblée à la foire vit arriver à grande vitesse dans le ciel un objet lumineux qui, soudain, s'arrêta, jeta des étincelles et descendit vers le sol. Il repartit dès que les témoins se mirent à courir vers lui (*Aimé Michel*).

3 octobre 1954, 21 h 10. Quend (France):

Moins de 3 heures après le cas précédent, un objet orange poursuivit une voiture sur 8 kilomètres, puis s'éloigna vers la mer. M. Georges Galant, boucher, en fut témoin (*France-Soir*, 7 oct. 1954).

3 octobre 1954, 22 h 45. Ronsenac (France):

Un engin circulaire fut aperçu par Jean Allary, entre Montmoreau et Villebois-Lavalette. Il semblait glisser sur le sol, on y apercevait des points brillants et il s'illumina complètement lorsqu'il décolla. Il mesurait environ 1,20 m de haut. A cet endroit on trouva l'herbe écrasée et roussie sur une longueur de 7 mètres (*Combat, La Croix, France-Soir, Le Figaro, Paris-Presse*, 6 oct. 1954).

3 octobre 1954, 23 h 00. Benet (France):

Près de La Rochelle, M. et M<sup>me</sup> Guillemoteau ont vu un objet de 2,50 m de haut et 5 mètres de diamètre qui plana pendant plusieurs minutes à 1 mètre du sol, puis s'éleva verticalement. On trouva des taches huileuses à cet endroit (*Franc-Tireur, La Croix, France-Soir, Le Figaro*, 7 octobre 1954).

4 octobre 1954. Limoges (France):

Un objet atterrit dans la cour de M. Montagne, un employé des chemins de fer (*France-Soir*, 7 oct. 1954).

4 octobre 1954. Lézignan (France):

André Garcia et André Darzais conduisaient un camion entre Lagrasse et Villemagne lorsqu'ils virent un objet lumineux descendant lentement vers le sol. Il mesurait environ 10 mètres de diamètre et repartit avec une explosion de lumière (*France-Soir*, 7 oct. 1954).

4 octobre 1954. Chaleix (France):

M. Garreau, cultivateur, vit un objet de la taille d'une charrette atterrir dans son champ. Deux hommes de taille normale en sortirent par une porte coulissante. Ils portaient des tenues kaki et semblaient de type européen. Ils serrèrent la main du témoin, et dirent quelque chose comme : « Paris ? Nord ? » (selon une autre version ils prononcèrent des mots incompréhensibles). Ils caressèrent le chien du témoin et partirent à une vitesse étonnante (*Franc-Tireur, L'Aurore, Libération*, 7 oct. ; *France-Soir, Paris-Presse*, 8 oct. 1954).

4 octobre 1954 (soir). Tregon (France):

Plusieurs personnes aperçurent un objet qui semblait planer au-dessus d'une colline ; elles s'y rendirent en voiture, mais il avait disparu. Ce qui sembla être le même objet fut aperçu à Megrit, à 25 kilomètres au sud-ouest, planant au-dessus d'une ferme. Il fut décrit comme un objet métallique, plat, émettant de la lumière (*Le Parisien*, 7 oct. 1954).

4 octobre 1954, 18 h 30. Montceau-les-Mines (France):

Au lieu-dit « Les Chavannes », environ 20 personnes dont Rémy Gaudicourt, de Sanvignes, virent un objet lumineux circulaire s'élever du voisinage de la voie ferrée. Il s'éloigna verticalement (*Aimé Michel*).

4 octobre 1954. Villers-le-Tilleul (France):

Le jeune Bertiaux, âgé de dix ans, vit un objet gros

comme « une tente » et un homme inconnu auprès (*Personnel*).

4 octobre 1954, 20 h 00. Poncey-sur-l'IGNON (France):

M<sup>me</sup> Fourmeret, ménagère, s'enfuit à la vue d'un objet orange circulaire de 3 mètres de diamètre, se balançant dans les airs et qui atterrit près de sa ferme. Lorsque MM. Girardot et Vincent arrivèrent avec leurs fusils, ils trouvèrent que la terre avait été « aspirée » sur la surface d'un quadrilatère. M. François Bouiller confirma avoir vu un objet lumineux en vol. Une enquête fut effectuée par la Gendarmerie et l'Armée de l'air française (*Franc-Tireur, L'Aurore, Libération, 7 oct.; France-Soir, Paris-Presses, 8 oct. 1954. J. Vallée, Anatomy of a phenomenon, 71*).

5 octobre 1954, 04 h 00. Loctudy (France):

Un boulanger, P. Lucas, était en train de tirer de l'eau d'un puits quand il remarqua un objet à quelque distance de là. C'était un objet rond d'environ 3 mètres de diamètre d'où émergea un nain au visage ovale, couvert de poils, avec des yeux « aussi gros que des œufs de corbeau », qui lui toucha l'épaule et s'adressa à lui en une langue inconnue. Le nain s'en alla et l'objet s'envola (*Franc-Tireur, La Croix, France-Soir, Le Figaro, 7 oct. 1954*).

5 octobre 1954, 06 h 30. Le Mans (France):

A l'est du Mans, sur la Nationale 23, des employés de chez Renault se rendant à leur travail virent près de la route un objet lumineux sur le sol. Ils ressentirent alors « des picotements et une sorte de paralysie ». L'objet émit un jaillissement de lumière verte puis partit en volant très bas au-dessus des champs (*France-Soir, 9 oct. 1954. Vuillequez*).

5 octobre 1954, 07 h 15. Mertrud (France):

Un cantonnier, M. Narcy, aperçut un objet près de la route entre Voillecomte et La Neuville. Dans son rapport à la police, il déclara avoir vu un nain chevelu, vêtu d'une sorte de jaquette orange, qui remontait à bord du vaisseau dont une des sections avait la forme d'un cigare sous un disque plat. Entre les deux sections se trouvait un hublot à travers lequel l'entité s'introduisit dans l'objet. Des traces

furent retrouvées à cet endroit (*Le Parisien, 7 oct. 1954. Combat, L'Aurore, France-Soir, 8 oct. 1954; Journal du Dimanche, 10 oct. 1954*).

5 octobre 1954, 15 h 45, Beaumont (France):

A dix kilomètres de Beaumont, plusieurs personnes virent un objet se diriger vers elles et devenir de plus en plus brillant. Quand il fut à environ 150 mètres, elles ressentirent « une étrange sensation » et furent incapables de bouger. L'objet laissa une odeur semblable à celle de la nitrobenzine (*Franc-Tireur, La Croix, France-Soir, Le Figaro, 7 oct. 1954; J. Vallée, Challenge to sciences, 53*).

6 octobre 1954, à la tombée de la nuit. Mouchamps (France):

M. et M<sup>me</sup> Laroche, de Paris, virent une sphère incandescente atterrit près de Chantonay (*A.F.P., 7 oct. 1954*).

6 octobre 1954, 21 h 30. La Fère (France):

Près des baraquements militaires, des soldats virent un étrange objet sur le sol à environ 300 mètres d'eux. Alors que l'un d'eux s'approchait de l'objet, qui avait la forme d'une torpille d'environ 80 centimètres de hauteur, il se trouva paralysé (*Personnel*).

6 octobre 1954, 22 h 30. Villers-le-Lac (France):

Deux femmes (M<sup>me</sup> Salabrino et sa fille) virent une lueur blanchâtre à l'ouest, dans le ciel. Cela semblait se diriger lentement vers le sol et fut aperçu, par la suite, entre la gare et le pont se trouvant à 100 mètres de leur maison. Quand l'objet bougeait, une lumière très vive était visible sous sa masse sombre. Il en jaillit un flot d'étincelles, il s'éleva, plana un moment puis s'envola au loin rapidement (*Aimé Michel*).

7 octobre 1954. Hennezis (France):

Les deux enfants Lansselin furent témoins de l'atterrissage d'un objet rouge lumineux ayant la forme d'un demi-œuf et virent deux occupants qui ressemblaient à des hommes normaux (*Aimé Michel*).

## VISA POUR LA MAGONIE

*7 octobre 1954, tôt le matin. Plozévet (France) :*

Les équipages de plusieurs bateaux de pêche virent un objet lumineux de couleur orange au-dessus de la côte, apparemment entouré d'une fumée dense. Les villageois virent le même objet et déclarèrent qu'il s'était approché à environ 10 mètres du sol puis s'était envolé vers le sud-est (*France-Soir*, 9 oct. 1954).

*7 octobre 1954, 04 h 00. Béruges (France) :*

Un fermier, M. Thébault, a vu un objet lumineux de deux ou trois mètres de diamètre, émettant un rayon de lumière qui balaya la campagne alentour (*France-Soir*, 10 octobre 1954).

*7 octobre 1954, à l'aube. Jettingen (France) :*

Un employé de chemin de fer, René Ott, vit un objet ayant la forme d'un champignon de 3 mètres de diamètre, dans un champ à 3 mètres de la route N. 16 et à 1 mètre du sol. Un rectangle lumineux, une sorte de porte, se voyait sur le côté. Il décolla et s'éleva à environ 5 mètres au-dessus du témoin, le suivant jusqu'au village voisin (*France-Soir*, 10 oct. 1954).

*7 octobre 1954, 06 h 20. Saint-Jean-d'Asse (France) :*

Sur la N. 138, un camionneur, M. Tremblay, vit une lueur bleue intense qui se dirigeait vers lui. L'objet produisant cette lumière avait la forme d'un cigare rouge et bleu. Le moteur et les phares du camion cessèrent de fonctionner (*France-Soir*, 10 oct. 1954).

*7 octobre 1954, 14 h 30. Monteux (France) :*

R. Margailan a vu un objet ayant atterri dans un champ. Il était hémisphérique et il avait environ 25 mètres de diamètre. Le témoin a manqué d'air et s'est senti « paralysé » (*Aimé Michel*).

*7 octobre 1954, 19 h 30. Saint-Etienne-sous-Barbuise (France) :*

Marcel Guyot revenait de son travail aux abords de ce village. Son fils Jacques a suivi la même route dix minutes

## APPENDICE

plus tard. Tous deux ont vu, à un passage à niveau, trois objets au sol qui produisaient une lumière blanche brillante. L'un d'eux était circulaire, l'autre avait la forme d'un cigare (*France-Soir*, 9 oct. 1954).

*7 octobre 1954, 24 h 00. Bompas (France) :*

M. Sébelli a vu un objet atterrir dans le village. Il appela ses voisins, ils observèrent ensemble le départ de l'engin (*Paris-Presse, Le Figaro*, 13 oct. 1954).

*8 octobre 1954, 21 h 15. Calais (France) :*

Sur la route de Boulogne, un objet bleuâtre, portant au sommet un dôme bien visible, plongea vers la terre, prit une couleur blanche et disparut (*L'Aurore, Le Figaro, Le Parisien*, 11 oct. 1954).

*9 octobre 1954. Huy (Belgique) :*

M. Welliquet, postier à Braives, affirme avoir vu un objet cylindrique au lieu-dit « La Belle Thérèse ». L'engin était posé au sol et avait deux occupants d'apparence à peu près humaine. L'objet décolla quand le témoin s'approcha. Interrogé en 1967, le témoin changea ses déclarations et dit n'avoir vu qu'une traînée dans le ciel (*Le Figaro*, 11 octobre 1954 ; *Personnel*).

*9 octobre 1954. Montaren (France) :*

Entre ce village et celui de Serviers, à 1 kilomètre du « Mas Blanc », le Dr Fabre, M. Court et six autres personnes ont vu un objet ovale de couleur orange osciller à mi-hauteur. Il était très brillant et « ardent ». Il descendit à basse altitude (*Personnel*).

*9 octobre 1954. Dreux (France) :*

Des gens en train de chasser ont vu une sphère lumineuse qui décolla du sol, prit de la hauteur et s'envola en direction sud-ouest (*Quincy*).

*9 octobre 1954. Soubran (France) :*

Plusieurs habitants de ce secteur ont vu un objet lumineux de forme sphérique atterrir dans une prairie (*Ouest-France*, 12 oct. 1954).

*9 octobre 1954, soirée. Beauvain (France) :*

Près de l'étang de Landeforet, Christian Carette a vu durant une dizaine de secondes une sphère jetant des flammes et volant à la hauteur d'un arbre. Son diamètre était de 4 mètres. Au sommet de la sphère, une protubérance (*Paris-Presse*, 12 oct. 1954).

*9 octobre 1954, 16 h 00. Carcassonne (France) :*

Alors qu'il circulait en voiture près de cette ville, M. Jean Bertrand a vu sur la route, devant lui, une sphère métallique brillante. La moitié supérieure semblait faite d'une matière plastique transparente. Deux silhouettes d'apparence humaine se trouvaient debout à l'intérieur. L'engin s'est levé rapidement et a pris la direction de l'est (*Paris-Presse*, 12 oct. 1954).

*9 octobre 1954, 18 h 30. Pournoy-la-Chétive. Moselle (France) :*

Quatre enfants : Gilbert Calda, douze ans, Daniel Hirsch, neuf ans, J.-P. Hirsch, cinq ans, et Robert Maguin, seize ans, faisaient du patin à roulettes quand ils virent un objet lumineux près du cimetière. Il était rond, d'un diamètre de 2,50 m environ et était posé sur trois béquilles. Un nain, d'environ 1,20 m, vêtu en noir, le visage couvert de poils, de gros yeux, en sortit et dirigeant sur eux une lumière aveuglante, prononça quelques mots dans un langage inconnu. Les enfants s'enfuirent et se retournèrent à temps pour voir l'objet s'envoler haut dans le ciel (*France-Soir*, 12 octobre 1954).

*9 octobre 1954, 19 h 00. Lavoux Vienne (France) :*

M. Barrault roulait à bicyclette quand il vit brusquement un être habillé comme un scaphandrier qui dirigeait sur lui deux rayons lumineux. Il portait des bottes sans talon et ses yeux étaient très brillants. Il marcha sur la route pendant une minute puis pénétra dans la forêt. Le témoin fut « paralysé » pendant la durée de l'incident. L'être avait une poitrine velue et il y avait deux lumières l'une au-dessus de l'autre, devant lui (*Le Figaro*, 11 oct. 1954, *Paris-Presse*, 12 oct. 1954).

*9 octobre 1954/ 20 h 30. Briatexte. Tarn (France) :*

Sur la nationale 631, à La Caiffe, un technicien, J.-P. Mitto, revenait de Toulouse avec deux autres personnes quand ils virent deux petits êtres, de la taille d'un enfant de onze ans, qui traversaient la route, à 5 mètres environ devant la voiture, puis sautaient dans un pré. S'arrêtant immédiatement, les témoins virent un grand disque convexe s'élever à la verticale. Il avait environ 6 mètres de diamètre, était de couleur orange et fut littéralement « aspiré » dans le ciel. Il y avait des taches brunes et huileuses à son emplacement (*Sud-Ouest*, 9 oct. 1954, *Paris-Presse*, *Le Figaro*, 13 octobre 1954).

*10 octobre 1954. Epoisses, Côte-d'Or (France) :*

Entre ce village et Toutry, Daniel Grapin et François Bolatre, topographes, ont vu une sphère lumineuse de 3,50 m de diamètre, posée près de la route nationale 454 (*Quincy*).

*10 octobre 1954. Quarouble, Nord (France) :*

Deuxième atterrissage ici, vu par Marius Dewilde (cf. p. 241) et son fils de quatre ans. Un disque de 6 mètres de diamètre, haut environ de 1 mètre, s'est encore posé sur la voie du chemin de fer. Sept petits hommes en sortirent et leur parlèrent dans un langage inconnu. Puis l'engin disparut sans bruit ni fumée. Des empreintes, plus larges que les précédentes, symétriques, ont été observées. Dewilde refuse de déposer sur ce cas (*Personnel*).

*10 octobre 1954, 06 h 30. Charmes-la-Côte, Meurthe-et-Moselle (France) :*

Roger Thiriet, gardien à la prison d'Ecouvres, roulait en motocyclette quand il vit soudain un objet couleur d'aluminium ayant la forme d'une assiette, avec une coupole et deux hublots. Il avait environ 2 mètres de diamètre, 1 mètre de haut et s'éloigna immédiatement (*France-Soir*, 21 octobre 1954).

*10 octobre 1954, 14 h 00. Saint-Germain-de-Livet (France) :*

Un professeur de mathématiques, M. Bon, a observé un

disque argenté d'environ 7 mètres de diamètre qui s'élevait silencieusement d'un point situé à environ 250 mètres du bord de la route. Il plongea en tournoyant vers la terre jusqu'à 800 mètres d'altitude, à peu près. Il s'envola alors à l'horizontale à une vitesse vertigineuse (*France-Soir, Le Figaro, Libération, Le Parisien*, 14 octobre 1954).

10 octobre 1954, à la tombée de la nuit, Saillat-sur-Vienne, Haute-Vienne (France):

Roger Gayout et sa famille ont vu un objet très brillant s'approcher très près du sol (*Le Figaro*, 13 oct. 1954).

11 octobre 1954, 01 h 30. Doncourt-Village (France):

Des fermiers furent réveillés par un sifflement, virent un objet plat atterrir près des bois : bientôt il s'éleva très vite, verticalement, et s'envola. Le sol était calciné. Des échantillons furent pris par la police pour analyse (*Le Figaro*, 13 oct. 1954).

11 octobre 1954, 03 h 00. Acquigny (France):

Deux personnes circulant en moto virent un objet en forme de cloche, d'environ 2,50 mètres de haut, planant à 1 mètre au-dessus de la ligne de chemin de fer Evreux-Louviers. La partie basse ressemblait à un anneau, et l'objet dégageait des étincelles rougeâtres et verdâtres. Une aveuglante lumière orange fut aperçue comme il s'élevait à 10 mètres, puis il resta immobilisé pendant une heure. Pendant ce temps, un troisième témoin se joignit aux deux premiers. L'objet devint plus brillant et s'envola vers l'est (*France-Soir, Le Figaro*, 14 oct. 1954).

11 octobre 1954, 04 h 15. Fonfrède (France):

Près du Chambon-Feugerolles, Baptiste Jourdy, qui faisait le ramassage quotidien du lait, fut soudain arrêté quand le moteur de son camion tomba en panne. ainsi que les lumières. Il descendit, vit une lumière au-dessus de lui. Après qu'elle eut traversé la route, les phares se rallumèrent, et il redémarra son camion (*Libération, Le Parisien*, 14 oct. 1954).

11 octobre 1954, 04 h 20. Lacanche (France):

M. Labonde conduisait un véhicule à l'intersection des routes départementales D 14 et D 104, quand il fut suivi par une sorte de globe lumineux, entouré d'une lumière incandescence rougeâtre, d'environ 2 mètres. Il resta à une distance de 25 mètres de la voiture (*L'Aurore*, 13 oct. 1954).

11 octobre 1954, 04 h 30. Sassier (France):

Près de « La Carie », MM. Gallois et Vigneron, qui conduisaient de Clamecy à Corbigny, sentirent un « choc » électrique », tandis que les phares de la voiture s'éteignaient. Ils virent un objet dans les pâturages, à environ 50 mètres. Il était cylindrique, assez épais, et trois petits êtres se tenaient auprès. Aucune lumière n'était visible, à l'exception d'un petit point rougeâtre. Les deux témoins furent paralysés jusqu'au départ de l'objet. Un troisième témoin, M. Chaumeau, vit un objet lumineux voler au-dessus des bois de « La Carie » (*Libération, Le Parisien*, 14 oct. 1954).

11 octobre 1954, aube, Heimersdorf (France):

Annie Pracht et sa sœur Roselyne, ainsi que deux autres personnes, virent un objet lumineux sur le sol. Il devint d'une couleur rouge flamboyante et s'envola dès qu'elles approchèrent (*Le Figaro*, 13 oct. 1954).

11 octobre 1954, aube. Bauquay (France):

Un grand objet rouge fut aperçu volant très rapidement à la hauteur des arbres, tandis que le bétail s'affolait. Trois témoins (*Quincy*).

11 octobre 1954, 19 h 30. Taupignac (France):

Trois hommes en voiture, près de ce village, descendirent de leur véhicule pour observer une sphère rouge vif dans le ciel. Alors ils découvrirent un objet rond de 6 mètres de diamètre, avec un dôme, dégageant une lumière rouge-jaune, à 200 mètres de là, altitude 10 mètres. Il était immobile et silencieux. Soudain, il se déplaça horizontalement sur une courte distance et atterrit derrière un bois. Deux témoins vinrent plus près et virent quatre petits hommes d'un mètre de haut, qui s'affairaient auprès de l'engin et

## VISA POUR LA MAGONIE

rentrèrent rapidement à l'intérieur, dès que les témoins se furent éloignés de 15 mètres. Ils furent aveuglés par une lumière vive, bleue, puis orange, ensuite rouge, et l'objet décolla verticalement à une vitesse fantastique (*Personnel*).

*11 octobre 1954, 21 h 50. Birac (France):*

Quatre personnes, parmi elles Julia Juste, Maria Barneau et Marion Le Tanneur, de Jarnac, virent deux sphères lumineuses volant dans la même direction. S'arrêtant et manœuvrant en l'air, la plus grande devint rouge, puis d'une intense lumière blanche avec une aura rouge, puis toutes deux atterrirent. Les témoins n'ont pas attendu la suite (*Quincy*).

*11 octobre 1954, 22 h 00. Montbazens (France):*

Un engin rond, de 4 mètres de diamètre, atterrit dans un pré. Il dégagait une lumière rouge puissante et décolla avec une accélération formidable quand les témoins (M. Carrière, garagiste, et son fils, M. Gardelle, fermier, M. Ginestre, cordonnier, et deux autres personnes), s'approchèrent. M. Gardelle ressentit une décharge électrique (*Le Parisien*, 13 oct. 1954, *Paris-Presse*, 14 oct. 1954).

*12 octobre 1954, 21 h 00. Orchamps (France):*

M. Beuc, fermier, vit un objet et un pilote de petite taille qui pénétrait à l'intérieur de l'engin. Celui-ci glissa sur la route pendant 30 mètres puis s'éleva rapidement (Carrouges, *les Apparitions de Martiens*, 98).

*12 octobre 1954, dans la soirée. Montluçon (France):*

M. Laugère, employé de la S.N.C.F., a vu un engin métallique en forme de torpille sur le sol près d'un réservoir de gas-oil. Un individu, couvert de poils, se tenait à côté, émettant des sons incompréhensibles. Le témoin alla chercher des amis mais la chose disparut pendant ce temps (*Paris-Presse*, *Libération*, 15 oct. 1954).

*12 octobre 1954, 22 h 30. Léguevin (France):*

Jean Marty, quarante-deux ans, artisan, était dans sa

## APPENDICE

boutique lorsqu'il vit un disque lumineux d'environ 6,5 m de diamètre et de 2,5 m d'épaisseur, qui atterrit. Il essaya de s'en approcher mais l'engin s'éleva verticalement en silence à une vitesse étonnante (*Paris-Presse*, *Libération*, 15 oct. 1954, *La Croix*, 16 oct. 1954).

*12 octobre 1954, 22 h 30. Sainte-Marie-d'Herblay (France):*

Gilbert Lelay, treize ans, vit un cigare phosphorescent dans un pré et un homme tout près, portant un costume gris, des bottes et un chapeau gris. Il tenait une sphère incandescente et dit à Gilbert, en français, de ne pas la toucher. Il retourna à l'intérieur de l'engin qui s'en alla en décrivant des boucles et s'évanouit (Carrouges, *les Apparitions de Martiens*, 103).

*12 octobre 1954, 22 h 45, Dompierre-les-Tilleuls (France):*

M. Vieille, homme d'affaires, était sur la N. 471, entre Frasnès et Pontarlier, quand il vit un engin circulaire en vol qui dégagait une lumière jaunâtre et violette. Perdant de l'altitude il vint près du sol, obliqua au sud-ouest et s'éleva à nouveau dans le ciel (*Quincy*).

*12 octobre 1954, 23 h 30. Vielmur (France):*

Roger Ramond, veilleur de nuit, vit une grande lumière et remarqua un objet ovale qui atterrit 300 mètres plus loin. Il ressemblait à un ballon d'un orange ardent et illumina le vignoble pendant près de 3 heures puis, prenant une position verticale, il s'éleva lentement, plana pendant quelques secondes 30 mètres au-dessus du sol et décolla à une vitesse fantastique (*Sud-Ouest*, 12 oct. 1954).

*13 octobre 1954, 19 h 30. Crocq (France):*

Au donjon de Montlaur, cinq personnes, dont J. Dubois, virent un engin rond qui manœuvrait, émettant une lumière aveuglante, et avait quelques ouvertures ou hublots. Il parut atterrir loin d'eux (*Personnel*).

*13 octobre 1954, 19 h 35. Bourrasole (France):*

MM. Olivier et Perano et un troisième homme virent un disque rougeâtre d'environ 4 mètres de diamètre avec, tout

près, un petit être d'environ 1,20 m de haut, portant une tenue de scaphandrier. Il avait une grosse tête, par rapport au reste du corps, et deux yeux énormes. Le vêtement brillait et luisait comme du verre. L'engin était entouré par une sorte de halo brillant vaporeux. L'un des hommes s'approcha à 20 mètres et se trouva paralysé. L'engin décolla, le jetant au sol, et s'éleva très rapidement (*Paris-Presse, Libération*, 15 oct. 1954, *La Croix*, 16 oct. 1954).

14 octobre 1954, Saint-Ambroix (France):

Plusieurs témoins virent sept petits êtres qui s'enfuirent dans un objet phosphorescent lorsqu'ils s'approchèrent. Il décolla immédiatement. L'on dit que l'on trouva des graines inconnues à cet emplacement (*La Croix*, 16 oct. 1954).

14 octobre 1954, 15 h 30. Lewarde (France):

Dans le bois d'Erchin, un mineur, Casimir Starovski, a rencontré un être étrange, de petite taille, qui avait une silhouette volumineuse, de grands yeux obliques et le corps couvert de fourrure (J. Vallée, *Anatomy of a phenomenon*, 143).

14 octobre 1954, 18 h 15. Biot (France):

Un employé municipal, José Casella, rentrait chez lui à bicyclette, quand il trouva soudain devant lui, sur la route, un objet en aluminium de forme ovale, ayant environ un diamètre de 5,5 m et une hauteur de 1 mètre. Alors qu'il freinait, l'objet décolla à très grande vitesse. Plusieurs personnes confirment l'observation. Le disque était gris, surmonté d'un dôme et il émettait un sifflement doux. Il décolla alors que Casella se trouvait seulement à 6 mètres (*Paris-Presse, France-Soir*, 17 oct. 1954).

14 octobre 1954, crépuscule. Angles (France):

Un fermier a vu un objet brillant descendre presque jusqu'au sol. Alors qu'il essayait de s'en approcher, l'objet a produit un intense « écran de lumière » et a disparu sans un bruit. A Angles, plusieurs personnes ont observé la scène (*La Croix*, 16 oct. 1954).

14 octobre 1954, crépuscule. Méral (France):

Un fermier a observé l'atterrissage d'une sphère orange ; il s'en est approché. Il a constaté qu'elle avait la forme d'un dôme aplati, d'un diamètre de 5,5 m et qu'elle émettait une lumière aveuglante illuminant la campagne dans un rayon de 200 mètres. Elle était transparente et, à l'intérieur, on pouvait voir une silhouette sombre. Après être restée au niveau du sol pendant dix minutes, elle s'est envolée vers le nord, tandis qu'un nuage brillant descendait doucement vers le sol à l'emplacement (qu'elle venait d'occuper). En rentrant chez lui, le témoin a constaté que ses vêtements étaient couverts d'une pellicule blanche de substance adhésive, à peu près semblable à de la paraffine (*La Croix*, 16 oct. 1954).

14 octobre 1954, crépuscule. Saint-Germain-du-Bois (France):

M. Lonjarret a observé un objet lumineux orange au sol près d'un champ (*Quincy*).

14 octobre 1954, 19 h 30. Bois de Chazey (France):

Au sud de Gueugnon, MM. Jeannet et Garnier ont vu une boule de feu rougeâtre qui a survolé à basse altitude leur voiture dont le moteur s'est arrêté et les phares se sont éteints (J. Vallée, *Anatomy of a phenomenon*, 130).

14 octobre 1954, crépuscule, Bois de Chazey (France):

M. André Cognard, venant de Gueugnon, a été aveuglé par une lumière au moment où sa voiture était survolée, à basse altitude, par un objet en forme de disque (J. Vallée, *Anatomy of a phenomenon*, 130).

14 octobre 1954, crépuscule, Saint-Romain (France):

M. B... a vu un engin circulaire ayant la forme d'une assiette retournée. Au même moment, le moteur de sa moto a calé. Dans le même secteur, un ingénieur a observé un objet lumineux descendant rapidement (J. Vallée, *Anatomy of a phenomenon*, 130).

14 octobre 1954, 20 h 10. Thieulloy-la-Ville (France):

Sur la route reliant cette ville à Beauvais, M. Covemacker

a vu un objet qui a survolé sa voiture ; au même moment, les phares se sont éteints. L'objet a continué vers le nord ; apparemment, il suivait un train (*Personnel*).

*15 octobre 1954. Perpignan (France):*

Damien Figières, cinquante-six ans, se promenait avec ses chiens non loin de la piscine de Saint-Assisclé, lorsqu'une sphère lumineuse rougeâtre atterrit à 30 mètres et un personnage habillé comme un scaphandrier en fit le tour. Les chiens aboyèrent après lui. Il monta à bord de l'engin qui s'envola silencieusement (*Paris-Presse, France-Soir, 17 oct. 1954. Carrouges, les Apparitions de Martiens, 120*).

*15 octobre 1954, 03 h 40. Saint-Pierre-Halte (France):*

Un boulanger a vu un engin jaune et brillant descendre rapidement et atterrir sur la voie ferrée. La forme de l'objet était celle d'un champignon, ayant environ 4 mètres de diamètre et 2 mètres de haut (*La Croix, 16 oct. 1954*).

*15 octobre 1954, 19 h 30. Nîmes-Courbessac (champ d'aviation) (France):*

Un objet en forme de cigare jaune avec des hublots brillants, de 30 mètres de long, 6 mètres de diamètre, fut aperçu au sol. Des silhouettes portant des casques couvrant la tête purent être aperçues à l'intérieur. Une sorte de brouillard fut observé aux deux extrémités du vaisseau (*Quincy*).

*15 octobre 1954, la nuit. Isbergues (France):*

Un ouvrier métallurgiste observa une sphère lumineuse qui atterrit dans la campagne avoisinante ; elle émit des lumières de différentes couleurs (*France-Soir, Paris-Presse, 21 octobre 1954*).

*15 octobre 1954, la nuit. Fouesnant (France):*

Un chauffeur de camion, René Le Viol, vit un engin plat, dont la forme rappelait une assiette renversée, qui volait très lentement vers la mer. Un second disque suivait à courte distance. Ils émettaient tous les deux une lueur rouge (*France-Soir, La Croix, 17 oct. 1954*).

*16 octobre 1954 (date approximative). Thin-Le Moutiers (France):*

Un objet atterrit à environ 30 mètres d'une femme, qui s'évanouit. Le témoin souffrit d'une maladie de peau à la suite de cet incident (*J. Vallée, Challenge to science, 53*).

*16 octobre 1954. Cier-de-Rivière (France):*

Guy Puyfourcat, vingt-deux ans, qui revenait des champs, conduisant une jument par la bride, fut surpris de constater que l'animal était nerveux. Emergeant du bas-côté de la route, un objet gris, d'environ 1,5 m de diamètre, les survola : *la jument s'éleva à une hauteur de 3 mètres et le témoin dut lâcher la bride. Puis l'animal tomba comme une masse et fut incapable de se mouvoir pendant 10 minutes.* Enfin elle se leva et essaya de marcher, mais elle était toute tremblante de peur. L'objet s'était envolé depuis longtemps à grande vitesse. Le témoin lui-même n'a strictement rien senti (*Personnel*).

*16 octobre 1954, 17 h 30. Mazaye (France):*

M. Bachelard conduisait une camionnette sur la route départementale D 52 E, entre Chanat et Couhay, lorsque soudain le moteur sembla ralentir et il se sentit « paralysé ». Il vit alors dans un champ proche de la route un objet brun d'environ 10 mètres de long, 2,5 m de haut, silencieux, n'émettant aucune lumière et sans ouverture (*Combat, La Croix, 20 oct. 1954*).

*16 octobre 1954, à la nuit tombante. Baillolet (France):*

Le Dr Robert, qui traversait ce village en voiture, vit quatre objets à environ 300 mètres d'altitude, volant lentement en formation. Soudain, l'un d'eux tomba au sol avec un mouvement de feuille morte à 10 mètres du témoin qui ressentit un choc électrique alors que son moteur s'arrêtait ; ses phares s'éteignirent et la voiture stoppa alors que l'objet touchait le sol. Incapable de bouger, le Dr Robert vit une silhouette d'environ 1,20 m de haut se mouvoir dans la lumière de l'objet, puis tout devint noir. Quelque temps plus tard les phares se rallumèrent d'eux-mêmes et le Dr Robert vit l'engin s'envoler vers le nord (*Paris-Presse, 19 oct. 1954*).

16 octobre 1954, 21 h 45. Dompierre (France):

MM. Deschamps et Laclotre ont vu un engin d'environ 20 mètres de diamètre, de 2 mètres de haut, qui approcha du sol à 4 mètres d'altitude pendant 3 ou 4 minutes. Il émettait une lumière jaunâtre et une lueur d'environ 4 mètres s'étendait autour de l'objet lui-même (*Personnel*).

16 octobre 1954. Saint-Cyr-sur-Mer (France):

Plusieurs personnes virent un objet posé dans une grande prairie. Il apparut phosphorescent et de grande taille. Il s'éleva d'une manière très soudaine (*Il Tempo, Il Messagero*, 16 et 17 oct. 1954).

17 octobre 1954, Saint-Cyr-sur-Mer (France):

Léon B..., conseiller municipal, vit un engin circulaire, de couleur orange, s'élever du sol (*Quincy*).

17 octobre 1954, 14 h 30. Cabasson (France):

Un homme de soixante-cinq ans chassait, accompagné de son chien, près du confluent de la Durance et du canal de Brillance, lorsqu'il vit sur le sol à 40 mètres de lui, un objet gris d'environ 4 mètres et 1 mètre de haut, surmonté d'un dôme d'où sortaient deux silhouettes casquées. Le témoin s'enfuit, son chien courut vers l'objet mais bientôt battit en retraite, marchant difficilement, comme partiellement paralysé (*Personnel*).

17 octobre 1954. 20 h 30. Varigney (France):

Plusieurs témoins, dont M. Beuclair, policier, virent un objet brillant, rouge vif, demi-sphérique par-dessus, descendre au sol à 20 mètres d'eux. Des lumières rouges et blanches étaient visibles sous l'appareil. (*Aimé Michel*).

18 octobre 1954. Cisternes-la-Forêt (France):

J. Augard et J. Chanzotte ont vu un objet ovale, surmonté d'un dôme, et émettant une brillante lumière blanche, posé dans un champ. Quand ils s'en approchèrent, celui-ci s'éleva verticalement en laissant une traînée rougeâtre et disparut en direction du nord-est (*Combat, La Croix*, 20 oct. 1954).

18 octobre 1954. Pont-l'Abbé-d'Arnoult (France):

M. Meunier, chef de chantier, fut terrifié par un engin étrange qui s'éleva verticalement du sol. Il assura n'avoir jamais eu si peur, même pendant la guerre (*La Croix, Paris-Presse*, 20 oct. 1954).

18 octobre 1954, 20 h 40. Fontenay-Torcy (France):

M. et M<sup>me</sup> Lherminier virent un objet rouge, en forme de cigare, plonger vers eux en laissant derrière lui une traînée rouge et atterrir près de la route. Une fois arrivés au sommet de la colline, ils se trouvèrent face à face avec une silhouette humaine, épaisse, haute d'environ 1 mètre. Cette créature portait un casque et ses yeux émettaient une lueur orange. Un des témoins s'évanouit. Quatre autres personnes ont vu cet objet en vol dans des lieux différents. La campagne environnante était éclairée sur 2 ou 3 kilomètres (*Personnel*).

18 octobre 1954, 21 h 00. Royan (France):

M. et M<sup>me</sup> Labassière, accompagnés d'autres témoins, virent deux disques dans le ciel ; l'un était orange, l'autre rouge, et une sorte de « pont » lumineux les reliait. Ils atterrirent, un nain sortit de chaque engin et alla dans l'autre sans qu'un signe soit échangé. Après ce changement de pilotes, les deux objets s'envolèrent dans un éclair éblouissant (*France-Soir, Paris-Presse*, 20 oct. 1954).

18 octobre 1954, 22 h 45. Lac de Saint-Point (France):

M<sup>lle</sup> Bourriot a aperçu une brillante lumière rouge sur la RN. 437 près de la vieille fabrique. Près de la lumière se trouvaient trois êtres : deux d'entre eux étaient des nains qui traversaient la route devant elle. Le troisième était un homme de taille moyenne. L'engin s'éleva du sol et vola au-dessus du lac à grande vitesse (*Quincy, L.D.L.N.* 97).

20 octobre 1954. Issenheim (France):

Lucien Fisch a vu un objet qui atterrit près de la RN. 83. Il était lumineux (*Quincy, Paris-Presse*, 22 oct. 1954).

20 octobre 1954, 02 h 30. Raon-l'Étape (France):

Lazlo Ujvari, âgé de quarante ans, fut soudain confronté

à un homme portant une veste, des bottes et un casque comme un pilote, qui pointa un fusil dans sa direction et dit quelque chose qu'il ne put comprendre. Quand Ujvari lui parla en russe, l'homme répondit dans la même langue, demanda s'il était en Espagne ou en Italie et à quelle distance il était de l'Allemagne. Quand il demanda l'heure et qu'Ujvari lui répondit : 2 h 30, l'homme prit sa montre et dit : « Vous mentez, il est 4 heures. ». Puis il voulut savoir à quelle distance et dans quelle direction Marseille se trouvait. Il fit marcher Ujvari sur la route avec lui et ils s'approchèrent d'un vaisseau gris avec une antenne sur le sommet ; quand il en fut à environ 200 mètres, il entendit un doux sifflement et vit l'objet s'envoler tout droit, puis prendre une trajectoire oblique (Carrouges, *les Apparitions de Martiens*, 99).

*20 octobre 1954. Forêt de Lusigny (France) :*

Roger Réveille a vu un objet ovale, de 6 mètres de long, au niveau du sommet d'un arbre et sentit qu'une chaleur intense s'en dégageait. L'objet s'en alla verticalement à grande vitesse. A l'intérieur du bois, la chaleur était devenue intolérable et un nuage de fumée dense se formait sous la pluie. Quinze minutes après, le témoin put s'approcher de l'endroit, et il trouva les arbres, l'herbe et le sol parfaitement secs (*Quincy*).

*20 octobre 1954. Saint-Valéry (France) :*

Plusieurs objets inconnus ont manœuvré pendant 2 heures près de ce village. L'un d'eux était très brillant et se posa dans un pâturage. On en vit deux autres près de la falaise à Mers, qui semblaient en liaison avec des objets d'un autre groupe par signaux lumineux (*Paris-Presse*, 22 oct. 1954).

*20 octobre 1954, 18 h 30. Turquestein (France) :*

M. Schoubrenner, vingt-cinq ans, camionneur, a vu une lumière brillante au loin et bientôt trouva sa route bloquée par un étrange objet. Le moteur s'arrêta et il se sentit paralysé : « Mes mains étaient comme collées au volant. » L'engin ressemblait à un cône renversé, avec la partie inférieure phosphorescente, le milieu terne, le sommet lumineux,

avec une pointe jaune et orange (*France-Soir*, 23 oct. 1954).

*21 octobre 1954. Pons (France) :*

Un objet en forme d'œuf, d'un diamètre approximatif de 5,50 m, a planté et atterri près de la route. Deux nains, hauts de 1,25 m environ, en sortirent et y retournèrent presque immédiatement, puis l'engin s'éleva verticalement, en produisant une traînée rouge derrière lui (*France-Soir*, 22 oct. 1954).

*21 octobre 1954, 20 h 00. Criteuil-la-Madeleine (France) :*

Le moteur d'une voiture conduite par M. Fillonneau, maçon de profession, cala à l'approche d'une grande boule de feu. Un violent déplacement d'air fut ressenti. La batterie était morte et les phares grillés. L'enquête approfondie, effectuée par la police, n'est pas parvenue à identifier la cause de ce phénomène (*France-Soir, Le Soir*, 24 oct. 1954).

*21 octobre 1954, 21 h 30. Pouzou (France, entre Sérifère et Paille) :*

Un homme et son fils, âgé de quatre ans, en provenance de Charbonnières, ressentirent brusquement de douloureux picotements, semblables à ceux produits par une secousse électrique ; l'enfant se mit à pleurer. L'intensité de la douleur augmentait au fur et à mesure que la voiture avançait, jusqu'à l'arrêt brusque du moteur et l'extinction des phares. Ils furent aveuglés par une puissante lumière rouge qui vira à l'orange ; elle émanait d'un objet qui évoluait au-dessus de la route. Dès que l'objet eut disparu, tout redevint normal (*L'Aurore*, 22 oct. 1954).

*23 octobre 1954. Saint-Hilaire-des-Loges (France) :*

M<sup>me</sup> Bœuf sortait de sa ferme lorsqu'elle aperçut un disque lumineux dans le ciel ; elle appela alors sa famille. Lorsqu'ils constatèrent que l'objet se rapprochait d'eux, les témoins fermèrent toutes les portes. Ils passèrent une nuit sans sommeil. Ils n'observèrent pas le départ de l'objet (*France-Soir*, 26 oct. 1954).

24 octobre 1954, 17 h 30. Les Egots (France) près de Sainte-Catherine :

Un enfant a vu un homme sortir d'un engin étrange. « Ses vêtements étaient rouges et avaient l'aspect du fer. Il marchait avec les jambes raides, avait de longs cheveux et un visage poilu. Ses yeux étaient aussi grands que ceux d'une vache » (Personnel).

24 octobre 1954, 21 h 00. Biozat (France) :

Entre ce village et Effiat, sur la route allant de Clermont à Vichy, le moteur d'un scooter cala au moment où un objet en forme d'œuf décollait du bord de la route et s'élevait sans bruit, laissant derrière lui une traînée lumineuse (Personnel).

25 octobre 1954. Plémet (France). (Date approximative) :

A. Treussard et un ami furent presque aveuglés par un disque lumineux qui atterrit dans une prairie (Personnel).

25 octobre 1954, 18 h 30. Arraye-et-Han (France) :

G. Mahou, conseiller municipal, trente ans, vit un appareil phosphorescent ressemblant à une couveuse, d'environ 2 mètres de diamètre et 1 mètre de hauteur, qui s'éleva de la route à la verticale, laissant une traînée lumineuse (France-Soir, 27 oct. 1954).

26 octobre 1954, 06 h 00. Angoulême (France) :

Vincent Casamajou et sa femme virent un grand appareil en forme de chaudron, de la taille d'un camion (environ 7 mètres) à 50 mètres de distance, près de la route, à 18 kilomètres de cette ville en direction de Paris. Il s'éleva sans bruit, laissant une traînée blanche (Le Parisien, 28 oct. 1954).

26 octobre 1954, soir. La Madière (France) :

Aimé Boussard, quarante-sept ans, fermier, se trouva soudain en présence d'un individu de taille normale (1,60 m) revêtu d'une sorte de combinaison avec deux lumières vert pâle de chaque côté du casque. Cet individu dirigea vers lui le rayon de deux lumières bleues, et il fut

renversé en arrière. Mais aucun engin ne fut observé (Le Parisien, 28 oct. 1954).

26 octobre 1954, 20 h 30. Les Métairies (France). (Date approximative) :

Dans cet endroit, situé près de Saint-Quirin, M<sup>me</sup> Louis et ses fils, Marc et Yvon, observèrent un engin orange de 6 mètres de diamètre et 3 mètres de hauteur qui passa au-dessus d'eux : au même moment le moteur du tracteur calait. Les lumières aussi s'éteignirent et la batterie fut retrouvée déchargée après l'observation (Personnel).

26 octobre 1954, 21 h 30. Heiteren (France) :

M<sup>me</sup> Spinner et un autre témoin virent un objet volant qui venait de l'ouest et atterrit à 1 kilomètre (Personnel).

27 octobre 1954. Linzeux (France) :

Un commerçant et son employé ressentirent une décharge électrique au moment où un objet très brillant, volant très bas, arrêta leur voiture et éteignit leurs lumières (Le Parisien, 28 oct. 1954).

27 octobre 1954. Mézières (France) :

Des gendarmes ont vu un engin qui décollait du sol. Aucun détail ne fut donné (Personnel).

27 octobre 1954, 19 h 30. Les Jonquerets-de-Livet (France) :

Un fermier, Gilbert Hee, était occupé à cueillir des poires lorsqu'il vit soudain un objet allongé avec une lumière à chaque extrémité, stationné dans un champ. Il n'osa pas examiner de près l'objet mais vit les vaches s'assembler autour de l'engin. Une minute après, les lumières s'éteignirent et le témoin, peu intéressé, rentra chez lui. Deux heures plus tard, un jeune homme de dix-huit ans, M. Cheradame, tomba de sa moto qui cala brusquement au même endroit. Il alerta des voisins qui virent de nouveau l'appareil. Il avait bougé très légèrement et deux occupants furent vus. Ils avaient environ 1 mètre de hauteur, ils marchaient d'une façon raide et leurs vêtements ressemblaient à des

armures brillantes. Ils s'évanouirent brusquement et l'appareil décolla sans bruit (*Personnel*).

*27 octobre 1954, 20 h 30. Moussesey (France):*

Un objet a été vu au sol par un écolier et son directeur d'école. Traces triangulaires relevées (*France-Soir*, 30 oct. 1954).

*27 octobre 1954, 23 h 15. Oye-Plage (France):*

Le secrétaire de mairie a observé pendant 15 minutes sur la route nationale 40 un objet brillant, éclairé, ayant la forme d'un cigare et se déplaçant très bas, à 20 mètres d'altitude, en suivant les sinuosités de la route. Tout à coup, il bifurqua à angle droit et disparut (*Personnel*).

*29 octobre 1954, 07 h 45. Mesples (France):*

Un enfant de quatorze ans chercha refuge en pleurant dans la ferme dont M<sup>me</sup> Gentil est propriétaire, en disant qu'il était poursuivi par une soucoupe. Un disque rouge et violet, trois fois large comme le soleil, tournoyant sur lui-même à grande vitesse, fut aperçu s'approchant rapidement du sol, puis il disparut. Enquête de la police locale (*Personnel*).

*31 octobre 1954. Corrompu (France):*

Près du village de Long, P. Petit et son employé, M. Tillier, en compagnie d'un commerçant, M. Pecquet, ont aperçu un objet ovale sur le sol. Lorsqu'il décolla, les lumières d'un tracteur s'éteignirent. Il mesurait environ 4,5 m et émettait une lumière brillante semblable à la flamme d'un chalumeau. Il fit demi-tour, vira et s'éleva vers le sud-ouest. Il faisait un bruit semblable à celui d'un essaim d'abeilles (*Personnel*).

*5 novembre 1954, 10 h 10. La Roche-en-Breuil (France):*

Raymond R... a vu un engin qui faisait un bruit de gros transformateur et émettait une lumière orange, posé dans un pâturage. A côté se trouvaient trois hommes en combinaison sombre : l'un tenait une sorte de boîte « qui émettait un rayon de lumière de 3 mètres de long », les deux autres tenaient des objets qui ressemblaient à des armes. Un autre

témoin sentit des picotements sur le visage alors qu'il s'enfuyait en courant. Quatre photographies de la scène furent prises. Traces : une substance blanchâtre et un cercle de 3 mètres de diamètre où le sol avait l'apparence de la cendre (*Personnel*).

*8 novembre 1954, 18 h 00. Voussac (France):*

En forêt de Vacheresse, des personnes dignes de foi ont rapporté avoir vu une sphère lumineuse atterrir à la lisière de la forêt et alors devenir sombre. Le matin suivant, une enquête fit découvrir qu'à l'intérieur d'une zone de 4 à 5 mètres de diamètre il n'y avait pas de feuilles alors que le sol en était jonché partout ailleurs. La terre semblait avoir été retournée (*Personnel*).

*8 novembre 1954, crépuscule. La Tessoualle (France):*

André Chaillou sentit des picotements dans ses mains « malgré ses gants » lorsqu'un disque de couleur bleue arriva près de son vélomoteur dont le circuit d'allumage eut alors une défaillance. Il resta incapable de bouger et d'articuler une parole pendant plusieurs minutes. Il redémarrera aussitôt que la lumière bleue s'éteignit, et se dirigea vers elle lorsqu'elle réapparut 200 mètres plus loin : il vit l'objet, un cône d'une taille de 5,50 m, s'élever à la verticale avec un léger sifflement, puis voler horizontalement vers le nord (*Combat*, 23 nov. ; *Paris-Presse*, 24 nov. 1954).

*13 novembre 1954, 03 h 30. Berck (France):*

Près de l'aéroport local, M. Davril a vu un engin ressemblant à une hutte ronde, à 300 mètres de distance. Il décolla sans bruit (*Personnel*).

*13 novembre 1954. Buchy (France):*

A l'intersection des routes N. 28 et N. 319, M. R.L..., de Rouen, a vu un engin lumineux qui décollait. Il sentit alors des picotements et fut paralysé. Le moteur de sa voiture ralentit, mais ne cala pas (*Quincy*).

*1<sup>er</sup> décembre 1954, 04 h 30. Bassoues (France):*

Un civil de trente-neuf ans a vu une lumière ovale, très brillante, illuminant la région. Après quelques manœuvres

et oscillations à altitude moyenne, il atterrit pendant 2 minutes à moins de 3 kilomètres, puis décolla en direction de l'est (*Personnel*).

*17 décembre 1954, 17 h 00. Bersaillin (France):*

Un ébéniste de Poligny vit un objet très brillant sur la route, pensa d'abord que c'était une voiture américaine avec ses phares allumés, mais s'aperçut bientôt que cela provenait d'un appareil sombre à environ 80 mètres de là : la lumière devint plus brillante, le témoin sentit une intense vague de chaleur, et crut mourir. Enfin, la lumière s'éloigna (*Personnel*).

*29 décembre 1954, 21 h 00. Bru (France), près de Gardonne :*

M. Gamba vit un objet rouge, ovale, à 50 mètres de lui. Quand il essaya de s'en approcher, il constata qu'il était comme paralysé. Dès que cette paralysie disparut, il courut chercher ses frères et ils revinrent près de l'appareil qui devint blanc puis rouge : il s'éleva et s'envola vers l'est. Il était resté sur le sol au moins 15 minutes. D'étranges traces furent découvertes comme si le sol avait été retourné. Les petits arbres au bord de la rivière étaient endommagés, comme s'ils avaient été coupés avec un couteau (*Sud-Ouest*, 31 déc. 1954).

*31 mai 1955. 11 h 10. Puy Saint-Gulmier (France):*

J.-B. Collange, un fermier de soixante-quatorze ans, gardait ses vaches par un matin clair et calme quand il aperçut soudain, à environ 3 mètres, dans la direction de l'est un objet circulaire vertical dont le bord inférieur était à environ 30 centimètres du sol. Il mesurait environ 1,10 m de diamètre, était blanc, très lumineux, mais non aveuglant. Du disque s'irradiaient de nombreux filaments aux couleurs variées, d'une couleur allant de 0,50 m à 2 mètres. L'objet s'envola au-dessus d'une haie et disparut aux yeux du témoin derrière des bois (*O.U.R.A.N.O.S.*, n° 14, 15 et 22).

*18 juillet 1955, 03 h 00. Aérodrome du Plessiel, près d'Abbeville (France):*

M. Maupin et cinq autres témoins furent aveuglés sur

l'aérodrome par une lumière provenant d'un objet en forme de disque distant de 150 mètres. Il laissait dans son sillage des lueurs orange. Silencieux, volant lentement, il resta suspendu près de la station météorologique, au voisinage du sol mais n'atterrit pas complètement. Il s'envola en direction du nord-ouest. Un chasseur de Mareuil-Caubert, M. Rolle, avait aperçu l'objet une demi-heure plus tôt. Il venait de la direction d'Amiens (*Personnel*).

*1<sup>er</sup> août 1955, de nuit. Salon, près d'Arles (France):*

Deux personnes en voiture virent un objet lumineux plonger dans leur direction et se tenir à environ 30 mètres au-dessus de la route. Le disque, de 12 mètres de diamètre, vola autour de la voiture et s'éloigna sans bruit. Les témoins étaient des touristes qui se rendirent immédiatement au poste de police d'Arles (*Franc-Tireur*, 3 août 1955).

*5 août 1955, 14 h 30. Buzancy, Ardennes (France):*

MM. Coisin et Mathieu virent cinq engins marron, en forme de disques, descendre et remonter ensuite à grande vitesse. L'un d'eux volait sous les autres, puis deux disques parurent atterrir à 300 mètres, près du cimetière allemand. Les autres disparurent vers le sud à une vitesse vertigineuse (*Personnel*).

*16 septembre 1955, 18 h 00. Boisseuges (France):*

Un jeune berger entendit un sifflement quand une masse sombre sembla tomber du ciel et qu'un déplacement d'air le fit tomber. L'objet ressemblait à une machine avec une ouverture où un escalier était visible. Il y avait deux occupants. L'un d'eux avait une figure rouge, la tête chauve et de très petites dents. L'appareil, rond, mesurait 3,50 m de diamètre et 2 mètres de hauteur. Il était éclairé comme au néon. Les occupants cueillirent quelques plantes et s'envolèrent dans la direction du nord-ouest (*Personnel*).

*8 avril 1956, 23 h 45. Elbeuf (France):*

Près d'Exauroux, deux frères, âgés de dix-huit et vingt ans, virent une boule rouge descendre vers eux, sur leur gauche, puis planer à hauteur des arbres. Elle s'éloigna à une vitesse fantastique. Par ailleurs, trois autres témoins

ont, séparément l'un de l'autre, rapporté le fait. L'objet était un disque d'environ 7,50 m de diamètre, avec un dôme rouge et des ailettes qui tournaient à la partie inférieure. Il produisait une lumière jaune-orange (*Personnel*).

14 avril 1957, 15 h 00. Vins-sur-Caramy (France) :

A l'intersection de deux routes, deux dames : M<sup>me</sup> Garcin et M<sup>me</sup> Rami, entendirent soudain un bruit et virent derrière elles un engin en forme de toupie, d'un mètre de hauteur et un mètre de large, qui touchait presque le sol. Soudain, il fit un bond et atterrit à nouveau. Il présentait des antennes. Le bruit ne provenait pas de l'engin lui-même mais d'un panneau de signalisation qui vibrait à proximité (J. Vallée, *Challenge to science*, 14, O.U.R.A.N.O.S., n° 21).

22 avril 1957, 13 h 00. Palalda (France) :

M. et M<sup>me</sup> Firmin Bason entendirent un bruit inhabituel et virent un tourbillon de flammes voler à 10 ou 15 mètres au-dessus du sol et redescendre vers le vignoble. Il était rouge et bleu, tournait sur lui-même à une vitesse fantastique et volait lentement. Il plana pendant 5 minutes au-dessus des plants de vigne qui s'agitèrent violemment puis il s'éleva vers le sud avec un bruit assourdissant, plana de nouveau et s'éloigna dans la direction du sud-ouest. Son diamètre, au sommet, était d'environ 5 mètres (O.U.R.A.-N.O.S. n° 21).

10 mai 1957, 22 h 50. Beaucourt-sur-Ancre (France) :

Un réfugié hongrois, Michel Fekete, roulait à bicyclette quand il vit un objet planant à 30 centimètres du sol, et quatre petits hommes auprès. La police trouva sur les lieux des fragments semblables à de la lave. Six autres témoins confirmèrent cette apparition, notamment MM. Iklef et Lepot et leurs épouses. L'engin était lumineux, alternant par pulsations du rouge au blanc, en restant rouge plus longtemps. Quand il était blanc, il était plus aveuglant qu'un projecteur. Il était à 50 mètres du groupe des témoins. Les occupants mesuraient environ 1,30 m, leur corps était gris-beige, avec une tête noire anormalement grosse, et ils se dandinaient en marchant. L'objet s'éleva quand une voiture arriva (*Nord-Matin, Liberté, Nord-Eclair*, 12 mai 1957).

11 octobre 1957, 20 h 00. Roulon (France) :

Deux témoins en voiture virent quelque chose qu'ils décrivent comme une « boule sombre et transparente » d'environ 50 centimètres de diamètre qui s'élevait d'un côté de la route. Elle traînait quelque chose derrière elle (*Berry*, 12 oct. 1957).

31 octobre 1957, 0 h 00. Longchaumois (France) :

Un homme d'affaires et sa femme virent un gros objet illuminé, avec des ouvertures, qui planait, vint au niveau du sol et en repartit à une très grande vitesse, sans bruit, avec un gain de luminosité considérable (*Personnel*).

25 novembre 1957, 14 h 30. Ugines (France) :

Deux ingénieurs roulaient à 200 mètres du passage à niveau de Faverges, quand ils virent un objet à peu près sphérique au niveau du sol faisant des zigzags sur la route. Ils s'arrêtèrent et furent étonnés lorsque l'objet s'évanouit purement et simplement sans laisser de trace (*Personnel*).

1<sup>er</sup> septembre 1958, 21 h 30. Laval (France) :

Environ 11 kilomètres avant Laval, un homme d'affaires venant de Paris vit tout à coup un objet immobile à 10 mètres au-dessus du sol et à 150 mètres à gauche de la route. Il avait la forme de deux cônes à base commune et laissait voir une rangée d'environ dix ouvertures dans sa partie médiane. Il devait avoir environ 20 mètres de large, était d'apparence métallique, avec une lumière rouge (comparée à celle d'un feu de signalisation) brillant au travers des fenêtres. Le témoin eut le temps de s'arrêter et il manœuvra de façon à pouvoir éclairer l'objet avec ses phares. Pendant toute la durée de l'observation, on pouvait entendre un sifflement semblable à celui d'un jet. L'objet s'éleva très lentement, monta rapidement jusqu'à perte de vue (*Ouest-France*, 4 sept. 1958).

20 décembre 1958, 16 h 00. Clermont-Ferrand (France) :

Date approximative. Un disque de 20 mètres de diamètre a été observé et a causé des dégâts au sol (*Quincy*).

13 novembre 1960, 02 h 45. La Londe (France):

Rémi Carbonnier, quarante-huit ans, fut réveillé par une lumière verte illuminant sa chambre. Il alla à la fenêtre et vit un objet rond, brillant, de 6 mètres de diamètre, reposant sur trois pieds, sur une voie de chemin de fer, 300 mètres plus loin. Il émettait des lueurs orange. Un dôme sur le sommet de l'objet commença à tourner, les pieds disparurent et l'objet s'éleva verticalement au-dessus des arbres, sans bruit. Moins de 20 secondes plus tard il avait franchi la colline et avait disparu au sud-ouest. Le lendemain, le témoin se rendit sur place et ne trouva aucune trace, mais son chien refusa d'avancer et partit en courant (*Le Maine Libre*, 19 nov. ; *Paris-Jour*, 20 nov. 1960. *F.S.R.* 61, 2 ; *L.D.L.N.* 57).

9 décembre 1960, 20 h 30. Carignan (France):

Un chien aboya après un objet brillant stationnant dans un parc. Trois témoins l'observèrent d'endroits séparés. Il apparut comme un engin ovale et lumineux de 4 mètres de diamètre, et l'on pouvait voir à l'intérieur de vagues ombres. Il s'en alla en direction du nord. On retrouva sur place un cercle d'herbe jaunie (*O.U.R.A.N.O.S.* n° 27).

22 janvier 1961, 18 h 30. Cestas-Gazinet (France):

Un professeur d'électronique de l'Université de Bordeaux et trois instituteurs observèrent un objet allongé, brillant, orange. On nota une influence sur l'allumage de la voiture. Un témoin aurait ressenti une légère indisposition et aurait entendu (ou perçu d'autre manière) le mot « Zemu » répété deux fois (*O.U.R.A.N.O.S.* n° 26).

25 août 1961. Toulouse (France), (date approximative):

Cinq personnes observèrent une sphère lumineuse jaune, de 8 mètres de diamètre, volant à environ 10 mètres au-dessus de la route. Des bandes horizontales et verticales plus sombres donnaient une impression de « fenêtres ». L'objet s'éleva rapidement lorsque la voiture atteignit la ville (*L.D.L.N.*).

Novembre 1962, soir. Var (France):

Un propriétaire de garage roulait sous une pluie battante

quand il vit soudain un groupe de silhouettes 80 mètres plus loin. Il ralentit alors qu'elles s'en allaient par sauts et il observa qu'elles étaient bizarres, et ressemblaient à des oiseaux. Tandis qu'elles s'élançaient vers la voiture, terrorisé, il passa parmi elles puis il les vit retourner vers un objet lumineux bleu, planant au-dessus d'un champ. Elles y rentrèrent comme si elles avaient été aspirées, un bruit sourd se fit entendre avant que l'objet s'envole (*F.S.R.* 68,6).

15 mai 1963, Yvrac-Maille (France):

M. et M<sup>me</sup> D., de Carignan, virent un objet sur le sol, à gauche de la route alors qu'ils roulaient entre Bergerac et Bordeaux, au-delà de l'intersection d'Yvrac à 2,5 km de Maille. Ils s'arrêtèrent pour l'observer, et l'objet les suivit alors pendant une partie de leur randonnée (*L.D.L.N.* 71).

1<sup>er</sup> juillet 1965, 05 h 00. Valensole (France):

Un fermier, Maurice Masse, quarante et un ans, entendit un bruit étrange et vit un objet en forme d'œuf à 30 mètres de lui, dans un champ de lavande. L'engin était posé sur un pivot central avec six pieds, il avait environ 5 mètres de long, et avait une porte laissant voir deux sièges dos à dos. Près de là, il y avait deux nains, de la taille d'enfants de huit ans, avec une tête et des yeux d'humains normaux, des mains fines à cinq doigts mais pas de cheveux. Ils semblèrent surpris quand il s'approcha, et abandonnèrent leur examen d'une plante pour pointer un objet dans sa direction, causant une perte de la motricité volontaire du témoin. Ils se parlèrent avec des sons aigus ressemblant à des gargouillis. L'engin décolla et « s'évanouit ». Présence de traces (*F.S.R.* 65,5).

29 juillet 1965, 23 h 00. Grouzies (France):

Alain Bressol a observé un grand objet en forme de disque dans un champ près de Monsempron-Libos. Il volait à grande vitesse en direction du sud. Rapport officiel (*Nice-Matin*, 3 août 1965, *L.D.L.N.* 78).

16 janvier 1966, 04 h 00. Bolazec (France):

Sur la route de Morlaix à Callac, Eugène Coquil, vingt-

trois ans, conduisait sa Dauphine lorsqu'il aperçut comme une lueur de phare dans un champ. Il vit alors un objet passer au-dessus de sa voiture et atterrir de l'autre côté de la route. Il était carré, avec quatre lumières verticales, ressemblant à des lampes. Le témoin s'en alla et ne vit pas l'objet repartir (*Personnel, Dépêche de Toulouse, 19 janv. 1966*).

*26 mars 1966, 13 h 30. Attigneville (France) :*

Jean Voilquin, cinquante-quatre ans, vit une étrange « roue » animée d'un mouvement de rotation, à 15 mètres de distance ; elle se déplaçait à environ 30 km/h. Elle avait environ 80 centimètres de diamètre et 25 centimètres d'épaisseur. Elle s'éloigna et disparut (*L.D.L.N. 83 ; G.E.P.A. 8*).

*18 juin 1966, 03 h 45 Bar-sur-Loup (France) :*

Le maire de Bar-sur-Loup, Léon Barbier, vit un grand objet circulaire, avec des lumières jaunes et vertes, sur le haut d'une colline (*L.D.L.N. 89*).

*18 juin 1966, 04 h 00. Le Rouret (France) :*

Un conducteur de camion, M. Dugelay, vit un objet ayant la forme d'un disque au-dessus du Rouret. Il resta immobile pendant cinq minutes puis disparut. Les lumières alternaient du rouge au vert bleuâtre (*L.D.L.N. 84, Espoir de Nice, 18 juin 1966*).

*17 juillet 1966, 03 h 45. Rebouillon (France) :*

M. René Pèbre et deux autres personnes revenaient de Draguignan en voiture quand ils virent un objet ovale gris de 5 mètres de long, stationné à basse altitude, à 300 mètres de distance. Ils remarquèrent plusieurs ouvertures semblables à des hublots sur l'engin qui émettait un faisceau lumineux. Tous les chiens du voisinage aboyaient (*G.E.P.A., septembre 66*).

*28 juillet 1966, dans la soirée. Montsoreau (France) :*

Un photographe, M. Lacoste, et sa femme, virent un objet rouge lumineux traverser le ciel. Il parut toucher le sol, puis il s'éleva, plana et disparut. Le lendemain un

champ de blé fut trouvé aplati sur une surface de 3 mètres de diamètre et couvert d'une substance huileuse (*Le Figaro, 3 août 1966*).

*17 janvier 1967, 18 h 45. Romières (France) :*

Une femme rentrant chez elle vit un rayon de lumière, d'environ 1 mètre de section, balayer le sol dans sa direction. Ce rayon provenait d'un objet circulaire blanc qui éteignit son éclairage principal. Elle aperçut alors des taches rougeâtres avant que l'engin disparaisse complètement. Un autre témoin vit le même phénomène de la localité du Chambon-sur-Lignon (Hte-Loire), distante de 2 kilomètres (*L.D.L.N. 87*).

*9 mai 1967. Marliens (France) :*

Dans un champ appartenant au maire, M. Maillotte, on découvrit un enfoncement et l'on trouva de la poudre bleue dans de petites tranchées radiales. Un poids énorme semblait avoir reposé à cet endroit. Il n'y avait pas de radio-activité (*France-Soir, 12 mai ; Parisien, 11 mai 1967*).

*22 mai 1967, le soir. Evillers (France) :*

Un enseignant, quarante-cinq ans, M. Tyrode, vit une lueur puis un objet en forme d'assiette renversée émettant une lumière bleu-vert. Il survola à moins de 20 mètres sa voiture. L'objet semblait se déplacer à 40 km/h (*L.D.L.N. 94*).

*24 mai 1967, 23 h 00. Arbonne (France) :*

Rémy Deneuille et sa famille virent une lumière blanche sur le bord de la route, mais elle avait disparu quand ils arrivèrent à 150 mètres de l'endroit. Quelques minutes plus tard, ils virent pendant plusieurs minutes une sphère lumineuse qui s'éloignait (*G.E.P.A., déc. 67*).

*17 juillet 1967, 16 h 00. Arc-sous-Cicon (France) :*

Deux enfants furent terrifiés par quatre créatures naines habillées de noir, d'environ 1 mètre de haut, qui se dirigèrent rapidement dans les buissons. Elles avaient la peau sombre, les yeux exorbités et parlaient entre elles dans un

## VISA POUR LA MAGONIE

dialecte étranger et musical (*L.D.L.N. 95 bis, Est-Républicain, France-Soir, 20 juil. 1967*).

*24 juillet 1967, 22 h 00. Mareuil (France) :*

Entre Mareuil et Sainte-Hermine, Daniel Bonifait et sa famille virent un disque rouge de la taille d'un immeuble tomber à 300 mètres derrière une colline. Ils virent des formes sombres sur la surface du disque et comme les témoins, apeurés, s'éloignaient dans leur auto, la forêt sembla s'enflammer (*G.E.P.A., décembre 68*).

*29 août 1967, 10 h 30. Cussac (France) :*

Deux enfants virent une sphère de deux mètres de diamètre, et « quatre petits diables ». L'un d'eux était courbé, apparemment occupé par un objet sur le sol et un autre tenait un instrument ressemblant à un miroir. Ils planèrent et volèrent autour de la sphère, ensuite plongèrent à l'intérieur comme elle s'élevait avec un sifflement doux. Une odeur de soufre commençait à se répandre, et l'objet s'éloigna (*F.S.R. 68, 5 ; L.D.L.N. 90*).

*31 juillet 1968, 09 h 00. Plaine-des-Cafres (Ile de la Réunion) :*

Luce Fontaine, trente et un ans, fermier, se trouvait dans une clairière quand il aperçut soudain un objet ovale à 25 mètres de là, à moins de 5 mètres au-dessus du sol. Il avait un centre clair, des extrémités bleu foncé, deux protubérances en haut et en bas et mesurait 5 mètres de diamètre et 2,2 m de haut. A l'intérieur se tenaient deux êtres de 90 centimètres de haut, portant des combinaisons. Un éclair violent et une bouffée d'air chaud furent notés au moment où l'appareil disparaissait (*L.D.L.N. 96 bis*).

*2 novembre 1968, 03 h 55. En France (lieu tenu confidentiel) :*

Pendant un orage un médecin fut réveillé par son fils de quatorze mois qui pleurait. Il vit deux objets lumineux au-dehors et les observa qui se rapprochaient l'un de l'autre puis fusionnaient à 180 mètres de lui. Un rayon lumineux fut dirigé sur lui pendant une seconde tandis que l'objet

## APPENDICE

s'inclinait, puis tout s'évanouit dans un éclair laissant un nuage qui fondit doucement. On enregistra plus tard des cauchemars persistants et des phénomènes physiologiques variés.

L'étude approfondie du cas se poursuit (Aimé Michel, *F.S. and the Straigh-line mystery*).

*22 novembre 1968, 21 h 00. Fleury-d'Aude (France) :*

Une douzaine de témoins virent un objet ayant la forme d'une lentille, entouré d'une lumière bleue, faisant un bruit semblable à celui d'un avion à réaction et émettant des éclairs, atterrir brièvement dans un champ. Il repartit soudain et fut perdu de vue à l'horizon (*France-Soir, 24 novembre 1968*).

Le document *Un siècle d'atterrissages*, dont nous vous avons donné ici de larges extraits, a paru dans la revue *Lumières dans la nuit*, 43 Le-Chambon-sur-Lignon ; la traduction a été effectuée par : Mme Tailleur, Mlle Allaguillaume et Fosset, MM. Acknin, Bellanger, Berlot, Berry, Besse, Blanc-Garin, Boitard, Bonnefon, Bosc, Bouyer, Brouard, Carries, Casse, Cesa, Chasseigne, Claudel, Daremon, Delory, Demay, De Nanteuil, Deransart, Derosse, Douart, Duchesne, Ferraris, Foin, Gardrat, Gueritault, Guinchan, Larcule, Moreau, Papi, Pauthe, René, Royer, Savina, Weber, Weisweiler.

# BIBLIOGRAPHIE

## 1. PÉRIODIQUES

### A.P.R.O.

*Aerial Phenomena Research Organization*, 3910 E. Kleindale Rd. Tucson (Arizona).

### Aust. F.S.R.

P.O. Box E170, St. James, Sydney 2001 (Australie).

### B.U.F.O.R.A.

*British U.F.O., Research Association*,  
M. Holt, Claremont Rd, Claygate (Surrey).

### C.O.D.O.V.N.I.

*Comision Observadora de Objetos Volantes no Identificados*,  
Casilla de Correo 1560, Buenos Aires.

### F.S.

*Flying Saucers*. Ray Palmer, Amherst (Wisconsin).

### F.S.R.

*Flying Saucer Review*, 21 Cecil Court, Charing Cross Road,  
London WC2.

### G.E.P.A.

*Groupement d'étude des phénomènes aériens*, 69, rue de la  
Tombe-Issoire, 75014 Paris.

### Invest

*U.F.O. Investigator*, publication of N.I.C.A.P.

- L.D.L.N.  
*Lumières dans la Nuit*, « Les Pins », 43400 Le-Chambon-sur-Lignon (France).
- N.I.C.A.P.  
*National Investigations Committee on Aerial Phenomena*, 1536 Connecticut Ave NW Washington D.C. 20036.
- Gribble  
*The N.I.C.A.P. Reporter*. Robert Gribble 5108 South Findlay, St. Seattle 18 (State of Washington).
- O.U.R.A.N.O.S.  
 M. Marc Thirouin, 51, rue des Alpes, 26000 Valence.  
*Saucer News* P.O. Box 163 Fort Lee (New Jersey).
- S.B.E.S.D.V.  
*Sociade Brasileira de Estudos Sobre Discos Voladores*, Dr Walter Buhler Rua Sen. Pedro Velho 50, AP. 201 Rio de Janeiro.
- Spaceview  
*New Zealand Scientific Space Research*, P.O. Box 21.007, Henderson (Nouvelle-Zélande).
- S.S. et S.  
*Saucers, Space and Science*, M. Duplantier, 17 Shetland Street, Willowdale (Ontario, Canada).
- U.F.O. Nachrichten*, 62 Wiesbaden Schierstein, Milanstrasse 5 (République Fédérale Allemande).

## 2. OUVRAGES

- BARKER G., *They knew too much about F.S.*, University Books, 1956.
- BINDER, *What we really know about F.S.*, Fawcett paperback, 1968.
- CARROUGES M., *Les Apparitions de Martiens*, Fayard, 1964.
- CONDON, *Scientific Study of U.F.O.'s*, Bantam paperback, 1969.
- CONSTANCE, *The inexplicable Sky*, Citadel, 1956.
- EDWARDS F., *F.S. Serious Business*, Bantam paperback, 1966.
- FORT Ch., *The Book of Charles Fort*, Holt, 1941. *Le Livre des Damnés*, Ed. du Terrain vague.
- GUIEU J., *Les S.V. viennent d'un autre monde*, Fleuve Noir, 1954.
- HALL R., *U.F.O. Evidence*, N.I.C.A.P., 1964.
- Humanoids*, numéro spécial de F.S.R., octobre 1966.
- KEYHOE D.E., *The F.S. Conspiracy*, Holt, 1955. *F.S. top Secret*. Holt, 1959.

- LORENZEN C.E., *The Great F.S. Hoax*. Privé, 1962. *F.S. Occupants*, Signet paperback, 1966. *U.F.O. over the Americas*, Signet paperback, 1968.
- MICHEL A., *F.S. and the Straight-line mystery*, Criterion, 1958.
- PEREGO, *Sono Extraterrestri, etc.*, 1958.
- PLANTIER, *La Production des S.V.*, Mame, 1954.
- ROUND-UP, *The F.S.R. World Round-up of U.F.O. sightings*, Citadel, 1958.
- RUPPELT E., *Report on U.F.O.'s*, Ace paperback, 1969.
- SANDERSON, *Uninvited visitors*, Cowles, 1967.
- STUART, *U.F.O. Warning*.
- VALLÉE J., *Anatomy of a Phenomenon*, Regnery, 1965. *Challenge to science*, Regnery, 1966.
- WILKINS A., *F.S. on the Attack*, Citadel, 1954.
- WILKINS, *U.F. Uncensored*, Pyramid paperback, 1967.

## Table des Matières

|                                     |     |
|-------------------------------------|-----|
| Préface .....                       | 9   |
| <b>PREMIERE PARTIE</b>              |     |
| Visions d'un monde parallèle .....  | 13  |
| <b>DEUXIEME PARTIE</b>              |     |
| Les Braves Gens .....               | 41  |
| <b>TROISIEME PARTIE</b>             |     |
| L'Organisation secrète .....        | 77  |
| <b>QUATRIEME PARTIE</b>             |     |
| Magonie... aller et retour .....    | 123 |
| <b>CINQUIEME PARTIE</b>             |     |
| A la mamelle de l'Immortalité ..... | 177 |
| <b>APPENDICE</b>                    |     |
| Un siècle d'atterrissages .....     | 221 |
| Bibliographie .....                 | 283 |

Ce volume  
a été achevé d'imprimer  
sur les presses de Maury  
Imprimeur à Malesherbes  
le 20 juin 1979

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 1979  
N° d'imprimeur : F79/7172  
N° d'éditeur : 7401